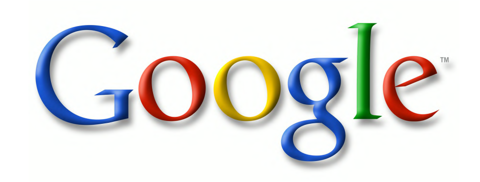
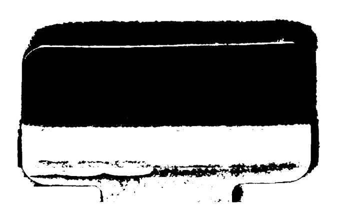



A 681084





HISTOIRE GÉNÉRALE

DES PROVERBES.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN, RUE DE VAUGIRARD, N° 15,
DERRIÈRE L'ODÉON.

HISTOIRE GÉNÉRALE
DES PROVERBES,
ADAGES,
SENTENCES, APOPHTHEGMES,

DÉRIVÉS

DES MOEURS, DES USAGES, DE L'ESPRIT ET DE LA MORALE
DES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES;

ACCOMPAGNÉE

DE REMARQUES CRITIQUES, D'ANECDOTES,

ET SUIVIE

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LES POÈTES, LES MORALISTES ET LES PHILOSOPHES
LES PLUS CÉLÈBRES CITÉS DANS CET OUVRAGE, ET D'UNE TABLE DES MATIÈRES.

Sequi vestigia rerum.

PAR M. C. DE MÉRY,
CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

TOME SECOND.

PARIS.
DELONGCHAMPS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 30.

1828.

SUITE DU LIVRE PREMIER,

ET DE LA

CLASSIFICATION GÉNÉRALE DES PROVERBES, ADAGES, SENTENCES ET APOPHTEGMES.

CONTINUATION DU CHAPITRE PREMIER.

§ X. *Proverbes arabes.*

Les Arabes sont les habitans de cette contrée célèbre connue sous le nom d'Arabie, et divisée par les anciens en trois parties inégales; savoir : l'Arabie Pétrée, ainsi nommée à cause de la quantité de roches granitiques qu'elle renferme, et située entre l'Égypte et la Palestine; l'Arabie Heureuse, au sud-ouest sur le rivage de la mer Rouge, et qui renferme les provinces d'Yémen, d'Hadramaut, d'Omân, de Lachsa et l'Hédjâz; l'Arabie Déserte, à l'est. Le centre de l'Arabie est occupé par un immense désert appelé *Nadjd.* On a aussi pendant longtemps distingué les Arabes sous le nom de *Sarrazins,* nom que quelques auteurs prétendent être dérivé du mot *sarrag,* au pluriel *sarragin,* qui signifie homme de selle, ou cavalier. Ils sont incontestablement de la même race que les Assyriens, dont la civilisation et les rapports commerciaux remontent à l'antiquité la plus reculée, plus an-

qu'aux rivages de Maroc), que tant de voyageurs ont décrites, nous ne nous attacherons qu'à donner une idée très-précise du caractère, des mœurs et des usages de ces derniers peuples nomades. Les Arabes sont naturellement graves et sérieux; dans la conversation, ils gesticulent peu, parlent sans s'interrompre, et mettent dans leurs expressions à l'égard les uns des autres une réserve qui sert à tempérer l'irritabilité de leur caractère, et entretient parmi ceux d'une même tribu une utile harmonie. Ils sont légers à la course, excellens cavaliers; ils ont le cœur martial par inclination et brave; ils sont très-habiles à manier l'arc et la lance, et très-adroits tireurs depuis qu'ils sont familiarisés avec les armes à feu.

Les Arabes sont très-sobres dans leur nourriture. Leur frugalité n'est point une vertu de leur choix, mais elle dépend du climat et de la nécessité; ce qui probablement est la cause de leur maigreur et de la sécheresse habituelle de leurs corps. Leurs alimens ordinaires sont le riz cuit ou *pillau*, le lait, le beurre, le keimac ou lait caillé. Ordinairement les gens du peuple ne font qu'un repas de mauvais pain de *doura*, qui est une espèce de millet. Ils y mêlent du lait de chameau, de l'huile, du beurre ou de la graisse; ils préfèrent ce pain, tout médiocre qu'il est en saveur, à celui d'orge, qui est plus agréable, mais moins substantiel. Ils ne boivent que de l'eau. Ils font peu d'usage de la viande : celle de brebis fait la principale nourriture des Arabes du désert, celle du mouton est rarement employée, attendu le dégoût que les Arabes ont pour la cas-

tration des animaux; d'ailleurs ils attribuent à leur chair des qualités pernicieuses, que la chaleur du climat rend probables; ils mangent très-vite et assis sur des nattes ou des tapis où sont placées des petites tables d'un pied de haut, recouvertes d'une plaque ronde de cuivre étamé. Ils n'emploient ni couteaux ni fourchettes; ils savent même si adroitement plier leurs doigts en forme de cuillers, qu'ils mangent avec la main leur potage au lait. Ils aiment avec passion la pâtisserie. La liqueur la plus remarquable est le café, qu'ils préparent à la manière des Turcs, en le torréfiant dans une poêle ouverte; ils le broient ensuite dans un mortier de pierre ou de bois; ce mode, suivant eux, conserve plus essentiellement l'arôme du café que celui de le réduire en poudre avec un moulin. Les habitans de l'Yémen prennent rarement du café; ils prétendent qu'il échauffe le sang; je ne sais si cette assertion est fondée sur l'expérience. Quoique les liqueurs spiritueuses soient interdites par le Qôran, elles ne sont cependant pas inconnues en Arabie. où elles s'introduisent sans doute furtivement. Avant de se mettre à table ils ne manquent jamais de faire une courte prière, et de dire : *Au nom du Dieu puissant et miséricordieux.* Lorsqu'un des convives ne veut plus manger, il se lève sans attendre les autres, et dit : *Dieu soit loué.* Quand les Arabes sont à table, ils invitent tous les survenans à manger avec eux, qu'ils soient pauvres ou riches, puissans ou faibles, mahométans ou chrétiens. Lorsqu'un chaic des Bédouins mange du pain avec des étrangers, ils peuvent compter sur sa fidélité et

sa protection. Un voyageur peut de même être assuré de l'attachement de son conducteur.

Les Arabes fument quelquefois du *haschisch*, drogue composée des feuilles d'une plante qui a de la ressemblance avec le chanvre, et qui produit l'ivresse; ce qu'ils appellent alors, *avoir keif*, c'est-à-dire être dans la joie; ils prétendent que la fumée de cette drogue leur inspire du courage et des idées riantes. D'autres fois, ils font usage du tabac à la manière des Persans et des Turcs; ils ne prennent point d'opium comme ces derniers, mais ils mâchent continuellement du *kaad*, ingrédient composé avec les bourgeons d'un arbre particulier aux montagnes de l'Yémen. Il faut que ce soit une coutume invétérée ou une mode, de mâcher ce *kaad*, car cette drogue a l'inconvénient de dessécher la fibre et de troubler le sommeil.

L'habit long est en usage chez les Arabes comme chez les Turcs et les Indous; ils portent de larges pantalons serrés avec une ceinture de cuir armée d'un coutelas qu'ils nomment *jambea*. Ils jettent sur leurs épaules une grande pièce de toile, destinée à les garantir des ardeurs du soleil et de la pluie. La coiffure nationale des Arabes, qu'ils ont communiquée à toute l'Asie, consiste dans un grand nombre de bonnets de toile de laine ou de coton entassés les uns sur les autres, et entourés d'une espèce d'écharpe qu'ils appellent *sasch* ou turban; cet assommant édifice, qui, au premier aspect, paraît ridicule, est essentiel pour protéger la tête contre les coups d'un soleil extrêmement ardent. La forme de cette coiffure est d'ailleurs adaptée au

climat; elle est de la plus haute antiquité : on la retrouve dans les anciens monumens Égyptiens. Le vêtement principal des Arabes de distinction est une large chemise soit blanche, soit rayée de bleu; mais le commun des Arabes n'a qu'une pièce de toile à l'entour des reins, avec un baudrier et un poignard, et ne porte pas de chaussure, ce qui leur durcit extrêmement la plante des pieds. Lorsqu'ils sont forcés de gravir des montagnes, ils garantissent leurs pieds avec des peaux de mouton. Les femmes ont une large chemise et un pantalon. Dans l'Hédjâz, comme en Égypte, leur figure est cachée sous un voile de mousseline qui ne laisse apercevoir que les yeux; dans l'Yémen, elles portent des voiles encore plus longs, des bracelets, des anneaux, des colliers de perles fausses. Ce n'est pas assez pour elles d'avoir des pendans aux oreilles, elles se passent souvent un anneau dans le cartilage du nez, comme on le fait dans l'Indostan; elles se teignent les ongles en rouge, et les pieds et les mains en brun jaune avec le suc colorant du *henneh*. Suivant un usage commun en Orient, elles se brunissent les paupières avec de la poudre d'antimoine ou avec de la mine de plomb préparée nommée *kochhel*, et mettent tous leurs soins à noircir et à étendre leurs sourcils; elles se font aussi des piqûres noires au visage pour réhausser leur beauté. Leur teint est généralement d'un jaune foncé.

Les Arabes qui habitent les villes et les ports de mer ont perdu, par les habitudes du commerce et par leur fréquentation avec les étrangers, une par-

tie du génie national. Les Bédouins ou Arabes errans, vivant sous des tentes et par tribus séparées, ont conservé les mœurs et les usages de leurs ancêtres. Les vrais Arabes dédaignent la culture des terres, comme un travail dégradant; ils n'entretiennent que des chameaux, des moutons et quelques chevaux. Les Bédouins, ne respirant toujours que le grand air, ont l'odorat d'une finesse exquise, et abhorrent le séjour des villes, à cause des exhalaisons qui affectent désagréablement cet organe. Ces Arabes errans dans le désert peuvent rester cinq jours entiers sans boire, et ont l'art de découvrir le site où les eaux sont cachées, à quelque profondeur que ce soit, à l'inspection de la nature du sol et des plantes qu'il produit. Les Bédouins n'ont pas de demeure fixe, ils s'arrêtent et campent sous des tentes partout où ils trouvent de l'eau et des pâturages. Cette vie errante est pour eux pleine de charmes, et ils regardent les Arabes sédentaires comme des esclaves. Leurs armes sont le sabre, la lance, un grand couteau, qu'ils portent à leur ceinture, et un mousquet. Leur mobilier se compose de quelques chameaux à une seule bosse, qu'ils forment dès leur naissance aux exercices et aux fatigues que ces compagnons de leurs voyages doivent supporter toute leur vie, de quelques chèvres qui leur fournissent, dans leur lait, une nourriture habituelle. Mais ce qui fait l'objet des plus ardens désirs d'un Bédouin, c'est la possession d'une jument; c'est sa compagne favorite : elle partage ses périls dans les courses qu'il fait contre des tribus ennemies, et ses fatigues dans la maraude. Elle est

préférée au cheval, parce qu'elle ne hennit pas, parce qu'elle est plus docile et qu'elle a du lait qui, dans l'occasion, apaise la soif et même la faim de son maître. Ce précieux animal, dont la noblesse se transmet, comme anciennement celle de Champagne, par le ventre, produit cette race de chevaux si estimés par leur bonté, leur fidélité et leur intelligence. Les Bédouins, qui se soucient peu de la généalogie de leurs familles, dont les autres Arabes sont très-jaloux, ont pour ainsi dire substitué leur noblesse à leurs chevaux : ils les distinguent en trois races : *les nobles*, *les mésalliés et les roturiers*, et ils prennent toutes les précautions pour conserver la pureté de la race primitive. Ces chevaux sont généralement d'une taille médiocre, mais svelte et dégagée, fort souples et plutôt maigres que gras. Casiri, savant orientaliste, rapporte que les Arabes font de grandes réjouissances dans les trois occasions suivantes, si une jument poulinière a mis bas un poulain de belle espérance, s'il leur est né un fils, s'il paraît un poète distingué dans une tribu.

On accuse les Arabes d'avoir une inclination naturelle pour le larcin et pour le brigandage, et cette accusation se trouve confirmée par le témoignage de Montesquieu. « Les Arabes, dit-il, étaient » autrefois ce qu'ils sont aujourd'hui, également » adonnés au négoce et au brigandage. Leurs im» menses déserts d'un côté et les richesses qu'on y » allait chercher, produisaient ces deux effets. » En parcourant le désert, où l'horizon est aussi immense que celui de l'Océan, ils aperçoivent les caravanes

à la plus longue portée de la vue; ils s'en approchent, et lorsqu'ils se voient les plus forts, ils les pillent et se contentent de dépouiller les voyageurs; ils ne sont pas cruels, excepté lorsque ceux-ci en se défendant tuent un Bédouin : alors il vengent la mort de leur compatriote dans le sang des étrangers; en d'autres occasions, ils usent de bons procédés, qui tiennent à leur penchant naturel pour l'hospitalité. Les Turcs, qui envoient des caravanes par le désert à la Mecque, évitent le pillage en payant un droit annuel de passage aux tribus limitrophes de la route de la Mecque; mais l'orgueil et l'insolence des officiers turcs et le refus de payer le tribut, ont souvent forcé les Arabes à se faire justice en pillant les caravanes.

L'Arabie est le berceau de l'islamisme. La religion mahométane est partagée en diverses sectes, qui toutes reconnaissent Mahomet pour leur prophète, et regardent le Qôran comme le code de leurs lois civiles et religieuses. D'accord seulement sur ce point, elles sont divisées sur le dogme, et se traitent réciproquement de *rafidi*, c'est-à-dire d'hérétiques. Toutes ces sectes ont en vénération les descendans de Mahomet, qui tiennent le premier rang parmi les grandes maisons d'Arabie, et auxquels on donne différens titres : on les appelle en Arabie *scherifs* ou *sejids ;* à Maroc et sur les frontières de Perse, on les nomme *maula*. Ils se distinguent par un turban vert, qui cependant n'est pas toujours la marque caractéristique d'un descendant de Mahomet. Les scherifs de l'Hédjâz passent pour les plus nobles descendans du prophète, parce qu'ils

se sont moins mésalliés que les autres. La noblesse des Bédouins peut être comparée à celle des *lairds* des Écossais montagnards, dont les *clans* ont beaucoup de ressemblance avec les tribus arabes. Les musulmans, en général, ne sont pas persécuteurs à l'égard des autres religions, dont les sectateurs n'ont rien à craindre, excepté dans le cas d'un commerce galant avec une mahométane, où si le délinquant n'embrasse pas l'islamisme, il court risque de perdre la vie. En fait de blasphème, que les mahométans ont en horreur, un musulman n'est pas plus épargné qu'un chrétien; le châtiment suit de près la faute. Les juifs sont très-répandus en Arabie; ils ont des synagogues dans différentes villes, et jouissent de beaucoup de liberté. Les Arabes ne paraissent pas avoir de l'aversion pour ceux qui sont d'une religion différente de la leur; mais ils les méprisent à peu près comme les chrétiens en Europe méprisaient les juifs. Ce mépris est gradué; il tombe plus sur les banians que sur les juifs, plus sur les juifs que sur les chrétiens. En général, le penchant à la tolérance universelle préserve les Arabes de la passion du prosélytisme; ils ne cherchent ni à séduire ni à contraindre personne, quelquefois seulement les très-jeunes esclaves, pour qu'ils embrassent l'islamisme.

Le climat, le gouvernement et l'éducation sont les agens qui forment et modifient le caractère national : le premier donne aux Arabes de la vivacité et du penchant à la paresse; le second augmente ce penchant et inspire de la duplicité; le troisième produit cet extérieur grave et réfléchi qui se com-

munique aussi aux facultés de l'esprit. Les jeunes Arabes, étant toujours sous les yeux de gens d'un âge mûr, deviennent sérieux, même dès leur enfance; mais ce caractère, dû à l'éducation, n'exclut point la vivacité naturelle. Les habitans de l'Yémen, respirant un air pur dans un heureux climat et sous un ciel agréable, sont plus vifs que ceux de l'Hédjâz et de l'Arabie Pétrée, dont l'imagination est attristée continuellement par l'aspect de rochers nus et de déserts arides. Cette vivacité des Arabes fait qu'ils recherchent la société; ils fréquentent les cafés publics et les foires, qui sont si nombreuses dans l'Yémen, qu'il n'y a pas de village qui n'en ait une par semaine.

Comme les Arabes ont les passions violentes, ils sont portés à outrer le désir de venger leurs injures; ils sont sur cela d'une susceptibilité extrême. Cet esprit vindicatif leur est commun avec presque tous les habitans des pays chauds. L'honneur des Bédouins est plus chatouilleux que le nôtre. Si un chaik dit, d'un air sérieux, à un autre chaik : *Ton bonnet est sale*, ou *Ton turban est de travers*, cette injure, qu'ils regardent comme atroce, ne peut être lavée que dans le sang non-seulement de l'offenseur, mais dans celui de tous les mâles de la famille. Ce sont surtout les meurtres de tribu à tribu qui perpétuent les dissensions. Une loi établie chez les Arabes a permis le droit du *târ*, ou talion, et veut que le sang de tout homme tué soit vengé par celui de son meurtrier. Ce droit est dévolu au plus proche parent du mort : *il y a du sang entre nous*, dit-on, tant que la satisfaction n'est pas en-

tière, et ces mots sont une déclaration de guerre.

La polygamie, bien moins commune que l'on croit en Arabie, y est cependant permise; mais les Arabes se prévalent rarement du droit d'avoir quatre femmes légitimes, et d'entretenir encore des esclaves à volonté : ce ne sont que des riches voluptueux qui épousent plusieurs femmes, et leur conduite est généralement blâmée par les honnêtes gens. Les Arabes usent peu de la faculté de répudier leurs femmes, parce que la honte est attachée à cette action : les femmes ont aussi le droit de demander le divorce, si elles sont maltraitées par leurs maris. Elles jouissent ordinairement d'une grande liberté, restent maîtresses de leur dot, qu'elles reprennent en cas de divorce; elles acquièrent souvent même un grand empire dans leur ménage, ce qui réfute la fausse opinion que des voyageurs nous ont donnée de l'esclavage des femmes en Arabie.

La superstition exerce un grand pouvoir en Arabie, surtout à l'égard des liens du mariage : on croit aux enchantemens, à l'art de nouer et de dénouer l'aiguillette. La victime de ces prétendus charmes s'adresse, pour les conjurer, aux médecins et aux vieilles femmes, toujours expertes en fait de sorcellerie. On ne voit point en Arabie de ces êtres dégradés qu'une opération barbare destine à la garde des harems; les Arabes ont une horreur invincible pour la castration.

Tous les Arabes ont la barbe noire; quand elle blanchit, quelques vieillards la teignent en rouge, coutume généralement désapprouvée. Dans l'Yé-

men, il serait honteux de paraître sans barbe. On connaît la vénération des mahométans pour cet ornement naturel du visage; les esclaves ne peuvent le porter; le couper à un homme libre, c'est le déshonorer. Aussi les Bédouins jurent-ils par la barbe, en la prenant avec la main; quelquefois aussi ils jurent par leur tête; mais, de tous les sermens, le plus saint, le plus redouté, celui qui est réservé pour le cas d'une importance extrême, se prononce en levant sa robe et saisissant son *phallus*. Cet usage de jurer par les organes de la génération remonte à la plus haute antiquité : *mets la main sur ma cuisse*, dit le vieil Abraham à son serviteur, *et jure d'aller en Mésopotamie, prendre une femme pour mon fils Isaac.*

Les Arabes le disputent en politesse même aux Persans, qui sont de tous les Orientaux le peuple le plus scrupuleux sur le cérémonial; leur attachement opiniâtre pour leurs usages est si grand, qu'il est même passé en proverbe. La formule ordinaire pour se saluer est *salam aleikum*, la paix soit avec vous; on répond : *aleikum essalam*, avec vous soit la paix; ils portent la main droite sur le cœur en prononçant ces mots. Les mahométans emploient rarement ce salut à l'égard des chrétiens; ils se contentent de leur dire : *sebach el chair*, bonjour. Quand les Arabes du désert se rencontrent, ils se donnent la main plus de dix fois, chacun baise sa propre main; s'ils se trouvent avec une personne supérieure en dignité, ils lui baisent la main avec respect. On peut présumer, avec quelque raison, que c'est d'eux que les Espagnols ont emprunté

cette expression, si commune parmi eux, *je vous baise les mains*, et qu'ils l'auront adoptée des Sarrazins, leurs vainqueurs. On retrouve chez eux les restes d'une vertu bien précieuse, l'hospitalité. Il serait difficile de trouver sur la terre un peuple plus hospitalier que les Arabes. Nulle part cette vertu touchante n'est exercée avec plus de délicatesse; un étranger, un ennemi même, a-t-il touché la tente d'un Bédouin, sa personne devient pour ainsi dire inviolable; ce serait pour lui un lâcheté, une honte éternelle de satisfaire même la plus juste vengeance aux dépens de l'hospitalité. Le Bédouin a-t-il consenti à *manger le pain et le sel* avec son hôte, rien au monde ne peut le lui faire trahir; la puissance même du sultan ne serait pas capable de retirer un homme réfugié dans une tribu arabe, à moins de l'exterminer tout entière. Lorsque ces peuples nomades établissent leur camp, ils ont toujours soin de dresser à côté de la tente du chef une autre tente réservée exclusivement pour les étrangers qui demandent hospitalité et protection. Toutes les fois qu'un voyageur s'égare dans le désert, ou qu'il manque d'un abri, s'il aperçoit la nuit une colonne de fumée, s'il entend aboyer des chiens ou bêler des agneaux, il doit diriger ses pas de ce côté. A son approche la tente du pâtre s'ouvre, l'étranger reçoit le salut de paix; on lui présente un vase de lait, et une corbeille de raisins, de figues sèches et de dattes. Le chef de famille est toujours celui qui montre les attentions les plus empressées. Comme c'est la coutume dans ces régions de marcher nu-pieds ou seulement

avec des sandales, aussitôt que les voyageurs arrivent chez les Bédouins, on leur lave les pieds, puis on leur présente de l'onguent ou de l'huile pour leurs cheveux; l'hôte ne s'assied pas pour manger avec son convié, il reste debout et le sert tout le temps qu'il est à table. Le trait suivant prouvera combien l'hospitalité est sacrée chez les Arabes. Un Arabe nommé *Thaleb* eut le malheur de tuer, dans une querelle, le père de l'émir *Alcasar*. Celui-ci, par un esprit de vengeance implacable, passait les jours à chercher le meurtrier. Au bout d'un certain temps, un étranger se présente devant lui et lui demande l'hospitalité. Alcasar lui prodigue les attentions les plus généreuses. Le lendemain, il recommence ses recherches accoutumées, et revient le soir plein de tristesse de n'avoir pas réussi. L'étranger lui demande la cause de son chagrin; Alcasar lui déclare qu'il est à la poursuite d'un nommé *Thaleb*, qui a tué son père. *Ne cherchez pas plus long-temps votre ennemi*, dit l'étranger en ôtant une grande barbe qui le déguisait, *le malheureux Thaleb est devant vous.—O cieux!* s'écria l'émir étonné, *est-il bien possible? mais vous êtes mon hôte; prenez cette bourse, éloignez-vous de ma tente, alors je déterminerai ce que j'aurai à faire.* Le prestige de cette vertu antique attribuée aux Arabes, est atténué par le sentiment de l'abbé Goguet; il dit, dans son ouvrage de l'Origine des lois, « qu'il faut beaucoup rabattre de cette vertu des Arabes, l'hospitalité ne pouvant être bien à charge dans les premiers temps, où l'on voyageait alors très-peu et sans beaucoup de suite; enfin les Arabes, dit-il,

nous prouvent encore aujourd'hui que l'hospitalité peut compâtir avec les plus grands vices, et que cette espèce de générosité ne décide rien pour la bonté du cœur et la droiture dans les mœurs. On sait quel est en général le caractère des Arabes; il n'y a cependant pas de peuple plus hospitalier.»

Les Arabes ont cultivé avec beaucoup de succès plusieurs sciences, principalement la médecine et l'astronomie : ils ont eu des médecins célèbres, parmi lesquels on distingue Averrhoès, Avicène, Albucasis, et Hareth, contemporain de Mahomet.

La langue la plus universellement répandue est, sans contredit, la langue arabe; elle se parle ou est entendue depuis le mont Atlas jusque dans la Tartarie, et depuis la Valachie et la Moldavie jusque dans la presqu'île de l'Inde; c'est la langue sacrée de l'intérieur de l'Afrique et des îles qui en dépendent. La langue vulgaire en usage dans les trois Arabies est l'arabe corrompu; il n'y a peut-être pas de langue, suivant le témoignage du savant Niebuhr, qui contienne plus de dialectes différens que l'arabe moderne. L'idiôme usité dans les montagnes voisines de l'Yémen et de l'Hédjâz est celui qui approche le plus de l'ancien type. La langue du *Qôran* ressemble si peu à celle que l'on parle aujourd'hui à la Mecque, qu'on l'enseigne dans les colléges comme le latin à Rome. L'ancienne langue arabe est énergique, très-féconde en images, et sert admirablement l'imagination exaltée des Orientaux; aussi l'Arabie ne manque pas de poètes célèbres, dont les sentences principales ont été insérées dans ce paragraphe. Les plus estimés sont *Abu-Naovas*,

né à Bassora l'an de l'hégire 145; ***Benana***, originaire de Miafarekin, en Syrie, grand poète et moraliste; ***Lokman***, originaire d'Éthiopie, ***l'Ésope des Arabes***, auteur d'un livre intitulé ***Amth'al***, ou ***Recueil de proverbes et apologues; Lebid***, le plus ancien des poètes arabes depuis l'origine du mahométisme, et dont les ouvrages moraux étaient si estimés des Arabes, qu'ils les attachaient à la porte du temple de la Mecque, mort à *Koufah* l'an 141 de l'hégire; *Zamach-Schari*, commentateur du Qôran et poète, auteur du ***Rabi-Alabrar***, ou ***le Printemps des Justes; Mohammed-Ebn-Qâcen***, auteur du ***Raoud-Alakhiar***, ou ***Jardin des gens de bien; Ahmed-Ebn-Arab-Chah***, auteur du ***Merat-al-Adad***, ou ***Miroir des bonnes mœurs;*** et ***Mohammed Ebn-Ziad***, mort l'an de l'hégire 231, auteur de divers recueils de proverbes et de poésies.

PROVERBES ARABES.

1. *Le principe de la sagesse est la crainte de Dieu.* Ce proverbe est probablement tiré des proverbes de Salomon : *Timor Domini principium sapientiæ*, chap. 1, v. 7. Si les lois sont des freins puissans pour comprimer les passions des hommes, la crainte d'un Dieu vengeur des crimes et rémunérateur des vertus doit produire sur leurs cœurs un effet bien plus puissant encore. Les lois se présentent à leurs yeux entourées d'appareils terribles et menaçans; elles parlent en maîtresses avares de récompenses, qui n'exigent que des devoirs, et non des vertus. Dieu est un père tendre qui retient ses enfans sur

le bord de l'abîme; par de douces leçons qui pénètrent plus intimement dans leurs âmes, il les rappelle à la vertu, et leur paie encore le prix de leur soumission. Il est donc plus avantageux et plus digne de la reconnaissance d'un fils de se soumettre à Dieu, plus sage et plus prudent d'obéir aux lois : l'un est un véritable père, qui châtie, mais récompense; les autres sont des souveraines absolues, qui commandent et punissent.

2. *Le sage dans son pays natal est comme l'or dans sa mine.* Ce précieux métal, en restant dans sa gangue, conserve sa pureté originelle; mais lorsqu'il est extrait de sa mine et mis en œuvre par la main des hommes, il subit, par les alliages, toutes sortes d'altérations.

Demeure en ton pays, par la nature instruit.
(La Fontaine.)

On pourrait dire de la sagesse ce que le fabuliste français dit de la fortune :

Avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.

3. *Celui qui désire exceller dans la sagesse ne doit pas se laisser gouverner par les femmes.* Salomon donne le même précepte : *Ne attendas fallaciæ mulieris*, ne vous laissez point aller aux artifices de la femme.

4. *Qui est behoul danse sans tambour de basque.* Le mot *behoul*, en arabe, signifie un homme moqueur, un railleur, un homme qui a *l'esprit gai.* C'était un sobriquet donné à un savant de la cour du calife Haroun-al-Raschid, et qui avait l'esprit

caustique et agréable. Voici un trait de sa causticité : Behoul arrivant un jour pour faire sa cour au calife, le grand-visir lui dit : Behoul, bonne nouvelle! le calife te fait intendant des singes et des pourceaux de ses États. Behoul repartit au visir : Préparez-vous donc à faire ce que je vous commanderai, car vous êtes un de mes sujets. Behoul, comme on voit, connaissait la cour, comme ce moraliste qui, au mot *courtisan*, disait : voyez *singe.*

5. *Il est plus facile de détourner le méchant de son amour pour le mal, que de distraire de son chagrin l'homme triste.* La tristesse, dit Sénèque, est la plus lâche, la plus stupide, la plus molle et la plus paresseuse des passions.

6. *Si les hommes agissaient avec justice, le qâdy resterait dans l'inaction.* Les qâdys, chez les Orientaux, sont les juges des causes civiles et criminelles; quelquefois ils se mêlent aussi des affaires qui concernent la religion.

7. *Celui qui monte le char de l'espérance y a pour compagnon la pauvreté; qui vit sur l'espérance court risque de mourir de faim. En attendant les souliers d'un mort*, dit le proverbe français, *on va long-temps nu-pieds.* Massieu a défini poétiquement l'espérance la fleur du bonheur; c'est plutôt le songe d'un homme éveillé. Le commun des hommes espère en gros et désespère en détail. L'espérance est une marchandise courante, dont le bon marché fait tout le débit.

8. *Informe-toi du voisin avant de prendre le logis, et du compagnon avant de te mettre en route.* Je voulus autrefois, dit le poëte Saady dans son Par-

terre de roses, acheter un hôtel, et, tandis que j'en cherchais un, un juif me dit : Achetez telle maison ; comme depuis long-temps je demeure dans le quartier où elle est située, je puis vous assurer que vous n'y trouverez aucun désagrément. Pourquoi comptes-tu, lui répondis-je, celui d'être ton voisin ?

9. *Il est allé vendre des dattes à Hajar.* Hajar est une contrée d'Arabie où il y en a une immense quantité. Proverbe pour dire faire une chose inutile, et qui correspond aux proverbes suivans : *Mettre un collier à la colombe; aller à la chasse aux griffons.* Le griffon est un animal fabuleux.

10. *Celui qui cache son secret atteint son désir.* Les anciens avaient une telle vénération pour le silence, qu'ils en avaient fait une divinité sous le nom d'Harpocrate, qui est représentée avec un doigt sur la bouche, comme pour avertir qu'il ne faut pas témérairement confier un secret. Le secret est l'âme des affaires; il est presque toujours un gage assuré de leur réussite. C'est d'ailleurs une lâcheté, ou le moins une inconséquence, de divulguer un secret; c'est un dépôt sacré confié à l'honneur, le trahir c'est y manquer. En 1696, le roi d'Angleterre Guillaume III avait envoyé une flotte considérable pour s'emparer de la ville de Brest; une indiscrétion fit échouer le but de cette expédition. La nouvelle de cette issue défavorable fut apportée à Kinsington au roi d'Angleterre, dans un moment où il était entouré de toute sa cour. Le monarque, s'adressant au duc de Marlborough, lui dit : *Quelqu'un aura divulgué le secret. Sire,* lui répondit le

duc, *je ne l'ai dit qu'à ma femme; et moi*, lui répliqua le Roi, *je ne l'ai point dit à la mienne.* La duchesse de Marlborough en avait fait la confidence à la duchesse de Tyrconnel, sa sœur, partisan de la maison de Stuart, qui en prévint aussitôt le cabinet de Versailles. Celui-ci prit toutes ses mesures pour s'opposer à cette entreprise, et la fit échouer.

11. *Le possesseur de l'art est maître de la citadelle*; c'est-à-dire, rien ne peut résister à l'homme actif et industrieux. Quiconque est industrieux ne craint pas la disette: *L'industrie n'a pas besoin de souhaits*, dit-on encore proverbialement. L'oisiveté rend tout difficile, l'industrie tout aisé.

12. *Tout chien aboie sur sa porte, tout lion s'enorgueillit dans sa forêt*; c'est-à-dire, on est fort quand on est chez soi. Les Italiens disent dans le même sens: *Sa più il matto in casa sua, che il savio in quella d'altrui*, un fou sait plus dans sa maison qu'un sage dans celle d'autrui.

13. *Il était tibia, il est devenu bras*; c'est-à-dire, de pauvre qu'il était, il est devenu riche.

14. *Un chien vivant est préférable à un lion mort.* Vaut mieux goujat debout qu'empereur enterré.

15. *Le commencement de la colère est la folie, le repentir en est la fin. Ira brevis furor est*, dit Horace; la colère est une courte fureur, elle dégrade l'humanité en troublant la raison.

16. *Mieux vaut un sage ennemi qu'un sot ami.* Desfaucherets, dans sa comédie du *Mariage secret*, a tracé avec beaucoup de talent le rôle d'une espèce d'officieux maladroit qui se mêle de tout;

qui veut tout faire et qui gâte tout, caractère fort commun dans le monde, où les originaux ne manquent jamais pour qui sait les chercher et les peindre. L'homme prudent évitera avec soin de contracter une liaison trop intime avec les espèces d'amis dont voici les portraits : Celui qui traverse tous vos projets en voulant les servir est un sot ami ; le libertin, le joueur, l'athée sont des amis dangereux ; le dissipateur, l'avare sont des amis inutiles ; l'homme vain, l'ambitieux, des amis faux ; le persifleur, le mauvais plaisant, le diseur de riens, des amis ennuyeux ; le capricieux, l'homme d'humeur atrabilaire, le bourru, des amis tyranniques.

17. *Le sot se reconnaît à six attributs : il se fâche sans motif, il parle sans utilité, il se fie sans connaître, il interroge sur ce qui lui est étranger, il répond à tort et à travers, et il ne sait pas distinguer son ami de son ennemi.*

18. *La vie est une quarantaine pour le Paradis.*

19. *La tempérance est un arbre qui a pour racine le contentement de peu, et pour fruit le calme et la paix.*

20. *La langue est un étranger auquel il faut que le cœur serve toujours de guide.*

21. *La jument suit son frein, la chamelle suit sa courroie, et le seau suit sa corde.* Les chameaux qui vont en Perse par les provinces septentrionales de la Turquie ne marchent qu'à la file et de sept en sept. Ils sont attachés l'un à l'autre par une corde de la grosseur du petit doigt et d'une brasse de long, qui tient au derrière du bât du chameau

qui précède, et qu'on noue avec un petit cordon de laine à une boucle qui pend aux narines du chameau qui suit. Le pouvoir d'un côté, la subordination de l'autre, forment les anneaux de cette longue chaîne qui lie la société et constitue l'ordre établi dans l'univers.

22. *Celui qui a été mordu par le serpent se défie des cordes;* c'est-à-dire, de tout ce qui a quelque ressemblance avec le serpent.

23. *L'urine d'un chien ne souille pas la mer.* Les rayons du soleil ne sont pas souillés parce qu'ils se réfléchissent dans la boue. *Non sordet lumen quum sordida tangit.*

24. *La main de dessus est préférable à celle de dessous;* c'est-à-dire, celui qui donne est plus heureux que celui qui reçoit.

25. *Un riche parvenu qui méprise un autre homme devient lui-même méprisable.* Tel est l'homme, dit Tacite, que, ne pouvant voir sans envie une fortune récente, il n'est personne dont il exige plus de modestie que de celui qu'il a vu son égal.

26. *Les douceurs de ce monde sont pour celui qui ne le connaît pas, et son amertume est pour le sage.*

27. *Lorsque tu as entrepris quelque chose, prends patience.* La patience, dit Vauvenargues, est l'art d'espérer. La patience est le lénitif de tous les maux, c'est le repos des infortunés. Des hommes caustiques disent que c'est la vertu des sots et des ânes.

28. *La science est préférable à la richesse; elle te garde, au lieu que tu gardes la richesse. La richesse diminue à mesure que l'on s'en sert, tandis*

qu'au contraire, plus on fait usage de la science, plus elle augmente.

29. *Le plus savant est celui qui voit la fin de chaque chose.* Si l'on voyait toujours clairement et d'où l'on part et où l'on va, on ne ferait aucune fausse démarche ; on ne pécherait ni en morale, ni en politique ; mais comme il n'est pas donné à notre nature de parvenir au comble de la sagesse, le sage le plus parfait est celui qui sait le mieux user de ses connaissances. L'ignorance est presque toujours le berceau du vice ; et, comme le disait J. B. Rousseau :

Du vieux Zénon l'antique confrérie
Disait tout vice être issu d'ânerie.

30. *Un âne sauvage en vaut bien trois :* L'historiette suivante, conservée par Schultens dans la préface de ses Antiquités arabes, sert à faire sentir tout le sel de ce proverbe. « Trois hommes chassaient ensemble; un d'eux prit un lièvre, un autre un chevreau, le dernier un âne sauvage. Les premiers se vantaient d'avoir fait la meilleure chasse. Qu'est-ce qu'un âne sauvage au prix de notre butin? demandaient-ils à leur compagnon. Celui-ci leur ferma la bouche en disant : Ouvrez-lui le ventre, vous allez y trouver chacun votre animal. » De là le proverbe que nous venons de citer contre ceux qui, pour avoir quelque fortune, s'imaginent qu'il n'est plus permis à personne d'en avoir.

31. *Chaque jour de ta vie est un feuillet de ton histoire.*

32. *La vie est semblable au feu ; elle commence par de la fumée, et finit par de la cendre.*

33. *Fais semblant de ne point t'apercevoir des embûches que te tend l'envie, la patience la tuera ; car*

lorsque le feu ne trouve plus rien à dévorer, il finit par se dévorer lui-même.

34. Un roi sans justice est un fleuve sans eau;
Un savant qui n'a pas fait d'ouvrage est un nuage sans pluie;
Un pauvre sans patience est une lampe sans huile;
Un jeune homme sans réserve est une maison sans toit;
Un riche sans libéralité est un arbre sans fruit;
Un homme sans éducation est un corps sans âme;
Une femme sans pudeur est un ragoût sans sel.

35. *Le plus mauvais des hommes est celui qui n'emploie pas ses talens pour le bien et l'utilité des autres.* Ce proverbe est calqué sur celui des Chinois : *On ne doit point estimer celui qui est savant et qui ne fait pas part aux autres de ses connaissances.*

36. *Lorsque le fils d'Adam* (l'homme), dit le prophète, *commence à vieillir, deux passions violentes s'allument dans son cœur, l'avarice et l'amour de la vie.* Les épithètes de *fils d'un tel, père d'un tel* sont fréquentes chez les Arabes, qui appellent communément un homme *le père d'une chose*, lorsqu'il marque une inclination particulière pour elle. C'est ainsi que *Chalid*, l'hôte de Mahomet, pendant son premier voyage à Médine, s'était acquis par son extrême patience le nom d'*Abu-Job*, comme qui dirait le père de Job ou de la patience de Job. *Abdorrahman*, un des plus intimes amis de Mahomet, reçut de lui le surnom d'*Abu-hareira*, qui veut dire le *père du chat*, à cause de l'attachement que ce disciple avait pour un chat qu'il tenait toujours dans ses bras. Les Arabes poussent même si loin cette coutume, qu'ils nomment le *dahler*, monnaie valant cinq livres cinq sols

de France, *Ridl-abutâqâ*, ou père de la fenêtre, à cause de son écusson, qui ressemble à une fenêtre.

37. *L'expérience est la clef de la science, comme la crédulité est la porte de l'erreur.*

38. *Faire l'éloge d'une mauvaise action, c'est s'en rendre coupable.*

39. *Il faut que le fumier se fasse sentir dans un champ avant qu'on puisse y respirer le parfum des fleurs.*

40. *Il y a trois choses dont on ne peut s'assurer qu'en trois circonstances : le courage ne se connaît que quand il est éprouvé ; la sagesse que quand on est offensé, et l'amitié que dans le besoin.*

41. *La vie de l'homme est un journal où il ne devrait inscrire que de bonnes actions.*

42. *Une seule des journées d'un sage vaut mieux que la vie entière d'un sot.* On demandait à Lockman de qui il avait appris la sagesse, des aveugles, répondit-il, parce qu'ils ne prononcent sur rien avant de s'en être assurés en y portant la main.

43. *Un rire sans raison dénote une mauvaise éducation.* Catulle se moque agréablement d'un homme de son temps qui riait sans cesse, parce qu'il avait les dents blanches. Rien n'est plus sot, dit ce poète, que de rire sottement.

Risu inepto res ineptior nulla est.

On peut ajouter au sentiment du poète celui d'une dame de beaucoup d'esprit qui trouvait fort ridicules ceux qui rient éternellement, et qui dit un jour d'un certain marquis, grand rieur et grand parleur : Il n'y a pas jusqu'au ton de sa voix qui ne soit une sottise.

La Bruyère a dit : « Il faut rire avant d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri. Cette pensée est pleine de bonne philosophie.

44. *Ce monde n'est qu'un jeu de bascule, où tout va et vient, descend et remonte. Tel était au faîte de la roue qui tombe et se trouve tout de suite au bas.*

45. *Il y a deux sortes d'intelligences : la première, c'est la nature qui la donne ; l'autre nous vient de l'éducation ; mais celle-ci est inutile, si la première nous manque. A quoi sert la lumière du soleil, si on a les yeux fermés ?*

46. *Un grand parleur n'aime pas à en trouver un autre.* Deux grands parleurs se trouvaient en présence. L'un d'eux s'était emparé exclusivement de la conversation, et ne donnait point la moindre prise à l'autre. *Vous souffrez cela patiemment*, dit quelqu'un à celui qui n'avait point desserré les dents : *Laissez faire*, répondit-il, *s'il crache il est perdu.* La conversation est un jeu où chacun doit faire sa partie, sans chercher frauduleusement à ruiner ses adversaires. Briller aux dépens des autres, c'est s'attirer leur haine. On trouve de l'esprit à ceux qui en savent donner aux autres, et de plus on les aime. Beaucoup de personnes passent pour très-habiles qui ont plus l'habitude que l'intelligence du jeu. La conversation doit plus rouler sur les choses que sur les personnes; on doit être réservé en paroles : le trop parler occupe la place de la réflexion.

47. *Il a bu de la terre des morts ;* c'est-à-dire, l'eau dont on fait les libations sur la tombe d'un mort. L'opinion des anciens Arabes était que ce breuvage éloignait la mort, comme nous l'apprend le dictionnaire

arabe intitulé *Océan*. Ce proverbe s'emploie aussi en parlant d'un homme qui se montre cruel envers ses ennemis.

48. *Peu de richesses bien gouvernées durent longtemps, tandis qu'une grande quantité de biens disparaît bientôt entre les mains de celui qui n'a pas de conduite.* Avec la prodigalité, dit l'abbé Terrasson, vous serez généreux pendant six mois, après quoi vous ne pourrez plus l'être; avec une sage économie vous serez généreux toute votre vie.

49. *Le berger meurt dans son ignorance de la même manière que Galien dans sa science.* La tombe est le bout de la carrière de tous les hommes. Galien, dont le nom arabe est *Jâlenoùs*, cet homme également savant dans la médecine, les belles-lettres, les mathématiques et la philosophie, naquit, suivant l'opinion commune, à Pergame vers l'an 131 de J. C., et vécut sous Antonin, Marc-Aurèle et d'autres empereurs. *Mohammed ben qâcem*, auteur arabe, dit qu'il était rhodien d'origine, qu'il naquit 60 ans après la mort de Jésus-Christ, 665 après celle de Socrate, et qu'il mourut âgé de quatre-vingt-sept ans.

50. *La reconnaissance fait durer le bienfait.* La reconnaissance d'un bon cœur veut toujours surpasser le bienfait qu'il a reçu. Les Français disent: *Celui qui donne vend cher, si celui qui prend n'est pas ingrat.*

51. *Le négociant place sa gloire dans sa bourse, le savant met la sienne dans ses papiers.*

52. *Qui peut manger son pain du travail de ses mains ne veut pas avoir d'obligation à Hatemtaï.* Hatemtaï était un Arabe généreux et bienfaisant. On lui demandait s'il avait vu quelqu'un qui eût le

cœur plus noble que lui, il répondit : Un jour, après avoir fait un sacrifice de quarante chameaux, je sortis dans la campagne, accompagné de seigneurs arabes; je vis un homme qui avait amassé une charge d'épines sèches pour brûler; je lui demandai pourquoi il n'allait pas chez Hatemtaï pour avoir sa part du festin qu'il donnait à une nombreuse assemblée du peuple : *Qui peut manger son pain du travail de ses mains, ne veut pas avoir d'obligation à Hatemtaï*, me répondit-il. Certes, ajoutait Hatemtaï, cet homme avait l'âme plus noble que moi. En France, la cupidité et la sottise n'ont pas honte d'arracher et de se partager le manteau dont la bienfaisance royale veut couvrir le mérite et l'indigence.

53. *Si l'on vient vous dire qu'une montagne a changé de place, permis à vous de le croire; mais si l'on vous dit qu'un homme a changé de caractère, n'en croyez rien.* Cette maxime est attribuée à Mahomet.

54. *Dans le pays des palmiers* (le Biledulgerid), *on nourrit les ânes avec des dattes;* parce qu'il y en a beaucoup. La datte est le fruit du palmier.

55. *Amitié d'un jour, oubli prochain.*

56. *Souvent la parole dit à son maître, guide moi, car.* C'est un appel que ce proverbe fait à la réflexion; car on parle beaucoup et trop quand on réfléchit peu. Si un babillard réfléchissait, il se dirait toujours à lui-même, avant de parler : Ce que je vais dire ne me nuira-t-il point? sera-t-il utile ou agréable à ceux qui m'écouteront? Les paroles sont les images des pensées.

57. *O vous à qui tout réussit, tremblez! la Fortune se paie avec usure des faveurs qu'elle accorde.* Horace a dit avec raison de cette capricieuse déesse :

Fortuna sævo læta negotio, et
Ludum insolentem ludere pertinax.

« La fortune se fait un plaisir des plus tragiques avantures et s'attache constamment dans le monde à jouer des jeux extraordinaires. »

58. *Le meilleur compagnon pour passer le temps est un livre.* Un bon livre est le meilleur des amis; vous vous entretenez agréablement avec lui, lorsque vous n'avez pas un ami à qui vous puissiez vous fier; il ne révèle pas vos secrets, et il vous enseigne la sagesse. Un mauvais livre est une boîte de poisons subtils qui montent au cerveau. Un méchant livre est un sachet d'opium. Quand Diogène voyait approcher la fin d'un discours ennuyeux, *courage*, disait-il, *je vois terre.* On peut en dire autant quand on est à la fin d'un méchant livre.

59. *Celui qui tire l'épée de la haine, la dirige contre sa propre tête.*

60. *Mesure la profondeur de l'eau avant de t'y plonger.* Vois le fonds d'une affaire, avant de t'y engager.

61. *La mèche surnageant dans l'huile s'en nourrit; plongée dans l'huile elle s'y éteint.* Un peu de philosophie éclaire et console; trop de philosophie éblouit et égare. On veut percer trop loin, on oublie qu'on est homme et l'on croit pouvoir dépasser les bornes du possible.

62. *Les paroles de la nuit ne se donnent que pour attendre le jour.* Une historiette a donné lieu à ce

proverbe. Le calife Haroun-al-Raschid aimait une des suivantes de Zobéida, son épouse, sans que cette suivante eût jamais consenti à couronner ses feux. Le calife, la trouvant une nuit endormie dans un bosquet, crut pouvoir profiter de l'occasion et vaincre sa résistance. Elle allait succomber sous les efforts que faisait Haroun pour satisfaire sa passion, lorsqu'elle le supplia d'attendre jusqu'à l'arrivée du jour; le calife y consentit à regret. Au lever de l'aurore, il envoya un messager à la belle esclave pour la sommer de tenir sa promesse; mais elle lui fit la réponse citée ci-dessus, qui a depuis passé en proverbe, et qu'Haroun, admirant la vertu de cette fille, fit célébrer en vers par Abu-Naovas, le plus grand poète alors de l'Arabie.

63. *Le grand homme est un but contre lequel la fortune dirige ses traits.* Elle semble avoir épuisé son carquois sur l'éxilé de Sainte-Hélène.

64. *Point de chagrin dont on ne trouve un jour le terme; point de position dans la vie qui ne fasse place à une autre.*

65. *En pays étranger, le plus clairvoyant est aveugle.*

66. *Il y a quatre espèces de morts : la mort des princes, la mort des riches, celle des savans et celle des pauvres. La première est un crime lorsqu'elle est violente, la seconde est l'objet des désirs des envieux, la troisième est l'objet des regrets, et la quatrième est un repos.*

67. *Il y a deux classes d'hommes : ceux qui jouissent et ne sont pas heureux; ceux qui cherchent le bonheur et ne le trouvent pas.*

68. *La libéralité du pauvre est la meilleure libéralité.* Le denier de la veuve l'emportera dans la balance divine sur la pièce d'or d'un millionnaire, et le léger tribut du pauvre sur la pitié dédaigneuse d'un parvenu.

69. *C'est le repentir d'Abu-Gapshan.* L'honneur d'être le dépositaire des clefs de la *Caabah*, ce temple aussi fameux autrefois par les pélerinages des païens arabes qu'il l'est aujourd'hui par ceux des musulmans, était confié à un certain *Abu-Gapshan*, de la tribu des Kozaïtes, dont l'antiquité était remarquable chez les Arabes. Ces Kozaïtes descendaient de Joktan, et avaient long-temps habité l'Yémen dans l'Arabie Heureuse; mais, forcés par les inondations du lac d'Aram de chercher un autre pays, ils se transportèrent dans la vallée de *Marry*, qui est voisine de la Mecque. Ce changement de séjour en opéra un dans leur nom, ayant toujours été appelés depuis Kozaïtes ou séparés, parce qu'ils ne conservèrent plus aucune liaison avec leur souche. Ils ne furent pas long-temps dans ce nouveau séjour sans y donner des marques de leur valeur et de leur puissance; ils se rendirent maîtres de la Mecque et du temple de la *Caabah*, qu'ils possédèrent en paix durant plusieurs siècles. Mais comme tous les successeurs d'un même État ne se ressemblent pas, Abu-Gapshan, un des descendans de ces généreux Kozaïtes, dégénérant de la vertu de ses ancêtres, perdit, par sa faiblesse, ce qu'ils avaient acquis par leur valeur. Il était extrêmement adonné au vin; Cosa, aïeul maternel de Mohammed, profita de ce faible, surprit cet homme indo-

lent dans un accès de débauche, et acheta de lui pour une bouteille de vin les clefs du temple avec l'intendance de ce fameux édifice. Lorsque Abu-Gapshan fut revenu de son ivresse, il s'aperçut qu'il avait fait un mauvais marché; mais son repentir, tout prompt qu'il fut, ne lui fit pas restituer ce qu'il avait si sottement perdu, ce qui donna lieu depuis au proverbe arabe : *C'est le repentir d'Abu-Gapshan*, pour signifier, perdre sans retour une chose précieuse. Cependant le sentiment de sa perte excita en lui l'envie de la réparer; et parce que les Kozaïtes semblaient partager avec lui la honte attachée au malheur qui lui était arrivé, il les appela aux armes. Cosa, aussi jaloux de conserver que d'acquérir, mit, de son côté, tout en usage pour maintenir son usurpation. Il envoya solliciter secrètement les Korashites dispersés dans les tribus voisines, de se trouver armés à un rendez-vous dont il fixa le jour; ils y accoururent suivant qu'ils en étaient convenus, et, fondant à l'improviste sur les Kozaïtes, il les défirent et les chassèrent de la ville, dont ils demeurèrent toujours les maîtres depuis. Cosa et sa postérité jouirent jusqu'au temps de Mahomet, du gouvernement de la Mecque et de celui de la *Caabah*.

70. *Les biens de ce monde ne nous appartiennent qu'en usufruit; le corps n'est qu'un vêtement de louage, cette vie qu'une hôtellerie.* Les biens de ce monde n'ont point de stabilité. Les sages disent qu'il y a six choses dont il ne faut point espérer de durée : 1° d'une nue, car elle se dissipe en un instant; 2° d'une feinte amitié, parce qu'elle passe

comme un éclair; 3° de l'amour d'une coquette, parce qu'elle change pour une bagatelle; 4° de la beauté, parce que l'injure du temps, le souffle desséchant de l'adversité, la plus légère maladie peuvent l'altérer; 5° des fausses louanges, car ce n'est que de la fumée; 6° des biens de ce monde, parce qu'ils dépendent des caprices du sort.

71. *Le portier d'un sot peut toujours dire qu'il n'y a personne au logis de son maître.*

72. *Il y a des mets qu'on refuse par gourmandise, il est des honneurs qu'on refuse par ambition.*

73. *Vinaigre donné vaut mieux que miel acheté.* Ce proverbe décèle le caractère intéressé des Arabes.

74. *Votre habit règle la manière dont on doit vous recevoir.* Ce proverbe est fort usité parmi les Orientaux, et principalement parmi les Turcs et les Persans; il peut servir de leçon aux voyageurs qui parcourent ces contrées.

75. *Hélas! voici encore une nouvelle grâce que je reçois des Barmécides.* Le calife de Bagdad Haroun-Rashid, après avoir immolé à sa haine et à sa fureur la famille entière des Barmécides, qu'il avait chérie, et après avoir fait même jeter dans un puits Abassa, sa sœur, et les deux enfans qu'elle avait eus de Giaffar, son ami et son confident, pour avoir osé transgresser l'ordre cruel qu'il avait donné à son favori de n'user aucunement des droits du mariage, lui permettant seulement de contenter sa vue des charmes de son épouse, poussa la vengeance et la barbarie, pour qu'il ne restât pas la moindre trace de cette illustre famille, jusqu'à

défendre, sous peine de la vie, de prononcer le nom de Barmécides. Ce nouvel acte de tyrannie ne servit qu'à faire ressortir avec plus d'éclat et le souvenir des Barmécides et le magnanime dévoûment d'un vieillard nommé *Mondir*, que la reconnaissance avait attaché à cette famille si cruellement persécutée. Il se rend à Bagdad, et, se plaçant sur une petite élévation, reste des ruines du palais des infortunés Barmécides, il entretient les passans des vertus, des nobles actions des membres de cette famille, naguère si puissante. Haroun, instruit de la hardiesse de cet homme, le fait arrêter et le condamne à mort. Mondir entend son arrêt avec joie, et demande pour toute grâce, avant d'être conduit au supplice, la permission de dire un mot au calife, qui y consent; il paraît devant le terrible monarque, et il lui retrace avec les détails les plus circonstanciés toutes les obligations qu'il a aux Barmécides. Le calife, étonné d'une aussi généreuse audace, non seulement lui fait grâce de la vie, mais il lui donne un magnifique vase d'or qui se trouvait en face de lui. Mondir se prosterne devant le monarque, et, dans le transport de sa reconnaissance, il s'écrie : *Hélas! voici encore une nouvelle grâce que je reçois des Barmécides !* On ne peut pousser plus loin l'héroïsme de la reconnaissance. Aussi ces paroles parurent si remarquables, qu'elles passèrent depuis en proverbe dans toute l'Asie, d'autant plus aisément que les sentimens de Mondir étaient ceux de tous les musulmans.

76. *Chercher à se justifier quand on n'est pas cou-*

pable, c'est s'accuser. Mais aussi il y a quelque mérite à avouer ses fautes. Un homme, dit Pope, ne doit jamais rougir d'avouer qu'il a tort, car en faisant cet aveu il prouve qu'il est plus sage aujourd'hui qu'il n'était hier.

77. *Mahomet n'alla point à Schiras, de peur que les femmes de ce pays ne lui fermassent l'entrée du Paradis.* La beauté des Persannes a donné lieu à ce proverbe, fort usité parmi les Arabes. Mahomet avait formé, dit-on, le projet de conquérir la Perse; mais on dit aussi que l'appréhension qu'il eut des charmes des femmes persannes l'empêcha de le mettre à exécution. Il craignit qu'elles ne vinssent à le subjuguer et à le contraindre d'adoucir son code, rempli de rigueurs contre le sexe.

78. *Longue expérience, accroissement d'intelligence.* L'expérience et le temps ôtent beaucoup du respect que l'on porte aux personnes et aux choses. Dans la jeunesse, on est confiant, timide, irréfléchi : on ne voit les choses que sous leurs faces les plus brillantes, sous celles que l'opinion rend vénérables; on est enclin même à pousser le respect jusqu'à la superstition. Dégagé des liens de l'enfance, des prestiges et des préjugés de la jeunesse, l'homme mûr commence à entrevoir les choses telles qu'elles sont. Les supériorités politiques, que l'opinion, les lois, la force de l'autorité et leur appareil imposant environnent d'un respect religieux, déclinent à ses yeux, perdent de leur couleur, de leur enchantement. L'homme, malgré le masque fastueux qui le couvre, n'est plus pour lui que l'homme. Les rois mêmes, les images vivantes

de la divinité, ou ses ombres, suivant l'expression des Arabes, ne sont plus que des êtres privilégiés en vertu de conventions humaines, auxquels leur naissance seule confère par tradition les hommages et les respects des peuples. Comment en serait-il autrement? ils ont déchiré eux-mêmes le voile magique qui les entourait, pour se montrer dans un état voisin de la dégradation; ils ont, surtout vers la fin du siècle écoulé, conspiré par leur nullité, leur inexpérience et leur faiblesse à désenchanter la royauté, ce talisman si utile et si vénérable par son antiquité. Ils pouvaient, comme Anthée, étouffer le monstre des révolutions; ils lui ont, par envie ou par un faux intérêt, soufflé dans les poumons. C'est d'eux que Rivarol avait raison de dire qu'ils étaient en arrière d'une année d'une armée et d'une idée. L'homme, dans la vieillesse, voit les choses comme elles sont; son cœur se dessèche avec ses os. Tout lui paraît détérioré, gâté: seulement il ne s'aperçoit pas que tout a changé graduellement avec son visage, et que le temps, cette carie qui ne fait grâce à rien, l'a associé aux êtres qu'il entraîne et détruit dans son cours. *Je m'aperçois que je m'en vais*, disait le sage Fontenelle; *je commence à voir les choses telles qu'elles sont.*

79. *Visite rare accroît l'amitié.* Il est une classe d'hommes qu'on peut appeler *visiteurs*. Ils passent leur vie à courir de salon en salon; quel est leur but? Les uns y vont pour singer les agréables et faire étalage de leur fatuité, les autres s'y rendent à bon escient pour s'y ménager des ressources et

s'avancer dans le monde. Se faire voir est un des objets principaux de leur plan. Un homme qu'on voit souvent, disent-ils, est un homme qui tient déjà la moitié d'un emploi. On ne s'informe pas si cet homme, qui fait le métier intéressé de visiteur, a du mérite; on l'a vu souvent chez M. le comte Lisimon, cet ex-sénateur impérial qui a si bien chanté la palinodie; on se rappelle qu'il vous a adressé la parole chez un conseiller d'État qu'on peut désigner par autant d'étoiles qu'il a subi de métamorphoses; il est protégé par la comtesse Araminthe, qui se connaît plus en beaux hommes qu'en hommes bons. Cela suffit, il est bon à tout. Les visites à Paris, dit La Monnaye, sont la plupart du temps de véritables voyages. Il y en a même qui exigent plus de préparatifs. Un galant homme qui en avait été pendant sa vie extrêmement fatigué, fit à ce sujet, peu de temps avant sa mort, le quatrain suivant, pour être gravé sur son tombeau :

Ci gît qui, d'un air enjoué,
L'âme de tout soin franche et quitte,
Dit en mourant : *Dieu soit loué,*
Je ne ferai plus de visite.

80. *Celui qui t'apporte t'emporte.* Erpenius a traduit ainsi cette sentence proverbiale : *Qui affert ad te, aufert a te;* et il ajoute *elegans adagium in garrulos : Qui si aliorum secreta tibi aperiant, haud tua aliis celant*, celui qui prend plaisir à te raconter les fautes des autres ne manque pas de raconter aux autres celles que tu commets.

81. *L'amour de la patrie se conserve et se réveille*

par celui de la religion. Les Orientaux tiennent beaucoup au sol de la patrie. M. de Châteaubriand, qu'il faut toujours citer dans les mouvemens passionnés du cœur, fait un beau tableau de l'amour de la patrie : « Après avoir erré sur le Globe, » l'homme, par un instinct touchant, aime à revenir mourir aux lieux qui l'ont vu naître, et s'asseoir un moment au bord de sa tombe, sous les » mêmes arbres qui ombragèrent son berceau. La » vue de ces objets, changés sans doute, qui lui » rappellent à la fois les jours heureux de son innocence, les malheurs dont ils furent suivis, les » vicissitudes et la rapidité de la vie, raniment dans » son cœur ce mélange de tendresse et de mélancolie qu'on nomme l'amour de son pays. » Lorsque les anciens voulaient parler d'un peuple qui avait le plus grand amour pour la patrie, ils citaient les Crétois. La patrie, disait Platon, nom si tendre aux Crétois. Selon Plutarque, ils l'appelaient d'un nom qui exprime l'amour d'une mère pour ses enfans. Cependant une infinité de grands personnages de l'antiquité se sont mis à cet égard au dessus des sentimens du vulgaire pour une mère souvent ingrate, comme Athènes le fut envers Phocion, comme la France le fut envers Descartes. Anaxagore montrait le ciel du bout du doigt quand on lui demandait où était sa patrie. Il comptait pour très peu de chose de vivre et de mourir hors de sa patrie. Lorsqu'il était à Lampsaque, ses amis lui demandèrent s'il voulait qu'après sa mort on le fît porter à Clazomène, sa patrie et le lieu de sa naissance : Cela n'est pas nécessaire, leur dit-il,

le chemin des enfers n'est pas plus loin d'un lieu que d'un autre. Diogène disait toujours qu'il était cosmopolite. Cratès le Thébain se moqua d'Alexandre, qui lui parlait de rebâtir sa patrie, lui disant qu'un autre Alexandre la pourrait venir détruire une seconde fois. Le sentiment de Socrate est que chacun doit incomparablement plus au genre humain, qui est la grande famille, qu'à la patrie. Interrogé de quel pays il était, il répondit : *Je suis du Monde.* Un autre aurait dit : Je suis d'Athènes. C'eût été répondre en citoyen d'Athènes, mais non pas en Socrate. La patrie d'un homme d'esprit, suivant le sceptique la Mothe-Levayer, est partout où il peut vivre commodément : *ubi benè, ibi patria.* Il y a une sorte de faiblesse, disait-il, à ne pouvoir vivre qu'en un lieu certain et déterminé. Un homme à caractère trouve une patrie partout : *omne solum forti patria est.* Le sage porte avec lui, dans un pays étranger, son esprit, son cœur et ses vertus, qui sont les seuls biens solides dont il peut toujours jouir heureusement.

82. *Voyageur, tu trouveras sans peine un ami à la place de celui dont tu t'éloignes. Change souvent de demeure, car la douceur de la vie consiste dans la variété. Je ne connais rien sur la terre qui soit plus charmant que les voyages : abandonne donc ta patrie, et mets-toi en route. L'eau qui reste dans un étang se corrompt bientôt ; coule-t-elle sur un lit de sable, elle devient limpide et douce ; mais à peine s'arrête-t-elle qu'elle devient amère. Si le soleil demeurait constamment sur l'horizon, les peuples de la Perse et de l'Arabie se fatigueraient de sa clarté bienfaisante ; si le*

lion ne sortait pas de sa forêt, comment prendrait-il de la proie, et si la flèche ne s'éloignait pas de l'arc, comment atteindrait-elle le but; la poudre d'or, abandonnée dans sa mine, n'est pas plus précieuse que de la paille; et l'aloès, dans son sol natal, est regardé comme le bois le plus commun. Cette agitation inquiète, et cette disposition aux voyages, exprimées par un grand nombre de figures assorties au génie des peuples de l'Orient, tiennent essentiellement au caractère et aux habitudes des Arabes nomades, dont la vie entière se passe à changer continuellement de lieux.

83. *Défie-toi de ton voisin s'il a fait un hadj; mais s'il en a fait deux, hâte-toi de déloger.* On appelle en arabe *hadj* le pélerinage que les musulmans font à la Mecque pour admirer les merveilles de la *Kiâbé*, ou Caabah, et celles du mont Ararat, et à Médine pour faire leurs dévotions au tombeau du Prophète, qui n'est nullement, comme on l'a prétendu, suspendu par un aiman. Mais ce n'est pas l'objet principal de leur pélerinage, l'intérêt pécuniaire y a une part encore plus considérable. Une caravane est le moyen d'exploiter une branche de commerce très-lucrative. Les pélerins, en partant de chez eux, se chargent de marchandises qu'ils vendent sur la route. L'argent qui en provient est transporté à la Mecque, où il est échangé contre les mousselines et les indiennes du Malabar et du Bengale, les châles de Cachemire, l'aloès de Tunkin, les diamans de Golconde, les perles de Bahrain et le café de l'Yémen. Si les pélerins échappent au pillage des Arabes, et cela arrive

souvent, ils font alors des profits considérables. L'expérience a ensuite prouvé que la plupart des dévots de la Mecque ont une insolence et une mauvaise foi particulière, comme s'ils voulaient se venger d'avoir été dupes en se faisant fripons. Leur duplicité a fait naître le proverbe.

§ XI. *Proverbes danois.*

DES DANOIS.

Suivant quelques écrivains, les Danois ont reçu leur nom d'un de leurs premiers chefs nommé *Dan*; mais cette étimologie est fort incertaine. Les Danois sont connus sous ce nom dès le sixième siècle. Le Danemarck paraît avoir été peuplé originairement par les Cimbres ou Celtes septentrionaux, les ancêtres des Gallois qui occupaient particulièrement la Chersonnèse Cimbrique, ou le Jutland et le Sleswick des modernes. Le célèbre historiographe du Danemark Torfœus fixe l'époque du commencement de la monarchie danoise à l'an 60 avant Jésus-Christ, et pose pour principe, conformément aux plus anciennes chroniques, qu'il se fit une transmigration d'Asiatiques dans le nord de l'Europe, vers l'an 3930 du monde, sous la conduite d'*Odin* : que ce chef employa dix années entières à conquérir la Russie, la Suède, la Norwège et le Danemark, et que ce fut vers l'an 3940 du monde qu'il établit son fils *Skiod* dans le pays qu'on appelle actuellement le *Danemark*. Tout en admettant l'opinion de Torfœus, il est probable

qu'Odin, passant de l'Asie dans le nord, dut le trouver considérablement peuplé, surtout de Cimbres, qui avaient indubitablement des lois et des princes, quel que fût le titre que prissent ceux-ci, soit celui de *koning*, c'est-à-dire roi, soit celui de *brotter*, seigneur.

Les anciens habitans du Danemark se distinguaient par un courage qui approchait de la férocité. Leur religion fut d'abord celle de tous les peuple du monde, l'idolatrie, jusqu'au commencement du neuvième siècle après Jésus-Christ. L'immortalité de l'âme était un dogme reçu chez eux; c'est ce qu'on doit conclure du soin qu'ils prenaient des funérailles, des cérémonies qu'ils pratiquaient sur les tombeaux, dont la violation était un crime. Être fidèle dans ses engagemens, patient et courageux dans l'adversité, c'est à quoi se réduisait toute la morale de ces peuples. La guerre et la piraterie étaient leurs principales occupations et des professions honorables. La morale et les lois, l'éducation publique et particulière, les honneurs décernés aux guerriers de leur vivant, les honneurs qu'on leur rendait après leur mort, le soin qu'on prenait de transmettre le souvenir de leurs exploits, la religion même, tout concourait à entretenir et à augmenter le courage, quoique tous ces moyens paraissent superflus pour une nation sur laquelle le seul amour de la gloire exerçait l'empire le plus absolu. Le *Walhall*, séjour destiné aux âmes des héros, était, selon la croyance de ce peuple, un séjour magnifique et délicieux, où les guerriers, servis par des *walkires*, ou des filles charmantes dont

la fraicheur et les grâces étaient inaltérables, buvaient l'hydromel dans les crânes de leurs ennemis et passaient le temps dans l'exercice continuel des armes et des combats.

La lumière de l'Évangile ayant été enfin apportée dans le Danemark, la civilisation marcha à grands pas dans ce pays. Aujourd'hui la religion est la luthérienne, la religion catholique romaine ayant été abolie par Christiern III en 1537. Aucun royaume de l'Europe n'a plus varié pour l'étendue que celui de Danemark; c'est le résultat des guerres et des conquêtes. Aucun peuple ne fut plus conquérant, aucun peuple n'eut plus de succès et plus de revers. La totalité de la population du Danemark peut monter à plus de deux millions. Depuis la révolution de 1660, le gouvernement est une monarchie absolue. Cependant, il est en général empreint de douceur et de modération, et les formes légales y sont religieusement observées. Le code des lois danoises redigé par Christiern V, sur la fin du dix-septième siècle, est simple, net et précis; il ne forme qu'un petit volume, tandis que dans le midi de l'Europe, la vie d'un homme est à peine suffisante pour connaître l'énorme masse de lois qui régissent les États qu'il comprend. Toute formule qui ne tend qu'à allonger une affaire, est sévèrement proscrite par les tribunaux danois; on peut dire que c'est véritablement en Danemark que la justice est sur son trône. L'Angleterre se glorifie d'avoir reçu ses meilleures lois des Danois, et l'ancienne coutume de Normandie, appelée *la sage coutume*, n'est, quant au fond, que l'expression

des anciennes lois danoises, qui y furent apportées par Rollon, premier duc de Normandie.

Les mœurs et les coutumes des classes supérieures en Dancmark, diffèrent peu de celles des personnes du même rang dans les autres parties de l'Europe. Le gouvernement danois s'est occupé activement du sort des paysans et des laboureurs, que l'état de servitude rendait apathiques, sales et paresseux; par un édit rendu en 1788, leur affranchissement doit s'opérer peu à peu. Les Danois sont avides et jaloux des titres et priviléges qui émanent de la cour. Ils s'efforcent d'imiter le costume, les manières, et jusqu'à la galanterie des Français; mais ils forment avec ceux-ci un contraste qui fait ressortir d'une manière plus frappante la gaucherie et la maladresse des imitateurs. Les classes inférieures, à l'exemple de plusieurs nations du nord, s'abandonnent aux excès de la boisson et de l'intempérance. La noblesse, plus polie, met plus de modération dans ses plaisirs; elle sent tout l'avantage qu'elle peut retirer des communications avec les autres cours de l'Europe qu'elle fréquente, pour y puiser le goût et les connaissances qui lui manquent. La plupart des maisons nobles de Danemark se distinguent par des sobriquets : ainsi les *Juls*, sont dits couronnés; les *Vinds*, braves; les *Kruses*, fidèles; les *Marsuins*, beaux; les *Grubbes*, honnêtes; les *Urnes*, tranquilles; les *Brahès*, de bonne humeur; les *Lykkes*, précieux; les *Skrams*, hautains; les *Parsbergs*, éloquens; les *Munkes*, glorieux; les *Bruskes*, mauvais.

Une chose qui est digne d'attention, c'est que,

dans nul pays, on ne sait mieux observer qu'en Danemark de justes proportions dans le mariage, eu égard à la naissance et à la fortune. Un mariage disproportionné y est une chose rare; les alliances sont toujours basées sur la parité de rang, de fortune, et sur les convenances sociales et la raison. Parmi la bourgeoisie et le peuple, après les conventions réciproques de mariage, le père de la fiancée, en l'accordant au futur, use scrupuleusement de ces termes, consacrés par l'usage et les lois: *Je vous donne ma fille pour être votre femme, pour vous honorer, pour avoir part à votre lit, pour avoir les clefs de votre maison et la troisième partie de vos biens tant meubles qu'immeubles.* Le jour destiné pour la célébration du mariage, les parens de la fille la conduisent au temple, et portent des flambeaux ornés de cordons de soie et de rubans de diverses couleurs. Avant de remettre l'épouse entre les mains de son mari, plusieurs femmes la conduisent dans un bain : celles qui sont de son âge portent dans cette cérémonie des vases remplis de bière ou de vin, avec de la canelle, du sucre et des gâteaux pour se régaler entre elles. Les jeunes femmes seules ont le droit de souper avec l'épouse; mais les hommes mariés, quel que soit leur âge, soupent ensemble. Parmi les gens du commun, les parens et les amis donnent en présent à l'épouse un porc, une brebis ou une vache, et à l'époux un poulain, un chien, un chat ou une oie. C'est une leçon déguisée sous une allégorie, que l'on prétend donner à l'époux et à l'épouse, pour les engager à fuir les défauts que l'on reproche à ces animaux,

savoir : au porc, d'être malpropre, à la brebis, indolente, à la vache, paresseuse; au poulain, étourdi, au chien, hargneux, au chat, traître, à l'oie stupide.

La langue danoise est un dialecte du teutonique : à la cour et dans les hautes sociétés on parle l'allemand et le Français.

PROVERBES DANOIS.

1. *Aaen : det er bedre at stemme Bekken end Aaen*, il est plus aisé d'arrêter un ruisseau qu'une rivière ; c'est-à-dire, de s'opposer à un petit mal qu'à un grand.

2. *Ormen tömmer haard nödder : aager folk og stad foröder*, le ver ronge la noix, et l'usurier ronge les habitans d'une ville. Celui qui dit que l'usure n'est point un crime n'a point de Dieu. L'usure, aujourd'hui si commune, est une passion infâme qui porte avec elle sa honte et sa bassesse. Envisagée sous le rapport de la religion, de la morale et de la politique, c'est un crime qui détruit les fondemens de la société, et qui a mérité d'être comparé à l'homicide. On demandait à Caton ce que c'était que prêter à usure : *c'est tuer*, répondit-il. Les Romains punissaient l'usure plus sévèrement que le vol; ils condamnaient un voleur à rendre le double de l'objet volé, et un usurier à rendre le quadruple de l'objet prêté. Le métier d'usurier a été de tout temps poursuivi par le mépris et la haine.

3. *Der er aldrig saa liden en Aal, han stunder jo at blive en Hval*, il n'y a pas de si petite anguille qui ne se flatte de devenir baleine.

4. *Saa vist, som naar man holder aalen med rumpen*, aussi certain que quand on tient l'anguille par la queue; en parlant d'une chose dont le succès est incertain.

5. *Aaret gir korn, ikke ageren*, la moisson dépend plus de l'année que du champ : *annus producit, non ager*. L'éducation fait l'homme.

6. *Adam gav skylden paa Eva, og Eva paa slangen*, Adam jeta la faute sur Ève, et Ève la jeta sur le serpent. Chacun cherche à s'excuser aux dépens des autres.

7. *Œd fisken mens han er frisk, og gift din daatter mens hun er ung*, mangez le poisson tandis qu'il est frais, et mariez votre fille tandis qu'elle est jeune.

8. *Æd ey kirsebær med store herrer, de kaste dig steenene i næsen*, ne mange point de cerises avec des grands seigneurs, de peur qu'ils ne te jettent les noyaux au nez.

9. *Man skal æde efter sin egen, men klæde sig efter andres viis*, il faut manger selon son goût, et s'habiller au goût des autres.

10. *Den som vil æde æg, maa og lide hönse ne kagle*, celui qui veut manger des œufs doit supporter le cri des poules.

11. *Han lever some store herrer: æder, drikker og holder sig kostelig, og bliver aldt skyldig*, il vit comme les grands seigneurs: il mange, il boit, il fait belle figure; et il doit de tous côtés.

12. *Ælde kommer med megen usnilde*, l'âge vient avec la malice.

13. *Dyd giör ædel*, la vertu rend noble. Quelqu'un reprochait au célèbre Jean Corvin Huniade,

vaivode de Transilvanie, et l'un des plus grands capitaines de son siècle, qu'il n'était pas d'une naissance fort illustre; il lui répondit : *Je ne me compare pas à vos ancêtres, mais à vous, qui n'avez rien fait qui mérite des louanges.*

14. *Œrlig mand agter hverken lov eller last*, l'homme d'honneur ne s'embarrasse ni des louanges ni des reproches. Si une femme de mauvaise vie le blâme, ou si un voleur le loue, c'est tout un pour lui.

15. *Ondt at tage æren ud, hvor ingen er; der gaaer rög fra brandene*, il est difficile de trouver de l'honneur où il n'y en a pas; la fumée sort du bois qu'on brûle; ou *tel bois, telle fumée*. On reconnaît un homme d'honneur à ses actions, un malhonnête homme à sa conduite.

16. *At give nogen Balderrune*, donner à quelqu'un le Balderunne. C'était un châtiment que l'on infligeait à celui qui s'était trompé dans le jeu de Noël : on le frappait sur le dos avec le plat de la main. On donne à ce proverbe une origine tant soit peu ridicule : on prétend qu'il vient d'un nommé *Balder*, qui en battit un autre appelé *Rune*, parcequ'il avait commerce avec sa femme. Selon la chanson de ce même jeu de Noël, « Balder Rune et sa femme » eurent une grande querelle; grande querelle à » Tune, où Balder battit Rune : nous voulons frap- » per neuf coups, après quoi nous nous en irons. » 1, 2, 3, 4, 5 : personne ne part encore; 6, 7, » 8, et enfin 9 : sur quoi nous déclarons ce dos » franc ».

17. *Det er en underlig striid, naar det eene æsel*

skielder det andet for en sække-drager, c'est une plaisante dispute que de voir un âne reprocher à un autre qu'il est porteur de paniers. *La pelle se moque du fourgon.*

18. *Affecterne boe i bugen, fornuften i hovedet; dog regierer det underste tit det overste*, les passions ont leur siége dans le cœur, l'entendement a le sien dans la tête ; cependant le bas gouverne souvent le haut.

19. *Den hest som drives træt om morgenen gior aldrig god aften-Reyse*, un cheval fatigué dès le matin ne fera jamais une bonne traite le soir. *Qui veut voyager loin, ménage sa monture.*

20. *Agt meere hos hvem, end hvad du æder og drikker*, prends plutôt garde chez qui tu es, qu'à ce que tu manges ou bois. Un mauvais hôte est plus dangereux qu'un mauvais repas.

21. *Hvo vel agter at betale, skiötter ey om sig höyt at forpligte*, quand on a l'intention de payer, on prend garde de ne pas trop s'engager.

22. *Aldting vil have sin ret, uden skiogen og tyven kiin vil ey have barn, denne vil ey hænge*, chaque chose veut avoir son droit (chaque état veut son profit), à l'exception de la fille de joie et du voleur : l'une ne veut pas avoir d'enfant, l'autre ne voudrait pas être pendu.

23 *Troe ey alt det du hörer, siig ye alt det du veed, giör ey alt det du kandst, brug ey alt det du har, begier ey alt det du seer*, ne crois pas tout ce que tu entends, ne dis pas tout ce que tu sais, ne fais pas tout ce que tu peux, ne te sers pas de tout ce que tu as, ne demande pas tout ce que tu vois.

24. *Drukken mands andagt, qvinde graad, og doblers eed, er intet værd*, il n'y a pas de fond à faire sur la prière d'un ivrogne, sur les pleurs d'une femme, ni sur les sermens d'un joueur.

25. *Anger er god, dog er bedre ey at giore det som skal angres*, le repentir est une bonne chose, mais il vaut mieux se garder de ce qui y expose.

26. *Tankerne kunns ey sees, men dömmes af ansigtet*, on ne peut pas voir les pensées, mais on en juge par le visage. Cette pensée est mieux rendue par la suivante : *Les yeux sont le miroir de l'âme.* Les anciens disaient également en proverbe : *Corpus hominem tegit et detegit, in facie legitur homo*, le corps couvre et découvre l'homme, on lit l'homme sur son visage. Saint Jérôme dit que le visage est le miroir de l'âme, et que les yeux, en gardant le silence, découvrent les secrets de l'esprit. Il est vrai que les yeux peuvent souvent découvrir les mouvemens de l'esprit, la colère les enflamme, le désir les avance, la crainte les retire, la honte les abat, l'amour les adoucit.

27. *Œren og oyet duer intet at skiemte med*, l'honneur est comme l'œil, on ne joue point avec lui.

28. *Paa anslag gaaer meget ind, ligesom klæde og gammelt kiöd*, dans tous les projets, il y a toujours quelque chose à diminuer ; ils raccourcissent comme le drap neuf et la viande avancée.

29. *Arm homvod at skreppe, og svelte. Han har mange hunde og intet brod*, pauvre orgueil que de faire l'homme d'importance et de mourir de faim !

il a beaucoup de chiens, et il n'a pas de pain. (*Voir* le proverbe grec 190, tome I.)

30. *Armod giör folk duelige, men loven from*, la pauvreté rend les gens habiles, mais la loi les rend sages.

31. *Armod og kiærlighed er ondt at dölge*, la pauvreté et l'amour sont difficiles à cacher.

32. *Egen arne er guld værd: er han arm, saa er han dog varm; hiemme er best at hvile*, rien tel que son propre foyer: s'il est pauvre, il ne laisse pas d'être chaud; on repose mieux chez soi qu'ailleurs. Les Français disent: *Il n'y a pas de petit chez soi.* Voici un portrait de l'homme modéré qui trouve du bonheur dans sa maison:

> Roi de ses passions, il a ce qu'il désire:
> Son fertile domaine est son petit empire,
> Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau;
> Ses champs et ses jardins sont autant de provinces;
> Et, sans porter envie à la pompe des princes,
> Il est content chez lui de les voir en tableau.
>
> (Lingendes.)

33. *Det gaaer til som i kong Artus hof*, cela va comme à la cour du roi Artus. Artus était un roi de la Grande-Bretagne très-renommé dans son temps, et à la cour duquel la vertu et l'honneur étaient en grande recommandation.

34. *At holde konge Artus hof*, tenir la cour du roi Artus. Il était permis aux chevaliers de s'asseoir à la fameuse table ronde; c'est ce que nous appelons aujourd'hui *tenir table ouverte*. L'historien Cambden rend cette expression par cette autre: *In Arthurianæ mensæ ordinem cooptare.* Il est parlé du roi Artus dans Holger le Danois, dans Vigolaïs

et dans la Vie du roi Jean, ouvrages en langue danoise.

35. *Asenet graaner i moders liv, og er ey des klogere*, l'âne grisonne dans le ventre de sa mère, et il n'en est pas plus sage.

36. *Brænd had som fyr, var træet ey saa dyr; var avind en feber, da var all verden syg; var hun en pest, da var verden længe siden uddöd*, si l'envie brûlait comme le feu, le bois ne serait pas si cher; si l'envie était une fièvre, tout le monde serait malade; si elle était une peste, il y a long-temps que le monde serait fini.

37. *Bag-dör fordærver huuset*, une porte de derrière est la ruine d'une maison.

38. *Bagtaleren har dievelen paa tungen, men Tilhöreren i örene*, le Diable est sur la langue du médisant et dans l'oreille de celui qui l'écoute.

39. *Saa er barn i bye bært, som det er hiemme lært*, un enfant sera sage dans la ville à proportion de ce qu'on l'aura instruit à la maison.

40. *Ingen græder i barsel-seng, at hun kom forseent i brude-seng*, il n'y a pas de femme en couche qui se plaigne de ce qu'on l'a mariée trop tard.

41. *Bedler-orden er den störste orden*, l'ordre des demandeurs est le plus considérable de tous les ordres.

42. *Hvo som bedrager dig een gang giör dig uret, bedrager han dig anden gang, giör han dig ret*, qui te trompe une fois te fait tort; s'il te trompe une seconde fois, il te rend justice : il te prend pour ce que tu es.

43. *Bedre at drikke viin og hverve, end vand, og forderve*, il vaut mieux boire du vin et acquérir, que de boire de l'eau et dissiper. Il vaut mieux savoir dépenser un peu à propos pour gagner beaucoup, que ménager d'un côté pour se ruiner de l'autre.

44. *Bedre at være kion liige end konge lig*, il vaut mieux ressembler à ses égaux qu'au roi.

45. *Bedre at du selv bruger briller, end andre skal sætte dig dem paa*, il vaut mieux se servir de lunettes que de voir par les yeux d'autrui.

46. *Et gammelt huus, og en ung pige, giver nok at bestille*, une vieille maison et une jeune fille donnent beaucoup d'occupation.

47. *Bestillingerne ere Guds, dog personnerne ere tit dievelens*, les emplois tiennent leur établissement de Dieu, mais les personnes qui les remplissent appartiennent souvent au Diable.

48. *Hvor noget godt blomstrer, der sætter fanden en orm udi*, quand quelque chose de bon vient à fleurir, le Diable se plaît à y mettre un ver.

49. *Han bier ey og rögler boghvede der*, il n'attend pas la moisson du blé sarrazin. Cela se dit d'un domestique qui n'achève nulle part le temps de son service, par allusion au sarrazin, ou blé noir, qui se sème et se récolte le dernier.

50. *Bolere bygge sielden store huuse*, les hommes livrés à la paillardise bâtissent rarement de grandes maisons.

51. *Ved bon og gave bör dommeren sove: skal være som nelden, der brænder saavel ven som uven*, il faut qu'un juge dorme lorsqu'on le sollicite ou

qu'on veut lui faire des présens: il doit être comme l'ortie, qui brûle indifféremment ami et ennemi.

52. *Fordum vare faa breve, og megen trofasthed; nu tvert imod*, il y avait autrefois peu de contrats par écrit et beaucoup de fidélité; maintenant c'est tout le contraire.

53. *Allez en traîneau tandis que le temps le permet*; battez le fer tandis qu'il est rouge; prenez tant que le sac est ouvert; il faut moudre tandis que l'eau coule; profitez du vent favorable; faites voile quand le vent est bon; aiguisez tandis que la pierre tourne; usez du soleil lorsqu'il luit; chauffez-vous quand vous êtes auprès du feu: tous proverbes danois qui ont le même sens.

54. *Sende Budsitkken*, envoyer la marque de convocation. C'était une coutume usitée en Danemarck, d'inviter à une assemblée par le moyen d'un morceau de bois aux deux bouts duquel était inscrit le nom du roi, et qui se transmettait de maison en maison. Plus anciennement, quand on devait s'assembler pour marcher contre l'ennemi, on était averti de se trouver au rendez-vous indiqué par la transmission qui se faisait d'habitant à habitant d'une longue branche d'osier brûlée par les deux bouts. Celui qui y manquait était pendu avec la même branche d'osier à la barrière de son enclos, et ensuite on mettait le feu à sa maison.

55. *Strax bugen er trind bliver tieneren stiv*, dès que le ventre est rond, le valet est arrogant. Un valet qui a le ventre plein ne s'embarrasse plus de bien faire; toutes ses pensées tournent vers un autre repas.

56. *Den som er bange for buske, kommer aldrig udi skov*, celui qui craint dans un bocage ne va jamais dans une forêt. Les Français disent : *Qui a peur du loup ne va pas au bois.*

57. *Den eene dag lærer den anden*, un jour apprend quelque chose à l'autre. Les Latins disaient: *Discipulus prioris posterior dies.*

58. *Dievelen faaer ey alt det man giver hannem*, le Diable ne reçoit pas tout ce qu'on lui donne. L'apologue suivant expliquera ce proverbe. Une mère impatientée des cris de son enfant dit, dans un mouvement de vivacité : *Que le Diable t'emporte!* Un percepteur des impôts qui accompagnait le Diable lui dit de prendre l'enfant sur-le-champ. A quoi celui-ci répondit : *Non, car telle n'était pas la pensée de cette femme.* Sur ces entrefaites arriva le mari, qui, voyant le percepteur, s'écria : *Que le Diable puisse emporter cet homme, qui tourmente si fort les paysans! Oh! je t'emporte*, dit alors le Diable, *car il pense sérieusement ce qu'il dit.*

59. *En drukken er enten lam eller sviin, abe eller löve*, un homme ivre est ou agneau, ou cochon, ou singe, ou lion. Les Italiens disent : *Di agnello, porco, simia, lione tiene il vino la complessione.* Les Danois disent encore, en parlant d'un ivrogne : Ses paroles sont d'une aune de longueur; en chantant il alonge les notes; il appelle *Ulrick*, c'est-à-dire qu'il jette du cœur sur du carreau.

60. *Hvo som tager en enke, han faaer bord og bænke, og meget at paa tænke*, qui épouse une veuve trouve un ménage tout dressé, mais beaucoup à penser. *Qui veuve prend, il se repent.*

61. *Fandens döttre ere udgifte til alle stænder*, les filles du Diable sont mariées dans tous les États. Il existe un livre intitulé : *Des quatre Filles du Diable.* Mais il en a bien davantage, et qui sont mariées : 1° *la Violence* avec les tyrans ; 2° *l'Avarice* avec une partie des ecclésiastiques ; 3° *l'Injustice* avec quelques juges ; 4° *l'Usure* avec les juifs ; 5° *la Fausseté* avec les marchands ou boutiquiers ; 6° *la Paresse* et *l'Infidélité* avec quantité de domestiques ; 7° *le Jurement* et *l'Emportement* avec bon nombre de militaires ; 8° *la Crédulité* et *la Stupidité* avec les paysans ; 9° mais *la Lâcheté, l'Orgueil, la Colère, l'envie* et *l'Ivrognerie*, ne voulant pas se fixer à un seul État, ont mieux aimé être *femmes publiques*, et avoir affaire à tout le monde.

62. *Han drukner ikke som henge skal, uden vandet gaaer over galgen*, celui qui doit être pendu ne sera pas noyé, à moins que l'eau ne déborde jusqu'à la potence. C'est ce qui fit qu'un voleur qui se voyait en péril de faire naufrage en mer s'écria : *O potence ! ne perds pas ton droit.*

63. *Hart mod hart, sagde fanden, han vendte rumpen mod torden*, dur contre dur, disait le Diable en tournant le derrière contre le tonnerre.

64. *Herre-dören er viid ind og trang ud*, la porte des grands est large d'entrée et étroite de sortie. A la cour, l'entrée est douce, mais la sortie est amère.

65. *At giöre heste-maaltid*, faire un repas de cheval ; c'est-à-dire, manger sans boire. Les Français appellent cela *faire un dîner de brebis.* Les Ita-

liens disent d'un homme qui ne boit pas à ses repas : *Dio ti guardi da mangiatore che non beve.*

66. *Jöde-lögn*, menteur comme un juif. On dit encore *menteur comme un Jutlandais.* De sorte que quand quelqu'un ment, on lui demande s'il y a long-temps qu'il a été dans le Jutland, ou s'il en est revenu depuis peu.

67. *Ee finder kage sin mage*, un gâteau trouve son semblable. Ce proverbe fait allusion à la coutume que l'on avait autrefois de présenter aux convives des gâteaux faits de deux morceaux de pâte tortillés ensemble.

68. *Kierlighed falder saa snart paa en straae-sæk, som paa en bolsterseng*, l'amour prend également sur la paille et sur le duvet. Il est comme la bouse de vache, qui tombe également sur l'ortie et sur la feuille de la rose.

69. *Hyt klipping! har du ingen bedre penge*, fi! rogneur d'argent! n'as-tu pas de meilleure monnaie? Ce proverbe, adressé particulièrement aux usuriers, tire son origine du temps du roi Glipping, sous le règne duquel on prétend que les monnaies furent rognées et altérées.

70. *Lov-kiön og barsker have gavn af andres skade*, les hommes de loi et les chirurgiens gagnent quand les autres perdent.

71. *Pythagoriske eller Ypsiloniske buxer*, les culottes de Pythagore ou d'Ypsilon ; parce qu'elles avaient la forme de l'y. En 1666, on usa de grandes culottes ouvertes dont chaque canon était aussi large que le bas de la chemise d'une femme. Du temps du roi Christiern III, il y avait tant d'étoffe

dans une paire de culottes, qu'il y en aurait eu assez pour huit ou dix hommes de bonne taille. Palladius a écrit avec virulence contre ces monstrueuses *culottes du Diable;* c'est ainsi qu'il les appelle. La mode changea. Après cela, on porta long-temps de longues culottes pointues, appelées *havre-buxer*, qui descendaient jusqu'aux souliers : ce qui me paraît ressembler à nos pantalons,

§ XII. *Proverbes flamands.*

Je comprends sous le terme générique de Flamands, toutes ces contrées que l'on désignait autrefois sous les noms de Belgique, de Pays-Bas, de Brabant, et qui ont essuyé des révolutions qui les ont fait souvent démembrer et changer de nom et de domination. Les peuples de ces contrées ont été très-long-temps célèbres par leur caractère porté à l'indépendance, et par un luxe que les effets du commerce des Vénitiens répandirent dans le onzième siècle. Les Flamands étalaient, à cette époque, une magnificence incroyable. En 1031, Jeanne de Navarre, femme de Philippe-le-Bel, roi de France, ayant passé quelques jours à Bruges, fut tellement frappée de la grandeur et de la richesse de cette ville, et surtout du faste des femmes des bourgeois, que, par un mouvement de cette jalousie naturelle à son sexe, dit Guicciardini, elle s'écria avec indignation : *Je croyais être ici la seule reine, mais je vois qu'il y en a des centaines encore.*

Les Liégeois me serviront de type pour esquisser les mœurs générales des peuples de ces contrées, parce qu'elles ont toutes à peu près les mêmes

teintes, et qu'il n'existe pas de différence assez essentielle pour les distinguer, et parce que le langage, à l'exception de quelque jargons tels que le *welch*, qui est à peu près inintelligible tant il est dénaturé par des mots français corrompus, est presque partout le même. Les Flamands ont en général une physionomie distinguée, un extérieur simple et modeste, une stature moyenne. Ils se rapprochent beaucoup des Français par une grande affinité de caractère; comme eux ils sont doués d'une gaîté vive et légère, ils possèdent ce courage et cette politesse naturelle qui distinguent éminemment la nation française. Le Flamand, secondé par une imagination forte et ardente, ne se laisse jamais abattre par le travail le plus obstiné, ni décourager par le malheur. Les Liégeois sont d'excellens soldats; on en trouve dans les armées de toutes les puissances. Cependant, avec d'excellentes qualités, leurs têtes sont sujettes à s'exalter pour le bien comme pour le mal; dès-lors il est dangereux de les pousser à bout. On ne trouve point chez eux, du moins dans la classe du peuple, cette élégance dans la manière de se vêtir si recherchée des Français. Les femmes liégeoises portent des vêtemens rayés et courts, des corsets et une espèce de jaquette avec des manches plissées, sur laquelle elles mettent un manteau de coton qui se termine au bas de la taille. Lorsqu'elles sortent, elles ajoutent un voile d'étoffe de coton à fleurs; il est à présumer que cette parure a été imaginée pour les garantir du vent du nord, qui souffle presque continuellement.

Les Bruxellois ne sont, du côté des formes extérieures, nullement favorisés par la nature. Ils sont plutôt au-dessous qu'au-dessus de la taille moyenne. Leurs traits, sans être précisement laids, n'ont rien d'attrayant; on ne trouve point chez eux de ces figures régulières, de ces fronts élevés, de ces nez aquilins, de ces grands yeux pleins de feu tels qu'on en voit communément dans les pays de Limbourg et de Liége. Le caractère des Bruxellois est naturellement apathique et privé de cette énergie morale, que tendent à altérer les charmes d'une vie molle et délicieuse. Les femmes de Bruxelles portent de longues capes noires qui leur donnent l'air de véritable fantômes. Les habitans de Louvain sont grands et bien proportionnés de taille; c'est peut-être de là qu'est venu le dicton proverbial des Français : *c'est un grand flandrin,* quoique cette expression n'emporte chez nous que l'idée d'un niais et d'un fainéant.

Le bien-être dont en général jouissent les Flamands, des fortunes à peu près égales et acquises par l'agriculture et le commerce, l'uniformité constante de leurs occupations, produisent en eux, pour les étrangers, une froideur qui va souvent jusqu'à la brusquerie et l'insensibilité. L'idiome flamand approche beaucoup du hollandais. Les manières des Flamands, la tenue de leurs maisons, la propreté de leurs ameublemens, ont une grande analogie avec celle des Hollandais; mais pour tout ce qui est de la vie domestique, on suit plus volontiers le régime et les usages des Français.

PROVERBES FLAMANDS.

1. *Den tyd verderft al wat'er gemaekt is, en de tong al wat'er te maeken is*, le temps détruit tout ce qui est fait, et la langue tout ce qui est à faire.

2. *Hy héeft veél uytgestaen*, il a bien avalé des poires d'angoisse. Ce nom n'a pas été donné à ces poires à cause de leur mauvais goût, car elles sont assez bonnes dans leur maturité, mais parce que, au rapport de Ménage, elles viennent originairement d'un village de ce nom situé au Limousin; quant au proverbe, il vient d'une petite machine d'invention diabolique, qui affectait la figure d'une poire, et que les voleurs mettaient dans la bouche de ceux qu'ils voulaient dépouiller pour les empêcher de crier. Un nommé Gaucher, capitaine, servant du temps de la ligue dans le parti espagnol, au pays de Luxembourg, fut l'inventeur de cette machine. Ainsi l'on dit, par métaphore, d'un homme qui a eu bien des soucis et des chagrins, qu'il a avalé des poires d'angoisse.

3. *Il y a plus d'argent à Liége que de bon sens.* C'est un ancien proverbe particulier à la ville de Liége, parce qu'on accuse les Liégeois d'être très-faciles à corrompre. On voit de fréquens exemples de cette corruption sous les règnes de Charles VII, de Louis XI, et plus récemment lors de la révolution du Brabant.

4. *Eygen baet is den toets-steen der menschen*, l'intérêt est la pierre de touche des hommes. Par l'effet délétère de la révolution, par suite de la dé-

pravation des mœurs, de l'altération des principes religieux, de la carrière ouverte à tous les genres d'ambition, de la division des fortunes et de l'égoïsme général, les nuances légères et agréables qui variaient à l'infini le caractère français se sont toutes fondues en une teinte unique bien prononcée, bien sombre, l'intérêt; je ne prétends pas dire par là que l'intérêt n'ait pas été de tout temps le principal mobile des actions de la plupart des hommes, je veux dire seulement qu'il est le vice dominant avoué, privilégié, par excellence, auquel toutes les autres passions cèdent le pas. Tout lui obéit, comme à un tyran. Son temple est devenu le sanctuaire de la nation française. Celui qui ne sacrifierait pas aujourd'hui à cette divinité qui absorbe tout, serait dans la société l'objet du ridicule; on l'accuserait de n'être point au niveau du siècle, et le moins qu'il en puisse coûter à son indifférence philosophique, est l'expédition d'un brevet d'imbécillité en bonne forme, délivré par ceux dont tous les momens sont occupés à offrir leur encens à l'idole du jour. Au reste, il n'y a pas de traité humain où l'intérêt ne soit en tête des préliminaires.

5. *Hy zou een luys villen, om het vel te hebben*, il écorcherait un pou pour en avoir la peau. Un avare, ayant eu envie de se pendre, renonça à son projet pour ne pas faire la dépense d'une corde. Un autre, ayant rêvé la nuit qu'il avait dépensé de l'argent, s'étrangla de désespoir quand il fit jour. Un troisième en mourant se constitua héritier de tous ses biens.

6. *Men moet uyt de beéken niet putten, als men putten kan uyt de rivieren*, il ne faut pas puiser aux ruisseaux, quand on peut puiser à la source. Il faut exceller pour se faire distinguer.

7. *Water te drinken en onder den blauwen hemel te liggen, kan niemand beletten; of, dat kan men niemand verbieden*, pour boire de l'eau et coucher dehors, il ne faut demander congé à personne.

8. *Indien men hem naer de rivier stierde, hy zou geen water vinden*, si on l'envoyait à la rivière, il ne trouverait pas de l'eau. On en peut dire autant de ces riches égoïstes à qui toutes les occasions se présentent en foule pour faire le bien, et qui ne savent ou ne veulent en trouver et saisir une.

9. *Men zou eerder den kolf uyt de handen van Hercules rukken, als hem te overtuygen*, on arracherait plutôt la massue des mains d'Hercule que de le persuader : *Obstinatio parvi ingenii defectus.*

Men ziet gemeenelyk, dat in een kleid verstand
D'hoogmoed en koppigheid behaalen d'overhand.

Un esprit obstiné montre un petit génie,
Et son entêtement annonce la folie.

10. *Les Flamands voient la fin des affaires, et les affaires la fin des Espagnols.* Le caractère inquiet et turbulent des Flamands, la difficulté qu'eurent toujours les Espagnols pour les soumettre, et les révoltes continuelles où souvent l'Espagne perdit le plus noble sang, ont sans doute fait naître ce proverbe.

§ XIII. *Proverbes hollandais.*

Le nom de Hollande tire son origine du mot allemand *hohl*, qui signifie creux et bas. Les habitans de ce pays, appelés aujourd'hui Hollandais, étaient anciennement les *Bataves*, célébrés par Tacite. La population primitive paraît avoir été d'abord d'origine celtique; mais, lors de l'invasion des Romains, elle était toute composée de Bataves. Ce pays fait aujourd'hui partie du royaume des Pays-Bas.

Le Hollandais est naturellement lent et flegmatique, excepté dans l'ivresse, où la dernière classe surtout se livre à tous les excès de la colère et de la brutalité; c'est l'effet de l'air et de la température d'un climat froid et humide. Son courage tient plutôt de l'opiniâtreté que de l'ardeur. Son travail est le fruit d'une longue persévérance. Deux objets principaux le dominent, la connaissance des affaires de l'État et les moyens de faire fortune. L'intérêt mercantile absorbe toutes ses idées. La soif de l'or le tyrannise depuis sa jeunesse jusqu'à sa décrépitude. Tel est le caractère prononcé de presque tous les Hollandais, quel que soit leur rang. Cette cupidité, au reste, ne leur profite pas toujours; car c'est un axiome confirmé par des faits nombreux, que les Hollandais amassent pour un conquérant, comme un avare thésaurise pour ses héritiers.

Les Hollandais sont généralement d'une taille courte et ramassée; les femmes sont communé-

ment plus grandes que les hommes. On ne remarque dans leurs traits ni cette mobilité douce, indice de la bonté et de la sensibilité de l'âme, ni ce regard animé, foyer ordinaire des saillies de l'esprit. La froideur et l'impassibilité règnent sur toute leur physionomie, et leur cœur est un glacier. Les paysans hollandais ont l'esprit lourd et la conception lente; mais la douceur et les bons procédés les rendent dociles. Les marins sont brusques et grossiers; détachés de tout esprit public et d'affection mutuelle, ils ne connaissent que leur intérêt personnel. Les artisans ont des mœurs plus douces et plus traitables, quoiqu'ils soient en général peu communicatifs. Dans les hautes classes, les Hollandais ont déposé leur caractère rude et égoïste, à force de pratiquer les autres nations, et par leurs fréquentes communications avec des étrangers instruits qui viennent habiter chez eux. L'habitude de fumer est commune aux deux sexes; on prend ce plaisir, qui est devenu un besoin impérieux, dans un salon destiné à cet usage, et encombré de pipes, de chaufferettes et de crachoirs. L'odeur dont il reste imprégné est tellement indestructible, qu'à moins de posséder un nez originaire de Hollande, il est impossible d'en supporter la puanteur. Les Hollandais aiment les alimens salés et épicés, et les liqueurs spiritueuses; ce goût tient sans doute à l'humidité du climat. Leur habillement est d'une grande simplicité et peu sujet à varier par le caprice de la mode: une atmosphère lourde et humide leur fait une loi de l'uniformité. Les femmes des bourgeois et des artisans conservent encore

soigneusement leur ancien costume, qui consiste en un simple corset d'étoffe blanche, dont la taille courte et serrée, loin de déguiser leurs formes, naturellement massives, ne les fait que plus ressortir. Le nombre et l'agencement de leurs jupes donnent à ce vêtement une ampleur démesurée. Leur coiffure consiste en une espèce de bonnet empesé ; les femmes de la campagne le surmontent d'un chapeau de paille. Les gens de mer sont vêtus de drap de couleur brune. L'usage des grosses perruques subsiste encore dans la classe des artisans et des marchands.

Les amusemens ordinaires des Hollandais sont les spectacles et les jardins publics, où ils se délassent à prendre le thé. Dans l'hiver, ils se divertissent à patiner ; alors on voit les canaux gelés couverts d'une foule innombrable de patineurs ; tous les rangs sont confondus. Le sénateur s'y trouve en compagnie de la laitière chargée de son pôt au lait, et du paysan qui porte ses denrées au marché. Le sol de la Hollande, étant coupé par une infinité de canaux, laisse peu d'espace pour cultiver les arbustes ; aussi les Hollandais s'en tiennent aux fleurs. Leur constance et leurs soins se déploient dans la culture des jacinthes, et surtout des tulipes, dont quelquefois un simple ognon coûte plus de cinquante louis. Ce qui distingue éminemment les Hollandais, c'est cette infatigable persévérance qui leur a fait opérer des merveilles sur un sol ingrat et dangereux ; ils ont réussi à le garantir des invasions de la mer, au moyen de digues d'une force, d'une épaisseur et d'une soli-

dité incroyables. Ils ont couvert leurs frontières et garni leurs villes d'un nombre prodigieux d'écluses, avec lesquelles ils peuvent en quelques heures inonder toute la surface d'un pays, et le rendre inaccessible. Leur constance a fait leur force au milieu même des dangers de tous genres, et un système régulier de prévoyance assure leur salut. La religion la plus répandue en Hollande est la calviniste. La langue hollandaise est un dialecte de l'allemand. Mais les personnes qui ont reçu de l'éducation parlent l'anglais, et principalement le français, depuis que les Français ont, par suite de leurs conquêtes, établi d'intimes liaisons avec les Hollandais.

PROVERBES HOLLANDAIS.

1. *Kleyne kinders oor-seer, groote kinders hert-seer*, petits enfans, mal d'oreille; grands enfans, douleur sans pareille; c'est-à-dire, quand les uns crient, et quand les autres se décrient.

2. *In de kleine doosjes zyn de goede salven, en de fyne kruyden*, dans les petites boîtes sont les bons onguens et les bonnes épices. On a remarqué généralement que les grands génies se trouvaient souvent dans des hommes d'une faible complexion. Virgile, Horace, Pope et beaucoup d'autres hommes de la même trempe étaient valétudinaires. Cette disposition remarquable à la débilité des forces physiques, provient sans doute des causes suivantes: soit parce que le génie étant intermittent, la santé et le physique doivent participer à cette

intermittence; soit parce que l'étude et l'application, en redoublant l'énergie créatrice du cerveau, où se portent alors tous les efforts de l'esprit et de l'entendement, tendent à affaiblir les forces corporelles, et par suite la santé. Le cerveau gagne en action ce que les autres organes perdent en énergie. Aussi a-t-on dit :

Ingenio pollet cui vim natura negavit.

3. *Daar en is geen paard zo goed of het struykelt wel eens, daar en is geen mensch zonder gebrek*, il n'y a si bon cheval qu'il ne bronche. Les latins disent dans le même sens : *Nemo sine crimine vivit.*

4. *Van vrouwen en paerden en zynder geen sonder gebrek*, de femmes et de chevaux, il n'en est pas sans défaut.

5. *Na een quaden oogst moet men evenwel saayen*, après une mauvaise moisson, on ne laisse pas que de semer : *post malam messem, iterum serendum.*

6. *Het is meester aliborum, hy is van alle ambagten uyt genomen van het goede*, c'est un maître aliboron, il est de tous les métiers, hormis du bon.

7. *Met leenen volle neef, en met weerom te geven hoerkind*, au prêter cousin-germain, et à rendre fils de putain.

8. *Groot rivier, groot heer, en groot weg, zyn drie quade bueren*, grande rivière, grand seigneur et grand chemin, sont trois mauvais voisins.

9. *Die den ezel niet slaan en kan, die slaat zyn zadel*, qui ne peut frapper l'âne frappe le bât. Qui ne peut faire tort au coupable se venge sur l'innocent.

10. *Het ambagt van dikken Michiel, drinken, eeten,*

en wandelen, c'est le métier de gros Michaut, boire, manger et se promener; c'est le métier d'un fainéant.

11. *Wrouw die daar neemt, verkoopt haar, vrouw die daar geeft, die overgeeft haar*, femme qui prend elle se vend, femme qui donne s'abandonne.

12. *Een sotte wyfje kent men aan haar rokje*, femme sotte se connaît à la cotte.

13. *Ik ben van't houdt daar men de fluyten van maakt*, je suis du bois dont on fait les flûtes; je suis de tous bons accords.

14. *Men moet zigh altyd vast houden aan het dikste van den boom*, il faut toujours se tenir au gros de l'arbre.

15. *Hy heeft zyn rok omgekeert*, il a tourné Jaquette; c'est-à-dire, il a changé de parti.

16. *Hy is niet gek, he heeft liever twee eyeren als eene pzuym*, il n'est pas sot, il aime mieux deux œufs qu'une prune.

17. *Jong wyf, week brood, een groen hout maken het huys tot een woud*, jeune femme, pain tendre et bois vert mettent la maison en désert.

18. *He doet als de knegt van den duyvel, he doet meer als men hem gebied*, il fait comme le valet du diable, il fait plus qu'on ne lui commande.

19. *Een vischkooper worden op Paasch avond*, se faire poissonnier la veille de Pâques; c'est-à-dire, faire une chose ridicule et qui ne peut rapporter aucun profit.

20. *Het is den honger die met den dorst trouwt*, c'est la faim qui épouse la soif.

21. *Zy scherpen haare messen*, ils aiguisent leurs couteaux. C'est souvent le résultat de toutes les querelles, de les vider à coups de poings ou de couteaux, *ex rixis nascuntur pugnæ*. Les Français disaient autrefois *jouer des couteaux*, pour signifier combattre, comme on le voit par ces vers :

> Pour quelque coup de main Crillon quitta le roi :
> Pends-toi, brave Crillon, lui manda le monarque (Henri IV),
> Et d'estoc et de taille hier, dans les champs d'Arque,
> *On joua des couteaux* sans toi.

22. *Men kent het wyf niet aen haer rokje, nog de wyn aan het swikje*, on ne connaît pas la femme au drapeau, ni le vin au cerceau.

23. *Hy heeft in zyne schee geslapen, gelyk den degen van den koning*, il a couché dans son fourreau comme l'épée du roi; en parlant d'un homme qui a couché tout habillé.

24. *De lystkant is erger als het laken*, la lisière est pis que le drap; les habitans des frontières sont pis que ceux de l'intérieur du pays.

25. *Het heeft veel geregent in syn komme*, il a bien plu dans son écuelle. Cela se dit d'un homme à qui sont échus de gros héritages.

26. *Het scheelt maar duysend takkebossen of wy zyn van eene tak*, il ne s'en faut que d'un millier de fagots que nous ne soyons de la même branche; nous n'avons rien de commun, nous ne sympathisons pas ensemble.

§. XIV. *Proverbes turcs.*

La Turquie constitue un État moderne, dont la plus grande partie fut subjuguée dans le XV[e] siècle,

après la chute de l'empire byzantin, et la prise de Constantinople par Mahomet II, en 1453. La population primitive de cet empire était un composé des anciens Scythes établis sur le Pont-Euxin, et de plusieurs tribus sarmates et esclavonnes, qui se répandirent au sud, et dont les descendans forment aujourd'hui plus de la moitié de la population de la Turquie. Quant aux Turcs proprement dits, connus sous le nom d'Othomans, et qui reçurent cette dernière dénomination du nom du calife Othman, qui régnait au commencement du XIVe siècle, on est fondé à croire qu'ils sont de race tartare. Ils soumirent, au commencement du XVe siècle, la Thrace, la Macédoine, et étendirent leurs conquêtes jusqu'au Danube. L'étendue de l'empire Turc a souvent varié, en raison des conquêtes que les Othomans ont faites, des revers successifs qu'ils ont essuyés, et surtout par les usurpations des pachas qui se sont révoltés et rendus indépendans. Depuis près de deux siècles, les Turcs ont déposé leur cruauté et leur valeur. Ils avouent eux-mêmes l'extrême différence qu'il y a d'eux à leurs pères; et, pour la seconde fois, la Grèce vaincue énerve ses vainqueurs.

Les Turcs sont généralement bien faits, surtout ceux de l'Asie. Le sang caucasien, qui circule dans leurs veines, les constitue une des nations du monde la plus avantagée du côté des formes extérieures et de la beauté. Il n'est rien de plus rare que de rencontrer chez eux des êtres contrefaits. Ils ont un teint éclatant et une physionomie pleine d'expression et de force. Leurs cheveux et leurs yeux sont noirs ou bruns. Les femmes sont communément

belles dans leur jeunesse; mais l'abus des plaisirs, des jouissances trop précoces, le trop grand usage des bains chauds, qui relâchent et altèrent en elles le tissu des solides, l'influence du climat, qui les a rendues nubiles de très bonne heure, et le mariage prématuré les font paraître vieilles dès l'âge de trente ans. Les Turcs, dans la situation ordinaire de leur esprit, sont graves, sérieux et réfléchis; mais, dans les accès des passions violentes qui les animent, ils se livrent à tous les excès de la colère, de l'amour, de la jalousie, de la haine et de la vengeance; et pour les caractériser en un mot, il suffit de rappeler ce propos d'un Turc qui disait que la religion chrétienne lui plairait assez, si elle permettait d'aimer la vengeance et sa voisine. Malgré leurs défauts, leur superstition et leur fanatisme, ils sont doux et et civils à l'égard de leurs co-réligionnaires; ils aiment à exercer l'hospitalité envers les étrangers. Dans les villages habités seulement par des Turcs, on ne connaît ni la fraude ni le vol; mais dans ceux où les Turcs sont entremêlés avec les Grecs, les Arméniens et les Juifs, ils deviennent en très-peu de temps aussi consommés qu'eux dans tous les genres de friponnerie. Ils se livrent à la chicane, aux procès, à l'usure, défauts inconnus aux véritables Turcomans répandus dans l'Asie, et qui mènent une vie errante à la manière des anciens patriarches.

La police intérieure et les mesures sévères et promptes que le gouvernement turc prend pour la sûreté des individus sont des modèles de sagesse et de prévoyance, dit Porter (*Mœurs des Turcs*). Les

vols des grands chemins ou dans les maisons sont très-rares en Turquie. Soit en paix, soit en guerre, les routes y sont aussi sûres que les maisons. Les Turcs regardent généralement le vol comme une action indigne de la nature humaine, et y attachent la plus grande infamie. A Constantinople, il n'y a que les Bulgares et les Grecs qui s'abandonnent au larcin. Ces derniers ont pour les filouteries les doigts aussi agiles qu'ils ont l'esprit vif et subtil. Des riens accumulés, disent-ils, deviennent quelque chose: on ne prend pas garde à une bagatelle; ou si l'on y prend garde, ce n'est jamais un objet qui mérite de faire des recherches pour le retrouver : c'est là le génie du vol.

L'affection paternelle est très-forte dans les Turcs: aussi voit-on dans les enfans une obéissance, une soumission sans bornes, un attachement inviolable à tous les devoirs que prescrit la piété filiale. Les Turcs surpassent à cet égard toutes les nations européennes : nulle part on ne voit des témoignages aussi marqués de déférence et de respect des enfans envers leurs pères. Cette subordination domestique les prépare à la subordination dans la société civile. Ce serait le comble de la honte et du déshonneur pour un Turc de porter la main sur une femme, dans la colère. Le mépris est tout ce qu'il ose se permettre. Les femmes comptent tellement sur cette prérogative attachée à leur faiblesse, qu'elles en abusent souvent pour satisfaire leurs passions jusqu'à l'excès. Un homme qui rencontre une femme dans la rue détourne la tête, comme s'il lui était défendu de la regarder. Les Turcs fuient avec une sorte d'horreur

les femmes effrontées : elles ne leur inspirent que du dédain et du dégoût. Nos romans et l'imagination exaltée des poètes et des voyageurs nous vantent sans cesse la beauté des Géorgiennes et des Circassiennes, tandis que très-peu de personnes ont été à même de voir ces sirènes orientales; car c'est un fait reconnu que depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, à peine peut-on apercevoir un seul trait de de la figure d'une femme turque. Toute fille adulte, et même toute femme mariée, est invisible à tout le monde, excepté pour ses père et mère, ses frères, sœurs, ou son mari. Du moment qu'elles ont pris le *macremma*, ou le voile de modestie, tous les traits du visage sont cachés, à l'exception des yeux et d'une partie du nez. Je ne prétends pas cependant, par cette observation, révoquer en doute la beauté des femmes musulmanes.

Les mariages en Turquie sont négociés particulièrement par les femmes. Quand les conditions sont arrêtées, le prétendu paie comptant une somme d'argent : il obtient du cadi ou magistrat du lieu une permission en bonne forme, et les parties sont mariées. La joie fait tous les frais de la cérémonie, et l'argent est employé communément à meubler la maison des conjoints. Les Turcs sont fort à leur aise à l'égard du lien conjugal. Les gens riches ont souvent trois ou quatre femmes et autant de concubines qu'ils en peuvent entretenir ; mais s'ils veulent accomplir la perfection de la loi et s'en tenir à leurs femmes, ils peuvent prendre un parti qui leur est fort commode et que la loi sanctionne, c'est de les renouveler et changer aussi souvent qu'il est

possible dans le nombre de quatre. La loi mahométanne a établi dans le mariage deux choses également opposées à ce qui fait l'essence du nôtre : l'une, en permettant le divorce ; l'autre, en ordonnant la pluralité des femmes. Il faut ou que les Turcs soient plus modérés et plus patiens que nous, ou que leurs femmes soient plus dociles que les nôtres. Si quelquefois nous ne pouvons vivre unis avec une seule femme, que serait-ce si la multiplicité nous en était permise? Les femmes turques sont renfermées dans l'intérieur d'un harem où elles ont chacune leur chambre tapissée de toile peinte, et dont tous les meubles consistent en un lit de repos, un tapis et quelques carreaux ou coussins. On ne leur donne que deux habits, un d'une belle étoffe, qui doit leur durer toute leur vie, et un autre de toile peinte qu'elles mettent tous les jours, et qu'on renouvelle une fois l'an. On leur porte à chacune une portion de riz, un morceau de mouton ou de volaille bouillie avec du pain et de l'eau à discrétion ; on y ajoute des fruits suivant la saison. Toutes leurs promenades et tous leurs divertissemens se réduisent à aller aux bains et aux mosquées, suivies d'une vieille esclave qui répond sur sa tête de leur conduite, et à jouer de quelques instrumens de musique. Il y a peu de femmes publiques chez les Turcs; la raison en est simple : la religion même leur fournit les moyens de satisfaire jusqu'à satiété la force et les caprices de leur tempérament.

Les Turcs détestent souverainement le jeu. Un *coomerbas* ou joueur de profession, qui joue uniquement pour gagner de l'argent, est pire, à leurs

yeux, qu'un voleur public. Dans leur intérieur, lorsqu'ils ne sont pas occupés de leurs affaires et des moyens de gagner de l'argent ou de combiner des profits usuraires, ils se divertissent soit à écouter des contes gais, des historiettes, des plaisanteries, de la musique, soit à jouer aux dames et aux échecs, quoique ces jeux soient expressément interdits par cette maxime de leur prophète : « Celui qui joue aux échecs et aux dames, est aussi impur que celui qui trempe ses mains dans le sang du porc. » Au dehors, ils se livrent à l'exercice de l'équitation et au jeu du *djirid*, qui consiste à lancer un javelot léger qui porte ce nom; ou ils passent le temps dans les cafés à fumer du tabac de Syrie, ou à voir sauter des danseurs et des baladins, qui sont tous Grecs, et dont les gestes et les pantomines obscènes et infâmes révolteraient même les yeux les moins chastes. La gravité et la morgue des musulmans ne permettraient point que leurs compatriotes exerçassent de pareils métiers. Ils regardent la danse comme un talent qui dégrade la dignité de l'homme, et ils pensent, avec les anciens Romains, que pour danser il faut être ivre ou fou : *Nemo ferè saltat sobrius nisi fortè insanit.* Les jeux de hasard et intéressés sont défendus par le koran. Rien n'est plus ordinaire chez les Turcs, qui, en fait d'avarice, ne le cèdent à aucun peuple du monde, de voir des particuliers prêter de l'argent à vingt-cinq pour cent, à condition qu'on leur en payera l'intérêt tous les trois mois; sans cela ils exigent l'intérêt des intérêts. Si quelquefois ils prêtent à un juif quelque somme considérable, ils font faire

d'abord une cédule du capital; ensuite, après avoir calculé à combien monte l'intérêt, ils donnent un mouchoir ou quelque autre bagatelle à celui qui emprunte, et tirent de lui un second billet par lequel il reconnaît que l'excédant de la somme prêtée en espèces est le prix des marchandises qu'il a achetées et reçues : c'est là, si je ne me trompe, une restriction mentale bien conditionnée. Telle est la manière dont les Turcs, à l'imitation des Persans, tâchent de mettre leur conscience à l'abri des remords qui suivent ordinairement la transgression des préceptes du Prophète sur l'usure.

Les Turcs sont très-sobres dans leurs repas, qu'ils prennent à la hâte : avant de le commencer, le maître de la maison prononce une courte prière (namaz). Le riz est leur aliment favori; ils l'apprêtent de trois manières principales : le *pilau* est le riz bouilli avec du mouton et de la volaille; le *lappa* est le riz simplement bouilli, et le *tchorba* est une espèce de bouillon tiré du même végétal. Le repas est ordinairement servi sur une table de bois et suivi d'un dessert en fruits et de l'eau froide, remplacés par le café chaud, la pipe et le tabac. Le vin est sévèrement défendu par la loi; Mahomet connaissait trop bien ses sectateurs pour leur en permettre l'usage, le vin produisant en eux un tout autre effet que dans les autres hommes, et les mettant dans un état approchant de la frénésie. Malgré cette prohibition, la passion du vin se glisse des plus basses conditions jusqu'aux plus élevées. Le préjugé des Turcs contre cette liqueur s'affaiblit tout les jours. Souvent à la place du vin ils

prennent de l'*afioni* ou de l'opium ; avec cet ingrédient, pris en petite quantité, ils se procurent ce qu'ils appellent *un kief*, c'est-à-dire une espèce d'ivresse paisible qui procure à leur imagination enchantée une foule d'agréables images et de rêves délicieux. Pris à trop fortes doses, l'opium n'est pas moins enivrant que le vin, et produit sur les facultés physiques et intellectuelles des effets encore plus fâcheux que ce dernier. L'usage de l'opium est même tellement considéré comme une chose déshonorante, que lorsqu'on veut décrier un homme connu pour s'en servir, on dit de lui que c'est un *tiriachi* (mangeur d'opium), c'est à dire une tête dérangée, un cerveau désorganisé.

Les Turcs n'ont ni sièges ni fauteuils dans leurs appartemens ; ils s'asseyent sur des nattes, les jambes croisées, non-seulement au repas, mais en compagnie. Le mobilier de leurs salles consiste en un tapis dont le plancher est couvert, et dans un sofa qui règne tout à l'entour, et sur lequel ils étendent le soir des matelas qui leur servent de lit; on les plie le matin, on les serre dans des *youks* ou armoires. Ils couchent avec des gilets et des caleçons de toile, et ils se recouvrent d'une courte-pointe. Les hommes se rasent la tête, laissant sur le sommet un bouquet de cheveux; ils portent la barbe longue. La vénération des mahométans pour leur barbe est connue. Les esclaves ne peuvent la porter; et la couper à un homme libre c'est le déshonorer. Selim I[er] fut le premier des sultans qui se fit raser la barbe. Un de ses pachas lui en témoigna sa surprise, et le pria de lui en dire la raison : *Ce*

que j'en fais, lui répondit cet empereur turc, *c'est afin que vous autres pachas, vous ne me meniez plus par la barbe, comme vous avez fait jusqu'à présent.* Ils se couvrent la tête d'un turban, dont l'usage, suivant le sentiment de Tournefort, est malsain, parce que, dit-il, il laisse les oreilles à découvert et parce que son épaisseur intercepte la transpiration. Leur chemise est de toile de coton; leur robe flottante se serre au moyen d'une ceinture à laquelle s'adapte un poignard : ils portent dans leur sein leur boîte à tabac et leur livre de prières. Leurs caleçons ne font qu'une pièce avec les bas. Au lieu de souliers, ils portent des pantoufles, qu'ils ôtent en entrant dans une mosquée ou dans une maison. Le vêtement des femmes diffère peu de celui des hommes, et la principale distinction réside dans la coiffure; elle consiste en un bonnet de la forme d'une corbeille renversée, fait de carton recouvert de drap d'or, ou d'une autre étoffe brillante, et accompagné d'un voile qui descend sur les sourcils, tandis que la partie inférieure du visage est cachée par un voile très-fin. Une coutume particulière aux femmes, est de se peindre les sourcils et les paupières en noir avec le surmé (préparation d'antimoine et de noix de galle), et de teindre leurs ongles avec une argile rougeâtre nommée *kinna*. Les Turcs aiment tout ce qui a de la variété et de l'éclat. La plupart des maisons et des villes, en Turquie, sont bâties en bois et peintes de couleurs très-vives, ce qui est une prérogative des musulmans.

Les Turcs aiment le repos; ils passent volontiers

leur journée à fumer, nonchalamment accroupis sur leurs jambes, au bord d'une eau courante; ils ne peuvent pas souffrir la promenade, que Voltaire a définie, je ne sais pourquoi, le premier des plaisirs insipides. Des Turcs, dit Poulet dans son Voyage au Levant, voyant des Vénitiens se promener des heures entières d'un bout de la place Saint-Marc à l'autre, me demandaient si les marmouzets de l'horloge, qui sont à une des extrémités de ce lieu, et les poissons de la mer, qui sont à l'autre, avaient quelques différends entre eux, et si ces messieurs faisaient tant d'allées et de venues pour les réconcilier. Les mahométans ne manquent jamais de ramasser les plus petits morceaux de papier qu'ils trouvent sous leurs pas, et les cachent dans des fentes ou des trous de leurs appartemens; c'est disent-ils, par respect, *parce que c'est sur quoi l'on écrit le nom de Dieu*; ils ont sur cela une idée fort bizarre : ils pensent que le vrai croyant, pour arriver de la terre en paradis, se trouve dans la nécessité de passer pieds nus sur un pont de fer rouge jeté sur l'enfer, pont qu'ils nomment *Alsirat*. Mais en cette occasion tous les morceaux de papier, même ceux que les francs ont employés à des usages immondes, et que le musulman a ramassés pendant sa vie, de peur qu'une sentence du qôran qui pourrait s'y trouver écrite ne fût profanée, viennent se placer naturellement entre ses pieds et le métal ardent, et l'empêchent de se brûler. Telle est la superstition des Turcs, extrêmes en tout lorsqu'il s'agit de religion.

Le respect des Turcs pour les fous va jusqu'à

l'adoration, parce qu'ils les considèrent comme des personnes inspirées; ils prodiguent à ces infortunés les soins les plus attentifs et la charité la plus compatissante; personne n'ose les contredire ni leur refuser la moindre chose; toutes les maisons leur sont ouvertes; ils disposent de la table du grand visir, du muphti et du grand-seigneur même. Malheur à celui qui les insulte ou les outrage! Ils parcourent les rues avec la même liberté que s'ils jouissaient de leur raison. Ces égards que l'on a pour eux font qu'il y a peu de fous en Turquie, et empêchent que ceux qui le sont ne deviennent furieux ou dangereux; de plus, les Turcs regardent tellement la bravoure comme l'effet de la mélancolie, et d'une mélancolie exaltée, qu'ils appellent *dely* les braves déterminés : or dans leur langue *dely* signifie au propre fou, lunatique.

Il n'y a pas de nation qui conserve et honore la mémoire des parens et amis défunts plus religieusement que les Turcs. Visiter souvent leurs tombeaux, y semer des fleurs et les entretenir, faire pour eux des prières expiatoires et pleurer en silence même après un très-grand nombre d'années, sont des devoirs qu'un bon musulman ne néglige jamais. Dans toutes les villes de l'empire turc, un voyageur peut être assuré d'apercevoir, s'il passe près d'un cimetière, un musulman priant avec recueillement sur un tombeau. Un personnage à turban figure toujours dans un tableau sombre et mélancolique. La Turquie est un pays où il vaut mieux être mort que vivant.

Les Turcs manifestent envers les animaux un

sentiment de tendresse et de compassion qui n'existe chez aucun autre peuple : ils traitent leurs chevaux avec beaucoup de douceur; il existe des lois bienfaisantes envers ces animaux utiles; en voici une : « Si un musulman s'aperçoit que son cheval a perdu ses fers, et qu'ayant occasion de lui en faire mettre de nouveaux, il n'en continue pas moins à le faire marcher jusqu'au soir sur des chemins rudes et pierreux, que la bastonnade soit appliquée à cet homme dépourvu de compassion. » Les rues de Constantinople fourmillent de chiens et de chats, que la charité des musulmans prend soin de nourrir tous les jours; ils pensent qu'au jour du jugement, Dieu ne jugera pas seulement la conduite des hommes envers les hommes, mais aussi envers les animaux, et même celle des animaux entre eux.

En Turquie, c'est le simple bon sens et la seule bonne foi qui règlent et vident toutes les contestations. « Dans ce pays, où l'on fait très-peu d'attention à la fortune, à la vie, à l'honneur des sujets, dit Montesquieu, on termine promptement d'une façon ou d'autre toutes les disputes. La manière de les finir est indifférente, pourvu qu'on finisse. Le bacha, d'abord éclairci, fait distribuer à sa fantaisie des coups de bâton sur la plante des pieds des plaideurs, et les renvoie chez eux. Tout *raja* ou sujet du grand-seigneur parvenu à l'âge de douze ans, est soumis au *caratch* ou impôt personnel. Comme il n'y a pas d'acte en Orient pour constater l'état civil des citoyens, les cadis, auxquels il appartient de prononcer en cas de difficulté, mesurent la tête

du contribuable dans une corde jaugée à cet effet; ils sont convaincus que la nature ne peut jamais lui donner un développement autre que celui de leur tare à une certaine époque de la vie.

Le gouvernement de Turquie est despotique, mais il l'est moins que dans certains pays de l'Europe. Le sultan (padischah) est rigoureusement assujetti au lois du qôran (vulgairement *alcqran*, mais dont le vrai nom *cour'ann* signifie le livre par excellence), qui mettent des entraves à son pouvoir absolu, contre-balancé d'ailleurs par l'influence des oulémas et par celle d'une aristocratie religieuse.

La religion établie en Turquie est l'islamisme ou mahométisme, qui tire son nom de Mahomet (Mohammed), son fondateur; mais, dans la partie européenne de l'empire, une grande partie des sujets de la Turquie est de la religion schismatique grecque. L'attachement exclusif des sectateurs du qôran, qui est à la fois un code de législation civile et religieuse, leur mépris pour les arts et les sciences, secondé par la haine qu'ils portent aux mécréans, ont contribué à élever une barrière insurmontable entre eux et les peuples qui professent une autre religion, qu'ils traitent de *giaur* ou *keavour*, infidèles. Le mufti, ou pontife mahométan, exerce une grande autorité à Constantinople; mais son pouvoir se met rarement en opposition avec le gouvernement civil. Après lui viennent les *moulahs*, qui réunissent à ce titre celui de docteurs en droit; les imans ou prêtres, qui desservent les mosquées, et les derwichs. La morale des Turcs est

assez pure, mais mal observée. L'attachement à la vertu décroît dans toutes les religions à mesure que le goût des pratiques superstitieuses augmente, et, sous ce rapport, les Turcs ont un zèle poussé jusqu'au fanatisme. Il ne leur est pas permis de rejeter celui qui s'offre à devenir un vrai croyant, fût-il un brigand de profession, un meurtrier reconnu, enfin le plus scélérat des hommes.

La langue turque est bien inférieure en réputation et en mérite aux langues persane et arabe; elle n'est en effet qu'un mélange de différens dialectes, et n'a ni la force, ni l'élégance, ni la pureté de ces deux célèbres langues de l'Orient. De tous les genres de littérature, la poésie est celui qu'ils cultivent de préférence. Il existe en langue turque des morceaux de poésie pleins de feu, d'imagination et de délicatesse. Les Turcs ont eu des poètes distingués, parmi lesquels on remarque *Mehemet-effendi*, l'un des principaux ornemens de la morale turque; *Navali*, auteur du *Feranameh*, ouvrage de morale et de politique; *Nabi-effendi*, poète très-estimé sur la fin du dix-septième siècle; *Veisi-effendi*, poète satirique. Le mot *effendi* est une dénomination honorable qui veut dire seigneur, et qu'on donne aux ulémas, aux juges et aux savans. On peut consulter l'ouvrage de Toderini sur la littérature des Turcs.

PROVERBES TURCS.

1. *Confiez-vous aux réflexions du lendemain.* Les latins disent : *Mora omnis odio est, sed facit sapien-*

tiam. La précipitation n'est pas le caractère de la sagesse.

2. *Celui qui sème des épines ne peut moissonner que des afflictions.*

3. *Celui qui a beaucoup de poivre en met jusque sur ses choux.* Ce proverbe fait la satire du luxe et de la prodigalité.

4. *Il est sûrement de la race des émirs.* Les Turcs prétendent que les émirs jusqu'à leur quarantième année ont beaucoup de sagesse et de savoir, mais qu'alors ils deviennent imbécilles, quoiqu'ils regardent ceci comme un signe céleste de leur origine. Ils désignent ordinairement par ce proverbe un homme borné, stupide. On sait que les *émirs* proprement dits, ou *gens de distinction*, sont ceux qui, tirant leur origine de Fatime, fille de Mahomet, ont le privilége de porter, pour signe de leur descendance du prophète, un mouchoir vert autour de leur turban.

5. *Il y a deux choses qu'on ne peut regarder fixement, le soleil et la mort.*

6. *Recueille, comme autant de perles précieuses, les paroles de ceux qui sont un océan de science et de vertu.*

7. *Ne te fie point aux promesses des grands, au calme de la mer, aux rayons d'un soleil couchant, aux jarrets de ton cheval, à la fidélité des femmes.*

8. *Nul franc n'emporte d'argent de Turquie.* Ce proverbe de mauvais augure fait allusion aux vicissitudes malheureuses auxquelles sont sujets les Européens qui s'établissent dans les domaines de

la Turquie pour exercer le commerce, et que les Turcs désignent par le terme générique de *francs*. En effet, la plus grande partie des Européens finit de trois manières, *par la peste*, *par une banqueroute*, *ou par une catastrophe populaire*. Les Italiens disent aussi proverbialement de l'Égypte : *In Egitto a lungo andare si muore di peste.*

9. *Fuis tout démêlé avec l'homme sans probité, c'est un mauvais arbre qu'il faut abandonner à la coignée.*

10. *La vie est une lampe, jouis-en tandis qu'elle brûle ; si tu dors, c'est autant de perdu.*

11. *Ne frappe pas à la porte d'un autre, si tu ne veux pas qu'on frappe à la tienne.* Un émir fort laid et fort déplaisant venait de se marier avec une fille qu'il n'avait jamais vue, et dont la figure n'était pas plus attrayante que la sienne. Le lendemain de leur mariage, la femme demanda à son époux quels étaient ceux de ses amis à qui elle pourrait montrer son visage sans voile : *Montrez-le à qui vous voudrez*, lui répondit l'incivil époux, *mais cachez-le-moi désormais.* — *Supportez ma laideur*, dit la femme. — *Je n'ai pas assez de patience pour cela.* — *Ah!* reprit-elle, *vous devez pourtant en avoir un grand fonds, puisque vous avez supporté, depuis que vous vivez, l'horrible nez que je vous vois.*

12. *Le jardin de la poésie est sec et aride, s'il n'est arrosé des eaux de la philosophie.*

13. *Rien ne peut arriver au-delà de ce qui est prédestiné.*

14. *Quand la flèche de la fatalité est lancée, ce*

n'est point le bouclier de la prudence qui peut en garantir.

15. *Ce que la plume du destin a écrit, tout l'art des hommes ne peut l'effacer; Dieu seul est au-dessus de tout.* On sait que les Turcs croient à la prédestination; leur préjugé à cet égard, sur toutes sortes de maladies, est si puissant, qu'ils n'en appréhendent aucune, pas même la peste. Ils croient que Dieu a écrit sur le front de tous les hommes le genre de mort qu'ils doivent subir, et le temps auquel il doit leur arriver; qu'étant impossible d'éviter ce destin, il est inutile de fuir le danger. Dans cette opinion, ils touchent les habillemens des pestiférés, les draps de leurs lits, et s'en frottent le visage. Si Dieu, disent-ils, a résolu que je meure, cela arrivera infailliblement à l'instant fixé par lui; si ce n'est pas au contraire sa volonté, ce linge ne pourra me nuire: c'est ainsi qu'ils donnent une entrée facile à la contagion de la peste. Busbeck raconte, au sujet de ce fléau, une aventure singulière, et qui lui est personnelle : « J'étais à Constantinople lorsque la peste y régnait; j'envoyai demander au visir la permission d'aller dans quelque lieu où l'air n'en fût point infecté; le visir (Azem) me fit dire qu'il en parlerait à l'empereur (c'était Soliman II). Voici quelle fut sa réponse : Cet ambassadeur n'y pense pas, dit le prince; peut-il ignorer que la peste est un fléau de Dieu que l'on ne peut détourner, et que, dans quelque lieu où il aille, il ne pourra se mettre à couvert de ses flèches, s'il a résolu de l'en frapper. Il est inutile qu'il prenne la fuite ou qu'il se cache, il chercherait en vain à éviter ce qui est inévitable;

ma vie est aussi précieuse que la sienne, et je ne fuis point, quoique la peste soit dans mon palais : ainsi, qu'il reste chez lui. »

16. *On ne peut toucher le charbon sans se noircir les mains, ou même sans se brûler s'il est allumé.*

17. *La précipitation est toujours suivie de l'infortune, la patience seule amène le salut.*

18. *S'il suffisait de désirer pour obtenir, chaque faquir deviendrait pacha.* Le mot *faquir* signifie pauvre; c'est le nom qu'on donne aux derviches qui se livrent à la divination, et prétendent opérer des miracles soit en se mettant dans l'eau, soit en enfonçant une épée dans la terre; ils se servent également de miroirs pour faire leurs sortiléges.

19. *Qui fuit la pluie rencontre souvent la grêle;* tomber de Carybde en Scylla.

20. *Nul ne profite de ce que Dieu a réservé à un autre.*

21. *Mille cavaliers ne sauraient dépouiller un homme nu.*

22. *Le voleur qui ne se laisse pas surprendre passe pour le plus honnête des hommes.* La Bruyère, dans la définition qu'il fait du caractère de l'honnête homme, dit : « L'honnête homme est celui qui ne vole pas sur les grands chemins, et qui ne tue personne, et dont les vices enfin ne sont point scandaleux. » Plusieurs critiques n'ont point saisi ou ont mal interprété ce passage de La Bruyère. Il est évident qu'il n'a pas voulu peindre l'honnête homme dans toute l'acception que comporte ce caractère moral, c'est-à-dire l'honnête homme qui aime Dieu, son pays et son roi, pratique toutes les ver-

tus sociales, ne transige jamais avec ses devoirs, et respecte les biens, la vie, l'honneur de ses semblables; mais il a voulu caractériser l'homme de la société parvenue à l'excès de la civilisation, c'est-à-dire l'homme qui dissimule ses vices sous l'extérieur de la vertu, qui use de ruses et d'artifices dans le commerce de la vie, qui pactise avec la mauvaise foi, pourvu qu'il sauve les apparences de la probité, qui peut faire ce que la loi ne défend pas, qui a assez de finesse et de duplicité pour éluder ce qu'elle défend, et enfin qui n'a pas assez fait ou qui a trop fait pour être pendu.

23. *La main qui donne est toujours au-dessus de celle qui reçoit.*

24. *Es-tu malheureux en cette vie? imite le voyageur, qui, lorsqu'il est mal dans une auberge, se console en réfléchissant qu'il ne fait que passer.*

25. *Homme orgueilleux, ton palais a englouti d'immenses trésors : tout le monde en admire la magnificence; mais, hélas! le sarfar y pénétrera comme ailleurs.* Le *sarfar* est le vent de la mort.

26. *Ne regarde pas à la blancheur du turban, le savon a été pris à crédit.* Ce proverbe est bien applicable à nos mœurs actuelles. C'est sans doute observer les lois de l'égalité et de la liberté que de laisser chacun s'habiller à sa guise; mais ce qu'on est fâché et inquiet de voir, ce sont les conséquences qui résultent de cette faculté dans un temps où les fortunes sont si inégales, et où le luxe est si généralement répandu. L'ouvrier nécessiteux, qui épuise sa bourse pour s'habiller avec autant d'élégance et à aussi grands frais que le jeune

et riche marchand son voisin, est bientôt forcé, pour satisfaire ses goûts ruineux et ses folles dépenses, de contracter des dettes et de puiser dans la bourse d'autrui : de là les atteintes à la morale, de là les vols et le déshonneur :

Vêtu d'un habit magnifique,
Tu regardes, du haut en bas,
Mon habillement à l'antique :
Il ne vaut rien, Cliton, mais je ne le dois pas.

27. *Changement est un bien.* Dans les États despotiques, le peuple, n'ayant point d'intérêt à défendre l'empire, et n'étant mu que par la force, est toujours avide de révolutions; l'envie de parvenir et l'ambition font fermer les yeux à un Turc sur les dangers imminens auxquels il s'expose pour s'élever. En voyant parvenir en trois ou quatre années aux plus hautes dignités de l'empire, un misérable batelier, un vendeur de fruits, un simple maquignon, comment un homme entreprenant et ambitieux pourrait-il rester dans l'inaction? Il préfère braver les intrigues, les dénonciations, la mort même, pourvu qu'il réussisse. Un Turc, quel qu'il soit, accueille avec transport les souhaits qu'on lui adresse de le voir devenir pascha, capitan-pascha ou amiral, kaïmakan, lieutenant du grand visir, et même grand visir. Il se croit propre à tous les emplois et capable de les remplir. Aussi un homme que le sultan élève au pouvoir, n'eût-il pas un para dans sa poche avant sa nomination, n'a pas besoin de s'inquiéter où il trouvera l'argent nécessaire pour monter sa maison; il se voit en peu d'instans possesseur de plusieurs milliers de bour-

ses. Chaque bourse ou monnaie de compte est de 1500 francs.

28. *Bon cheval n'a pas besoin de sentir le tranchant des étriers.* Les étriers des Turcs sont des espèces de plateaux, dont les bords regardant le talon et la pointe du pied, sont légèrement affilés.

29. *L'œuf d'aujourd'hui vaut mieux que la poule de demain.*

30. *Qui se lève avec colère se couche avec dommage.*

31. *Qui crache au ciel voit retomber la salive sur sa barbe.*

32. *L'ignorance est un état d'enfance perpétuelle : elle suppose l'oisiveté qui engendre tous les vices. L'homme instruit peut bien n'être pas heureux, mais il a de plus que l'ignorant, de savoir ce qu'il doit faire pour sortir du malheur.*

33. *Il faut chasser le lièvre en arabat.* L'*arabat* est une petite charrette traînée par des buffles et à l'usage des femmes. Les voitures, disent les mahométans, sont l'apanage du sexe et des nations efféminées; le cheval est la seule monture de l'homme : aussi les Turcs n'en connaissent point d'autre. M. de Vergennes, ambassadeur de France près le grand-seigneur, qui a si bien connu les Turcs et les ministres de la Porte, peignait le caractère défiant et circonspect de ces derniers dans les négociations, en rapportant ce proverbe, qu'ils aiment à répéter.

34. *Il est plus aisé d'être sage pour les autres que de l'être pour soi-même : nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.*

35. *Avec de la patience, le verjus devient doux comme le calva : Sabré ilem kourouk kalva olour.* Le calva est une sorte de confiture faite avec du miel.

36. *Aain oun,* subtilité à dix yeux ou à dix sentinelles ; c'est-à-dire une subtilité si fine, qu'il faudrait dix yeux ou dix sentinelles pour la découvrir. Les Turcs se servent ordinairement de cette expression pour signifier qu'il est impossible qu'un seul homme puisse découvrir tous les désordres qui se commettent dans une armée aussi nombreuse que celle des Turcs, surtout lorsqu'on trompe avec adresse et avec cette sorte de subtilité, qu'ils appellent *aain oun*, ou tromperie secrète ; *c'est notre tour du bâton.*

37. *Ne parle pas de pierres à un fou, car il en ramasserait pour te les jeter à la tête.* Les Français disent : Jouez-vous avec le fou en particulier, il se jouera de vous en public.

38. *Dieu a créé les viandes afin d'obliger les hommes à se laver.* Il n'y a pas de peuple qui fasse plus fréquemment usage des ablutions de toute espèce que les Turcs ; aussi le nombre des bains publics et particuliers en Turquie, et surtout à Constantinople, est prodigieux ; c'est un des principaux objets du luxe et de la vanité des Turcs ; les préceptes mêmes de leur religion leur servent de prétexte pour pallier les folles et somptueuses dépenses de leurs bains. Parmi ces ablutions, il y en a une surtout qui est de la plus stricte obligation, et qu'ils nomment *gusul :* sans elle, ils se disent *ginnub*, c'est-à-dire souillés pour avoir eu un commerce intime avec une femme ou pour quelque pollution

nocturne, toutes choses qui mettent les mahométans hors d'état de prier Dieu sans crime, à moins qu'ils ne se soient lavé tout le corps, s'ils sont en un lieu où ils puissent trouver de l'eau; s'ils n'en trouvent point, ils peuvent se servir de sable en s'en frottant, au lieu d'eau, ainsi que pour l'*abdest*, qui est l'ablution des mains, des bras, du cou, du front, des oreilles, des dents, du visage, du nez et des pieds.

39. *L'incrédule qui refuse de croire à l'islamisme est plus abject que la brute aux yeux de l'Éternel.*

40. *L'homme bon porte son cœur sur sa langue; l'homme prudent porte sa langue dans son cœur.*

41. *Quand le charriot est brisé, il ne manque pas de gens pour vous montrer le bon chemin.*

42. *Il n'y a point d'accidens si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage; ni de si heureux que les hommes imprudens ne puissent faire tourner à leur préjudice.*

43. *Les Tartares ne prennent jamais de guide, et trouvent toujours leur chemin.* Ces peuples, sans cartes, sans livres géographiques, connaissent fort bien de mémoire les moindres localités d'un pays qu'ils n'ont même pas vu. En cela, la tradition leur sert de précepteur, et leur apprend les plus petits détails topographiques; de plus, il leur suffit d'avoir été deux fois dans un pays pour le décrire aussi parfaitement que le feraient les habitans eux-mêmes. C'est sans doute cette faculté particulière aux Tartares qui, en Orient, a fait donner ce nom aux guides et aux courriers.

44. *On ne porte pas deux melons d'eau sous la même aisselle*; à l'impossible nul n'est tenu. Ces

melons d'eau, appelés *pastèques* en Italie, parviennent à une grosseur prodigieuse, ce qui rend impossible l'action d'en porter deux à la fois sous un bras. Ces melons d'eau sont employés en Turquie à un supplice barbare, qui consiste à en faire manger une très-grande quantité à un homme condamné à ce genre de torture, et à l'empêcher d'uriner. Comme ces melons d'eau fournissent une pulpe extrêmement aqueuse, on conçoit les souffrances indicibles que ce malheureux doit endurer. Ce supplice est d'autant plus cruel, qu'il cause à l'organe souffrant une altération fâcheuse, que le temps et l'art de la médecine ne sauraient guérir, et qui dure toute la vie.

45. *Tiens ton ennemi pour un éléphant, ne fût-il pas plus gros qu'une fourmi;* il n'y a point de petit ennemi.

46. *Quand la tête se perd, les pieds perdent aussi leur à plomb.*

47. *L'amitié mesure par tonneaux, le commerce par grain.*

48. *Celui qui visite son pays natal et les auteurs de ses jours, n'acquiert pas moins de mérite que celui qui fait le pélerinage de la Mecque.* Cette maxime dérive du respect que les enfans, en Turquie, portent à leurs père et mère. Le sultan lui-même témoigne toujours la plus grande déférence pour sa mère, qu'on nomme *sultane validé*, ce qui souvent donne à celle-ci, suivant le caractère plus ou moins ambitieux dont elle est douée, un crédit considérable.

49. *Le monde est un caravanserai, et les hommes*

font une caravane, n'élevez point de caravanseraï dans un caravanseraï; c'est-à-dire, ne faites point d'établissement dans un lieu de passage. C'est le nom que l'on donne, en Orient, aux hôtelleries publiques où vont loger les caravanes. Leur véritable nom est *caravan-seraï* ou *carvan-seraï*, dérivé du mot *seraï* grande maison et de *caravan;* c'est de ce mot, écrit ainsi en turc, qu'on a fait par corruption le mot *sérail*, pour désigner le palais du grand-seigneur.

50. *Il faut sacrifier la barbe pour sauver la tête.* C'est le dernier période de la détresse d'un Turc, car sa barbe est tout ce qu'il a de plus cher; figurément cela veut dire qu'il faut savoir quelquefois se détacher de ce qu'on estime précieux pour conserver ce qui est plus essentiel encore. Les Turcs disent encore, dans le même sens : *Il faut souvent sacrifier un fer pour sauver le cheval.*

51. *L'influence d'un mauvais voisin se fait sentir jusqu'au septième quartier de la ville;* la curiosité d'un mauvais voisin pour connaître les affaires des autres, augmente en proportion des raisons qu'il a de cacher les siennes.

52. *Le pot se brisera sur leur tête, et ils tomberont comme ils le méritent dans la fosse qu'ils creusent pour autrui.* Avis aux fourbes et aux méchans.

53 *La trop grande crédulité et l'extrême défiance sont deux défauts opposés qu'il faut éviter : l'on ne doit ni croire aveuglément tout ce que l'on dit, ni douter de tout ce que l'on entend. Le flambeau du discernement doit nous éclairer et nous montrer où est la vérité.*

54. *Aujourd'hui est à nous, demain est à Dieu, qui sait qui en jouira?* C'est la maxime des *tarlaquis* ou *calenders*, espèce de religieux qui tirent leur nom d'un santon arabe nommé Calender. Ce sont des hommes dont la vie dissolue et la conduite scandaleuse sont souffertes par les Turcs, parce que ceux-ci s'imaginent sottement qu'ils sont parvenus à la plénitude de la faveur divine par leurs révélations avec le ciel : aussi les appelle-t-on communément *veli* ou saints; mais ces prétendus saints ne sont pour la plupart que des hypocrites et des scélérats, dont la rencontre sur les chemins est dangereuse, et dont le principal charlatanisme consiste à contrefaire les imbécilles ou les fous, pour intéresser la commisération des passans.

55. *L'érudition n'est pas la science, de même que les matériaux ne sont pas le bâtiment.* Montaigne a dit, dans le même sens : N'examinez pas combien un homme sait, mais comment il sait.

56. *Il ne croît plus d'herbe où la cavalerie othomane a mis une fois le pied.* La vaste surface qu'occupent les tentes, les marmites, l'embarras énorme des bagages et le nombre étonnant des valets et des goujats, grossissent prodigieusement ces armées à l'œil. Les intendans enflent d'ordinaire les rôles, parce que le nombre, disent-ils, inspire quelque confiance aux lâches, qui sont ordinairement des auxiliaires, car les Turcs sont fort braves de leur nature. Pour relever leur puissance militaire, les Turcs se plaisent à employer cette hyperbole proverbiale : *Asker reml deria misal*, c'est-à-dire. *l'armée turque est innombrable.* On sait que leurs

armées se composent, outre les auxiliaires, de *Zaims* et de *Timariots*, compris sous le nom général de *Spahis*, espèces de vassaux obligés de mener à la guerre un nombre déterminé d'hommes et de cavaliers. Malgré ce ban, qui compose la meilleure partie des armées turques, il s'en faut de beaucoup qu'elles soient aussi considérables que l'orgueil othoman voudrait le faire croire. Le sentiment de l'honneur militaire, chez les Turcs, ne les conduit pas, comme les autres nations, à conserver leurs drapeaux. Les Français reviennent avec eux ou meurent dessus. Le plus grand malheur qui puisse arriver à un corps turc, est la perte de ses marmites, et, pour le prévenir, ils ont constamment deux batteries de cuisine; lorsque toutes les deux ont été prises par l'ennemi, la légion est rompue, et on en forme une nouvelle, à laquelle on donne de nouvelles marmites.

57. *La nature, qui ne nous a donné qu'un seul organe pour la parole, nous en a donné deux pour l'ouïe, afin de nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler.* Cette pensée est la même que celle de Caton le censeur, renfermée dans les deux vers suivans, que Nabi-effendi, l'auteur de la première, n'avait certes par lus :

Os unum Natura duas formavit et aures,
Ut plus audiret quàm loqueretur homo.

58. *Ce n'est point en disant miel, miel, que la douceur vient à la bouche.*

59. *Ceux-là trouveront à manger qui se trouveront à leur oda* (*oda* veut dire chambrée, compagnie). C'est une règle établie par Soliman, et qui

est devenue proverbe. Les janissaires doivent manger en commun dans les réfectoires; le mot janissaires est une altération de *yeni-tcheri* (nouveau corps). Ce corps fut composé par Orkan en 1330, et composé de prisonniers chrétiens. Hadjy-Bek-Tasch, le fondateur de l'ordre des *Bektaschys*, révéré de son temps comme un saint, consacra cette nouvelle milice; il posa la manche de sa robe blanche sur la tête des principaux officiers de ce corps, et leur promit les plus grandes prospérités; il est regardé comme le patron des janissaires. La dissolution de cette milice turbulente par le sultan Mahmoud, est un coup d'état qui annonce dans ce prince une vigueur peu commune, et qui a détruit la règle.

60. *Ce que Dieu a écrit sur ton cœur ne peut manquer de t'arriver.* Les mahométans ont bâti leur système de fatalisme sur ces passages du livre de leur prophète Mahomet : « Dieu a imprimé dans le cœur de ses élus une foi constante, il leur accordera le pardon de leurs fautes, et les recevra dans son paradis, car c'est lui qui choisit et prédestine ceux qu'il veut sauver. C'est sa volonté qu'il accomplit dans ses créatures. Vous ne sauriez rien faire sur la terre qui ne soit écrit dans le livre éternel; là se trouve la destinée de chaque homme. Si l'homme demande quelle est sa fin dernière, il n'y a que Dieu qui la sache et son prophète. » Ils pensent que le sort de chaque homme est écrit sur son front, et ils l'appellent *Narsip* ou *Tactir*, du nom du livre des destinées. M. Jaubert, dans son Voyage en Arménie et en Perse, raconte le fait suivant,

qui prouve la parfaite résignation des Turcs aux volontés de la Providence : « Dans l'incendie qui, en 1806, réduisit en cendres une grande partie du faubourg de Galata, à Constantinople, je me plaçai (dans un café) près de deux turcs qui s'entretenaient sur l'incendie, dont rien ne pouvait arrêter les progrès. Tout à coup, un des deux interlocuteurs s'aperçoit que les flammes gagnent son quartier, et, sans quitter la tasse de café qu'il tient à la main, il envoie un domestique vérifier le fait. Celui-ci revient promptement et annonce à son maître que sa maison est tout en feu. « *La chose était écrite*, répond tranquillement le Turc, je ne saurais qu'y faire ; Dieu est généreux. » Il y a peu de chrétiens capables d'une pareille résignation.

§ XV. *Proverbes persans.*

La Perse, appelée *Iran* dans l'antiquité, tire son nom, suivant les poètes, de Persée, fils de Jupiter et de Danaé ; voilà pour le fabuleux. Suivant la plupart des géographes, elle le tire de la province de *Fars* ou *Pars*, dont la capitale est Schiraz, si renommée par l'excellence de ses vins, et dans laquelle se trouvent les belles ruines de l'ancienne Persépolis. Quelques commentateurs ont pensé que le nom de ce vaste empire pouvait venir également du mot *paras*, qui signifie un cavalier, les Persans ayant toujours été renommés par leur habileté dans l'art de l'équitation. La Perse est partagée en deux parties distinctes, l'orientale et l'occidentale ; elle est traversée, dans sa longueur, par le Mont-Taurus,

et se trouve dans la zône tempérée, mais dans le voisinage de la zône torride, ce qui fait que la chaleur y est souvent insupportable. La population primitive de la plus grande partie de la Perse paraît avoir été indigène, et être la tige de toutes les nations scythiques. C'est le sentiment d'un grand nombre de savans distingués.

« Les Persans, dit M. Beauchamp dans son Voyage en Perse, sont les Français de l'Asie. Cela se remarque à leur marche vive et légère, à leur volubilité à parler une langue douce et sonore, à la fécondité de leurs complimens, à leur plaisir à dire des riens, à la forme pincée de leurs habits, enfin à une finesse d'esprit qui les assimile aux Français. » Quoique fiers, ils sont généralement polis et hospitaliers; mais on les accuse d'être tant soit peu intéressés. Doués d'un tempérament sanguin, ils sont enclins à la volupté, à un goût désordonné pour le vin, quoiqu'il soit défendu par leur religion, à la colère et surtout à la jalousie, qu'ils poussent à l'excès, comme les Turcs et les autres peuples orientaux. La révolution opérée par *Nadir-châh* (*Thahmâs-Couly-Khân*) en 1736, et les dissentions civiles, ont contribué à répandre sur le caractère national une teinte de cruauté qui dépare un peu les belles qualités attribuées aux Persans, ce qui ne s'accorde pas avec le sentiment du savant voyageur Olivier, qui a observé que le caractère dominant des Persans, malgré leurs guerres civiles, est la douceur et l'humanité.

Le sang est généralement beau en Perse : dans quelques provinces, le teint des habitans est olivâ-

tre, mais dans la plupart des autres les habitans sont très-bruns. Ils sont assez communément replets: ils ont les cheveux noirs, le front haut, le nez aquilin, le menton large et la coupe de la figure ovale. La beauté des femmes persannes consiste à avoir la taille moyenne et mince, les cheveux, les sourcils et les yeux noirs, et ceux-ci ornés de longues paupières, de petites mains, et le tissu de la peau très-fin : bien différens des Turcs, qui s'attachent plutôt aux formes massives qu'aux formes élégantes, les Persans préfèrent dans les femmes les tailles déliées et élancées. Lorsqu'ils veulent vanter la prestance d'une jeune beauté, ils la comparent à un cyprès. Quand ils veulent donner des preuves de leur amour à leurs maîtresses, ils se brûlent en différens endroits du corps, et font des ouvertures à leurs habits pour les leur montrer. Les femmes, de leur côté, leur envoient des rubans de soie pour leur témoigner qu'elles sont sensibles à ces preuves de tendresse, et les amans les emploient à couvrir les parties affligées. Les Persans sont forts, robustes, propres aux exercices militaires ; ils aiment beaucoup à s'allier avec les Géorgiennes et les Circassiennes. Les hommes faits se rasent la tête et portent de longs bonnets cramoisis; ils ont pour principe d'hygiène de se tenir la tête très-chaudement, en sorte qu'il n'ôtent jamais leur coiffure en signe de respect, même devant le roi. Leur barbe est un objet de prédilection, et ils l'entretiennent avec un soin minutieux. Les jeunes gens laissent croître de chaque côté de la tête un bouquet de cheveux et font monter leur barbe jusqu'aux tempes. Leur ha-

billement est fort simple et commode; ils ont sur la peau une chemise de mousseline, sur la chemise un habit qui descend plus bas que les genoux, et qui est retenu par une ceinture, et sur le tout une robe ouverte un peu plus courte. Toutes les étoffes employées à l'habillement des gens riches sont magnifiques et brodées en or et en argent. Les plus grands seigneurs portent des bonnets fourés, et, comme ces bonnets sont presque tous rouges, les Turcs appellent les Persans *Kisilbasch*, têtes rouges. Leurs souliers ou pantoufles sont ordinairement de couleur verte; ce qui offense singulièrement les Turcs, c'est de voir que les Persans ont à leurs pieds la couleur que Mahomet portait à la tête, mais les Persans se moquent de l'estime superstitieuse que les Turcs font de la couleur verte. Les femmes entourent leurs têtes de morceaux d'étoffes de soie de différentes couleurs. Leurs robes sont plus courtes que celles des hommes, et leur habillement diffère peu de celui de ces derniers. Elles savent habilement relever leur beauté avec du fard et des cosmétiques, et elles font surtout un grand usage de surmèh et de poudre d'antimoine, qui donnent aux yeux une expression de langueur voluptueuse, sans toutefois en amortir l'éclat. Elles se passent, comme cela se pratique dans beaucoup de contrées du levant, des anneaux par le cartilage du nez, qu'elles percent avec des aiguilles. Lorsqu'elles vont en voyage, elles se font porter sur des chameaux dans des *caschaves*, ou grands paniers couverts qui sont suspendus de chaque côté du bât du chameau. Les femmes sont, en Perse, les premières esclaves

de leurs maris ; elles les considèrent comme leurs maîtres, leurs protecteurs et leur appui; elles n'en parlent jamais qu'avec respect et les traitent de *seids* ou seigneurs. L'usage des bains est très-commun en Perse; et il est d'autant plus nécessaire, à l'un et à l'autre sexe, qu'ils changent rarement de linge: aussi leurs ablutions sont-elles très-fréquentes.

Les Persans mangent deux à trois fois par jour. Ils déjeunent avec du café; ils dînent vers onze heures avec des fruits, du lait et des confitures, dont ils sont très-friands. Le souper, à l'exemple des anciens Grecs et des Romains, est leur repas le plus substantiel. Ils mangent des gâteaux de riz et de fleur de farine pétris très-minces, afin qu'on puisse les rompre avec les doigts ; car ils regardent comme une chose abominable de couper, soit du pain, soit toute espèce de mets dès qu'il est servi. Leurs plats ordinaires sont de viande de mouton ou de volaille cuite à l'excès. Il mangent fort vite et sans cérémonie. Seulement, lorsqu'un vieillard parle, quels que soient ses moyens, son état et son rang, on l'écoute avec une scrupuleuse attention. Les Persans sont d'une propreté remarquable sur leurs personnes et dans leurs maisons. Ils la poussent même si loin, que le peuple se plaît à insulter les étrangers, qu'il regarde comme impurs. Ils subissent l'opération de la circoncision que leur religion ordonne, mais ils ne la pratiquent point sur l'autre sexe, comme le font les Arabes. En fait de cérémonies, ils ne le cèdent à aucun peuple. Ils s'inclinent profondément, et laissent retomber leurs bras en saluant. Lorsqu'ils s'informent de la santé

de quelqu'un, ils lui demandent des nouvelles de l'état de sa cervelle. Respectueux envers leurs supérieurs, ils sont polis et obligeans envers leurs inférieurs, et surtout envers les étrangers, auxquels ils présentent des tabourets, pour leur épargner l'embarras de s'asseoir, comme ils le font, les jambes croisées. On peut dire que, dans ces procédés généreux, ils sont dirigés par leur penchant naturel à obliger, et par de doux sentimens du cœur, et qu'ils ne partagent point ces préjugés religieux et ce fanatisme aveugle qui exercent un empire si absolu sur l'esprit des autres peuples mahométans.

L'hospitalité est chez eux en grande recommandation; ils pratiquent cette vertu dans l'intérieur de leur famille avec une satisfaction qui leur fait dire, en manière de proverbe, que *chaque mets qu'un étranger partage avec eux vaut à leur maison une bénédiction du ciel.* Ils vous accueillent fréquemment avec ces mots : *Be khânei ma techrif bekun*, viens visiter ma maison. Ce serait leur faire un affront que de les quitter sans avoir fumé ou pris quelques rafraîchissemens avec eux. L'amitié des Persans est un lien indissoluble; ils la préfèrent même aux nœuds formés par le sang et par la parenté. A en juger par leur contenance et leurs manières réservées, on pourrait les croire chastes et amis de la pudeur; mais tout cet extérieur modeste n'est qu'un voile qui couvre leur impudicité et leurs dissolutions. Il n'y a pas de ville dans la Perse, à l'exception d'Arbebil, où il n'y ait des courtisannes et des lieux de débauche sous la protection des magistrats.

Les Persans aiment beaucoup à fumer du tabac dans un cylindre recourbé dont la base pose dans un petit bassin d'eau fraîche, afin de savourer l'odeur de cette plante, qui perd, par ce moyen, toute son acrimonie. La parure et les équipages brillans sont les principaux objets de leur recherche et de leur vanité. Ils sont, comme les Parthes, leurs ancêtres, très-adroits à tirer de l'arc ainsi qu'à manier des armes. Ils ont un goût prononcé pour les combats des bêtes sauvages, pour la chasse au vol, et pour les exercices des bateleurs et des danseurs de cordes. Les jeux de hasard sont les amusemens de leur société privée. Ils se livrent également aux charmes de la conversation, et ils y emploient des formules de politesse si recherchées et si hyperboliques, ils s'épuisent en protestations de services si magnifiques, qu'un étranger qui ne serait point au fait de la vivacité de leurs démonstrations, pourrait s'imaginer qu'un Persan est prêt, pour l'obliger, à lui sacrifier sa fortune, ses intérêts les plus chers et sa vie; mais ce sont des formules, pour ainsi dire, obligées, et que détermine la nature de leur gouvernement despotique; on s'y familiarise au bout de peu de temps; ils mettent, d'ailleurs, beaucoup de réserve dans leurs relations. Une conversation libre et sans contrainte est une chose inconnue en Perse, chacun ayant, pour ainsi dire, dans sa tête la tradition du proverbe qui dit *que les murs ont des oreilles*. Ils se contentent de citer à tous propos des vers et des passages entiers des poètes persans les plus estimés, d'Hâfiz, l'Anacréon de l'Orient, de Saadi et de Jami; et cet usage

est répandu depuis la plus basse classe jusqu'à la plus relevée. Ils mettent beaucoup de délicatesse dans les égards que l'on se doit réciproquement dans la conversation; toute leur attention est donnée à celui qui a la parole, jamais ils ne l'interrompent; ils excellent dans l'ironie et dans les réparties fines, que la tournure et la facilité de leur esprit savent rendre très-agréables.

Les mariages se font, en Perse, par l'entremise des femmes, comme dans presque tout l'Orient. Quand un jeune homme veut se marier, il s'informe des qualités du corps et de l'esprit de la jeune personne qu'il désire épouser, car il ne lui est pas permis de la voir : s'il est content du rapport, il fait faire sa demande; si la recherche ne déplaît pas, on traite de la dot que doivent donner les parens du marié. Elle consiste en argent, qu'on envoie, peu de jours avant le mariage, comme une récompense au père et à la mère, du soin qu'ils ont eu d'élever leur fille; on stipule aussi une somme d'argent ou une certaine quantité de soie pour la femme, en cas de divorce. La loi permet à l'époux outragé de tuer l'adultère avec la femme, quand il les surprend en flagrant délit, et le juge récompense d'une veste neuve celui qui se venge ainsi. La polygamie est permise en Perse, mais la première épouse est la principale. Les convois funèbres se font avec peu d'ostentation, et le jour du décès est communément celui de l'enterrement; ils croient que Dieu a chargé spécialement un ange d'être pour chacun le directeur de sa mort : c'est ce qui rend le suicide fort rare, et ce qui fait qu'on

n'y connaît pas les duels. Les femmes ont coutume d'aller, le vendredi, dans le lieu où reposent les cendres de leurs proches ou des personnes qui leur ont été chères; on y voit souvent des épouses éplorées, à genoux près du tombeau d'un époux, preuve certaine, dit M. Jaubert dans son *Voyage en Perse*, que les Orientaux ne traitent pas leurs femmes aussi mal qu'on le croit communément.

Le gouvernement de la Perse est despotique, comme celui de tous les États orientaux. Quelques écrivains donnent aux monarques persans de la dernière race le titre de *Sophis*. La royauté est héréditaire; les enfans légitimes succèdent, et, à leur défaut, ceux des concubines. Par suite de quelques préceptes particuliers des lois de Zoroastre, le législateur de la Perse, les anciens Persans ne formèrent jamais une puissance maritime; les nouveaux ne sont pas plus avancés que leurs devanciers, quoiqu'ils soient en possession d'un golfe d'une vaste étendue, celui d'Ormus, de la mer d'Arabie et de la mer Caspienne et des embouchures de deux grands fleuves, l'Euphrate et le Tigre; ils ont même tant d'horreur pour la navigation, qu'ils traitent d'athées ceux qui exposent leur vie sur un élément aussi perfide que la mer.

Il y a à la cour de Perse trois charges importantes : celles de poète, de conteur et de bouffon; c'est par eux que le souverain apprend les abus de pouvoir et les vexations particulières exercées envers ses sujets. Sous le voile d'une ingénieuse fiction, ils ont l'art de lui faire entendre des vérités utiles; ainsi, en Orient, lorsque les monarques éprouvent

le besoin de savoir ce qui se passe dans leur empire autrement que par leurs ministres, ils se déguisent pour se mêler dans la foule, et pour connaître par eux-mêmes les souffiances et les vœux des peuples. L'éducation moderne des Persans, dit Pinkerton, est généralement militaire, et leurs grossières flatteries, ainsi que leurs expressions ambiguës, prouvent qu'ils ont totalement oublié le noble système de leurs ancêtres, qui commençaient à apprendre, avant tout, à leurs enfans à parler et à entendre le langage de la vérité. Ce précepte, si simple, si on l'envisage convenablement, présente des conséquences infinies; car non seulement il existe une liaison nécessaire entre la vérité de l'expression et la moralité de la conduite, mais même la duplicité atténue les facultés de l'esprit, produit des idées fausses, altère le jugement, et souille la source pure de toute moralité.

La justice, en Perse, se rend d'une manière très-sommaire; la sentence, quelle qu'elle soit, est mise sur-le-champ à exécution. La peine du larcin est communément la perte du nez et des oreilles; le vol sur les grands chemins est puni très-sévèrement; on ouvre le ventre au criminel, et on l'expose, en cet état, sur un gibet dans un des quartiers de la ville les plus passagers, et il y reste jusqu'à ce qu'il expire dans les tourmens. Cette punition est terrible, mais elle rend le vol très-rare.

La religion de la Perse est la mahométane; les Persans sont de la secte d'Ali, gendre de Mahomet. Ils ont adopté un système de croyance plus doux

et moins absurde que celui que suivent les Turcs et les Arabes; leur bon sens naturel leur a fait rejeter une foule d'idées ridicules et superstitieuses, ce qui les a fait traiter d'hérétiques par les autres musulmans, sectateurs d'Omar et d'Abubekre, qui leur donnent le nom de *schiaïs*, tandis qu'ils s'attribuent exclusivement celui de *sunnis*, ou vrais croyans. Les Persans consentent volontiers à discuter avec des étrangers les dogmes de leur religion, tandis que les Turcs regarderaient comme une véritable impiété qu'on mît en question ce qui leur est ordonné de croire. Moins infatués de la prédestination que les Turcs, qui, par suite de ce système, restent dans l'apathie et dans l'inaction, les Persans croient qu'il ne leur est pas défendu de détourner les coups du sort; et ils ne regardent pas l'activité et la prudence comme des moyens inutiles pour y parvenir.

Les Persans ont pour Mahomet la même vénération que les Turcs; mais ils font rarement les pélerinages de la Meçque et de Médine. Abbas-le-Grand, aussi adroit politique qu'habile guerrier, s'étant aperçu combien ces voyages soutiraient d'argent de la Perse, sut en dégoûter ses sujets en faisant bâtir sur le tombeau de Riga, huitième iman et fils d'Ali, mort en Perse près de Mesched, une magnifique mosquée qu'il dota de revenus considérables. Dès-lors les pélerinages de la Mecque et de Médine furent oubliés, et les Persans portèrent depuis tous leurs vœux au tombeau de Riga. Ils observent avec beaucoup de sévérité le jeûne du Ramazan, le neuvième mois de l'année mahomé-

tane; ils célèbrent la fête du petit *Bayram* ou la Pâque; ils immolent alors, de même que les Turcs, quelques moutons, en mémoire du sacrifice qu'Abraham voulut faire de son fils Ismaël; ils croient que ce fut ce dernier qui devait être immolé, et non pas Isaac. A Ispahan ils sacrifient un chameau avec de grandes cérémonies : ils prétendent que le patriarche immola un chameau au lieu d'un bélier.

Les sciences sont aujourd'hui bien déchues en Perse. La profession la plus estimée est celle de la médecine; mais elle est déparée par un mélange incohérent d'astrologie et de pratiques ridicules produites par l'empirisme. Les médecins cependant suivent assez régulièrement les préceptes de Gallien et d'Avicenne. Le principal mérite des chirurgiens consiste à pratiquer la saignée. La peste n'est point étrangère à la Perse; les maladies les plus communes sont la goutte, la petite vérole, la consomption et surtout l'ophtalmie.

Les Persans ont l'esprit vif et le jugement sain. Appliqués à l'étude, ils réussissent parfaitement dans la poésie; ils sont féconds en pensées fines et ingénieuses. Ils s'attachent aussi à l'étude de la morale, du moins quant à la théorie; ils aiment à exprimer leurs idées d'une manière sententieuse, mais qui sent l'hyperbole. Ils écrivent comme les Hébreux, de droite à gauche et sur leurs genoux, parce qu'en Perse on n'a point l'usage des tables ni des siéges. « Les Persans, dit Otter, voyageur très-estimé, ont l'esprit très-délié; ils réussissent dans les sciences, dans les arts, et généralement dans tout ce qu'ils entreprennent. Ils sont de bonne

société, civils et polis envers les étrangers. Ils aiment le vin, les fêtes, et le luxe, qu'ils ont porté aussi loin qu'aucune autre nation. Ils sont bons connaisseurs en tout, et il est difficile de les tromper : c'est ce qui fait que les juifs, qui, dans la Turquie, sont puissamment riches, sont fort misérables en Perse. »

Le langage persan est peut-être, de toutes les langues orientales, le plus vanté pour sa force, sa beauté et sa mélodie. Il est préféré pour la poésie et pour les compositions élégantes, au turc, qui est sec et dur, et à l'arabe, qui, quoique riche, est trop rempli de sons gutturaux.

PROVERBES PERSANS.

1. *C'est tous les jours fête pour lui*, ou *Tous les jours sont pour lui New-Rouz.* Ce mot en Persan signifie jour de l'an ou nouveau jour, qui correspond au 22 de mars. C'est ainsi que l'appelaient les anciens Persans. Lorsque ce jour arrive, les Persans modernes se font mutuellement de petits cadeaux, comme cela se pratique parmi nous, se livrent aux divertissemens et à la joie. Ces cadeaux se nomment *new-rouzyah* c'est-à-dire étrennes. Les Italiens les appellent *la mancia delle buone feste.* Ce fut, dit-on, un des premiers rois de Perse, nommé *Dgiemschid*, qui institua cette fête à l'occasion suivante : Faisant le tour de ses États, et étant arrivé dans l'Âderbâïdjân, il se plaça un jour sur un trône pour être vu de tout le peuple, qui, frappé de la dignité de sa personne et de l'éclat des pierreries

dont sa tête était ornée, s'écria : *New-Rouz! New-Rouz!* c'est-à-dire, c'est aujourd'hui un nouveau jour pour nous.

2. *La politesse est une monnaie destinée à enrichir non point celui qui la reçoit, mais bien celui qui la dépense.* La véritable politesse consiste à paraître persuadé que les autres sont tels qu'ils se montrent. Elle les rend contens de nous et d'eux-mêmes.

3. *S'il existe un homme sans passions, cet homme n'est pas fils d'Adam.* Il existe cependant des hommes dont les passions sont assez paisibles pour échapper aux yeux de la malignité ; ils sont, comme le flux et le reflux de la Méditerranée, presqu'insensibles.

4. *Plus on pile l'ail, plus il sent mauvais* ; c'est-à-dire, plus on tarde à arranger une affaire, plus elle devient difficile.

5. *La vie est une ivresse continuelle, le plaisir passe, le mal de tête reste.* La vie est courte pour le plaisir des sens, et longue pour les regrets et le repentir.

6. *La royauté éternelle appartient à Dieu seul.* Ce proverbe rappelle un trait de la vie de Kosrou-Perwyz, roi de Perse. Ce prince, réfléchissant sur la fragilité de la vie, qui bientôt le priverait de l'empire, disait à Chyryn, sa maîtresse : *Qu'y aurait-il de plus beau que la royauté, si elle était éternelle?* Chyryn lui répondit : *Si elle durait toujours, elle ne serait pas parvenue jusqu'à vous.*

7. *Plus on laisse de biens à ses héritiers, moins on laisse de regrets.*

8. *L'homme qui rend le bien pour le mal, ressem-*

ble à un arbre couvert de feuilles et de fruits, qui donne de l'ombre et du fruit à ceux-là même qui lui jettent des pierres.

9. *Veux-tu faire croître le mérite, sème les récompenses; spes præmii laboris est solatium,* l'espoir de la récompense soulage nos travaux.

10. *Une once de vanité gâte un quintal de mérite.* La vanité nuit à la vertu, même la plus consommée. Saadi, célèbre poète persan, se plaisait à raconter une aventure de sa jeunesse. «Je lisais le Qôran à ma famille assemblée; mes frères s'endormirent; je le fis remarquer à mon père en lui disant : *Ils dorment, et je prie.* Mon père m'embrassa tendrement, mais il me dit. *Ne vaudrait-il pas mieux que tu dormisses comme eux, que d'être si glorieux de ce que tu fais?* Je n'oubliai jamais la leçon de mon père.»

11. *Quatre choses ne doivent pas nous flatter : la familiarité des princes, les caresses des femmes, le rire de nos ennemis, et la chaleur de l'hiver, car ces quatre choses sont de courte durée.*

12. *Celui qui sème des grains est aussi grand devant Ormusd, que s'il avait donné l'être à cent créatures.* L'agriculture est encore aujourd'hui la principale profession des guèbres, les sectateurs de Zoroastre et les adorateurs du feu : ils pensent qu'elle est la plus chère à la divinité.

13. *La fortune est une échelle; autant vous montez d'échelons, autant il vous en faudra descendre : ne vous fiez donc pas à une trompeuse qui ne vous élève que pour mieux vous précipiter, et qui souvent vous laisse tomber du faîte où vous êtes parvenu, pour*

vous briser par la chute. (*Voir* le prov. italien 101). Le poète persan Saadi se rencontre parfaitement, pour cette pensée, avec ces fameuses échelles de Pittacus que ce sage consacra sur l'autel de la fortune, qu'il fit représenter à Smyrne et à Lesbos sous les traits d'une vieille femme portant sur une main un pot plein de feu et sur l'autre un vase rempli d'eau. A sa droite, il fit peindre une échelle chargée d'enfans qui montent, et à sa gauche, une seconde échelle d'où descendent d'autres enfans. Ceux qui s'élèvent paraissent infatigables et gais; l'éclair de l'espérance brille dans leurs yeux. Ceux au contraire qui reviennent à terre sont tristes et versent des larmes. D'autres enfans, un peu plus grands, placés en bas entre les deux échelles, applaudissent leurs compagnons de la droite, et se moquent de leurs camarades de la gauche. Les mêmes idées se retrouvent aux deux extrémités opposées de la terre.

14. *Baise la main que tu ne peux couper.* Les Persans, persuadés que la justice n'a d'autres règles que la volonté du prince, flattent sans pudeur l'homme puissant qui les opprime, et mettent souvent en pratique cette maxime hypocrite qui est devenue proverbiale chez eux.

15. *Lorsque le prince cueille un fruit, l'esclave arrache l'arbre.* Cette maxime de Nourschirvan veut peindre le mauvais effet de l'exemple. Les courtisans dépassent toujours le cercle des manières et des volontés des princes, par l'effet de la servilité de leur nature, qui, étant retenue en prison par la honte et la crainte de déplaire, est mise en liberté par l'exemple.

16. *Des melons d'Ispahan, sur mille il n'y en a pas un de mauvais.* Ils ne ressemblent pas aux nôtres, où sur mille à peine peut-on en trouver un bon.

17. *Les paroles des grands ne tombent jamais à terre.* Un homme puissant a cet avantage, que, s'il ne desserre pas les dents, on vante la profondeur de sa politique; s'il ouvre seulement la bouche, il n'en sort que des oracles; on s'extasie sur l'étendue de son génie.

Tous les discours sont des sottises
Partant d'un homme sans éclat ;
Ce serait paroles exquises
Si c'était un grand qui parlât.

18. *La modestie est ordinairement la compagne du mérite et des talens.* L'homme qui joint aux avantages que procurent les talens, le mérite de la modestie, ressemble à une branche d'arbre surchargée de fruits, qui courbe sa tête vers la terre. Cette comparaison ingénieuse est d'un poète persan.

19. *J'entends le bruit de la meule, mais je ne vois pas la farine.* Ou taisez-vous, répétait souvent Pythagore, ou dites quelque chose qui vaille mieux que le silence.

20. *La langue arabe est propre à flatter les hommes, la turque à les reprendre, et la langue persanne à les persuader.* Aussi, ajoute-t-on, le serpent qui séduisit Ève parlait arabe; Adam et Eve s'entretenaient de leurs amours en persan, et l'ange qui les chassa du paradis leur parla turc.

21. *Ispahan fait la moitié du monde.* Proverbe ou plutôt hyperbole dont se servent les Persans pour exalter la beauté, la grandeur de la capitale

de leur empire, à laquelle Chardin donne huit lieues de circuit, et que l'on croit avoir été bâtie sur les ruines d'Hécatompile, ancienne capitale de la Parthie

22. *Un homme peut passer pour sage lorsqu'il cherche la sagesse ; mais s'il croit l'avoir trouvée, c'est un sot.*

23. *Se fier à l'Othoman, c'est s'appuyer sur l'onde.* Les Persans sont convaincus que la politique des Turcs consiste à tromper, et à violer la foi jurée ; mais les Turcs pourraient leur adresser le même reproche, car il n'y a pas de nation qui se fasse moins de scrupule de se jouer de la bonne foi et de la sainteté des traités que les Persans. Ils font plus, ils se font gloire de leur duplicité.

24. *Quiconque arrive en bonne santé à Ispahan, n'y saurait tomber malade.* L'air sain qu'on respire dans cette ville et aux environs a motivé le proverbe.

25. *L'ignorance est une rosse qui fait broncher celui qui la monte, et qui fait rire de celui qui la mène.*

26. *Trois motifs portent à rechercher le monde : les honneurs, les richesses et les plaisirs. Vivez retiré, vous acquerrez de l'honneur ; contentez-vous de ce que vous possédez, vous voilà devenu riche ; méprisez le monde, vous aurez atteint le vrai plaisir, qui est le calme.*

27. *Le palais de la santé est le palais de la mort.* Les hôpitaux sont très-nombreux en Perse, et sont appelés *palais de la santé*. Mais les *mollahs* qui les déservent sont si cupides et si intéressés, qu'ils

refusent aux malades les secours les plus nécessaires, ce qui a donné lieu au proverbe.

28. *Le don d'un homme généreux est un vrai présent, le don d'un homme intéressé est une demande.*

29. *Une femme coquette ressemble à l'ombre qui marche avec vous : si vous courez après, elle vous fuit; si vous la fuyez, elle vous suit.*

30. *Quoiqu'un ghiaber allume le feu cent ans durant, s'il vient à tomber une fois dedans, il ne laisse pas que de se brûler.* Ce proverbe signifie qu'il faut se soumettre à ce que le destin a ordonné et subir tout ce qui est inévitable; c'est une suite du système de la prédestination, qui n'est cependant pas, chez les Persans, un préjugé aussi enraciné que chez les Turcs. Le mot de *ghiaber* est le même que celui de *ghiaour*, employé par les Turcs pour désigner les adorateurs du feu, car la langue turque est presque aussi commune en Perse que le persan même. Il y a encore aujourd'hui de ces *ghiabers* en Perse; ils sont extrêmement attachés à leur superstition. Les Arabes appellent ces idolâtres *mainsi*, c'est-à-dire *mages*, parce qu'ils retiennent encore l'ancienne religion des mages, et leur adoration du feu. On les appelait *parsis* dans l'empire du Mogol : ce mot dénote bien leur origine persanne.

31. *Quand Schiraz était Schiraz, le Caire n'était que son faubourg.* Quelques historiens prétendent que l'ancienne enceinte de Schiraz comprenait plus de douze lieues. Cette immense étendue a donné lieu à la comparaison et au dicton populaire en usage en Perse.

32. *Qui brûle en plein midi des essences précieuses, manquera bientôt d'huile commune pour brûler pendant la nuit.* Image de la prodigalité.

33. *L'aumône est le sel des richesses; sans ce préservatif, elles se corrompent.*

34. *La patience est un arbre dont la racine est amère, et dont les fruits sont très-doux.*

35. *La plus saine nourriture est celle qu'on obtient par ses peines.* Cette maxime se trouve dans le Qôran. Les mahométans soutiennent que l'usage des biens administrés par les *sedres*, ou grands pontifes des musulmans de Perse, et appartenans aux mosquées ou aux églises, doit être interdit à tous ceux qui peuvent se procurer par leur travail une subsistance honnête, conformément à la maxime du Qôran.

36. *Si la poule veut chanter comme le coq, il faut lui couper la gorge.* Ce proverbe, conforme au génie empoulé et hyperbolique des Orientaux, nous apprend qu'il n'est pas permis aux dames persannes de cultiver la poésie; cependant la défense, toute sévère qu'elle est, n'est point prise au pied de la lettre.

37. *Le monde est semblable à un vieux château à demi-ruiné et bâti sur le courant rapide d'un torrent qui en emporte sans cesse quelque pièce : c'est en vain qu'on pense le réparer et le rétablir avec une poignée de terre.*

38. *Si tu veux trouver dans le monde une véritable grandeur, fais-toi Nakschibendi, car on ne saurait trouver de modèle plus parfait d'un serviteur de Dieu.*

Cette sentence proverbiale se tire de ces vers persans :

Gher hakiki iahi der gehan bulendi
Nahschihendi kium Nakschibendi.

Ce Nakschibendi est le fondateur de l'ordre des derwichs ou des mevelavites. Ce fut le maître de l'émir Ebrbuhar, regardé comme un saint en Turquie, et fondateur de l'ordre des Ebrbuharistes, remarquable par son austérité; on leur donne aussi le nom de *Nakschibendis*. Ils ne se croient point obligés, comme les autres musulmans, d'être *haggis*, c'est-à-dire de faire le pélerinage de la Mecque, prétendant que la pureté de leurs âmes et leurs visions séraphiques les rendent aussi capables de voir la *Caabah* (maison carrée ou temple de la Mecque) que s'ils étaient dans ce saint lieu.

39. *Le monde est un pont, hâte-toi de le traverser; mesure et pèse tout ce qui se trouve sur le passage, tu verras que le mal environne le bien et le surpasse.*

40. *L'homme est la plus parfaite de toutes les créatures, et le chien une des plus viles : cependant le chien reconnaissant l'emporte sur l'homme ingrat.* Le chien est regardé comme immonde par les mahométans. Le chien des sept-dormans est le seul pour lequel ils conservent une très-grande vénération. Anciennement, en Perse, on punissait du bodoveresté celui qui battait un chien, le blessait ou lui ôtait la vie, c'est-à-dire qu'on coupait tous ses membres par morceaux. Le chien était regardé alors comme le gardien et le protecteur des troupeaux contre les ravisseurs et les bêtes féroces. (*Voyez Histoire de la religion des anciens Perses,* par Henri-Lord.)

41. *Il vaut mieux avoir des douleurs que des remords.*

42. *Jouis, voilà la sagesse; fais jouir, voilà la vertu.*

43. *Les grands besoins naissent des grands biens, et souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque est de s'ôter celles qu'on a.*

44. *L'arbre de la générosité porte sa cîme jusqu'aux cieux; quiconque veut goûter du fruit délicieux de cet arbre, ne doit pas avec la faux de l'avarice, le couper par le pied.*

45. *Si l'on mène un âne à Jérusalem et à la Mecque, il retourne toujours un âne, sans avoir gagné les pardons : Simia semper et ubiquè simia.*

46. *Ce qui distingue un homme d'esprit d'un sot, c'est, dit-on, qu'un sot se flatte lui-même, et qu'un homme d'esprit flatte les autres; mais c'est sottise encore de flatter les autres : ce qu'on y gagne quelquefois ne vaut jamais ce qu'on y perd.*

47. *Le diamant tombé dans un fumier n'en est pas moins précieux, et la poussière que le vent élève jusqu'au ciel n'en est pas moins vile.*

48. *Le feu d'enfer ne peut jamais brûler un beau visage.* Un beau visage s'entend toujours, chez les Persans, d'un homme de bien; de même un visage noir signifie un méchant homme. Cette expression des Persans a beaucoup d'analogie avec celle dont les Romains se servaient pour rendre la même idée. (*Voir* le proverbe latin 84.)

49. *L'ignorant dans le sein des richesses ressemble à un vase de terre dont l'extérieur est doré; le savant dans l'indigence est comme une pierre précieuse enchâssée dans un vil métal.*

50. *Un âne qui porte sa charge vaut mieux qu'un lion qui dévore les hommes.*

51. *Dix pauvres dormiront tranquillement sur une natte, et deux rois ne sauraient vivre en paix dans un quart du monde.*

52. *La compassion pour les méchans est une injure pour les bons; et rien ne porte plus d'atteinte à la vertu, que l'indulgence pour le crime.*

53. *Chaque feuille d'un arbre vert est, aux yeux du sage, un feuillet du livre qui enseigne la connaissance du créateur.*

54. *Celui qui creuse dans le chemin d'un autre un puits pour l'y faire tomber, s'ouvre souvent, par son imprudence, un chemin sous terre pour s'ensevelir.*

55. *Le vrai sage est celui qui apprend de tout le monde.*

56. *Deux choses sont inséparables du mensonge : beaucoup de promesses et beaucoup d'excuses.*

57. *Malheur à la nation où les jeunes gens ont déjà les vices des vieillards, et où ceux-ci retiennent encore tous les travers de la jeunesse.*

58. *Le corps de l'homme,* dit un philosophe à des railleurs qui lui reprochaient sa difformité, *doit être considéré comme un fourreau dont l'âme est le sabre; c'est le sabre qui tranche, et non le fourreau.*

59. *Dans la mer il est des biens sans nombre, mais si vous cherchez la sûreté, elle est sur le rivage.* C'est la même pensée que celle d'Horace :

Littus ama, altum alii teneant,

« Attache-toi au rivage, laisse les autres courir la pleine mer. » Habitans des îles, disait le sage Pit-

tacus, restez chez vous, rien de plus inconstant que la mer.

60. *O toi! qui jouis d'un doux sommeil, pense à ceux que la douleur empêche de dormir. O toi! qui marches lestement, aie pitié de ton compagnon qui ne peut te suivre. O toi! qui es opulent, songe à celui que la misère accable.*

§ XVI. *Proverbes des Orientaux et des Indiens.*

La dénomination d'Orientaux s'applique plus spécialement aux Arabes, aux Turcs et aux Persans, mais elle peut s'étendre à certains peuples des contrées comprises dans l'Indostan. J'ai rassemblé dans ce paragraphe les proverbes et les adages qui émanaient de l'esprit de ces peuples, et qui, ne se rattachant pas à la morale de chacun en particulier, constituaient des maximes générales, communes aux Orientaux et aux Indiens orientaux, dont je tracerai succinctement les mœurs et le caractère, après avoir donné quelques notions pour compléter le tableau des mœurs des premiers.

De tous temps, chez les Orientaux, quand le mari admet sa femme à sa couche, celle-ci n'y entre que par le pied du lit, dont elle soulève modestement la draperie pour marquer sa soumission parfaite et son entière dépendance. Cette coutume n'a lieu que chez les personnes d'un rang élevé, comme anciennement parmi les gymnosophistes. Quelques familles turques d'une antique origine observent encore de nos jours ce cérémonial recommandé par le Qôran.

La lycantropie, cette maladie singulière de l'imagination qui persuade qu'on est transformé en loup, est très-commune en Orient. Les convulsions sont fréquentes chez les Orientaux, non-seulement dans l'état de maladie, mais même dans l'état de santé, à la simple récitation d'un discours ou à la vue d'un objet. Des hommes dont la fibre est naturellement sèche, et dont le corps est décharné, doués d'une grande sensibilité de nerfs et d'une grande souplesse dans les muscles, des hommes dont le sang est si vif et l'imagination si ardente, ne sauraient manquer de véhémence dans leurs actions comme dans leurs gestes. Les Orientaux expriment par des cris, par l'élévation des bras et par un ébranlement général de toute la machine, leurs sensations, souvent occasionées par des choses qui ne seraient pas de nature à nous émouvoir un moment, et à altérer le moins du monde notre tranquillité. La jalousie est la passion dominante des Orientaux; il est à peu près probable que c'est elle qui leur a suggéré le cruel expédient de la castration, pour s'assurer de la chasteté des femmes. L'idée première de cette barbarie est attribuée par Ammien Marcellin à Sémiramis, qui en agit ainsi, dit-il, pour éviter les suites désagréables de son incontinence. Il faut croire alors que ces malheureux n'étaient mutilés qu'à demi. (*Voy.* le proverbe latin 110.) Les femmes en Orient ne sont rien moins que chastes. Elles n'ont pas moins de lubricité que de pudeur; ce qui fait bien voir que la pudeur et la chasteté sont deux choses si différentes, que telle femme qui ne laisserait pas voir

son bras nu, peut brûler au fond du cœur d'une flamme adultère. La pudeur est une vertu fondée sur l'exigence de l'honnêteté publique; la chasteté est une vertu intime que définit bien cette réponse de Livie, devant laquelle des hommes nus s'étaient présentés par hasard, et que le sénat voulait punir. Cette princesse s'y opposa en disant : *Des hommes nus ne sont que des statues pour des femmes chastes.*

Les Romains considéraient les Indiens comme une race indigène. La sagesse et l'excellence de la morale de l'Orient sont connues dès les temps les plus reculés, et célébrées dans le Livre des Rois. L'ancienne population de l'Inde était partagée en quatre castes, d'après l'ordre de *Brahma*, qui, suivant les Indiens, créa le monde, et dont les bramines ont substitué le culte à celui de *Boudha*, objet de la vénération des anciens Indous : 1° les philosophes et les prêtres, nommés *bramines;* 2° les magistrats et les soldats; 3° les agriculteurs et les marchands; 4° les artisans et les domestiques, car il n'y avait pas alors d'esclaves dans l'Inde. Aucun individu de l'une de ces castes ne pouvait passer dans l'autre, et chacun était tenu d'exercer la profession de ses pères. Il était défendu de se marier dans une autre caste que la sienne; celui qui violait ces lois était dégradé et désigné sous le nom de *paria* ou *chandala*. Ce terme, aux yeux des Indous, comporte le dernier degré d'abjection. Ces parias sont pour l'ordinaire pêcheurs, tanneurs ou cordonniers.

On reconnaît aisément de quelle caste est un Indien par la couleur de son visage. Les bramines

sont en général d'un jaune tirant sur le cuivre, et les castes qui vont déclinant, d'un noir luisant et toujours plus foncé. Les autres castes regardent les parias comme des hommes si vils et si méprisables, que c'est une tache ineffaçable de boire ou de manger avec aucun d'eux. Dans quelque circonstance que ce puisse être, on se déshonorerait en donnant retraite à un paria, et l'on ne doit en recevoir le moindre service. Un brame, venant à tomber malade sur un grand chemin, et ne trouvant d'assistance que celle d'un paria, aimerait mieux mourir que de se laisser approcher par un de ces hommes avilis par l'opinion. Une société d'un seul jour avec un paria attirerait infailliblement au coupable l'abandon, le mépris de sa caste, et il serait à jamais réputé aussi infâme que celui qui aurait innocemment causé son malheur.

Le gouvernement, dans presque toutes les contrées de l'Inde, était monarchique, mais limité par les priviléges inviolables attachés aux castes. Les bramines formaient une espèce d'aristocratie dont la prééminence était généralement reconnue; ils étaient consultés dans les occasions les plus importantes par le souverain, dont la personne était sacrée et inviolable. On ne pouvait répandre son sang, même pour se venger des crimes les plus odieux commis par lui. Il était propriétaire foncier de toutes les terres, privilége qui existe même encore, aujourd'hui, dans les grands empires d'Orient.

Les anciens habitans de l'Inde vivaient principalement de riz, comme font aujourd'hui les Indous. Ils n'avaient point de lois écrites. Les procès se ju-

geaient d'après les simples règles de l'équité. Le premier code de jurisprudence indienne fut publié par Akbar, assisté des conseils du fameux visir Aboul-Fazel. Ce code fut nommé *Ayin-Akbary*. La religion des Indous se trouve assortie aux diverses occupations des quatre castes que nous avons désignées plus haut. 1°. Les *brames* ont été produits par la bouche, symbole de la sagesse ; leurs fonctions consistent à prier, à lire et à instruire les hommes. 2°. Les *Chéhtêrrées* sortent des bras : ils sont chargés de porter les armes, de combattre et de gouverner. 3°. Les *Bices* proviennent du ventre ou des cuisses, emblême de la nourriture : c'est à eux de pourvoir aux besoins de la vie par les travaux de l'agriculture, par l'industrie et le commerce. 4°. Les *Souders* tirent leur origine des pieds : la nature les a condamnés à travailler et à servir. Les Indiens, grands sectateurs du polythéisme, adorent des divinités dont les attributs ont une grande analogie avec ceux des divinités des anciens Grecs et des Romains. *Jupiter, Neptune, Éole, Mars et Vénus* sont représentés par *Agnée*, le dieu du feu, *Varoun*, le dieu des mers, *Vayou*, le dieu des vents, *Cama*, le dieu de l'amour. Ces divinités participent de la nature de celles des Grecs, c'est-à-dire qu'elles se livrent aux désordres, à l'impureté, aux excès les plus honteux. Le culte du *Lingam* ou grand dieu, espèce de figure en pierre représentant les parties génitales de l'homme ou celles des deux sexes réunies, est encore pratiqué aujourd'hui dans toute l'étendue de l'Inde idolâtre. Cette divinité, dont la fable ridicule révolte la pudeur et la raison, tire

son origine de l'idée que les brames avaient de la force productrice et régénérative de la nature. Le dieu Routren, s'étant métamorphosé en *andi*, ou pénitent, pour expier le crime qu'il avait commis en tranchant une des têtes de Brahma, parcourait le monde; comme il passait un jour au bord d'un étang, il vit plusieurs femmes bramines qui puisaient de l'eau : leur beauté extraordinaire fixa son attention, au point qu'il résolut de passer quelque temps dans cet endroit. Ces jeunes femmes ne manquaient pas, suivant la coutume du pays, de venir tous les matins faire leur provision d'eau à l'étang. L'inconnu ne les quittait plus, et il les enchanta, au point qu'elles devinrent toutes éperdument amoureuses de lui, et qu'elles ne firent point difficulté de le suivre dans un bosquet voisin, où il obtint d'elles tout ce qu'il voulut. Les maris, instruits du désordre de leurs femmes, jurèrent de se venger du séducteur; ils firent contre lui le puissant sacrifice *jekiam*, dont le charme soudain fut de déraciner et de faire tomber l'instrument des plaisirs que Routren avait goûtés. Ce dieu, honteux de cette soustraction, fit un ravage terrible par toute la terre, pour se venger de l'affreux traitement qu'on lui avait fait subir. Il se consola enfin de son malheur, car le temps atténue les plus cruels souvenirs; il prit le parti de bénir les parties qui avaient été séparées de son corps, et ordonna aux races futures d'en faire des idoles et de les adorer. Ceux qui font profession d'adorer le lingam, forment une secte très-nombreuse; ils portent toujours, attachée à leur cou ou au bras, cette im-

pudique idole dans une boîte d'argent ou soigneusement enveloppée d'un linge. Tel est l'aveuglement de ces idolâtres, qu'ils aimeraient mieux perdre leur fortune et la vie que cet indigne objet de leur dévotion. Ils le lavent tous les jours en allant se baigner dans un étang; ils boivent ensuite de l'eau qui a servi à cette ablution : ils prétendent qu'elle les purifie et leur mérite, après leur mort, les délices innombrables du caïlassam ou paradis, dont Routren récompense les adorateurs de son culte. On trouve encore dans l'Inde des espèces de dévots appelés faquirs, auxquels Strabon donne le nom de *germanes* ou *hylobii*, qui, par esprit de pénitence, se soumettent à des épreuves et à des supplices si cruels, que l'idée en fait frémir et surpasse toute imagination.

Bien qu'il répugne aux Indous de verser le sang de toute créature, ils sacrifient cependant à quelques-uns de leurs dieux les animaux les plus utiles, tels que le cheval et la vache. Ils poussaient même le fanatisme plus loin : les pagodes de l'Orient étaient souillées par des sacrifices humains comme les temples de l'Occident. Tous les bâtimens consacrés au culte de la religion dans l'Inde sont désignés par le nom commun de pagodes, dont le plus célèbre est celui de *Jaggernat*, situé sur le golfe de Bengale; ils eurent d'abord la forme d'une pyramide dans laquelle la lumière n'entrait que par une petite porte; mais ensuite les Indous bâtirent des temples magnifiques et d'une vaste étendue. Ils sont devenus le séjour des bramines, qui y vivent dans une aisance à laquelle tous

les besoins sont étrangers. Les opinions des bramines tiennent beaucoup de celles de Pythagore, et l'on suppose que c'est d'eux que ce philosophe a tiré sa doctrine. Quelques sectes de ces peuples indiens nourrissent des idées de morale aussi exaltées que celles des anciens stoïciens. Comme eux, ils disent que l'homme n'est point formé pour la spéculation ou pour l'indolence, mais pour l'action; qu'il est né non-seulement pour lui, mais encore pour ses semblables; qu'en conséquence le bonheur de la société dont il est membre, ou autrement celui de l'univers, doit être son principal objet; qu'il ne doit songer qu'au motif et non pas à l'issue de ses actions, et que les événemens qui ne dépendent pas de lui, fussent-ils malheureux ou prospères, il peut, lorsqu'il croit ses intentions pures, jouir de sa propre approbation qu'elle seule constitue la véritable félicité, qui est indépendante du pouvoir de la fortune et de l'opinion des autres hommes.

Déjà même, dans les temps les plus anciens, les femmes de l'Inde se brûlaient sur le corps de leurs maris. Cette barbare coutume subsiste encore dans certaines parties de l'Inde, et surtout dans le pays de Carnate, où elle est accompagnée des plus horribles accessoires; cependant elle commence à s'y abolir. La polygamie est permise, mais une seule des femmes a la suprématie. Les cérémonies nuptiales sont accompagnées de pratiques ridicules et superstitieuses. Dans certaines contrées, les bramines ont les prémices de la virginité des nouvelles épouses, et les époux regardent même comme une

faveur particulière, et comme d'un bon augure, la peine qu'ils veulent bien prendre d'adoucir pour eux le chemin du bonheur. Au Malabar les femmes, au contraire, ne se piquent pas de garder scrupuleusement une fleur, qu'elles regardent comme honorable de laisser cueillir par le plus heureux ou le plus adroit de leurs amans.

Les Indous, ou habitans originaires de la péninsule de l'Inde, ont les formes du corps sveltes et déliées. Ils ont surtout les mains d'une petitesse extrême, et qui paraît même n'être point en proportion avec le reste du corps. Ils sont au-dessus de la taille moyenne. Le teint des habitans du sud est plus sombre que celui des habitans du nord, et l'on a observé que les Indiens natifs sont plus bruns que les mahométans, qui tirent leur origine de la Tartarie et de la Perse. Les Indiens sont doux et paisibles dans le commerce de la vie : ils se font même remarquer par des attentions délicates. Jamais ils n'interrompent toute personne qui parle; ils attendent patiemment qu'elle ait fini, après quoi ils lui répondent avec autant de calme que de déférence. C'est un usage dans tout l'Indostan d'honorer celui qui rend visite en lui présentant *du betel* à mâcher, et en lui versant un peu d'eau de rose sur la tête et sur ses habits. Il résulte du mélange que l'on fait des feuilles du betel avec la noix d'arrek, espèce de muscade, que les Indiens ont les lèvres teintes d'une couleur rouge foncée; on ajoute quelquefois à cet ingrédient du cachou parfumé, que les Indiens estiment beaucoup, parce qu'il excite à la volupté. L'effet du betel est de pro-

voquer la salive en abondance, de conserver les dents, de rendre l'haleine agréable et d'échauffer l'imagination. Aussi les dames indiennes invitent-elles beaucoup les Européens à faire usage du betel. Les Indiens portent de longs habits de mousseline, des turbans de même tissu et des anneaux aux oreilles. Les grands laissent croître leurs ongles jusqu'à une longueur excessive; c'est parmi eux une marque de dignité, et une preuve qu'ils n'ont pas besoin du travail de leurs mains pour vivre. Ils teignent ces ongles de différentes couleurs et le plus souvent en rouge. Il n'est donc pas étonnant que les Indiens attribuent cette beauté à leurs dieux.

Les filles consacrées aux pagodes et celles dévouées aux plaisirs publics, et connues sous le nom de *mongamy* ou bayadères, sont richement parées. Ces dernières assistent ordinairement aux cérémonies nuptiales; elle en font même le principal ornement. Leur fonction est de danser devant le palanquin qui porte les nouveaux époux, en s'accompagnant de leurs *gomgoms* ou petits tambours. Ces filles vivent en communauté, sous la direction de quelques vieilles femmes; elles ne peuvent refuser qui que ce soit pour un prix fixe et assez modique. Les Européens sont les seuls qu'elles mettent à contribution. Leur aversion pour eux leur fait faire infraction à leur désintéressement habituel. Elles mettent en usage tout ce que l'art a de plus séduisant pour plaire; elles aiment les fleurs et les parfums avec passion. On prétend même qu'elles parent secrètement leur sein d'un collier de fleurs

appelées *mogri*, dont l'odorat, dit-on, excite à la volupté. La seule chose qui puisse les défigurer aux yeux des étrangers, c'est qu'elles suspendent à leurs narines un anneau ou une perle enchâssée. Mais ces sirènes mettent tant d'art à relever leur beauté naturelle, qu'on s'accoutume bientôt à cette parure singulière. Elles n'ont rien de cette impudicité grossière et de cette effronterie révoltante que l'on reproche avec raison aux courtisanes européennes.

L'Indou, n'est que faiblement soumis à l'influence des passions. Le perpétuel usage du riz, sa principale nourriture, lui fournit peu de substance. L'habitude de se marier de bonne heure, avant quatorze ans, affaiblit sa constitution : il voit à trente ans sa vie décliner, et la beauté de sa compagne s'effacer à dix-huit. L'Indou est excessivement sobre ; il s'abstient non-seulement de liqueurs enivrantes, mais même de toute nourriture animale. Les fanatiques mortifications qu'il s'impose, et qui vont jusqu'à la perte volontaire de la vie, prouvent que nul part l'égarement de l'esprit humain n'a été porté si loin. Il croit, comme le Turc, à la prédestination ; lorsqu'un enfant vient au monde, on consulte les astrologues sur ses destinées. Ce préjugé rend l'Indou peu irritable ; il considère le malheur comme une loi du destin, et s'y résigne. Étranger à tout exercice du corps et de l'esprit, il a pour maxime favorite : *qu'il vaut mieux être assis que debout, être couché qu'assis, dormir que de veiller, et que la mort est préférable à tout.* Il est doué d'un caractère égal et persévérant ; il a peu de besoins, qu'il peut d'ailleurs satisfaire avec facilité, grâce à la fé-

condité du sol de son pays; il éprouve tout aussi peu de désirs, grâce à la constante douceur du climat, à l'empire de l'habitude et à l'influence de l'éducation religieuse.

La morale des Indous est très-pure ; elle est renfermée en dix préceptes. Ce sont dix péchés à éviter; péchés divisés en trois espèces, savoir : en péchés *du corps, de la parole et de la volonté*. Frapper, tuer son prochain, le voler, violer les femmes, sont les péchés *du corps*; dissimuler, mentir, injurier, sont les péchés *de la parole;* ceux *de la volonté* consistent à souhaiter le mal, à regarder le bien des autres avec envie, à n'être pas touché des misères de son prochain. «Ces dix commandemens, » dit M. Collin de Bar (Histoire de l'Indostan,) font » pardonner tous les rites ridicules dont ils sont » pour ainsi dire environnés; car si les rites ne di» visent que trop souvent le genre humain, les pré» ceptes de la morale l'unissent en une seule famil» le. » La décence est une vertu des Indous, quoique la plupart des figures représentées dans leurs temples soient de la plus grossière obscénité.

On croit que l'ancien langage de l'Indostan était le sanscrit, idiôme de première origine, perfectionné, et que sir William Jones compare avec le grec et le latin.

PROVERBES ORIENTAUX.

1. *Quiconque croit pouvoir contenter ses désirs par la possession des choses qu'il souhaite, ressemble à celui qui veut étouffer du feu avec de la paille.*

2. *Ne méprisez jamais personne; regardez celui qui est au-dessus de vous comme votre père, votre semblable comme votre frère, et votre inférieur comme votre fils.*

3. *Les monarques de l'Asie sont encore plus effrayés de la plume d'Aboul-Fazel, que de l'épée d'Akbar.* Akbar, qui régnait à Delhi dans l'Indostan en 1556, eut pour ministre le sage et savant cheik Aboul-Fazel, qui contribua beaucoup à la gloire de son règne, et qui, pour mettre son souverain à même de bien connaître son empire, ordonna à tous les gouverneurs, de lui envoyer le tableau le plus détaillé de leurs provinces. Ce vezyr en fit un recueil qu'il présenta à son maître sous le nom *d'aiin Akbari*, c'est-à-dire miroir d'Akbar. La réputation d'Aboul-Fazel fut si grande dans tout l'Orient, qu'elle avait donné lieu à ce proverbe. Il serait à désirer qu'on en pût dire autant de tous les ministres.

4. *L'aumône du riz est sans contredit la plus estimée, mais la douceur de la parole la surpasse.* Le riz remplace le pain chez les Orientaux. On se fait beaucoup d'amis, par la douceur du discours.

5. *Quand il ne s'agit que d'un petit ouvrage, pourquoi prendre une pique tandis qu'il ne faut qu'une aiguille?*

6. *Les amis intéressés ressemblent aux chiens des places publiques, qui aiment mieux les os, que ceux qui les leur jettent.*

7. *Il vaut mieux battre le fer sur une enclume, que de rester debout devant un prince les bras croisés*; surtout que d'enfermer des riens dans de grandes paroles, de vendre au poids de l'or une once de fu-

mée, et de distiller avec art le venin d'une langue empestée pour perdre des rivaux que l'on jalouse.

8. *Dans le pays de l'amitié, l'on ne connaît pas la distance d'un lieu à un autre; rien n'est près, rien n'est loin : l'ami, quoiqu'absent, est toujours présent à l'ami par l'imagination. Si l'éloignement sépare leurs corps, la pensée réunit leurs âmes:*

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.
(La Fontaine.)

Un ami, suivant l'expression d'un poète lyrique, est la moitié de son âme, *dimidium animæ meæ.* Un seul dieu et beaucoup d'amis.

9. *Interprétez toujours la conduite de vos amis par l'endroit le plus favorable, jusqu'à ce que vous appreniez quelque chose qui lasse votre patience.*

10. *Une femme qui conduit la dépense d'une maison suivant ses revenus, donne bonne réputation à son mari.*

11. *C'est insulter, que de reprendre devant le monde.* Avoir son franc parler est sans contredit le privilége des moralistes et des philosophes; mais il faut qu'ils en usent avec mesure et modération, sans personnalités, ou du moins sous le voile de l'allégorie. Il leur est permis de se moquer des travers de leurs semblables, mais pour les corriger de leurs défauts. Tel doit être le but de leurs leçons. La morale qui n'apprend pas à devenir meilleur, n'est bonne à rien, et la philosophie qui ne guérit pas

les maux de l'âme est inutile. C'est en ce sens que Pythagore disait ordinairement, que d'ôter la liberté au discours, c'était ôter l'amertume à l'absinthe, qui, sans cette qualité naturelle, n'est plus bonne qu'à être jetée. Cette maxime lui avait inspiré une certaine sévérité qui le portait quelquefois à reprendre les fautes des autres avec beaucoup trop d'aigreur. Un malheur qu'il était loin de prévoir le corrigea de sa rigidité. Ayant repris un jour en public un de ses disciples d'une manière trop dure et trop amère, ce jeune homme, sensible à cet affront, se tua de désespoir. Pythagore, cruellement affecté de cet événement, en tira des réflexions salutaires pour le reste de sa vie. Il reconnut que la cure d'un vice est comme celle d'une maladie honteuse, qui ne doit se faire qu'en secret. Depuis cet accident, il ne lui arriva jamais de reprendre quelqu'un en présence d'un autre; il devint aussi doux et modéré dans ses réprimandes, qu'il avait été dur et sévère, et il consacra, par sa conduite, deux maximes, dont devraient se pénétrer tous ceux qui sont chargés d'instruire et de corriger la jeunesse : 1° qu'il ne faut jamais rien dire ni rien faire dans la passion et pendant le bouillonnement de la colère; 2° qu'on ne saurait balancer un instant entre le choix d'être aimé ou d'être craint. Le respect suit l'amour, et la haine accompagne la crainte.

12. *Celui qui, dans les différens événemens de la vie, se livre avec impétuosité à son premier mouvement ou qui agit avant de réfléchir, commet souvent des fautes, et s'expose à beaucoup de dangers. Le sang-*

froid et la tranquillité d'âme lui font éviter les uns et les autres.

13. *Le ciel donne de la pluie à la terre; mais la terre ne renvoie au ciel que de la poussière: c'est qu'on ne tire d'un vase que ce qu'il contient.* C'est le proverbe français: *Il ne sort du sac que ce qu'il y a dedans.*

14. *L'imagination est un vaste pays : celui qui le parcourt s'égare aisément, si la raison ne lui sert de guide.* Elle est comme la liberté, qui dégénère en licence, si elle n'est restreinte. L'imagination, disait un homme d'esprit, est une pupille qui doit rester sous la tutelle du jugement; dès qu'on l'émancipe, elle s'abandonne à mille folies qui lui méritent l'interdiction.

15. *Les hommes d'un mauvais caractère ressemblent à un pot de terre, facile à casser et difficile à rejoindre: ceux d'un bon naturel sont comme un vase d'or, qui se rompt avec peine et qu'on raccommode aisément.*

16. *Rejette les services que t'offre un homme intéressé, c'est un piége qu'il te tend; tu ne seras jamais quitte avec lui.*

17. *Le moyen de ne pas s'ennuyer dans les bonnes compagnies, est d'y dire de bonnes choses, ou de se taire et d'écouter les autres.*

18. *Que tes divertissemens ne soient point trop chers, de peur que la peine de te les procurer ne surpasse l'agrément de leur jouissance.*

19. *L'homme de bien ne conçoit jamais de haine, il pardonne même au méchant qui le maltraite. Il ressemble à l'arbre ganda* (sandal), *qui communique son odeur aromatique au tranchant de la hache du bûcheron qui l'abat.* Le sandal est un bois odorifé-

rant, dont la qualité est de rafraîchir et de déssécher. Les Persans, dit d'Herbelot (*Bibli. Or.*), l'emploient en médecine pour frotter les pieds des malades qui sont à l'agonie. Les Orientaux s'en servent aussi pour teindre les ongles et les cheveux des femmes et des enfans, ainsi que le pelage des chevaux. C'est du mot *sandal* qu'est dérivé celui de *sandalani* ou *saïdalani*, qui signifie, dans le Levant, droguiste ou apothicaire.

20. *Sois toujours pourvu du nécessaire suivant ta condition; mais ne fais pas toute la dépense que tu pourrais faire, afin que l'économie de ta jeunesse soit ta consolation dans un âge plus avancé.*

21. *Le plus près que l'homme puisse approcher du bonheur, dans la carrière de la vie, c'est de posséder la liberté, la santé et la paix du cœur.* On dit qu'un jour un monarque d'Orient promit une grande somme d'argent à ceux de ses sujets qui viendraient affirmer par serment devant lui qu'ils avaient joui d'un bonheur constant. Deux personnes se présentèrent : c'était un mari et sa femme. Ils affirmèrent qu'unis depuis long-temps par les liens du mariage, leur félicité égalait celle de l'âge d'or, et qu'ils étaient entièrement satisfaits de leur sort. *Si cela est ainsi*, dit le monarque, *et si vous êtes réellement heureux autant que vous prétendez l'être, vous ne deviez pas venir demander les richesses que j'ai offertes : mais non, vous éprouvez des besoins, des désirs, de l'ambition : allez, vous n'êtes point les êtres fortunés que je cherche, et que, selon toute apparence, je ne rencontrerai pas encore de long-temps.* On demandait à Thalès quel était l'homme véritablement heureux;

C'est, répondit-il, celui qui joint de grandes connaissances à une bonne santé.

22. *Qui croit beaucoup, beaucoup se trompe.* S'il y a de l'imbécillité à croire tout, et de l'entêtement à ne rien croire, il y a des choses claires auxquelles on ne peut se refuser sans ridicule. Celui qui croit tout indistinctement est un mauvais raisonneur; si de plus il agit mal, il est à la fois un imbécille et un méchant. On devient souvent crédule par bêtise, lorsqu'on a été incrédule par présomption.

23. *Le pain dérobé par le méchant se change en poussière dans sa bouche.* Ce proverbe oriental fut employé par Bonaparte, lorsqu'il s'entretenait avec le muphti dans la chambre sépulcrale de la pyramide de Cheops.

24. *L'affabilité est l'ornement de la grandeur : la fierté ne sied que dans l'infortune.*

25. *La piété filiale est d'un plus grand prix que tout l'encens de Perse offert au soleil; elle exhale un parfum plus agréable que les aromates dont les vents d'ouest répandent l'odeur dans les campagnes d'Arabie. Sois donc reconnaissant envers ton père, car il t'a donné la vie; et envers ta mère, car elle t'a porté dans son sein.*

26. *Il ne faut pas étendre la main si loin qu'on ne puisse la retirer sans danger.*

27. *Qui sait écouter et se taire, sait apprendre et retenir.*

28. *Le malheur ressemble à la montagne de Bember, aux extrémités du royaume brûlant de Lahor. Tant que vous la montez, vous ne voyez devant vous que de stériles rochers; mais quand vous êtes au som-*

met, vous apercevez le ciel sur votre tête et à vos pieds le royaume de Cachemire.

29. *Un monarque vraiment sensible aux besoins de son peuple, est sur son trône comme la rose sur son buisson, il est continuellement environné d'épines.*

30. *La douceur du chameau est si grande, qu'un enfant peut le conduire cent lieues loin par le licou; néanmoins, si l'enfant le conduit par un chemin dangereux, il résiste et ne lui obéit plus.* Cela fait voir qu'il faut employer la sévérité, lorsque la douceur n'est plus nécessaire.

31. *Celui qui dit* moi, *est un démon :* Les Orientaux disent encore : *Qui ne détruit pas le malheureux* moi, *ne sera jamais capable de rien de grand.* Ce mot *moi* paraissait à Pascal une expression insupportable et pleine d'arrogance. Ce *moi* est comme la rampe d'une salle de spectacle : lorsqu'elle se lève, elle laisse voir tout l'intérieur de la décoration qui était cachée dans l'ombre. Le *moi* rappelle de suite à l'esprit les qualités vraies ou fausses, petites ou grandes de celui qui fait parade de ce mot imposteur ; il découvre le fonds de son âme. *Pour moi, encore pour moi, toujours pour moi* : telle est la devise de ces éternels accapareurs de places, la plupart hommes inutiles, qui ne vivent que pour eux-mêmes, et qui privent l'État des services de gens utiles et laborieux qui valent mieux qu'eux. Platon a dit : *Nemo sibi nascitur*, il n'est pas un homme qui naisse pour lui seul.

C'est n'être bon à rien, de n'être bon qu'à soi.
(VOLTAIRE.)

Qui ne vit que pour soi, n'est pas digne de vivre.
(BOILEAU.)

On connaît ce mot du poète Colardeau, mourant, à qui Barthe, l'auteur des *Fausses Infidélités*, lisait sa comédie de l'*Homme personnel: Vous pouvez ajouter un trait au caractère de votre personnage, celui d'un ami égoïste qui lit, à son ami mourant, une comédie en cinq actes*. L'égoïste est comme l'araignée au centre de sa toile : chacun des fils qui la composent l'avertit du moment où elle doit s'emparer des mouches imprudentes qui s'y empêtrent.

32. *L'homme doit se nourrir; mais il ne suffit pas qu'il nourrisse son corps, il doit se nourrir tout entier, et surtout alimenter son intelligence, qui est la plus belle partie de lui-même.*

33. *Lorsque des sujets maltraités par des officiers subalternes ne peuvent pas faire de remontrances au souverain, parce que la trop grande autorité d'un ministre leur oppose une barrière insurmontable, leur sort est semblable à celui d'un homme pressé par la soif, qui s'approche du Nil pour se désaltérer, et qui, y apercevant un crocodile, se trouve, à la vue du monstre, dans l'impossibilité de satisfaire le besoin qui le tourmente.*

34. *Il en est du mensonge comme d'une plaie qui laisse une cicatrice après elle. On ne croit plus le menteur même quand il dit la vérité.*

35. *Il n'y a pas de maladie plus dangereuse que le défaut de bon sens.* Le bon sens, dit Amelot de la Houssaie (Notes sur la Rochefoucauld), doit être l'arbitre des règles tant anciennes que modernes : tout ce qui ne lui est pas conforme est faux.

36. *Il ne faut pas se fier aux apparences : le tambour avec le bruit qu'il fait, n'est rempli de rien.*

37. 1°. *Instruisez l'enfance, dès que son esprit devient capable d'instruction; mais ménagez sa faiblesse, et sachez vous accommoder à sa raison naissante; laissez à cette jeune fleur le temps de s'épanouir, et ne la flétrissez pas toujours en l'échauffant imprudemment dans votre sein.* 2°. *Qui n'a pas d'éducation, ressemble à un corps sans âme.* Il en est de l'éducation comme d'une serrure : si une main légère et adroite tourne la clef du bon côté, elle cède facilement et s'ouvre; si une main lourde et maladroite la tourne brusquement en sens inverse, la serrure se détraque et se fausse; toute la différence qu'il y a de l'une à l'autre, c'est que la dernière se rompt et que la première ne se rompt pas. « Une bonne éducation, dit Mably, nous fait contracter des habitudes honnêtes, et nous fournit ainsi un préservatif contre les passions. » Une mauvaise éducation peut causer la perte de plusieurs générations : elle a les mêmes suites, en fait de morale, qu'un mauvais système en fait de politique. La bonne éducation et le bon exemple sont de riches héritages, qui devraient se substituer intacts de père en fils.

38. *Le corps est fortifié par les nerfs, l'âme doit être corroborée par l'amitié.*

39. *Sois juste envers ton domestique, si tu veux t'assurer son attachement et son exactitude; que tes ordres soient raisonnables, si tu veux une prompte obéissance : homme, il a l'esprit de l'homme; la rigueur et la sévérité peuvent inspirer la crainte, et jamais l'amour.* Les bons maîtres font les bons domestiques.

Vous pouvez, par vos soins et par quelques bienveillantes attentions, tirer d'eux les plus grands avantages, ceux du moins de l'attachement et de la fidélité; ils vous paieront en temps utile des égards que vous avez eus pour eux. Sénèque, dans une de ses épîtres, dit, en parlant des serviteurs : « Souvenez-vous de ce qui arriva du temps de Marius. Les sénateurs, les gens de la première qualité de Rome, proscrits, poursuivis, obligés de se cacher, étaient réduits à garder les troupeaux ou à servir de portiers : il ne faut donc pas mépriser un homme dans l'état duquel on peut retomber un jour. » Toutes ces épreuves se sont renouvelées pendant la révolution : les hommes même les plus élevés en dignités, en naissance, ont été réduits aux métiers les plus abjects, jusqu'à balayer les rues et les égoûts, et à l'état plus humiliant encore, celui de mendier. Si quelques misérables ont trahi, dénoncé et fait périr leurs maîtres, il y en a d'autres qui ont eu la générosité de se sacrifier pour les sauver. Il faut vivre avec un inférieur comme vous voudriez qu'un supérieur vécût avec vous.

40. *La familiarité des grands est périlleuse, c'est un feu auquel on se brûle.*

41. *Celui qui veut s'avancer à la cour doit observer cinq choses : la première est de corriger le penchant qu'il peut avoir aux emportemens par la douceur et par la complaisance; la seconde, de ne pas se laisser séduire par le démon de l'orgueil; la troisième, de ne pas se laisser dominer par l'intérêt; la quatrième, d'être sincère et droit dans l'administration des affaires dont il sera chargé; et la cinquième, de ne*

pas se laisser abattre par tous les contre-temps qui lui arriveront.

42. *Les maux que nous ferons aux autres nous poursuivront, ainsi que notre ombre suit notre corps.*

43. *Les hommes font paraître de la folie en cinq occasions différentes : lorsqu'ils établissent leur bonheur sur le malheur d'autrui; lorsqu'ils entreprennent de se faire aimer par la rigueur; lorsqu'ils veulent acquérir la science au sein de la mollesse et des plaisirs; lorsqu'ils veulent se créer des amis sans faire des avances, et lorsqu'étant amis, ils ne veulent rien faire pour secourir leurs amis dans le besoin.*

44. *Un diamant avec quelques défauts est préféré à une simple pierre qui n'en a pas.* C'est ainsi qu'il faut en user dans le choix des personnes auxquelles on confère des emplois.

45. *La vertu à la fin se décèle, comme le musc se fait sentir, quelque soin qu'on prenne de le cacher.* Il n'en est pas de même de la vanité, celle-ci veut s'infiltrer partout.

46. *L'échanson de la destinée présente aux mortels une coupe remplie, tantôt d'une liqueur délicieuse, tantôt d'une liqueur plus amère que le fiel : Le sage la vide avec confiance; aussi impénétrable aux rigueurs de la fortune qu'en garde contre ses faveurs, il ressemble à un rocher contre lequel les flots irrités viennent se briser.*

47. *De tous les vices, il n'en est aucun de plus nuisible que la fureur du jeu : on ne joue d'abord que par complaisance ou par désœuvrement; on ne donne que des momens au jeu, puis des heures, puis des nuits entières; et c'est ainsi que la passion, s'allu-*

mant par degrés, dévore le temps, plus cher que l'or, et fait oublier les devoirs les plus sacrés. La ruine à ce métier est le partage du plus grand nombre. Ceux qui prospèrent aujourd'hui, demain seront dans la misère. Cependant ils triomphent; ils ne doutent plus de rien lorsqu'ils ont dépouillé quelqu'un : attendez, ils seront dépouillés à leur tour.

48. *La fortune vient les fers aux pieds; mais, lorsqu'elle se retire, elle les rompt tous par l'effort qu'elle fait pour fuir.*

49. *L'homme dépourvu de connaissances ne se fera jamais remarquer, malgré tout l'éclat de sa jeunesse, de sa beauté et même de sa naissance; il ressemble à une belle fleur qui n'a aucun parfum.*

50. *Quoique notre corps n'opère pas par lui-même la vertu, il en est en quelque sorte le soutien; il est par rapport à l'âme, ce qu'une barque est par rapport au pilote : la barque n'agit pas par elle-même, mais elle est nécessaire au pilote pour qu'il puisse agir. De même, notre corps n'opère pas la vertu par lui-même, mais il est nécessaire à l'âme pour qu'elle puisse l'opérer. Il faut donc le conserver le plus que l'on peut, pour avoir occasion de pratiquer plus long-temps la vertu.*

§ XVII. *Proverbes allemands.*

Une grande partie de l'Allemagne était comprise dans l'ancienne Gaule. Le nom de Germanie, qui lui fut donné, est moderne, et dérive probablement des mots *ger* ou *gar*, et *man*, qui, dans l'ancien celtique, signifiaient un homme courageux. Les

Germains s'appelaient plus anciennement *Teutons*. Les Allemands nomment encore leur pays *Teuchland*. L'Allemagne, du temps des Romains, était couverte de vastes forêts, ce qui rendait la population peu nombreuse; elle est aujourd'hui de vingt-cinq millions d'hommes. C'est dans Tacite, Pline, et quelques autres historiens, que l'on peut puiser les notions les plus certaines sur l'état ancien de la Germanie. Nous ne nous occuperons que des Allemands modernes en général, car les mœurs, les usages et les idiômes varient en Allemagne suivant les différens États.

Les Allemands sont grands et bien faits; ils ont communément le teint fort blanc; ils sont francs, hospitaliers, sans art et sans malice; ils ont moins de vigueur que leur stature ne le fait supposer, et plus de constance et d'application que d'activité et de génie dans ce qu'ils entreprennent. Ils sont ceux de tous les peuples européens qui ont le plus persisté dans leur naturel primitif sans y rien changer; ils ont encore la force et le courage de leurs ancêtres, la pesanteur d'esprit jointe à un travail invincible, ce qui paraît principalement dans l'exercice des sciences et des lettres. Ils sont naturellement flegmatiques; leurs sens sont difficiles à émouvoir. Un jeune Allemand, beau et bien fait, qui faisait la cour à une jeune fille, lui disait qu'il l'*aimait tout en Dieu. Eh Monsieur!* répondit-elle d'un ton doux, *commencez à m'aimer tout en diable.* Un Français aurait saisi la balle au bond, mais les Allemands ne sont pas si pressés en affaires; quand on leur parle, il faut souvent user de commen-

taires ; ils n'entendent finesse à rien. Ce n'est pas qu'ils manquent de bon sens ; ils ont même beaucoup de solidité dans le jugement, mais les saillies et les tours les plus vifs de l'éloquence ne les émeuvent pas ; ils aiment les discours francs et tout d'une pièce : ce qui est trop recherché les embarrasse ; ils s'attachent au solide, et veulent, pour ainsi dire, le toucher ; c'est ce qui fait que les Italiens disent ironiquement des Allemands, *qu'ils n'ont de l'esprit qu'au bout des doigts*. En effet, la manière d'écrire, si vive et si saillante, qui plaît tant aux Italiens, déconcerte la roideur d'un cerveau allemand ; sa marche est mesurée, et craint les moindres commotions ; se repliant avec peine dans ses concavités, il redoute de saisir trop d'objets à la fois ; les vues fines et détournées lui échappent : aussi Rivarol disait-il plaisamment de quelques Allemands réunis en société, et qui écoutaient les saillies d'une personne d'esprit : *Ils se cotisent pour entendre un bon mot*. On accuse les Allemands d'intempérance dans le boire et le manger, et peut-être avec quelque raison, ce qui doit être attribué à l'abondance des vins et des choses nécessaires à la vie que procure un sol extrêmement fertile. Les hommes et les femmes affectent de porter de riches habits, dont la mode vient d'Angleterre ou de France. Les gens de haut parage, les militaires surtout, aiment beaucoup les galons d'or et d'argent. Les bourgeois s'habillent différemment, et même d'une manière extrêmement bizarre. Le costume des femmes du premier rang, dans les cours de l'Europe, ne diffère point de celui des Anglaises

et des Françaises. Les nobles d'Allemagne passent généralement pour des gens de tant d'honneur, qu'un escroc dans les autres pays, particulièrement en Angleterre, en se disant allemand, trouve plus de crédit que les individus d'aucune autre nation.

La beauté du sang des habitans de l'Autriche supérieure est justement célèbre, principalement chez les femmes. On trouve fréquemment parmi elles des visages grecs, de grands yeux noirs, des dents superbes et des couleurs très-fraîches. C'est surtout dans la classe moyenne et dans celle au-dessous que l'on voit toutes ces qualités réunies; leur ajustement consiste en un corset de laine assez ample, et dont la taille est courte; il ne se lace pas; on le boutonne au-dessus du creux de la poitrine, de manière qu'il maintient doucement les contours du sein sans les comprimer. Les paysans préfèrent la couleur noire pour leur habillement; ils portent de grands chapeaux ronds très-lourds, des culottes très-larges, des habits très-longs à taille resserrée, et avec les manches froncées près des épaules. Les juppes de femmes descendent à peine aux genoux, et ont une infinité de petits plis. La taille courte de leurs corsets fait paraître leurs épaules très-rondes. Leurs bonnets couvrent exactement la tête, et sont garnis d'une dentelle qui va d'une oreille à l'autre.

La mise des habitans de Vienne est très-recherchée; tous les individus qu'on rencontre dans les rues sont mis très-proprement. Les simples cuisinières sont habillées en soie avec un bonnet de

brocard d'or; les femmes de chambre sont vêtues en mousseline, et ont une coiffure élégante, bien éloignée des anciens bonnets montés, qui jadis étaient particuliers à cet état. On voit les garçons tailleurs en pantalons de soie avec des souliers à rosettes. Les personnes du grand monde et de la classe moyenne sont toutes habillées à l'anglaise, costume qui est beaucoup plus cher que l'ancien. On n'a, à la vérité, qu'un habit de drap uni, au lieu d'en avoir un chamarré d'or et d'argent, mais il faut qu'il soit fin, et l'on est obligé d'en changer plus souvent. Un négligé en mousseline coûte plus cher aux femmes qu'une ancienne parure complète. Ce nouveau genre d'habillement a aussi fait disparaître toute espèce de différence entre les personnes du haut rang et celles de la classe moyenne; il est impossible de distinguer dans la rue un commis marchand, d'un jeune prince ou d'un comte. Il en est de même de l'habillement des femmes; c'est tout comme en France, où l'on ne distingue pas la femme d'un banquier d'une grisette.

Après les plaisirs de la bonne chère, pour laquelle les Allemands sont naturellement portés à faire de grandes dépenses, viennent ceux du théâtre et de la danse; c'est un goût universel et commun à tous les états. Après le théâtre, la musique est l'amusement favori des Viennois; on ne trouve nulle part autant d'amateurs de cet art et de virtuoses dans les deux sexes. Il est devenu une partie essentielle de l'éducation, surtout de celle des femmes. Le combat du taureau est le spectacle favori du peuple. Les habitans de Vienne vivent dans un

grand luxe. Ils passent une grande partie du temps dans des fêtes et dans des orgies. En hiver, quand les différentes branches du Danube sont gelées, les dames prennent l'exercice dans des traîneaux, dont les formes différentes représentent des tigres, des tritons, des cignes et des coquilles. Elles sont en habit de velours doublé de riches fourrures et orné de dentelles et de diamans. Leur bonnet est de même étoffe et très-élégant. Le traîneau est tiré par un cheval portant des panaches en plumes, des rubans et une multitude de sonnettes; un guide placé debout derrière le traîneau conduit le cheval. Comme ce divertissement se prend ordinairement la nuit, des domestiques portant des torches courent à cheval en avant des traîneaux.

La plus grande partie de l'Allemagne suit la religion réformée que Luther introduisit d'abord dans la Saxe. Cependant toutes les provinces méridionales sont demeurées attachées au culte catholique, dont la maison d'Autriche est aujourd'hui le principal soutien.

La partie teutonique de la langue allemande est originale, et n'a aucun rapport avec la langue celtique; elle est appelée haut-hollandais; elle est la langue mère de toute l'Allemagne; mais ses dialectes sont si variés, que les habitans d'une province entendent à peine le langage de ceux d'une autre. Le Saxon est regardé comme le dialecte le plus pur et le plus classique de la langue allemande. Le latin et le français sont les deux langues les plus utiles en Allemagne, quand on ignore la langue du pays.

PROVERBES ALLEMANDS.

1. *Wer A sagt, muss auch B sagen*, un engagement en fait naître un autre. Souvent on pense avoir terminé une affaire, et l'on n'a fait que lui donner une autre direction.

2. *Borgen macht Sorgen*, qui donne à crédit perd son bien et son ami. Ne prêtez de l'argent à un ami que le moins que vous pourrez, pour éviter le chagrin de le lui redemander, et pour conserver son amitié. Si vous êtes obligé de lui en prêter, considérez que vous le lui avez donné, et ne le redemandez pas, mais attendez alors qu'il vous le rende.

3. *Ist es nicht gefischet, so ist es doch gekrebset*, toujours pêche qui en prend un, c'est-à-dire, on profite toujours en faisant un petit gain, car un grand profit qui déshonore est une grande perte.

4. *Mit der linken Hand auf einen warten*, attendre quelqu'un comme les moines font l'abbé. Bien qu'un homme manque à une assemblée, à une partie de plaisir ou de table, cela n'empêche point de délibérer, de jouer ou de manger sans lui, comme autrefois les moines s'installaient au réfectoire et procédaient à leur replétion, sans attendre l'abbé ou le prieur.

5. *Fremdes Pferd und eigene Sporen machen kurze Meilen*, un cheval emprunté et des éperons à soi rendent les lieues courtes.

6. *Que chacun balaie devant sa porte, le chemin propre restera.*

7. *Trop enquérir n'est pas bon; trop savoir donne des maux de tête.*

8. *Celui dont la maison est de verre doit se garder de jeter des pierres aux autres.* Ne soyons point ingénieux à relever les fautes des autres, car elles nous avertissent qu'il peut nous en échapper de semblables, et qu'il y a toujours en nous quelque côté faible, qui peut donner prise à la médisance. Cependant il n'y a presque personne qui ne croie pécher impunément quand il peut rejeter sur un autre le reproche de sa faiblesse.

9. *Il ne faut jamais jurer, sinon de mordre ses oreilles.* Ce n'est pas le serment qui rend l'homme croyable, mais c'est le caractère de l'homme qui fait croire à son serment. La Bruyère, s'élevant avec force contre l'usage des sermens, dit de même : « Un honnête homme qui dit oui ou non, mérite d'être cru, son caractère jure pour lui. »

10. *An der Buhler Schwören soll man sich nicht kehren*, sermens en amour ne durent qu'un jour. Les sermens ne coûtent rien à celui qui veut tromper.

11. *Müssigang ist des Tunfels Ruhebank*, l'oisiveté est l'oreiller du diable. Il y a trois sortes d'oisiveté, ne rien faire, faire des riens, et ne s'occuper que de choses étrangères à son état.

12. *Guth macht Muth*, richesse donne hardiesse. Il n'appartient qu'aux riches de faire impunément des folies : *Stultitiam patiuntur opes.* Elles suivent, comme le dit Sénèque, le génie de leur possesseur : « Le bon usage des richesses, disait un moraliste, est si difficile et si rare, que si j'avais vingt ennemis,

il y en a dix-neuf que je perdrais infailliblement en les enrichissant à leur discrétion. » Les richesses n'ajoutent rien à la valeur intrinsèque de l'homme, elles ne servent qu'à mettre ses vertus ou ses vices au grand jour. C'est sur l'échelle de la raison et non sur celle de l'opinion que je mesure le degré d'estime ou de mépris que j'ai pour lui; qu'il soit simple ouvrier dans les mines, ou potentat, peu m'importe; je fais cas de la vertu modeste, je déteste le vice puissant. Sur le théâtre on ne doit pas juger, comme le fait souvent un parterre stupide, du mérite d'un acteur par le rôle qu'il joue dans une pièce, mais par la manière dont il s'en acquitte. Dans la grande scène du monde, où les rôles sont variés à l'infini, tel qui joue les premiers, est souvent moins estimable qu'un acteur subalterne. Le vulgaire, facilement épris par tout ce qui a de brillans dehors, salue un sot ou un méchant se carrant dans une voiture élégante, et ne regarde pas un homme de bien, son égal, qui chemine à côté de lui.

13. *Eichen Lob stinkt, eigen Ruhm hinkt*, la propre louange est de mauvaise odeur. Il est indécent de se louer soi-même; c'est se couronner de ses propres mains.

14. *Schönheit und Thorheit gehen oft mit einander*, beauté et folie vont souvent de compagnie.

15. *Was man in der Jugend lernet, bleibet im Alter*, ce qu'on apprend au berceau demeure jusqu'au tombeau. Les Italiens disent : *Scienza della cunna difficilmente s'annulla.*

16. *Keiner sieht seine eigene Fehler*, personne ne

voit ses propres défauts; le bossu ne voit pas sa bosse.

17. *Was man nicht halten kann, muss man laufen lassen*, ce qu'on ne peut pas tenir il faut le laisser courir.

18. *Man muss seinen verdruss nicht merken lassen*, il faut faire bonne mine à mauvais jeu. Scarron, dans une requête à la reine, se sert de cette expression proverbiale.

Scarron, par la grâce de Dieu,
Malade indigne de la reine,
Homme n'ayant ni feu ni lieu,
Mais bien du mal et de la peine;
Hôpital allant et venant,
Des jambes d'autrui cheminant,
Des siennes n'ayant plus l'usage,
Souffrant beaucoup, dormant bien peu,
Et pourtant faisant, par courage,
Bonne mine à fort mauvais jeu.

19. *In der Welt sind wir nicht alle Tage glücklich*, il faut du haut et du bas dans la vie. Les Français disent : *Tous les jours ne se ressemblent pas*. Martial a commenté ainsi cette pensée : *Expectant, curæque, catenatique labores;* et Malherbe, qui se connaissait en infortunes, a dit :

Nos jours filés de toutes soies,
Ont des ennuis comme des joies.

Si la jeunesse a de beaux jours, la vieillesse aimable a aussi les siens. Un bel arbre, quoique vieux, a quelquefois des pousses vigoureuses. Malheureusement la jeunesse ne ressemble que trop souvent à ces jeunes arbres qu'une croissance prématurée dévore dans leur tige, qui se dessèchent et meu-

rent. Plutarque, dont la philosophie est si douce, s'efforce de consoler les malheureux par cette belle pensée; il dit : Qu'ils ne diffèrent en rien, la moitié de la vie, de ceux qui sont heureux. Sénèque enchérit sur Plutarque en prétendant qu'il y a du bonheur dans le malheur même, prétention qui n'est pas du goût de bien des gens; il ajoute que rien ne lui semblait plus malheureux que celui à qui il n'était arrivé aucun malheur, parce qu'il n'avait pas eu occasion de s'éprouver. Il n'est guère dans la nature humaine de rechercher des épreuves de ce genre, c'est assez de les attendre. On sait que Sénèque en parlait fort à son aise, et que ses pensées sont aussi exagérées que son style est emphatique.

20. *Zuviel ist ungesund*, tout excès est vice. Le seul excès qui soit permis, est celui qui naît d'une rare sensibilité.

21. *Am Lachen erkennt man den Narren*, au rire on connaît le fou. Le rire et le marcher de l'homme sont des déclarations publiques de ce qu'il est en secret, et des pronostics de ce qu'il doit être.

22. *Mit wenigen sey gemein, mit allen aber freundlich*, soyez familier avec peu d'hommes et ami avec tous.

23. *Was im Verborgenen geschiehet, kömmt endlich doch an Tag*, ce qui se fait de nuit paraît au jour.

24. *Von der Hand ins Maul leben*, journée gagnée, journée mangée.

25. *Ein habe Dank füllet den Beutel nicht*, un grand merci ne remplit pas la bourse.

26. *Für eine Gefälligkeit erwartet man eine andere dargegen*, qui plaisir fait, plaisir attend.

27. *Argwohn ist der Freundschaft Gift*, soupçon est poison de l'amitié. Les hommes soupçonneux sont incapables de connaître les charmes de l'amitié.

> Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.
> (VOLTAIRE.)

28. *Dieser Artzt hat viel Leute unter die Erde gebracht*, ce médecin a fait le cimetière bossu; c'est-à-dire a mis beaucoup de gens en terre. Les sceptiques ont regardé la médecine comme une science toute conjecturale; Montaigne, qui n'avait pas grande foi à la médecine, assurait que les violentes harpades de la drogue et du mal sont toujours à notre perte, et que la drogue est un secours infiable, de sa nature ennemie à notre santé et qui n'a accès en notre état que par le trouble... Faites ordonner, dit-il, une purgation à votre cervelle, elle y sera mieux employée qu'à votre estomac. Il disait encore, en parlant des médecins: *Le soleil éclaire leurs succès et la terre cache leurs fautes.* Les Espagnols avaient dit depuis long-temps: *Los yerros del medico, la terra los cubre*, c'est la terre qui couvre les fautes des médecins. On sait que Beaumarchais a pillé ce passage de Montaigne, et l'a rendu ainsi dans son *Barbier de Séville*, acte II, scène VII.

BARTHOLO.

« Vous êtes bien plaisant de vous moquer d'un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès.

LE COMTE ALMAVIVA.

» Et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues. »

29. *Was der Vater sparet das verthut der Sohn*, de père gardien, fils garde rien.

30. *Ein gutes Wort und böses Spiel, betrügt der Iungen und Alten viel*, belles paroles et mauvais jeu trompent les jeunes et lès vieux.

31. *Die gebratenen Tauben, das wollest du mir glauben, fliegen keinen in das Maul, darum sey doch nur nicht faul*, les allouettes rôties ne se trouvent point sur les haies.

32. *Jedermann beklaget sich über die Kürze des Lebens, und kein Mensch hält dasselbe zu Rath; man bringt seine Iugend hin, ohne daran zu denken, und wenn sie vorbey ist, so denkt man vergebens daran*, tout le monde se plaint de la brièveté de la vie, et personne n'en est ménager; l'on passe sa jeunesse sans y penser, et quand elle est passée, on y pense toujours inutilement.

§. XVIII. *Mélange de Proverbes de plusieurs nations.*

J'ai rassemblé en forme d'appendice, dans ce paragraphe, des proverbes de plusieurs nations, lesquels, ne me présentant pas assez de matière pour former des paragraphes particuliers, m'ont cependant paru susceptibles par leur singularité de piquer la curiosité du lecteur.

1. *Souffler dans la ruche pour mettre les mouches en furie.* Expression proverbiale usitée principalement en Pologne, relativement aux diètes, où l'on employait de perfides manœuvres, pour les rendre inutiles. On se faisait un art d'y exciter de vains

tumultes, d'y proposer à dessein de fausses matières de délibérations, capables de soulever tous les esprits. (Rhulières, *Anarchie de Pologne.*) (Prov. polonais.)

2. Les Polonais ont un ancien proverbe qui dit : *On ôte aisément à un Polonais son habit et même sa veste, mais dès qu'on veut lui ôter sa chemise, il reprend tout.* Malheureusement on a fait mentir ce proverbe, car on leur a ôté leurs chemises, et ils n'ont rien repris. (Polonais.)

3. *Qui ne sait cacher son ennui, apprête à rire à l'ennemi* (polonais). L'ennui est une sorte de malaise ou de maladie particulière à l'espèce humaine, qui résulte de la comparaison de notre état actuel avec un état que nous nous figurons devoir être plus agréable, et qui nous est inconnu. C'est un désir vague et factice qui circule dans tous les recoins de notre individu, tourmente nos muscles, nos nerfs, notre cerveau et produit une foule de mouvemens convulsifs, qui s'annonçent par le bâillement et l'aspiration prolongée. Cet état d'agitation incommode se répand sympathiquement sur tous les corps qui se trouvent dans la sphère de son souffle pernicieux; il influe particulièrement sur les académies. On s'est assuré, par une suite d'expériences, que cette contagion attaquait principalement les imaginations perverties par les besoins, les progrès et les abus de la société perfectionnée. On veut être ému, secoué de toutes manières ; on éprouve à la fois un si grand nombre de situations, d'émotions variées qu'elles perdent leur pouvoir sur les sens émoussés. La difficulté

d'en créer de nouvelles fait que toutes celles qu'on a épuisées finissent par être insipides. Toutes ces impressions qui n'ont plus d'action sur un moral blasé, tous ces désirs vagues qui en appellent toujours d'autres, sont les produits de l'industrie de la société perfectionnée. Cette boulimie de l'imagination, si je puis me servir de cette expression, ne peut exister dans les êtres bornés à peu près aux besoins physiques. Le sauvage, quand il a pourvu aux soins nécessaires de son existence, paraît content, se repose sur sa natte et dort tranquillement, le cerveau libre de désirs qui n'appartiennent qu'à l'excès de la civilisation; il n'obéit qu'à la nature, il se rapproche de la vie animale de toute la quantité que nous nous en éloignons. Voici la définition que donne de l'ennui une espèce de philosophe que l'amour de l'originalité et l'abus de l'esprit ont jeté dans de grossières méprises, Helvétius; il dit : « L'ennui est un des principes de la perfectibilité de l'esprit humain. » Il a pris l'effet pour la cause. Le ridicule a fait justice de sa définition dans les deux vers suivans, lus à l'Académie française.

Et ce n'est pas dans le siècle où nous sommes,
Faute d'ennuis, qu'on manque de grands hommes.

On se souviendra sans doute que l'ennui était le mal dont tout le monde se plaignait, depuis le petit maître jusqu'au laquais. Il faut que le quart de siècle qui a produit la révolution, ses fleuves de sang, ses affreuses conséquences, la convention, le directoire, le régime impérial, ait bien éloigné l'es-

prit humain de sa *perfectibilité*, puisque l'agitation ne nous a pas rendus assez heureux pour nous ennuyer. Un auteur grave disait que l'ennui est un mal dont chacun a le remède entre les mains, et qu'une femme qui s'amuse à chercher ses puces était préférable à un moine qui s'ennuie. On ne paraît jamais excessivement ennuyé avec les autres, sans l'être d'habitude avec soi-même.

4. *On reçoit l'homme suivant l'habit qu'il porte, et on le reconduit suivant l'esprit qu'il a montré.* (Prov. russe.) C'est une interprétation de notre proverbe : *Selon les gens l'encens.* Combien de gens perdraient et d'autres gagneraient à cette justice distributive !

5. *Ceux qui conseillent ne paient pas.* Rien ne coûte moins à donner qu'un conseil ; aussi les Hollandais et les Flamands, à qui ce proverbe est familier, veulent faire entendre que conseiller, n'est pas donner les moyens d'exécuter. Aujourd'hui ce proverbe a été bien modifié, car ceux qui conseillent sont grassement payés, souvent pour ne rien faire, quelquefois pour faire pis.

6. *Le vin est entré, le secret est sorti.* (Prov. hébreu.)

7. *Chacune de nos misères est une pièce du veau d'or.* (Id.)

8. *Sous le nom de Dieu on commet toute sorte de mal.* (Id.)

9. *Tu seras bon avec le bon, mauvais avec le mauvais.* (Id.)

10. *The sun of England is set for ever*, le soleil de l'Angleterre est couché pour jamais. Cette ex-

pression de Franklin est devenue proverbe. (Anglo-Américain).

11. *Le temps perdu ne se retrouve jamais, et ce que nous appelons assez de temps, se trouve toujours trop court.* (Prov. américain.)

12. *C'est une folie d'employer son argent à acheter un repentir.* (Id.)

13. *Se coucher de bonne heure et se lever matin, sont les deux meilleurs moyens de conserver sa santé, sa fortune et son jugement.* (Id.)

14. *Si vous ne voulez pas écouter la raison, elle ne manquera pas de se faire sentir.* (Id.)

15. *Le matin le fromage est de l'or, à midi de l'argent et le soir du plomb.* (Prov. suisse.)

16. *Il n'y a pas de chat si fourré qu'il n'ait des griffes.* (Id.)

17. *Il faut de bonnes jambes pour porter un jour de fortune.* (Id.)

18. *Lorsqu'on tortille trop le saule, tout pliant qu'il est, il finit par se casser.*

19. *On peut déchirer plus d'étoffe en un instant, qu'on n'en raccommode en un an.*

20. *Il ne faut pas attendre que l'écume s'écoule du pot, car la graisse s'échappe avec elle.* (Prov. suisse.)

21. *Un petit homme peut jeter une grande ombre.* (Id.)

22. *Il faut bien des pelletées de terre pour enterrer la vérité.* (Id.)

23. *On tire plus de choses avec un cheveu de femme, qu'avec six chevaux bien vigoureux.* Un poète grec s'exprime ainsi (Antologie, livre VII) : Doris, avec un cheveu qu'elle a tiré de sa blonde chevelure,

m'a enchaîné. Je me moquais de la faiblesse de ce lien, qui me semblait si léger, je croyais m'en débarrasser sans peine, mais j'en éprouve la force ; je me sens lié par une chaîne de bronze, contre laquelle tous mes efforts sont inutiles. Malheureux que je suis ! je ne tiens qu'à un cheveu, et ma belle me conduit comme il lui plaît. » Tant il est vrai, comme le dit une de nos anciennes et joyeuses chansons :

Un cheveu de ce qu'on aime
Tire plus que quatre bœufs.

24. *Regrets sincères valent mieux qu'appareil de deuil.* (Prov. tartare.)

25. *Si l'on approche le beurre trop près du feu, il est bien difficile de l'empêcher de fondre.* (Prov. des Banians.)

26. *Le feu noircit ce qu'il ne peut consumer.* (Prov. indien.) C'est l'emblême de la calomnie.

27. *Le monde est partout la terre du Seigneur.* (Prov. norwégien.)

CHAPITRE II.

Proverbes historiques.

Dans le XIVe siècle, il était commun d'assaisonner le langage de maximes proverbiales. Les princes même n'en dédaignaient point l'emploi en discutant les objets les plus sérieux, comme on le voit par une réponse que fit Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, à Louis XI, roi de France, qui

l'engageait de son côté à des voies de conciliation, et voulait, disait ce prince astucieux, gagner son amitié. Charles, qui ne voulait point être sa dupe, éludait les négociations, et lui disait que, s'il avait véritablement envie d'être de ses amis, il avait un moyen bien simple de lui prouver la sincérité de ses sentimens ; c'est qu'il commençât par lui rendre Saint-Quentin, Amiens, et les autres places de Picardie qu'il lui avait enlevées contre la foi des traités, ajoutant ironiquement, qu'un petit intérêt ne devait point arrêter un prince qui méditait de si grandes choses, et entremêlant sa missive de ses dictons populaires : *qui sera sage, n'aura dommage : — on fera tant, que les oisons méneront les oies paître*, etc.

PROVERBES HISTORIQUES.

1. *Hardi ou assuré comme un meurtrier.* Ce proverbe était très-commun en Normandie. Tous les ans on faisait à Rouen, avant la révolution, une procession solennelle en mémoire d'un miracle que Dieu fit à la prière de Saint-Romain, archevêque de cette ville. Le parlement y assistait en corps et en robes rouges. On y portait *la fierte*, ou la châsse du saint, et l'on délivrait un prisonnier dont le crime était susceptible de rémission. Voici le fait qui a donné lieu à ce miracle. Un dragon, car les dragons, à la faveur de leur nom fantastique, jouent toujours un grand rôle dans les histoires effrayantes, témoin celui que le chevalier de Malte, Dieudonné de Gozon, tua dans l'île de Rhode ; un dragon donc

faisait de si grands ravages dans la forêt de Rouvray, voisine de Rouen, que Saint-Romain, pressé par les habitans des environs de délivrer le pays d'une bête aussi redoutable, ne vit pas d'autre moyen, pour réussir, que de demander à la justice deux prisonniers, l'un accusé de meurtre, et l'autre de vol, mais tous deux dignes de mort, afin qu'ils se dévouassent pour le salut commun. Sa demande fut aussitôt accordée. Suivi de ses deux auxiliaires, l'archevêque alla à la rencontre du dragon. Le larron, en voyant le monstre, s'enfuit à toutes jambes; le meurtrier, plus courageux, assista le saint, qui vainquit le dragon. De là est venu le privilége fort ancien, concédé à la ville de Rouen, d'accorder le jour de la Saint-Romain la vie et la liberté à un criminel, en mémoire du saint et de son compagnon. Le peuple, qui dénature les choses qui ne sont pas à sa portée, avait donné à cette bête, quelle qu'elle soit, quadrupède, amphibie, reptile, le nom grotesque de *Gargouille*. La fête de Gayant (géant) à Douai est probablement fondée sur quelque tradition populaire de même nature.

2. *C'est pour en mourir*. Les mémoires de Sully font mention de cette façon de parler proverbiale, et l'attribuent à des cajoleurs de cour et à des freluquets, espèce fort commune en France sur la fin du XVI[e] siècle et au commencement du XVII[e]. Elle se trouve aussi dans la confession de Sancy, liv. 2, chap. 1.

3. *Faire ripaille*. Amédé VIII, surnommé le Pacifique, duc de Savoie, et connu comme anti-pape sous le nom de Félix V, fatigué des soins du gou-

vernement, forma le projet d'abdiquer et de se retirer à *Ripaglia*, séjour de plaisance à une demi-lieue de Thonon. Il résigna la couronne ducale à Louis, son fils aîné, se réservant, toutefois, le pouvoir de la reprendre, et donna le comté de Genève au second. Il se renferma ensuite dans la retraite qu'il avait choisie, où il prit l'habit de l'ordre de Saint-Maurice, fondé par ses prédécesseurs. Deux de ses courtisans embrassèrent aussi cette vie religieuse, dont toute l'austérité n'était qu'apparente. Amédée avait moins le dessein de se consacrer à la mortification et à la pénitence, que celui de jouir sans trouble de tous les charmes d'un loisir voluptueux. Il se faisait servir, ainsi qu'à ses compagnons, dit Monstrelet, au lieu de racines et d'eau de fontaine, du meilleur vin et des viandes les plus exquises qu'on pouvait trouver. Il rendit son séjour célèbre par la bonne chère, et le peuple se sert encore de nos jours de cette expression proverbiale, *faire ripaille*, pour exprimer un genre de vie délicieux. Les Italiens disent dans le même sens *andare a Ripaglia*. Le Duchat pense que l'origine de ce proverbe est on ne pas plus mal fondée, et qu'il s'en faut de beaucoup qu'Amédée, duc de Savoie, vécût délicieusement dans sa retraite de Ripaille. Il cite à l'appui de son assertion l'Histoire de Genève par Spon, tome 1er, pages 107 et 108. M. de la Mezengère pense que le lieu même de Ripaille tire son origine du mot *ripuaille*, dérivé lui-même de *ripue*, bonne chère.

4. *Par éperon on commence soi armer.* Proverbe du temps de la chevalerie, et fondé, suivant Fau-

chet, sur ce que les éperons tenaient aux jambières ou chausses de fer, et que si, pour les chausser, l'homme d'armes eût attendu qu'il eût mis son casque et vêtu sa cuirasse, ayant ainsi la tête chargée et le corps gêné, il n'eût jamais pu en venir à bout.

5. *Attendez-moi sous l'orme.* L'origine de cette phrase proverbiale vient de l'ancien usage où étaient les juges de tenir leurs assises en plein air à la porte du manoir seigneurial et d'ordinaire sous un orme. Ces sortes d'assises s'appelaient, pour cette raison, *plaids de la porte.* C'est aussi à cause de cela que l'on disait des premières assignations données en justice, *attendez-moi sous l'orme.* Comme il arrivait qu'on y manquait souvent, tout comme aujourd'hui, et que les jugemens par défaut étaient fréquens, il en est résulté que, lorsque par la suite on assignait un rendez-vous avec l'intention formelle d'y manquer, on pouvait en conclure cette sorte de formule, *attendez-moi sous l'orme, vous m'attendrez long-temps.*

6. *Devenir d'évêque, meunier*; c'est-à-dire, tomber d'un rang élevé, dans un état abject, C'est surtout dans les temps orageux des révolutions, où tout est bouleversement, désordre, anarchie, que l'épreuve de ce proverbe a souvent lieu. Il était cependant réservé à la révolution française, plus féconde que toute autre en bizarreries et en absurdités, non-seulement d'accomplir l'esprit du proverbe, en nivelant tout les rangs, en sapant les fondemens de toutes les institutions, en bouleversant toutes les fortunes, et en traînant à sa suite la

misère et la mort, mais encore de le réaliser à la lettre. Le fait suivant en offre un exemple authentique. Un nommé *Torné*, évêque métropolitain de Bourges, traître à son Dieu, à son roi, à son ordre, après avoir demandé la suppression du costume religieux hors des temples, comme un attentat contre l'unité du contrat social et contre l'égalité prescrite par la constitution, qui, selon lui, était le second Évangile, se maria à Bourges. Au bout de trois mois de mariage, sa femme demanda et obtint le divorce au tribunal de cette ville, où Torné plaida sa propre cause, qu'il perdit. Il se retira ensuite à Tarbes, sa patrie, acheta un moulin, et devint ainsi d'évêque meunier. Ce proverbe correspond à celui des Latins : *Ab equis ad asinos*, passer des chevaux aux ânes.

7. *On ne me prend pas sans vert.* L'usage de planter le mai est très-ancien. On le plantait ordinairement devant la porte des chefs de corps et de compagnies. L'an 1548, le roi Henri II, voulant reconnaître les services rendus par le roi de la Bazoche et ses suppôts, leur permit de faire couper dans ses bois tels arbres qu'ils voudraient choisir, en présence du substitut du procureur général aux eaux et forêts, pour servir *à la cérémonie du plant de mai.* A Rome, le premier jour de ce mois, les jeunes gens allaient en dansant cueillir des rameaux verts dans les campagnes, et revenaient en orner les portes de la maison paternelle et de leurs proches, qui les attendaient dans les rues, où ils avaient fait dresser des tables servies et chargées de toutes sortes de mets. Chacun, dans ces solennités, conservait

le rameau vert, comme symbole de la joie et du plaisir. Dans le nord, les amans ont conservé cette coutume, et vont planter un rameau vert sous les fenêtres de leurs maîtresses. Dans les XIII[e], XIV[e] et XV[e] siècles, il fallait, pendant les premiers jours du mois de mai, porter sur soi une branche, un feuillage, ou quelque rameau vert, sans quoi l'on s'exposait à recevoir un seau d'eau sur la tête; c'est cette dernière circonstance qui a plus spécialement donné lieu au proverbe, plutôt que la plantation du mai.

8. *Il y a loin de huit à dix-huit.* Fort ancien proverbe pour dire que deux choses qui se ressemblent par certains côtés peuvent pourtant être différentes et tout-à-fait opposées. Je sais, dit un des auteurs de la satire *Ménippée*, qu'il y en a qui veulent jouer sur l'affinité des paroles, mais grande est la différence entre *aspirer et siffler, et il y a loin de huit à dix-huit.*

9. *Mettre les pouces.* Proverbe trivial usité en France. A Rome, dans les combats de gladiateurs, qui faisaient les délices du peuple romain, lorsque l'un des combattans paraissait être vaincu, il était d'usage que le peuple présent à leur lutte demandât sa grâce, qui lui était accordée. Le peuple romain n'avait pas encore poussé la barbarie à l'excès; mais Domitien, par une loi spéciale, avait voulu que le vaincu avouât lui-même sa défaite en levant le doigt, action qui exprimait qu'on demandait grâce, et se rendait, chez les Romains, par le mot *missio*, comme l'explique Martial par ce vers :

Missio sæpè viris magno clamore petita est.

Celui qui ne faisait point le signe exigé, ou qui s'obstinait à ne pas s'avouer vaincu, était mis à mort.

10. *C'est le roi de la fève.* La cérémonie du roi de la fève nous vient des Romains, dont les enfans, pendant les saturnales, tiraient au sort à qui serait roi du festin. Cet emploi de la fève pour interroge le sort, remonte aux Grecs, qui se servaient de fèves pour l'élection de leurs magistrats; c'est peut-être ce qui les faisait défendre par Pythagore, dans le sens que l'on suppose être attaché à cette allégorie, comme nous l'avons expliquée au proverbe grec n° 84. Nous avons transporté au commencement de janvier une fête que les anciens célébraient vers la fin de décembre, au solstice d'hiver, et que les Romains, s'il en faut croire Lucien, Strabon et Vossius, avaient emprunté des Perses. L'élection de ce roi de circonstance se faisait à table comme chez nous; mais, après avoir été traité pendant la courte durée de son règne avec tout le respect et tous les égards dus à son rang, ce monarque éphémère était pendu pour terminer la fête; il est cependant bon d'ajouter, ce qui ne diminue en rien l'atrocité de cette action, qu'il était choisi dans la classe des esclaves, et plus souvent même parmi les criminels. Autrefois, on tirait le gâteau des rois avant le repas; dans une de ces cérémonies où se trouvait Fontenelle, le sort le fit tomber roi; et, comme il négligeait de servir d'un excellent plat qu'il avait devant lui, quelqu'un lui dit : *Le roi oublie ses sujets. Voilà comme nous sommes, nous autres rois*, répondit-il. C'est par de légères escarmouches

contre la royauté que les philosophistes préludaient à la révolution; on peut dire alors d'eux *qu'ils pelottaient, en attendant partie.*

11. *Méchant comme les mille diables.* On trouve dans l'historien Dupleix, en la vie de François Ier, le passage suivant : « En ce temps (pendant les années 1522 et 1523), la licence des gens de guerre était si désordonnée partout le royaume, que, sous ombre de ce qu'ils se disaient mal payés du roi, ils ravageaient le plat pays, violaient les femmes et les filles, et commettaient impunément les cruautés les plus exécrables qu'on eût pu attendre d'une nation infidèle et barbare. » Les brigands, pour se rendre encore plus effroyables, se faisaient nommer les *mille diables*, d'où est venu le proverbe.

12. *Ferrer la mule;* c'est acheter une chose pour quelqu'un, et la lui faire payer plus qu'elle ne vaut. Lorsqu'un domestique retient à son profit une partie de l'argent que son maître lui donne à dépenser pour son ménage, on dit communément qu'il s'entend à *ferrer la mule.* Quelques auteurs font remonter ce proverbe au règne de Vespasien. Cet empereur sortant un jour en litière, son muletier, qui avait promis à un particulier de lui procurer une longue audience du prince, prétexta qu'une des mules étoit déferrée; l'empereur, obligé d'attendre, donna en effet l'audience promise, mais, instruit du profit qu'en avait retiré son muletier, il n'eut pas honte de partager avec lui la somme donnée, après lui avoir demandé ironiquement combien il avait reçu pour ferrer la mule. D'autres prétendent que l'origine de ce proverbe remonte au temps où

les conseillers au parlement de Paris, se rendaient le matin au palais, montés sur des mules. Leurs laquais, pendant l'audience, jouaient, et, pour se faire de l'argent, ils en demandaient à leurs maîtres, sous prétexte que leurs mules avaient besoin d'être ferrées. On dit d'un avare, qu'il se ferre la mule à lui-même sur sa propre dépense. Un poète satirique avait une servante qui savait fort bien ferrer la mule; elle le quitta pour épouser un loueur de chevaux. Il fit sur elle l'épigramme suivante :

Si Marion épouse un loueur d'haridelle,
C'est qu'à ferrer la mule il a su qu'elle excelle;
La façon est égale à la mule, au cheval,
Le futur gagne donc les frais du maréchal.

13. *J'en mettrais la main au feu.* C'était un ancien usage qui s'est perpétué depuis le sixième jusqu'au treizième siècle, pour tirer quelque preuve d'un crime, d'obliger ceux qui en étaient soupçonnés de se justifier en touchant un fer ardent; et, s'ils n'en éprouvaient point de mal, ils étaient renvoyés absous. Cette épreuve, faite également avec un fer chaud ou de l'eau bouillante, avait, en beaucoup d'endroits, remplacé celle des duels judiciaires, qu'on appelait les *jugemens de Dieu.* Elle consistait à mettre l'avant-bras dans un gantelet de fer rouge qui allait jusqu'au coude, ou à plonger la main dans l'eau bouillante. George Logothète, qui écrivit une chronique du treizième siècle, nous apprend que tout le monde n'était pas dupe de ce charlatanisme. Il fait mention d'un homme d'esprit et de bon sens, qui sut fort bien se dispenser de faire l'épreuve du fer chaud, à laquelle l'empe-

reur Michel Comnène voulut l'engager. Il répondit qu'il n'était ni sorcier ni charlatan, et ne se tira pas mal à l'égard d'un archevêque qui lui faisait quelque instance à ce sujet; il lui dit qu'il porterait volontiers le fer ardent, pourvu que l'archevêque, revêtu de son étole, voulût le lui remettre en mains. Le prélat ne se trouva pas disposé à faire cette cérémonie; il convint que cet usage venait des barbares, et qu'il ne fallait pas tenter Dieu. Déjà même dès le sixième siècle, saint Grégoire de Tours, écrivant à la reine Brunehaut sur le procès qu'on voulait intenter à Memna, évêque de Toulouse, s'était récrié sur l'atrocité absurde de cet procédure : *Nolumus te exhibere igniti ferri contactum*, dit-il. Un concile de Latran supprima cette superstition. C'est de cette coutume ancienne que vient cette manière de parler quand, pour affirmer une chose, on dit : *J'en mettrais ma main au feu.*

14. *C'est une fée.* Cela se dit d'une personne très-adroite. Les fées sont des divinités modernes qui ont succédé aux nymphes des anciens; ce sont pour la plupart d'honnêtes magiciennes, dont le nom moderne a été formé de celui des anciennes divinités appelées *Fatuæ* : elles figurent surtout dans nos anciens romans de chevalerie. On leur attribuait des qualités merveilleuses et surnaturelles, telles que de se transporter sur-le-champ aux endroits les plus reculés de la terre, de transformer des chaumières en palais, de les détruire au commandement d'une baguette magique, de prendre les formes les plus bizarres, enfin de distribuer à volonté les trésors, les diamans, la beauté

à ceux qu'elles prenaient sous leur protection. Les contes des fées avaient dans leur principe pour but de donner des leçons de morale et d'inculquer la pratique des vertus; mais les circonstances ridicules dont on les revêtit, finirent par les faire tomber en discrédit, de sorte qu'ils furent abandonnés aux nourrices, qui s'en servirent pour endormir les enfans et les empêcher de crier. Le mot de *fée* n'est resté dans le langage du vulgaire que pour désigner une personne très-adroite. Les meilleures autorités attestent que ces êtres mystérieux connus depuis sous le nom de *fées*, n'étaient autres que les prophétesses et druidesses gauloises, qui, choisissant pour demeures les antres profonds et les vallons déserts, étaient devenues pour nos ancêtres, les divinités des lieux où l'on avait coutume de les consulter.

15. *C'est un ogre.* Bien des gens parlent des ogres, sans avoir une idée de ces êtres fantastiques, contemporains des fées, et dont on faisait autrefois si sottement peur aux enfans. Les ogres n'étaient autres que les anciens Scythes Arismapes, qui aimaient extrêmement la chair humaine. On voit qu'ils ont une grande similitude avec les peuples que nous nommons *antropophages.* Tous les peuples du nord étaient en général accusés d'antropophagie; les insulaires de l'Amérique ont eu long-temps cette abominable coutume; elle commence à se perdre parmi eux, grâce à la civilisation. Un certain poète, Aristée de Proconèse, assurait avoir vu de ses propres yeux les Scythes Arismapes, et prétendait qu'ils n'avaient qu'un œil,

comme les Cyclopes. Il est aussi ridicule dans son assertion et plus menteur qu'Ovide, qui croyait que les sorcières avaient deux prunelles dans chaque œil, ce qu'il fait entendre par ces vers :

Suspicor et fama est, oculis quoque pupula duplex
Fulminat, et gemino lumen ab orbe micat.
(Liv. II, Amor., Eleg. 8.)

16. *Conter fleurettes.* Voici l'origine de cette expression. Il y avait en France, sous Charles VI, une espèce de monnaie sur laquelle étaient gravées de petites fleurs. Ces pièces furent appelées *fleurettes*, comme l'on dit à présent des écus; de sorte que compter fleurettes, c'était compter de la monnaie. La suppression de cette petite monnaie aura fait altérer l'expression, et l'on aura dit, en désignant les discours amoureux, les fadeurs débitées aux belles, en filant le parfait amour, que c'était compter des fleurettes ou employer de la menue monnaie qui n'avait plus assez de poids et de valeur pour captiver des Danaés; sornettes et fleurettes sont à peu près synonymes dans le langage d'amour.

17. *Il sait les foires de Champagne.* L'établissement des changes publics par Philippe le Bel fut une institution très-utile pour arrêter le désordre que la multiplicité et l'altération des monnaies avaient introduit en France, et pour anéantir les progrès de l'usure exercée par les Lombards et par les juifs, qui ruinaient, par des prêts illicites et onéreux, les fils de famille, et, par suite, des familles entières. Des personnes instruites du titre et de la valeur de toutes les monnaies particulières, étaient

chargées d'échanger des pièces de monnaie falsifiées ou altérées, contre des monnaies ayant cours dans les lieux où l'on se proposait d'aller. Les lettres de cet établissement furent adressées aux maîtres de foires de Champagne, la province de France où ces marchés privilégiés se tenaient plus fréquemment, de sorte que la connaissance de ces foires était passée en proverbe pour désigner une personne intelligente.

18. *Donner des œufs de Pâques.* La privation des œufs pendant tout le carême a donné naissance aux œufs de Pâques. La joie qu'on éprouve alors de revenir à une nourriture aussi saine et aussi substantielle, eu égard à son volume, a consacré sans doute cette coutume, et la dévotion, qui aime à étendre son domaine, en a fait une espèce de cérémonie religieuse, qui consiste, dans certains pays, à porter à l'église le jour du vendredi saint et le jour de Pâques des œufs pour les faire bénir. Ces œufs étaient teints en rouge, couleur que les Celtes et les Gaulois, nos ancêtres, avaient prise en affection. On les bariolait aussi de diverses couleurs et on en envoyait à ses parens et à ses amis, en signe de réjouissance. Les étudians et les écoliers profitaient de cette coutume pour faire des processions qui occasionaient souvent des désordres, et que l'autorité était obligée de faire cesser; ce qui fit également tomber la coutume en désuétude, et presque partout maintenant on prend les œufs durs pour ce qu'ils sont. A l'époque de Pâques seulement, les bedeaux et les enfans de chœur viennent dans toutes les maisons qui font partie de

leur paroisse, chercher le tribut annuel des œufs de Pâques, qui sont remplacés, à leur grand contentement, par quelques pièces de monnaie.

19. *Tourner casaque.* Voici l'historiette sur laquelle se fonde l'origine de cette expression proverbiale. Charles Emmanuel, duc de Savoie, qui échangea la Bresse contre le marquisat de Saluces, prenait indifféremment tantôt le parti de la France, tantôt le parti de l'Espagne. Il avait un juste-au-corps blanc d'un côté et rouge de l'autre, et qui pouvait servir également des deux côtés. Était-il pour la France? le juste-au-corps était blanc; était-il pour l'Espagne, on retournait le juste-au-corps du côté rouge. Comme ce prince était bosso, et comme le Piémont est un pays de montagnes, un poète français fit ces vers sur le caractère versatile du duc :

Si le bossu mal à propos
Quitte la France pour l'Espagne,
On lui laissera de montagne
Que celle qu'il a sur le dos.

20. *Dangereux comme le retour de matines.* Proverbe ancien qui a couru à l'égard des cloîtres. (*Voy.* Pasquier, *Recherches de la France*, liv. VIII, chap. XXXIII, pag. M. 729). Bayle dit que, moyennant une légère substitution, on pourrait changer le proverbe ci-dessus en celui-ci : *Dangereux comme le retour du bal.* Lambert Daneau, dans son *Traité des Danses*, chap. x, pag. 37, édition de 1583, soutient que, *pour gâter tout de paillardise, le diable n'inventa jamais plus beau moyen que la danse.*

21. *Faire le diable à quatre.* Voici l'explication

et l'origine de ce proverbe. Dans l'amphithéâtre de Doué et à Saint-Maixant en Poitou, on représentait autrefois des pièces de dévotion, dans lesquelles on faisait paraître d'ordinaire des diables qui devaient tourmenter les pécheurs endurcis. Le nombre de diables déterminait la pompe du spectacle. Quand il paraissait en scène moins de quatre diables, cela s'appelait *petite diablerie*, et quand il y en avait quatre, la représentation s'appelait *grande diablerie*, d'où est venu le proverbe. Les acteurs de ces pièces diaboliques paraissaient sur le théâtre revêtus de peaux noires, de costumes et de masques hideux. Ils poussaient d'affreux hurlemens, jetaient des flammes par la bouche; ils tenaient de grands bâtons noirs entourés d'étoupes lançant des étincelles et des tourbillons de fumée. En 1507, il parut un volume in-folio de diableries tracées d'après ces singulières représentations. Il avait pour auteur Éloi d'Arménal, maître des enfans de chœur de Béthune.

22. *Il est du régiment de Champagne.* Dans un des bals donnés à Versailles, en 1747, à l'occasion des noces du dauphin père de Louis XVI, un particulier s'était mis sur une banquette destinée à d'autres personnes; l'officier des gardes-du-corps de service voulut le déplacer, il résista; l'officier insistant, le quidam, qui sans doute avait des raisons pour garder l'incognito, excédé d'impatience, lui répondit avec vivacité : *Je m'en f..., monsieur; si cela ne vous convient pas, je suis un tel, colonel du régiment de Champagne.* Cette querelle fit de l'éclat et le bruit s'en répandit bientôt dans la salle. Un

cette ville, dans une sédition qui s'y éleva en 1107, son fils, après les avoir vaincus et soumis, leur imposa, en punition et réparation de cet attentat, un tribut de trois livres de poivre à prendre annuellement sur chaque famille. A Aix en Provence, les juifs étaient obligés d'en payer, pour chacun d'eux, deux livres par an à l'archevêque.

27. *Souplesse de préfet et bêtise du moniteur.* Ces deux choses étaient passées en proverbe, sous le régime de Bonaparte. On prétend qu'un ministre de l'empire, recommandant à un préfet de donner quelques fêtes dans son département, ajouta plaisamment, peut-être même sans y penser : *L'empereur veut qu'on s'amuse, il ne badine pas.* Denys d'Halicarnasse nous apprend que Lepidus, après la conquête d'Espagne, ordonna de se réjouir, sous peine d'être proscrit. On sait que du temps de la république, d'odieuse mémoire, ceux qui ne s'amusaient pas ou qui n'avaient pas l'air de s'amuser les décadi étaient déclarés suspects. La tyrannie revêt toutes les formes.

28. *Défiez-vous des gentillesses du petit homme.* C'était une expression familière au prince de Condé du temps des guerres civiles, et que ce prince ne rougissait pas de faire passer en proverbe, comme ce fut véritablement.

29. *Les plus hupés y sont pris.* On désigne ordinairement par le mot *hupés* les hommes les plus habiles, les plus éminens en dignités. Il dérive du mot *houpe*, qui était autrefois une marque de distinction : on disait alors *houpé*, mais le mot *hupé* a prévalu. La houpe était une espèce de bouquet

de soie, de plumes, de fil, ou de laine qui surmontait le bonnet des docteurs des facultés. Dans les universités d'Angleterre, notamment dans celle d'Oxford, on avait établi certaines distinctions qui n'étaient point dispensées suivant les vertus et le mérite, mais qu'une exception, qu'on ne devait pas s'attendre à trouver dans la prétendue terre classique de la liberté, attribuait à la naissance, aux dignités, aux richesses : *e simpre l'istesso.* Ces distinctions consistaient dans la manière dont les titulaires étaient plus richement houpés. Le fils d'un membre de la chambre haute avait une houpe en or à son bonnet, les fils de chevaliers avaient seulement des houpes à graines d'épinards. Les fils des riches non qualifiés n'en portaient que de soie simple. Les écoliers entretetenus par des fondations ou des bourses n'avaient point, et n'ont pas encore, le privilége d'être décorés de la houpe.

> Avec tous nos défauts nous gouvernons les hommes,
> même les plus hupés.
> (Finette à Ariste, dans le *Philosophe marié.*)

30. *Menteur comme une gazette.* Ce proverbe est de la plus grande vérité. Le mot de gazette vient du mot latin *gaza*, dont on a fait, par diminutif, *gazetta*, qui signifie petit trésor. On n'est pas encore certain quel est le peuple, des Français, des Espagnols, des Italiens ou des Anglais, qui a l'honneur de l'invention des journaux. Saint-Foix, dans ses *Essais sur Paris*, attribue l'origine des papiers nouvelles à un médecin nommé Renaudot, qui recueillait des nouvelles vraies ou controuvées pour charmer les

soucis de ses malades, et qui conçut l'espoir de tirer un parti plus avantageux de ces nouvelles, en agrandissant le cercle de ses connaissances sur ce sujet. Les Anglais s'attribuent également l'honneur de cette invention. Denys de Sallo, conseiller au parlement de Paris, publia en 1665 le *Journal des Savans*, dans lequel il accorda une grande place à la satire.

31. *Se battre de la chappe à l'évêque.* Ce proverbe signifie, disputer à qui appartiendra une chose qui n'est et ne peut être à aucun de ceux qui se la disputent. Il correspond à l'allemand, *ums kaysers bart streiten*; en voici l'origine : Quand l'archevêque de Bourges prenait possession de son archevêché, le peuple se jetait sur sa chappe (1), et la mettait en pièces, chacun s'efforçant d'en avoir quelque morceau, qu'il gardait bien précieusement. Le pape saint Grégoire blâme la conduite superstitieuse du peuple romain, qui, dans une circonstance à peu près semblable, déchirait la dalmatique (2) dont on avait couvert le corps du pape lorsqu'on le portait au tombeau et en gardait les lambeaux, comme si c'eût été de véritables reliques. C'est apparemment cette coutume qui a donné lieu au proverbe. La sainteté des premiers papes était la cause de

---

(1) Ornement d'église, appelé autrement *pluvial*. C'est un long et ample manteau qui s'agrafe par-devant, et qui se porte par l'évêque, le prêtre officiant, et durant le service divin

(2) Autre vêtement ecclésiastique, que portent les diacres et les sous-diacres pendant la messe.

l'empressement des Romains pour avoir quelque chose de ceux qui leur ont succédé.

32. *Le gant est jeté.* Jeter le gant, autrement le gage de bataille. C'était proposer le combat et soutenir militairement ce que l'on avait affirmé être véritable. Cette expression proverbiale est tirée de l'ancien usage où l'on était aux Xe et XIe siècles de vuider, par les armes et en champ clos, les affaires, soit civiles, soit, criminelles. Ce qui s'exécutait avec solennité et de la manière suivante : Les deux champions ou combattans se présentaient devant les juges, et là le demandeur ou l'accusateur faisait sa demande ou sa plainte, sur laquelle le défendeur ou l'accusé niant le fait, l'autre lui donnait un démènti et jetait à terre son gant, que l'accusé ou quelqu'un de ses amis ou témoins râmassait aussitôt, pour marquer qu'il acceptait le combat. L'on jetait le gant plutôt que quoique ce fût, parce qu'il était le premier objet qui se trouvait en main, qu'il en est même le symbole, et que l'on voulait par là signifier que l'on était prêt de maintenir et de défendre son bon droit à main armée.

33. *Dire une charretée d'injures.* Plus de 400 ans avant Molière et Corneille, on avait vu se former à Dijon une association appelée *la mère folle*, pareille à celle que Thespis promenait dans l'Attique. Les personnages, déguisés en vignerons, chantaient, sur des charriots, des chansons et des satires, qui contenaient la censure des mœurs de leur temps. Ce fut de cette coutume que naquit l'expression proverbiale dire *une charretée d'injures.* L'association

dijonnaise, à laquelle les ducs de Bourgogne, des gouverneurs, des magistrats, des prélats même voulurent être agrégés, subsista jusqu'en 1630, que Louis XIII la supprima. La confrérie de la Calotte fut une imitation de la première.

34. *Vous êtes plus heureux qu'un enfant légitime.* Outre l'honneur et la fortune, que l'on perd au jeu, on est quelquefois, pour un mot, pour un geste, exposé à y perdre la vie. Ce proverbe, échappé par mégarde, dans la chaleur du jeu, pensa causer la mort d'un homme illustre et brave. En 1634, le pensionnaire d'Anvers, jouant à Madrid avec le baron d'Anghein, dont la naissance passait pour être ambiguë, eut l'imprudence de proférer cet injurieux propos; il fut si vivement assailli par ce dernier, qu'il resta sur la place, et qu'il ne fut guéri de ses blessures qu'au bout de onze mois.

35. *Envoyer au diable de Vauvert.* Expression proverbiale fort ancienne, et dont l'origine vient des Carrières de Vauvert près Paris, où le vent s'engouffrait quelquefois avec tant de violence, que le peuple l'attribuait à un démon particulier qui y faisait son sabat. Il y a un autre proverbe : *Le diable de Biterne*, qui avait en Languedoc la même acception et le même sens que *le diable de Vauvert* à Paris. Voici, suivant le Duchat, l'origine de cette expression proverbiale: C'était, dans le XVe siècle, une opinion fort commune parmi le peuple du Languedoc, que certaines sorcières du pays se transportaient de nuit dans une plaine déserte, où elles adoraient le diable sous la figure d'un bouc placé sur la pointe d'un rocher, et baisaient au

derrière cet animal, auquel elles donnaient le nom de *diable de Biterne.* Le peuple était en outre persuadé que ces femmes se livraient en ce lieu à toutes sortes d'impudicités. C'est surtout par allusion à ce dernier préjugé que *Carpalim*, dans les faits et gestes du bon Pantagruel, jure par le diable de Biterne d'embourrer quelques-unes de ces coureuses d'armées.

36. *Il est des enfans de Turlupin malheureux de nature.* Ce proverbe s'applique à ceux qui sont malheureux par l'effet même de leur naissance. Il vient de ce que, du temps du roi Charles V, on condamna et l'on proscrivit non-seulement tous les Turlupins qui étaient traités d'hérétiques, mais aussi toute leur race et leur prostérité. Ces Turlupins étaient une secte d'hommes qui rejetaient la prière vocale, et soutenaient qu'on ne devait rougir d'aucune action inspirée par la nature. Ils furent condamnés et excommuniés, en 1370, par le pape Grégoire XI.

37. *C'est la cour du roi Petaud, où tout le monde est maître.* Cela se dit d'une maison où il n'y a point d'ordre, d'une compagnie sans réglemens, sans subordination, où tout est désordre et confusion, où les chefs n'ont aucune autorité sur les inférieurs.

> Chacun y contredit, chacun y parle haut;
> Et c'est tout justement la cour du roi Petaud.
> (Molière.)

Anciennement en France, toutes les communautés élisaient un chef qu'on appelait roi. Les mendians avaient, comme les autres, le même privilége. Par plaisanterie, on appelait leur chef *Peto*, je demande, et par corruption *Petaud*, du verbe latin

petere, demander, véritable attribut de leur profession ; de là le proverbe; de *Petaud* on a fait Petaudière, pour désigner une assemblé tumultueuse, ce que Perse a bien dépeint par ces mots:

Arcadiæ pecuaria rudere dicas.

« Vous diriez que tous les ânes d'Arcadie se mettent à braire. »

38. *Porter le bonnet vert.* M. de la Curne-de-Saint-Palaye, d'après un passage d'Eustache Deschamps, poëte qui vivait sous Charles VI, pense que ceux qui friponnaient alors au jeu étaient condamnés, comme les banqueroutiers, à porter le bonnet vert.

Notre dame, qui tant savez,
Se votre ami, qui bien vous sert,
En jouant vous changeait les dez,
Aurait-il pas *chapeau vert ?*

39. *Poisson d'avril.* Cette plaisanterie ancienne, et mise en usage le premier jour du mois d'avril, et qui fait la grosse joie des badauds et des provinciaux, consiste à faire courir inutilement une personne d'une maison à une autre sur la foi d'une nouvelle inventée à plaisir. Le livre intitulé l'*Origine des Proverbes*, le dictionnaire de Trévoux, et le *Spectateur anglais*, prétendent que le poisson d'avril est une allusion indécente à ce qui arriva à Notre-Seigneur : comme les Juifs le renvoyèrent d'un tribunal à un autre, et lui firent faire diverses courses par manière d'insulte et de dérision ; on a pris de là la sotte coutume de renvoyer alternativement d'un endroit à un autre ceux dont on veut se moquer. D'après l'opinion de ces diverses

autorités, le mot *poisson* aurait été insensiblement substitué par corruption au mot *passion*. On dit aussi proverbialement, de quelqu'un qu'on a fait courir inutilement de porte en porte, *on l'a renvoyé d'Hérode à Pilate*; c'est absolument le même jeu que celui du poisson d'avril. D'où vient que cet usage, s'il a pour objet de rappeler un fait accompli le 3 d'avril, a lieu le 1er avril? Toute commémoration d'une fête se fait ordinairement à l'anniversaire exact du jour signalé par l'événement qu'il célèbre. On raconte également le fait suivant, qui, selon quelques commentateurs, a donné origine au poisson d'avril. François, duc de Lorraine, et sa femme, retenus prisonniers à Nancy, et ne pouvant s'évader qu'à l'aide d'un stratagème, usèrent du suivant: Pensant que le premier d'avril serait un jour propice pour faciliter leur fuite (ce qui prouve évidemment que le proverbe existait déjà), déguisés en paysans, la hotte sur le dos et chargés de fumier, tous deux franchissent, à la pointe du jour, les portes de la ville; une femme les reconnaît, et court en prévenir un soldat de la garde; *Poisson d'avril!* s'écrie ce vieux routier, qui avait consulté ce jour-là son calendrier, et tout le corps de garde de répéter *poisson d'avril!* à commencer par l'officier du poste. Le gouverneur, un peu plus prudent ou moins confiant, tout en disant *poisson d'avril*, ordonne néanmoins d'éclaircir le fait. Il n'était plus temps. Pendant qu'on croyait au poisson d'avril, les deux prisonniers avaient gagné du chemin. Le 1er avril fut donc la cause de leur salut. Suivant quelques auteurs, le

poisson d'avril tire son origine de l'évasion d'un prince lorrain, qui se sauva le premier jour de ce mois du château de Nancy, et traversa la Meuse à la nage, ce qui fit dire aux Lorrains que c'était un poisson qu'on avait donné à garder aux Français. On appelle vulgairement *poissons d'avril* ceux qui font métier de prostituer des femmes et des filles. Un électeur de Cologne, se trouvant à Valenciennes, annonça qu'il prêcherait un tel jour. Une foule immense se rendit à l'église le jour fixé; chacun était impatient d'entendre le prédicateur. Après s'être fait long-temps désirer, l'électeur arrive enfin, monte en chaire, salue gravement l'auditoire, fait le signe de la croix, et s'écrie *poisson d'avril!* Puis il descend au bruit des trompettes et des cors, dont les fanfares durent couvrir les murmures et les huées causés par une indécence aussi sacrilége.

40. *Rompre une paille avec quelqu'un.* Cette coutume est en Europe de la plus haute et de la plus universelle antiquité. La cérémonie pratiquée par les paysans anglais, et qui consiste à rompre en deux une pièce de six sols, n'en est qu'une modification. Dans les temps réculés, elle garantissait entre les princes les pactes les plus importans. De là est venu sans doute le verbe latin *stipulor*, je stipule, évidemment formé du mot *stipula*, paille; peut-être aussi le substantif *fœdus*, traité, tire-t-il son élymologie du mot irlandais ou celtique *fodar*, paille. Cette expression proverbiale signifie aussi briser les nœuds de l'amitié, et se tire d'un ancien usage qui consistait, en renonçant à la possession d'une propriété, à rompre le fétu ou petit bâton

que l'on mettait entre les mains de l'acquéreur d'une chose; quand on le rompait, c'était renoncer à cette chose. Comme le mot *festuca* indiquait le petit bâton en question, on l'a traduit par le mot fétu, et, l'usage s'abolissant, on a appelé fétu un brin de paille; mais si la coutume s'est perdue, l'expression figurée de cette coutume est restée; l'investiture d'un bien se donnait également avec la paille, le couteau, les branches d'arbres; ce gage d'investiture s'appelait *andilago*.

41. *Il entend le pair*, c'est-à-dire, il entend le change. La grande quantité de pièces d'or et d'argent que des banquiers italiens avaient apportées en France, sous les règnes de François Ier et de Henri II, dans le but de s'enrichir par l'agiotage, en profitant du taux excessif de l'intérêt de l'argent, avait occasioné une grande difficulté de connaître la valeur réelle et fictive de ces pièces, parce qu'elles étaient frappées au coin de différens souverains, et parce qu'elles entraient en concurrence avec celles de France. Les personnes qui avaient acquis l'usage et l'habileté de compter ces monnaies, passaient particulièrement pour adroites et intelligentes. De là est venu le proverbe dont l'application, devenue par la suite plus générale, désignait un homme versé dans les affaires.

42. *Boire comme un templier*. Faire des excès de vin, tels que ceux que l'on reprochait aux templiers. Les templiers étaient des chevaliers religieux qui furent institués à Jérusalem du temps de Beaudouin III. Ils portaient un manteau blanc avec une croix de drap rouge dessus la poitrine, et

reçurent la règle de saint Bernard. Ces sortes de religieux furent appelés *templiers*, parce qu'ils demeuraient à Jérusalem auprès du temple. On fixe l'établissement des templiers à l'an 1118, et ils ne subsistèrent que 184 ans. Leur premier et unique soin fut de défendre les pélerins contre la cruauté des infidèles. Leurs biens, leurs richesses et leur crédit étant devenus immenses, leurs crimes devinrent innombrables. On les accusait surtout de se livrer à l'ivrognerie la plus crapuleuse, et à la débauche la plus infâme. Philippe le Bel les fit arrêter en France, dans un même jour. Cette exécution faite sur des religieux avec une rigueur cruelle, irrita le peuple; mais il fut calmé par la remise que le roi fit des templiers au jugement du pape. Ce fut en 1309 que cet ordre, rendu si odieux, ou par lui-même ou par les autres, fut aboli. Leurs biens furent donnés aux hospitaliers, connus depuis sous le nom de chevaliers de Malte.

43. *Enterrer l'alleluia.* Dans plusieurs diocèses de France, on était en usage, au quinzième siècle, d'enterrer l'alleluia. Ces cérémonies ridicules se pratiquaient le samedi veille du dimanche de la Septuagésime. Entre nones et vêpres, les enfans de chœur officiaient et portaient une espèce de bière, qui représentait alleluia décédé. Le cercueil était accommpagné de croix, de torches, de l'eau bénite et de l'encens. Mais il fallait que ces enfans imitassent par des cris et par des larmes la véritable douleur, en accompagnant le défunt jusqu'au cloître, où la fosse était préparée pour l'inhumation.

44. *Fouetter l'alleluia.* C'était une cérémonie

d'un autre genre et tout aussi ridicule. Le même jour que nous avons indiqué dans le numéro précédent, les enfans de chœur portaient à l'église une toupie, autour de laquelle était écrit le mot *alleluia*, en belles lettres d'or, et, le moment étant venu de lui donner congé, un enfant de chœur, le fouet à la main, faisait aller cette toupie le long du pavé de l'église, jusqu'à ce qu'elle fut tout-à-fait dehors.

45. *Donner le gage d'amour sans fin.* C'était, dans l'ancienne chevalerie, une faveur que les dames accordaient à leurs chevaliers pour prix de leur valeur. Cette expression était analogue à celle des latins : *Zonam solvere*, qui, dans la plus haute antiquité, désignait la ceinture virginale, qu'une belle déliait et détachait de son vêtement en faveur de l'amant qu'elle choisissait à jamais pour époux. Le possesseur d'une telle ceinture était censé marié; l'hymen suivait infailliblement un tel gage. A une époque moins reculée, le gage en question consistait non dans la ceinture déliée et abandonnée, mais dans le don qu'une belle faisait à son amant d'une de ses jarretières sur laquelle était brodé de sa main son nom et cette même devise : *Amour sans fin.* Ce gage était équivalent au premier pour la force de l'engagement; mais comme une jarretière est moins en vue qu'une ceinture, la faiblesse ou l'infidélité d'une belle était moins à découvert par le don de ce dernier gage d'amour sans fin. La coutume de partager aujourd'hui les jarretières de la mariée n'en est qu'une légère et innocente modifioation.

46. *Battons les cartes jusqu'à ce qu'il nous arrive*

une bonne main. Les cartes, que l'on prétend avoir été inventées pour amuser et distraire Charles VI, pendant les intervalles de sa maladie mentale, étaient, sous le règne de Louis XI, tellement devenues communes, qu'elles donnaient déjà lieu à l'expression passée en proverbe, et citée par Durandard, dans la Caverne enchantée de Montesinos.

47. *Ras comme la barbe d'un prêtre*. Ce proverbe, né en France, doit son origine à la défense faite aux prêtres, par les statuts de l'Église, de porter la barbe longue. La barbe avait repris, sous le règne de François Ier, son ancienne vogue. Lorsque le cardinal d'Angennes voulut prendre possession de l'évêché du Mans en 1556, il fallut des lettres de jussion pour le faire admettre avec sa longue barbe, parce qu'il ne pouvait se résoudre à la faire couper. Le fameux Pierre Lescot, architecte du Louvre, intendant des bâtimens royaux, aumônier du roi et abbé de Clermont, fut pourvu du canonicat de Notre-Dame; le chapitre lui permit d'être reçu avec sa barbe, sans l'obliger à la couper, quoique ce fût une nouveauté et une infraction aux lois de l'Église.

48. *C'est pour elle que le four chauffe*. Cela se dit d'une personne à laquelle une affaire est destinée. Madame de Sévigné emploie cette expression proverbiale d'une manière fort ironique, et dans une circonstance où il n'y avait pas le plus petit mot pour rire; il s'agissait de la *Voisin*, fameuse empoisonneuse : « On dit que Voisin mettait » dans un four tous les petits enfans dont elle fai» sait avorter, et madame de Coulanges, comme

» vous pouvez penser, ne manqua pas de dire, en » parlant de la T ***, que c'était pour elle que le » four chauffait. » La Voisin, la Vigoureux, femmes perdues de débauches, et un prêtre nommé Lesage, connus à Paris comme devins et tireurs d'horoscope, avaient joint à cette jonglerie le commerce secret des poisons, qu'ils appelaient *poudre de succession*. Ils ne manquèrent pas, pour donner le change à la justice, et dans l'espoir de se sauver en compromettant un nombre infini de personnes puissantes, d'accuser tous ceux qui étaient venus à eux pour une chose d'y avoir recouru pour l'autre. C'est ainsi que le maréchal de Luxembourg fut sérieusement compromis par son intendant Bonnard, qui avait fait chez Lesage une extravagante conjuration pour retrouver des papiers perdus. Le vindicatif Louvois saisit cette occasion pour lui susciter des embarras et pour le perdre.

49. *Faire le prêtre Martin*. Vieux proverbe. C'est chanter d'un côté, et puis passer de l'autre pour se répondre. Cicéron a à peu près la même pensée dans son oraison *pro Murenâ*. En parlant contre les jurisconsultes qui avaient introduit des formes singulières et inusitées pour procéder en jugement, afin qu'on eût absolument besoin de leur ministère, il disait qu'après avoir fait la demande en la forme déterminée arbitrairement par eux, ils s'arrangaient tellement qu'il n'y eût absolument qu'eux qui pussent faire la réplique. Il se moque ainsi de leur procédure : *Transit idem jurisconsultus tibicinis latini modo*, l'avocat procède comme l'ancien joueur de flute latin; par allusion

à la manière des anciens Romains, qui, encore grossiers et peu avancés dans les arts, n'avaient dans leurs jeux scéniques qu'un seul joueur de flûte, qui réglait à la fois la voix et le geste de tous les acteurs, auxquels il passait successivement de l'un à l'autre pour lui souffler son rôle. Horace donne un exemple de la simplicité de l'ancienne musique de son pays dans l'*Art poétique*, vers 202:

Tibia non ut nunc orichalco vincta, tubæque
Æmula.

« Autrefois la flûte n'était point allongée par le secours du laiton, pour imiter la trompette guerrière. »

50. *Écorcher le français*; c'est-à-dire le mal parler. Louis XV, toujours engoué de la marquise de Pompadour, disait un jour au dauphin que cette dame parlait parfaitement l'allemand. Oui, sire, lui dit le prince, *mais on trouve qu'elle écorche furieusement le français.* Ce bon mot proverbial lui valut l'exil à Meudon. Il y avait quelque peu d'injustice dans cette repartie. Madame de Pompadour ne fut jamais accusée d'une excessive cupidité ; elle faisait même tourner au profit des arts et des sciences les générosités de son royal amant ; et si jamais Louis XV n'eût écouté de plus mauvais conseils que ceux qu'elle lui donnait, il s'en serait quelquefois mieux trouvé pour sa gloire et pour le bien de l'État. Mais le bon mot du dauphin trouve son excuse dans l'éloignement qu'un prince de mœurs assez austères devait avoir pour une favorite tirée par le roi d'un état approchant de la médiocrité, et parvenue du rang de la bourgeoisie au sommet des honneurs et du pouvoir.

51. *Quand les loups entrent dans la bergerie, doit-on trouver mauvais que le berger se serve de chiens.* La première alliance que nos rois contractèrent avec l'empire ottoman, est celle que François Ier fit avec Soliman II, et qui fut trouvée si avantageuse, que les rélations d'amitié entre la France et la Turquie ont toujours subsisté depuis. Cette première alliance avec la Porte ottomane donna lieu à de violentes invectives contre les contractans de la part des partisans de Charles-Quint et des ennemis de la France, qui répandirent dans toute l'Europe le fiel de leurs calomnies: ce qui fit dire à François Ier, outragé, ces paroles remarquables qui sont devenues proverbe.

52. *Guerre sans feu ne vaut pas mieux qu'andouille sans moutarde.* C'est un propos trivial, mais bien cruel pour la circonstance qui le fit proférer à Henri V, roi d'Angleterre, à la suite de l'ordre barbare qu'il donna d'égorger et mitrailler les prisonniers français à la funeste bataille d'Azincour. Les habitans de Paris se plaignaient à lui que ses troupes ravageaient et incendiaient les environs de cette ville. *C'est une usance de guerre*, leur répondit encore ce prince féroce, *guerre sans feu ne vaut pas mieux qu'andouille sans moutarde* : ce qui est devenu proverbe.

53. *Trancher la nappe.* Du temps de l'ancienne chevalerie, il régnait un usage bien singulier dans les banquets, c'était de couper la nappe devant ceux à qui l'on voulait faire un affront et un reproche de lâcheté. Cet usage est confirmé par plusieurs faits consignés dans notre histoire, et entre

autres par celui-ci : Charles VI avait à sa table, le jour de l'Epiphanie, plusieurs convives illustres, entres lesquels se trouvait Guillaume de Hainaut, comte d'Ostrevant ; tout-à-coup un hérault vint trancher la nappe devant le comte, en lui disant qu'un prince qui ne portait point d'armes n'était pas digne de manger à la table du roi. Guillaume, surpris, répondit qu'il portait le heaume, la lance et l'écu, ainsi que les autres chevaliers. Non, sire, cela ne se peut, reprit le plus âgé des héraults ; vous savez que votre grand-oncle a été tué par les Frisons, et que jusqu'à ce jour sa mort est restée impunie. Certes, si vous possédiez des armes, il y a long-temps qu'elle serait vengée. Cette terrible leçon opéra son effet. Depuis ce moment, le comte ne songea plus qu'à réparer sa honte, et il en vint bientôt à bout.

54. *Il est dans ses vapeurs.* Les vapeurs sont une véritable maladie corporelle, venant de l'agitation générale du système nerveux ; mais bien plus souvent elles sont une véritable maladie de l'imagination, qui donne à toute l'existence d'un individu, un vague douloureux, une langueur vraiment insupportable, autant à soi qu'aux autres, et qui profite plus aux médecins qu'à ceux qui en sont affectés. C'était la fureur des deux derniers siècles d'avoir cette maladie morale. « C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens, » disait Molière dans *le Mariage forcé.* Chacun semblait se l'inoculer de proche en proche : tant la mode est puissante chez les Français, et surtout chez le beau sexe. On disait *madame a ses vapeurs,* comme on

aurait dit toute autre chose indifférente. Falconnet, médecin célèbre, fut mandé auprès d'une dame qui, ne pouvant lui rendre compte de la maladie, lui dit qu'elle mangeait, buvait et dormait bien. *Oh! laissez faire*, lui dit Falconnet, *je vous donnerai des médecines qui vous ôteront tout cela*. Mais ce qu'il y a de plus incroyable, c'est que ce mal avait gagné un sexe que la force de sa constitution semblait devoir en garantir. Alors on pouvait dire, sans outrer le ridicule, *monsieur un tel est dans ses vapeurs*. Il ne manque pas en France de petits-maîtres qui prennent le parti d'avoir des vapeurs ; mais aujourd'hui les vapeurs sont devenues l'apanage particulier et inaliénable de certains tenanciers de grosses sinécures qui sont payés pour ne rien faire, ou qui n'ont d'autre chose à faire que d'être travaillés des hypocondres. C'est le fruit des grands dîners et des mauvaises digestions. Malheur au public ! Il ne peut certes se prémunir contre les vapeurs d'un homme en place, qui se moque de lui, pourvu que son revenu ne soit point arriéré.

Du vaporeux Dorlis que je plains l'existence,
Le ciel a pris plaisir à combler tous ses vœux :
Ce favori du sort nage dans l'opulence,
Et malgré son bonheur Dorlis est malheureux.

55. *Gare la queue des Allemands!* Cela se dit pour rallentir l'ardeur de ceux qui, en embrassant une querelle, ne calculent pas souvent les suites fâcheuses qu'elle peut avoir pour eux. Ce dicton assez commun doit son origine à une ancienne coutume qui n'est pas même encore tout-à-fait éteinte en Allemagne, où le point d'honneur est un article fort chatouilleux. Lorsque deux personnes

se trouvaient mutuellement offensées, elles devaient se battre en champ clos, en présence de leurs familles, qui les obligeaient à tirer raison de l'offense en question. Le plus proche parent de celui qui venait à succomber dans la lutte, prenait sa place; à celui-ci en succédait un autre, jusqu'à ce qu'on jugeât que l'insulte reçue était suffisamment vengée.

56. *Porter la selle*. C'était anciennement une espèce d'amende honorable qu'on faisait faire aux personnes coupables de grands crimes, avant de les punir de mort. Les gens de condition portaient un chien ou une selle à leur cou, d'un comté à un autre, en signe d'ignominie : « *Guillaume vint à merci, pieds nus, une selle à son cou.* » Roman de Rou.

57. *Se battre contre le vent*. Lorsqu'un champion qui s'était rendu sur le champ de bataille pour le duel, n'y trouvait pas son adversaire; celui-ci était censé faire défaut. Alors le champion donnait de sa lance dans l'air comme s'il eût combattu, et le juge prononçait en sa faveur.

58. *Il entend le numéro*. C'était un ancien proverbe usité en Italie, où les premières banques ont été créées; il a passé de là en France. *La banque* ou *blanque* était une espèce de jeu de hasard où l'entrepreneur, avec permission du roi et des magistrats, mettait ostensiblement sur le tapis ce qu'il voulait tenir. Le joueur mettait une pièce de monnaie entre les mains du maître de la blanque; il tirait une devise ou un numéro que l'on avait soin d'enregistrer, et dont on remettait au joueur une cédule ou

copie portant le numéro et la devise qui lui étaient échus : on mettait ces cédules dans une urne. Au numéro correspondait une espèce de bulletin énonçant le bénéfice que devait faire le numéro, et qui était mis dans une autre urne. On les livrait ensuite au sort jusqu'à un certain nombre déterminé, et l'on adjugeait aux numéros favorisés par le sort, les bénéfices correspondans. C'était, si je ne me trompe, une espèce de loterie simplifiée. On a appliqué ensuite le proverbe à ceux qui passent pour être adroits, et qui savent s'informer subtilement des affaires où il y a du profit à retirer.

CHAPITRE III.

Proverbes relatifs à des personnages historiques.

Ce chapitre m'amène naturellement à parler des personnages dont les noms ont acquis une célébrité produite par des faits qui peignent leur caractère, ou par des circonstances particulières que la tradition nous a transmises comme l'expression de l'opinion publique, soit pour les tourner en ridicule, soit pour en déduire des conséquences applicables à la morale, ou des vérités utiles. Platon a fait un traité sur les noms. Socrate était d'avis qu'il fallait donner de beaux noms aux enfans. Le savant Barthélemy, dans son *Voyage du jeune Anacharsis*, a consacré un chapitre tout entier à cette importante question. Il prétend que les noms ont une très-grande influence sur les des-

tinées des hommes. Un des enfans de Rolet, dont Boileau a rendu le nom odieux et ridicule par ce vers,

J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon.

prit le parti des armes, et, après avoir été mousquetaire, obtint une compagnie. Exposé à des insultes continuelles à cause de son nom, il fut obligé d'obtenir des lettres du roi portant autorisation de changer son nom en celui de Saint-But. De Ferrières, célèbre jurisconsulte, dit avoir connu un procureur au parlement de Paris dont le nom de famille était *Malice*. Il sentit que son nom pouvait donner lieu à des plaisanteries, et lui nuire dans l'exercice d'une profession souvent délicate et plus souvent suspecte; il obtint en conséquence des lettres qui lui permettaient de se faire appeler *Molice* au lieu de *Malice*. Le nom de Rapinat, commissaire du directoire-exécutif de France en Suisse, et que Sieyes appelait l'adjectif de Rewbel, le directeur, dont il était le beau-frère, est pour ainsi dire passé en proverbe. Ce Rapinat commit dans l'Helvétie toutes sortes d'exactions; il dépouilla même les abbayes et les églises de leurs vases d'or et d'argent. Enfin la crainte d'un soulèvement général le fit rappeler. L'or des malheureux Helvétiens lui servit à acheter les plus belles propriétés de l'Alsace, ce qui donna lieu au quatrain suivant :

Un bon Suisse que l'on ruine,
Voudrait bien que l'on décidât
Si Rapinat vient de rapine,
Ou rapine de Rapinat.

Il avait, dit-on, pour adjoints deux hommes de la même trempe, nommés l'un Grugeon, et l'autre Forfait. Un rapprochement aussi singulier que celui-ci pourrait donner naissánce à une sorte de préjugé, que la raison n'admet pas sans doute, mais auquel les circonstances rattachent un caractère bien marqué de singularité historique. On voit, sous le règne de Charles VI, un boucher nommé *Caboche*, et, sous celui de Louis XIV, un autre boucher nommé *Duretête*, chef de la faction dite des ormistes, être les principaux auteurs de conspirations contre l'État, et finir tous les deux par une mort tragique. Le premier eut une telle puissance, qu'on rédigea sous son nom un code de lois, qui fut désigné sous le titre d'ordonnances *Cabochiennes*.

PROVERBES RELATIFS A DES PERSONNAGES HISTORIQUES.

1. *Hyppoclide ne s'en soucie pas.* Voici l'historiette qui a donné lieu à ce proverbe grec. Clisthène, prince de Sycione, avait une fille d'une grande beauté, nommée Agariste, qu'il se proposait de marier au plus brave de tous les Grecs. Il fit en conséquence publier aux jeux olympiques, que quiconque se croirait digne de devenir son gendre se rendît à Sycione dans l'espace de soixante jours. Parmi le grand nombre des prétendans, se trouvèrent deux Athéniens, Megaclès et Hyppoclide, fils de Tysandre, qui passait pour le plus riche et le plus beau des Athéniens. Clisthène re-

tint tous ces prétendans pendant une année pour éprouver leur courage, leur caractère et leurs mœurs. Hyppoclide, dont les ancêtres étaient issus des Cypselus de Corinthe, était celui de tous qui avait su le charmer le plus. Le jour enfin étant arrivé où Clisthène devait choisir son gendre, ce prince fit immoler cent bœufs, et donna un grand festin aux prétendans à la main de sa fille et aux Sycioniens. A la fin du repas, on disputa sur la musique. Hyppoclide, qui attirait l'attention générale, dansa la danse *Emmeleia*, et parut fort satisfait de lui-même. Peu après, il s'exerça dans les danses lacédémoniennes et athéniennes, mais il les exécuta d'une manière si indécente, que Clisthène, qui était déjà, dès la première danse, revenu de ses préventions favorables pour lui, ne put se contenir davantage, et lui dit : *Fils de Tisandre, tu as dansé ton mariage hors de cadence?* à quoi Hyppoclide répondit : *Hyppoclide ne s'en soucie pas!* Expression qui dans la suite passa en proverbe chez les Grecs, pour exprimer la fatuité et l'étourderie.

2. *C'est une Phryné;* c'est-à-dire une femme débordée et dissolue. Il y eut deux courtisanes de ce nom; celle dont je veux parler était surnommée *le crible* par les orateurs, parce qu'elle mettait à sec et renvoyait nus tous ses amans, et *Charybde* par les poètes, parce qu'il était dangereux de l'approcher. S'étant vantée d'avoir assez d'appas pour ne pas tendre inutilement des piéges à la continence de Xénocrate, l'un des plus célèbres philosophes de l'antiquité, né à Calcédoine et disciple de Platon, elle mit en jeu tous ses charmes

et tous les ressorts de sa lubricité pour le faire succomber. N'ayant pu y réussir, elle dit, pour excuser sa défaite, qu'elle avait entendu d'avoir affaire à un homme, et non pas à une statue.

3. *Chanson d'Agathon.* Pour exprimer un discours qui renfermait plus d'agrément que d'utilité. Agathon, fort habile joueur de flûte, mais décrié par sa vie licencieuse, a donné lieu au proverbe.

4. *Plus ridicule que Morychus.* Les anciens Siciliens avaient donné à Bacchus le nom de *Morychus*. Dans le temps des vendanges, ils barbouillaient le visage du dieu avec du moût de vin et des figues. Cette cérémonie a occasioné le proverbe.

5. *Personne, excepté Pyrrhias, n'a immolé un bœuf à son bienfaiteur.* Proverbe dont les Grecs se servaient d'une manière ironique pour exprimer l'ingratitude des personnes à qui les services les plus signalés ont été rendus. Le fait suivant y a donné lieu. Pyrrhias, marchand de l'île d'Ithaque, ayant rencontré dans ses voyages un vieillard qui avait été pris par des pirates, touché de compassion, le racheta ainsi que des tonneaux remplis de poix qui étaient la propriété du prisonnier. Celui-ci, pour témoigner sa reconnaissance à son libérateur, lui en fit présent, et lui révéla que ces tonneaux qu'il croyait de peu de valeur, contenaient de l'or recouvert de cette poix. Le marchand, devenu riche par une circonstance aussi imprévue, se contenta d'immoler un bœuf en témoignage de sa gratitude. Ce sacrifice n'était nullement proportionné à l'importance du bienfait, et l'habitant

d'Ithaque pouvait être à bon droit comparé à ces hommes intéressés *qui donnent un œuf pour avoir un bœuf*.

6. *C'est un Zoïle*. C'est un détracteur. Zoïle était né à Amphipolis, ville de Thrace, dans les temps les plus florissans du royaume de Macédoine; il était grand et maigre, il avait le teint pâle l'air vif, le tempérament mêlé de bilieux et de flegmatique. On l'avait surnommé *le chien rhéteur;* c'est le type de tous les hommes jaloux du mérite d'autrui. Elien nous le représente avec une longue barbe et la tête rasée, pour se donner l'air plus magistral. Sa robe traînait malproprement, et ses manières contrastaient ridiculement avec les usages reçus. Il poussait la haine pour le mérite et pour les talens jusqu'à la fureur, et l'on était tenté de le regarder moins encore comme un homme jaloux et envieux, que comme un fou et un enragé. On lui demandait un jour pourquoi il disait du mal de tous les hommes: *C'est,* répondit-il, *parce que je ne puis leur en faire.* Il avait voué surtout une haine implacable à Homère, et composé contre le Nestor des poètes une critique volumineuse, et un recueil de traits empoisonnés, qui avait pour titre *Zoïle, le fleau d'Homère a écrit ceci contre les adorateurs de ses fables.* Ses critiques, à en juger par quelques-unes qui sont venues jusqu'à nous, étaient puériles et minutieuses. Son nom était odieux par toute la Grèce, et est devenu par la suite une injure. S'étant présenté aux jeux olympiques, il fut précipité du haut des rochers Scyronieux, ce qui est, à mon avis, un acte de vengeance outré. Suidas dit qu'il y trouva la

mort, ce qui est fort croyable; d'autres prétendent qu'il se sauva en Egypte à la cour de Ptolemée Philadelphe, où il ne fut pas très-bien accueilli. Ce fait, s'il est vrai, prouve que le saut des rochers Scyroniens n'était pas aussi dangereux que celui de Leucade. Quelquefois, dans ses accès de haine, Zoïle était si transporté de fureur qu'il était comme un loup enragé. Il outrageait les passans, et jetait des pierres aux enfans qui le suivaient; d'autres fois il entrait dans les bibliothèques, effaçait le nom d'Homère partout où il se trouvait, et déchirait les endroits les plus sublimes de ses poëmes. Couvert enfin d'opprobre et d'infamie, il s'enfuit d'Alexandrie, et vint à Smyrne, qui s'attribuait, comme d'autres pays, la gloire d'avoir donné naissance au prince des poètes, et qui lui rendait des honneurs divins. Zoïle brisa les bustes de ce grand hommes, foula aux pieds ses médailles, insulta ses prêtres et renversa ses autels. Les magistrats de Smyrne, indignés de tant de frénésie, le condamnèrent à être brûlé. De nos jours on eût mis un pareil homme à Charenton, ce qui eût été plus conforme à la raison et à la charité. Homère a eu des détracteurs moins forcenés que Zoïle, mais tout aussi ardens. Parmi ses ennemis, ceux qui l'ont traduit n'ont pas été les moins dangereux.

7. *Mener la vie d'Abron;* c'est-à-dire, mener une vie molle et voluptueuse, comme le faisait Abron, Grec, à qui ses mœurs dissolues ont probablement fait donner ce surnom.

8. *Effronterie de Néoclide.* Aristophane, dans ses comédies, parle d'un rhéteur de ce nom qui, bien

qu'aveugle, ne laissait pas que d'être très-adroit à dérober. Sa dextérité et son impudence étaient passées en proverbe.

9. *Temporiser comme Nicias.* Cette expression, devenue proverbiale, était rendue en grec par le mot *mellonikian*, et provenait de la lenteur de Nicias, général athénien, distingué par ses talens, et célèbre dans l'histoire par sa malheureuse expédition de Sicile.

10. *Plus crasseux que Patrocle.* C'était un Athénien fort riche, qui, par lésine, ne faisait jamais usage du bain, si commun à Athènes, et dont l'avarice a donné lieu au proverbe. Il n'est rien cependant en comparaison de celui dont Villegas fait mention. Ce chef-d'œuvre d'avarice ne coupait jamais sa barbe, tant était grande en lui la peur de perdre la moindre chose; il ne dormait jamais que sur un côté de peur d'user ses draps, et ne parlait que par monosyllabe, ne voulant point perdre de temps, porté qu'il était à tout ménager. Les statuts de la *famosissima compagnia della Lezina*, ouvrage plaisant composé, vers la fin du seizième siècle, par un nommé Vialardi, portent la lésine au plus haut point de perfection et de raffinement, jusqu'à prescrire de porter la même chemise aussi long-temps que l'empereur Auguste était à recevoir des lettres d'Egypte, c'est-à-dire quarante-cinq jours; de ne point jeter de poudre sur les lettres fraîchement écrites, afin de diminuer le port de la lettre, et plusieurs autres pratiques d'avarice de cette force.

11. *Astuce de Phanias.* C'était un Grec fort rusé, et qui eut l'art de se faire passer pour très-riche.

Sa fourberie fut découverte, et passa en proverbe pour exprimer la dissimulation. Que de Phanias dans le monde !

12. *Les oiseaux de Psaphon,* Psaphon, ne pouvant supporter le mépris que les Lybiens, ses compatriotes, faisaient de lui, apprit à plusieurs oiseaux à répéter ces trois mots : Μεγας Θεος Ψαφων, c'est-à-dire Psaphon est un grand dieu. Lorsqu'il vit que sa leçon profitait, et que les oiseaux la savaient prononcer très-distinctement, il leur donna la liberté. Son charlatanisme lui réussit : ces oiseaux proclamèrent sa divinité, et il fut par la suite adoré comme un dieu ; c'est de là qu'est venu le proverbe *les oiseaux de Psaphon.* Combien de gens dont la réputation n'est établie que sur des moyens très-futiles et sur des chansons. On aurait pu citer ce proverbe au connétable de Luynes, qui parvînt à être le favori de Louis XIII, en amusant ce prince avec des pies-grièches qu'il élevait et dressait.

13. *La porte de Phanus.* Un homme de ce nom et fort jaloux, afin de dérouter les galans qui rôdaient autour de sa femme, avait fait fermer si artistement les portes de sa maison, qu'on ne pouvait les ouvrir sans que cela n'occasionât un grand bruit ; mais un des galans, qui connaissait le proverbe *fallacia fallaciam trudit,* descendit par les toits, et rendit inutiles les précautions prises par le jaloux : ce que veut exprimer le proverbe.

14. *Tamyris devient fou.* Proverbe que l'on applique à ceux qui, sous prétexte de folie, donnent ordre à leurs affaires. Il se tire du fait suivant : Tamyris, ayant été envoyé par les Sybarites pour con-

sulter l'oracle de Delphes, à l'effet de savoir si le bonheur dont ils jouissaient serait de longue durée, en reçut cette réponse : que la fortune de ces peuples changerait, et que leur perte était infaillible, dès le moment qu'ils rendraient plus d'honneurs aux hommes qu'aux dieux ; ce qui ne tarda pas à arriver. Un esclave, battu par son maître, se sauva dans un temple ; mais, ne s'y trouvant pas en sûreté, il pria un des amis de son maître d'implorer sa grâce, et d'en obtenir de meilleurs traitemens. Tamyris, ayant appris cela, vit dans ce fait l'accomplissement de l'oracle, et se retira aussitôt dans le Péloponèse. Les Sybarites alors se moquèrent de lui comme d'un insensé ; mais, lorsqu'ils se virent déchus de leur félicité, ils changèrent de sentiment, et regardèrent, mais trop tard, Tamyris comme un homme sage et prudent. De là est venu cet ancien proverbe des Grecs, *Tamyris devient fou*, qu'il faut entendre par opposition pour en saisir le véritable sens.

15. *C'est un Sardanapale.* Méthaphore empruntée de la mollesse dans laquelle croupissait ce dernier roi des Assyriens. Cela se dit d'un homme entièrement adonné aux voluptés.

16. *Les chiens de Promerus.* Promerus, mécontent d'un certain poète Euripide, qui n'était point celui de Salamine, le fit déchirer par des chiens. Ce proverbe s'employait lorsqu'on voulait désigner les effets de la vengeance d'un homme puissant, qui trouvait des gens assez cruels pour exécuter ses ordres. Je ne sais pourquoi La Bruyère a dit : « Si les grands ont des occasions de nous faire du bien,

ils en ont rarement la volonté; s'ils désirent de nous faire du mal, ils n'en trouvent pas toujours les occasions. » Malheureusement il n'est que trop prouvé que les hommes puissans ne manquent pas d'occasions et d'agens pour exécuter leurs crimes.

17. *Il se mire dans ses armes comme Acco dans son miroir.* Acco était une femme grecque, à qui, dans sa vieillesse, la tête avait tourné de voir ses attraits flétris, un jour qu'elle se regardait dans son miroir. Depuis ce temps, elle s'y contemplait et s'y adorait sans cesse : ce qui avait motivé ce proverbe chez les Grecs.

18. *C'est un Mecènas;* en parlant d'un homme puissant qui accorde sa protection aux gens de lettres. Mecenas, favori de l'empereur Auguste, protégeait et récompensait les gens de lettres.

Mais sans un Mecenas à quoi sert un Auguste?

19. *C'est un Néron;* pour désigner un prince féroce et barbare. On peut voir dans Tacite et dans Suétone les atrocités commises par ce monstre, et qui ont donné lieu à appliquer son nom à un tyran farouche.

20. *C'est un Caton;* c'est un homme dont le caractère, la physionomie et la conduite sont durs et austères. Le cardinal de Retz se sert de cette expression proverbiale à l'égard de Montrésor. Il dit dans ses Mémoires : « Que Montrésor avait la mine de Caton, mais qu'il n'en avait pas le jeu. »

21. *Ou Platon philonise, ou Philon platonise.* Cela se disait en proverbe, parce que Philon, écrivain

juif d'Alexandrie, avait parfaitement imité le style de Platon.

22. *C'est un tour de maître Gonin.* Ce dernier mot désigne un maître passé en fait de ruses et d'artifices. Menage rejette l'opinion de ceux qui le tirent de l'hébreu *gwunen*, devin, enchanteur. Quant à nous, nous le devons aux Anglais : le mot *Cunning* désigne chez eux un homme adroit, fin et rusé. *Master-Cunning* a fait maître *Gonin.* Suivant l'opinion de Court de Gebelin, ce mot vient du primitif *cen*, qui, prononcé *ken*, signifie habileté, puissance, et est commun à tous les dialectes du celtique et du teuton, où *konne-ein* signifie être habile. Ceci est pour l'étymologie ; voici pour l'histoire : Selon Brantôme, maître Gonin était un fameux magicien, ou soi-disant tel, qui, par des tours merveilleux de son art, divertissait la cour de François Ier. Regnier, dans sa satire X, dans laquelle il fait la description d'un souper grotesque et ridicule, dit, en parlant de la robe d'un certain personnage :

Pour assurer si c'est ou laine, ou soie, ou lin,
Il faut en devinaille être maître Gonin.

L'habileté de ce magicien a donné lieu à ces expressions populaires : *C'est un tour de maître Gonin ; voilà un tour de maître Gonin.* Un autre maître Gonin, petit-fils du précédent, mais beaucoup moins habile, si l'on en croit le même Brantôme, vivait sous Charles IX. Delrio (tome II de ses *Disquisitions magiques*) en rapporte un fait par lequel, s'il était véritable, il paraîtrait que le petit-fils ne

le cédait en rien au grand-père. La Fontaine a dit :

> Gardez-vous-en, c'est un maître Gonin ;
> Vous en tenez, s'il tombe sous sa main.

Le cardinal de Retz, dans ses Mémoires, dit, en parlant du président le Coigneux, à qui l'on avait donné ce sobriquet : « Tout le monde s'étant remis, il prononça d'un air froid et majestueux, qui n'était pas ordinaire à *maître Gonin*, ces paroles pleines de bon sens ; » et dans un autre endroit : « On entendit un fort grand bruit dans la salle, qui fit peur à *maître Gonin.* »

23. *Subtilité d'Arétin.* François Arétin, vivant au quinzième siècle, était de la famille des Accolti d'Arezzo. Il étudiait à Sienne environ l'an 1443 ; il y enseigna ensuite la jurisprudence avec une telle vivacité de génie, qu'on le surnomma *le prince des subtilités*, et que cette perfection en lui passa en proverbe.

24. *Rendre les armes à saint Georges.* Expression proverbiale tirée des Légendes, qui racontent que saint Georges, gentilhomme de Cappadoce, beau, bien fait, et surtout très-vaillant, après divers voyages, s'arrêta à Silène, ville de Lybie, qui était infestée par un dragon épouvantable. Ce cavalier, armé de pied en cap, attaqua le dragon, et lui passa un lien au col. Le monstre se soumit à lui par l'effet d'une puissance invisible et surnaturelle, et se laissa conduire sans résistance, de sorte qu'il rendit pour ainsi dire les armes à saint Georges. Ce fait miraculeux est cité sous l'empire de Dioclétien, en l'année 299 de Jésus-Christ.

25. *Il est comme l'âne de Buridan.* Cela se dit lorsqu'on veut désigner un homme qui se trouve embarrassé pour se décider d'un côté ou d'un autre, ou qui flotte entre deux partis. Ce sophisme, inventé, dit-on, par Buridan, artésien, un des plus fameux philosophes du quinzième siècle, et qui pourrait bien n'être autre chose que le pont aux ânes de logique mentionné par Rabelais, liv. 2, chap. 28, a été une espèce de proverbe ou d'exemple qui a subsisté fort long-temps dans les écoles. On veut que ce soit proprement l'état d'un âne placé entre deux picotins d'avoine, dont rien ne le détermine à entamer l'un plutôt que l'autre. Peut-être ce singulier sophisme roule-t-il sur l'équivoque d'âne avec l'adverbe *an*, synonyme du fameux *utrum* des philosophes, représenté d'après le symbole du logicien Marc-Antoine de Passeribus, génois. (Voir *la* 25e *Macaronée de Merlin Cocaie.*) On peut croire de là que l'expression populaire, *c'est le pont aux ânes*, qui signifie un léger obstacle, propre à arrêter un homme simple et ignorant, veut exprimer tantôt un océan de ces *an* ou de ces *utrum*, dont on ne sait comment sortir, tantôt un répertoire de ces mêmes *an* ou *utrum*, avec des solutions ou des moyens de passer par-dessus en tremblant, comme font les ânes sur un pont dont les ais mal joints leur laissent entrevoir l'eau qui coule dessous. C'est le sentiment du savant Clénard (voy. *Bayle*, au mot *Buridan*). On sait d'ailleurs qu'il fut un temps où le mauvais goût était porté à jouer sur les mots. Ceci me rappelle une anecdote qui a quelque analogie avec ce proverbe.

Un vieux feld-maréchal autrichien, ayant eu l'honneur d'être présenté à la reine de France Marie-Antoinette d'Autriche, femme de Louis XVI, ne parla tout le temps de sa présentation que de ses deux chevaux de bataille qu'il affectionnait. Un jour de réception, la reine, embarrassée sur le genre de conversation qu'elle devait avoir avec lui, lui demanda auquel de ses deux chevaux il donnait la préférence. *Madame*, répondit-il avec une gravité comique, *si un jour de bataille j'étais monté sur mon cheval pie, je n'en descendrais pas pour monter sur mon cheval bai, et si j'étais monté sur mon cheval bai, je n'en descendrais pas pour monter sur mon cheval pie.* Après un moment de silence, on parla des femmes de la cour; deux d'entre elles passaient pour être les plus belles ou les plus jolies. La reine demanda son avis à un des courtisans qui l'entouraient. Celui-ci, prenant l'air de gravité du feld-maréchal, et entamant sa formule, dit avec une lenteur affectée : *Madame, si un jour de bataille j'étais monté sur*..... *Assez, assez*, lui cria la reine avec vivacité.

Que ferai-je aujourd'hui? disait, en se levant,
Cléon l'irrésolu; c'est ainsi qu'on le nomme.
Que faire? Un sien ami, lui dit, en ricanant :
Si tu m'en crois, mon cher, tu feras un bon somme.

26. *Hardi comme un saint Pierre.* La facilité avec laquelle saint Pierre osa renier Jésus-Christ, a donné lieu à cette expression proverbiale. Mais la faiblesse que montra l'apôtre dans cette circonstance, me fait penser qu'il faut prendre cette expression comme une ironie; cependant elle s'ap-

plique généralement à ceux qui nient effrontément un fait.

27. *Quand vient à un assaut, mieux vaut Saintré que Boucicaut; mais quand vient à un traité, mieux vaut Boucicaut que Saintré.* Au quarante-septième chapitre de l'histoire et plaisante chronique du petit Jehan de Saintré, il est parlé de l'amitié que Jean le Maingre, dit Boucicaut, jeune gentilhomme de Touraine, avait pour Jehan de Saintré, son compatriote. On y donne à entendre qu'ils avaient tous les deux beaucoup d'esprit et de cœur, avec cette différence néanmoins que Saintré paraissait plus propre pour un exploit guerrier, et Boucicaut pour une négociation, ce qui donna lieu au proverbe rapporté ci-dessus.

28. *N'épargner ni Gautier ni Garguille;* c'est-à-dire, n'épargner personne. Gautier et Garguille étaient deux bouffons qui jouaient dans les farces, avant que le théâtre français se fût perfectionné. Leurs noms sont passés en proverbe, pour signifier des personnes méprisables et sans considération. L'auteur de l'ouvrage intitulé : *Moyen de parvenir,* a dit dans le même sens : *Venez mes amis, mais ne m'amenez ni Gautier ni Guillaume.* Mais la première façon de parler est plus ancienne, car on trouve les noms de Gautier et de Garguille dans le premier des Contes imprimés sous le nom de Bonaventure des Periers, en 1559 : *Riez seulement,* dit-il, *et ne vous chaille si ce fut Gautier ou si ce fut Garguille.*

29. *Hay evant Poinssat !* Expression proverbiale dont on usait anciennement à Metz, pour se mo-

quer d'un malotru monté sur une haridelle. Elle tire son origine de Jean Poinssat, écuyer du duc de Bourgogne Charles-le-Téméraire, que ce prince envoyait souvent à Metz pour défendre et suivre les intérêts qu'il avait à démêler avec cette ville. Les Messins, le voyant de loin arriver, monté sur la même mazette, lui criaient, dans leur patois: *Hay evant Poinssat!* pour lui signifier qu'il eût à s'avancer, s'il voulait être expédié.

30. *Autant que Charles en Espagne.* On entendait proverbialement, par ces mots, une entreprise de longue haleine, et qui demanderait à proportion autant de temps à poursuivre, que Charlemagne en mit à conquérir ce qu'il possédait en Espagne.

31. *C'est un Crésus. Plus riche que Crésus.* Qui n'a pas ouï parler de l'opulence de Crésus? C'était un proverbe très-commun chez les Grecs, et que nous leur avons emprunté pour signifier un homme extrêmement riche. Ce Crésus était roi de Lydie, ce qui fait dire à Juvenal (Sat. XIV), par rapport à un avare :

> *Nec Crœsi fortuna unquam, nec Persica regna*
> *Sufficient animo.*

« La fortune de Crésus et l'opulence des Perses ne suffisent pas à son avidité. » Voici une petite histoire qui peut donner une leçon utile à ceux qui se laissent entraîner par la soif de l'or: Il y avait à Izra un jeune seigneur nommé *Miravan*, que la nature avait comblé de ses bienfaits. Il en jouissait depuis quelques années sans interruption, lors-

qu'un jour, en visitant les tombeaux de ses ancêtres, il remarqua sur l'un d'eux l'inscription suivante, que le temps avait presque effacée : *Dans cette tombe est un trésor plus grand que jamais Crésus n'en a possédé.* Enflammé soudain par la passion de l'avarice, le jeune homme fit ouvrir ce tombeau, et y entra dans l'espoir d'y trouver d'immenses richesses. Mais quelles furent sa surprise et sa confusion lorsqu'il n'aperçut qu'un monceau d'ossemens et de poussière, surmonté de cette inscription : *Ici eût régné un éternel repos, trésor que Crésus n'a jamais possédé, si tu n'avais point été poussé par un insatiable amour de l'or.*

32. *Fortune de Baradas.* La fortune de Baradas auprès de Louis XIII, qui, comme l'on sait, changeait facilement de favoris, ne dura pas plus de six mois. C'est de là que la fortune de Baradas est passée en proverbe pour exprimer une fortune de peu de durée. Le sujet de la disgrâce de ce favori est aussi singulier que le fut celui de son élévation. Il était un jour à la chasse avec le roi, lorsque le chapeau de ce prince vint à tomber sous le ventre du cheval de Baradas. Dans le moment où on allait le ramasser, le cheval se mit à uriner, ce qui gâta le chapeau du roi, qui se prit d'une aussi grande colère contre le maître du cheval, que si c'eût été son propre fait. Cet accident, qui en aurait fait rire un autre, fut pris en très-mauvaise part par le roi, qui commença dès ce moment à ne plus aimer Baradas. L'anecdote suivante fera connaître la *fortune de Baradas.* Sous Louis XIII, les champignons étaient un mets très-recherché. Ce jeune gentil-

homme, sorti de page, avait eu l'honneur de jouer à la paume avec le roi. Cette faveur inespérée, ouvrage d'un seul jour, surprit tous les courtisans, qui sont toujours étonnés des choses heureuses qui arrivent à d'autres qu'à eux. En effet, on pouvait comparer cette faveur à la crue subite du champignon, qui naît dans l'intervalle d'une nuit à une autre. Le fou du roi, nommé *Marets*, en avait été lui-même choqué. Assistant au dîner du roi, il se mit à crier : *Qu'on apporte un plat de Baradas !* Ce trait de malignité réjouit beaucoup les courtisans, engeance naturellement pétrie d'orgueil et de jalousie.

33. *Il fait comme Jean des Vignes.* Expression injurieuse au roi Jean, lorsqu'en 1356, au lieu de transiger avec les Anglais, et d'accepter les conditions avantageuses qu'ils lui faisaient, il s'obstina à combattre. Il prit une si mauvaise position, dans des champs garnis de vignes et de fossés, à Maupertuis près de Poitiers, que toute l'armée française fut détruite. Dès-lors ce proverbe s'appliqua à ceux qui sont victimes de leur maladresse, et qui s'enferrent eux-mêmes.

34. *Les muses sont vierges.* Savez-vous pourquoi? disait un homme qui les avait servies sans en devenir plus riche, c'est qu'elles sont si pauvres que, faute de dot, elles n'ont pu trouver de maris. Giraldus cependant observe qu'il s'en faut de beaucoup qu'elles fussent pucelles, puisqu'elles avaient eu chacune un enfant.

35. *Fièvre de Saint-Vallier.* Saint-Vallier, père de Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois et maî-

tresse de François Ier, convaincu d'avoir favorisé la fuite et la défection du connétable de Bourbon, fut condamné à avoir la tête tranchée. Sa fille obtint, par ses larmes, et peut-être encore plus par ses charmes, la grâce du coupable. La peur qu'il eut du supplice avait fait sur son esprit une telle impression, qu'il fut attaqué d'une fièvre très-violente, qui ne le quitta qu'à la mort, ce qui a fait dire depuis : *Dieu nous garde de la fièvre de Saint-Vallier!* c'est-à-dire, d'une fièvre mortelle.

36. *Fraîcheur de monsieur d'Imbercourt.* Brantôme (dans ses *Capitaines étrangers*) rapporte que M. d'Imbercourt, de la famille de Brimeu dans les Pays-Bas, était attaqué, dès qu'il se voyait sur le point de combattre, d'une violente colique d'entrailles qui le forçait de descendre de cheval, pour aller dans un coin satisfaire un besoin naturel. Il ne faut pas, dit Brantôme, inférer de là que M. d'Imbercourt eût quelque crainte, il était très-brave ; mais l'ardeur avec laquelle il se portait au combat, occasionait en lui cette révolution, dont les médecins peuvent rechercher la cause. Le courage ne consiste point uniquement à mépriser des dangers inconnus ; s'y jeter tête baissée, c'est le propre d'un fou. La valeur n'est que l'impression plus ou moins forte qu'un danger réel fait sur notre âme ; c'est sur la chaleur du sang qu'elle se gradue. Il n'est aucun homme, quelque brave qu'on puisse le supposer, qui ne sente battre son cœur à l'approche d'un péril imminent. « Quand la vertu même, observe Montaigne, serait incarnée, je crois que le pouls lui battrait plus fort à l'assaut, qu'allant di-

ner ou jouir d'une jolie femme. » Quelqu'un félicitait un jour lord Peterborough de ne jamais avoir eu peur. Monsieur, répondit-il très-sagement, *montrez-moi un danger que je croie prochain et réel, et je vous promets d'avoir autant de peur qu'aucun de vous.* L'empereur Charles-Quint fit un jour ressortir par un trait de raillerie tout le ridicule d'une fausse bravoure. On citait devant lui un capitaine espagnol qui se vantait de n'avoir jamais éprouvé la moindre peur. Il faut, dit-il, que cette homme n'ait jamais mouché de chandelle avec ses doits, car il aurait eu peur de se les brûler.

37. *Barbouillé d'Ancre.* Selon le Duchat, cela se dit d'un homme soupçonné de magie, comme l'était l'Italien Concino-Concini, maréchal d'Ancre, dont la populace de Paris se distribua, en le déchirant en morceaux après sa mort, les entrailles, le cœur et les oreilles. On disait encore *possédé du marquis d'Ancre,* pour désigner un homme qui, comme on dit vulgairement, a le diable au corps.

38. *Haleine de saint Colomban.* En parlant d'un homme doué de vigoureux poumons, on dit : *Il a l'haleine de saint Colomban.* Cela est fondé sur le fait suivant, qu'on lit dans la vie de saint Colomban : Prêchant un jour aux environs du lac de Zurich, et voyant les habitans du pays prêts à faire un sacrifice à leurs idoles, ayant au milieu d'eux une grande cuve pleine de bière qu'ils allaient offrir au dieu Mars, il souffla dessus, et dans l'instant la cuve se brisa, et la bière se répandit. Les spectateurs, se regardant les uns les autres, dirent avec étonnement : *Cet homme-là a une bonne haleine.*

39. *Il est aussi riche que Jacques Cœur.* L'opulence de Jacques Cœur, argentier (trésorier) du roi Charles VII, a passé long-temps en proverbe. Lorsqu'on voulait désigner un homme qui possédait une fortune immense, on disait: *Il est aussi riche que Jacques Cœur.*

40. *Les filleuls de monsieur Tubœuf.* On appelait ainsi des lâches que le bas peuple appelle énergiquement d'un autre nom, qui correspondrait à celui-ci: *Je suis tout évêque d'Avranches*, devenu également proverbe. Le propos qu'on veut désigner vient d'un conseiller de grand-chambre nommé Tubœuf, qui, lors d'un lit de justice, tenu sous le règne de Louis XV, le 13 décembre 1756, fut du petit nombre de ceux qui donnèrent leur démission, se regardant comme dégradés par la privation de leur fonction la plus essentielle, l'opposition à l'enregistrement des édits. Comme il avait été militaire, en raison de son ancienne profession, il s'exprimait quelquefois d'une manière assez brutale. Indigné de la pusillanimité du plus grand nombre de ses confrères lors de leur délibération sur cet objet, il se mit à dire: *Je savais bien qu'il y avait des j. f. parmi nous, mais je ne croyais pas qu'il y en eût tant.* M. Tubœuf a tenu bien des gens sur les fonts de baptême. Combien d'hommes se servent du mot trop énergique du conseiller au parlement, et que la décence défend d'ailleurs de prononcer, sans savoir ce qu'ils disent. Les Latins avaient fait de la phrase *ire ad futurum hominem* le verbe *futuire.* Cette expression passa chez les Francs avec l'*u* prononcé *ou*, qui, par corruption et au

moyen d'une légère syncope, produisit le mot en question. Le peuple, qui outre tout, appela familièrement gens à traiter comme une femme, ceux qui encouraient le soupçon de lâcheté, et le mot resta d'abord dans la langue avec toute sa force primitive. C'est ensuite par métaplasme, et en perdant de vue la véritable origine du mot, qu'il substitua le nom propre de *Jean* à celui de *gent*, et l'usage a consacré cette confusion.

41. *Mettre en rang d'Ognon.* Amelot de la Houssaye, dans ses Mémoires (tome 2, page 60), attribue l'origine de cette façon de parler proverbiale à l'office du baron d'Ognon, Artus de la Fontaine-Solaro, grand-maître de cérémonies aux états de Blois en 1576, et qui sans doute faisait prendre rang à tout le monde selon les qualités des personnes et les degrés de prééminence. Mais d'autres parémiographes croient tout simplement que cette expression proverbiale fait allusion à la manière dont les gens de la campagne assemblent les ognons avec des liens de paille, en plaçant les plus gros les premiers, et ensuite les autres en raison de leur grosseur. On dit encore proverbialement d'un homme qui se place indiscrétement à un rang réservé à des personnes de plus grande condition que lui, qu'il se met en rang d'ognons.

42. *Stupide comme Lainé.* La stupidité de Lainé, fameux partisan sous le règne de Louis XIII, fit naître ce proverbe. Comme il se promenait au Cours dans un superbe équipage, on fit sur lui cette épigramme, dont le sel est de jouer sur les mots :

Ah ! que ce couple est sage
Et bien morigéné !
De trois chevaux de divers âge,
Les deux cadets traînent *Laîné*.

43. *Il ressemble au chien de Jean de Nivelle, il s'enfuit quand on l'appelle.* Personne n'ignore que la maison de Montmorency, une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France, a produit une foule d'hommes célèbres ; mais ce que beaucoup de gens ne savent pas, c'est qu'elle est la source d'un de nos proverbes, trop commun pour n'avoir pas besoin d'une origine illustre. Jean de Montmorency, seigneur de Nivelle, embrassa le parti du comte de Charolais, fils du duc de Bourgogne, et si fameux par la suite sous le nom de Charles-le-Téméraire, contre le roi Louis XI, dans la guerre dite du bien public. Son père fut si indigné de cette rébellion, qu'après l'avoir fait sommer à son de trompe pour rentrer dans le devoir, sans qu'il comparût, il le traita de *chien*. Cette épithète, qui nous paraît seulement malhonnête et grossière, fut prise par le peuple dans une acception si odieuse, que, la regardant comme l'expression d'une juste et franche indignation, il voulut la consacrer par le dicton proverbial en question, qu'on appliqua par la suite aux gens peu complaisans, qui ne répondent point aux appels qu'on fait à leur obligeance, et qui iment amieux s'esquiver que de rendre le plus léger service. Le Dictionnaire de Trevoux donne à ce proverbe une origine toute différente. Jean de Montmorency, seigneur de Nivelle, ayant donné un soufflet à son père, fut cité

au parlement, et sommé à son de trompe de comparaître en justice. Mais, au lieu de répondre à l'assignation, il se hâta de fuir en Flandre, dans les propriétés de sa femme. L'horreur qu'inspira une action si indigne de la part d'un fils à l'égard de son père, le fit traiter de chien. La Fontaine a employé ce proverbe dans la fable du Faucon et du Chapon.

> Une traîtresse voix souvent vous appelle ;
> Ne vous pressez donc nullement :
> Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
> Que *le chien de Jean de Nivelle.*

44. *Quand ceux de Guise auront escossé le roi, ils se prendront à sa peau même.* On trouve ce proverbe dans la pièce intitulée : *Légitime Conseil des rois de France pendant leur jeune aage*, insérée dans le Recueil des choses mémorables faites et passées pour le fait de la religion en 1565. C'est une allusion à ce que les Guises, par leur manière de gouverner, avaient fait perdre au jeune roi François II l'espérance de joindre un jour au royaume de France celui d'Ecosse, appartenant à la reine Marie, sa femme. On peut juger de l'immense puissance de cette maison, est-il dit dans ce recueil, par l'accroissement de son domaine, qui primitivement de 8,000 liv. de rente, s'était, sous François II, élevé jusqu'à 800,000 liv., somme alors très-considérable.

45. *Armé comme un Jacquemar.* Un Jacquemar est une figure de fer ou de fonte, représentant un homme armé qu'on met à côté des horloges avec un marteau à la main, et dont le mécanisme con-

siste à frapper sur le timbre, et à marquer les heures, comme on peut se rappeler d'en avoir vu un, il y a trente-cinq ans, sur l'église de Saint-Paul à Paris. On l'a ainsi appelé par corruption du nom de l'ouvrier Jacques Marc, qui a été l'inventeur de cette machine. Mais celui qui a véritablement donné lieu à l'expression proverbiale, c'est Jacquemar de Bourbon, troisième fils de Jacques de Bourbon, connétable de France, sous le règne du roi Jean. C'était un seigneur très-brave, qui se trouva dans toutes les occasions les plus dangereuses de guerre et de tournois, et qui, pour donner bon exemple, et se moquer des fanfarons et des petits-maîtres, était toujours armé de toutes pièces, disant que les armes n'étaient faites que pour les porter; et dès-lors on appela *Jacquemars* tous ceux qu'on voyait armés de pied en cap. Cette expression s'appliquait aussi ironiquement à ceux qui étaient armés de cuirasse, et paraisssaient embarrassés de leur armure. Ménage conteste cette origine; il dit que ce mot a été fait de *jaque de maille*, qui était alors un habillement de guerre.

46. *Il est comme Languille de Melun, il crie avant qu'on l'écorche.* Cela se dit d'une personne qui craint sans sujet, ou qui crie avant qu'on la touche. On raconte ainsi l'origine de ce proverbe: Un jeune écolier, nommé Languille, représentait, dans une pièce jouée à Melun, le personnage de saint Barthélemy, dont le martyre fut, comme l'on sait, d'être écorché tout vif; lorsque l'exécuteur supposé s'approcha de l'acteur, le couteau à la main, pour feindre de l'écorcher, Languille, épouvanté, se mit

à crier, ce qui donna sujet de rire à toute l'assemblée, et lieu au proverbe.

47. *C'est un coup de Jarnac.* Cette expression proverbiale tire son origine du combat singulier qui eut lieu entre Guy Chabot, sieur de Jarnac, et François Vivonne, sieur de la Châtaigneraye. Ce combat à outrance se donna dans la cour du château de Saint-Germain-en-Laye, le 10 juillet 1547, sous le règne de Henri II. Jarnac avait donné un démenti à la Châtaigneraye, relativement à des propos indiscrets tenus par celui-ci. La Châtaigneraye le défia au combat. Le roi le permit et voulut en être spectateur, se flattant que Vivonne, qu'il affectionnait, remporterait l'avantage; mais il en fut autrement. Jarnac, quoique affaibli par une fièvre lente qui le consumait, et prêt même à succomber, renversa son adversaire d'un coup de revers qu'il lui donna adroitement sur le jarret, et qu'on a appelé depuis *le coup de Jarnac.* On sépara les combattans; mais le vaincu, inconsolable de sa défaite à la vue du roi, ne voulut jamais souffrir que les chirurgiens bandassent sa plaie, et mourut quelques jours après. Henri fut si affecté de la perte de son favori, qu'il jura, dans les termes les plus solennels, de ne plus permettre à l'avenir de semblables combats. Le coup de Jarnac a passé depuis en proverbe, pour signifier une ruse, un retour imprévu de la part d'un ennemi.

48. *Donner un soufflet à Ronsard.* C'est faire des fautes contre la langue française. Ce proverbe vient de ce que Ronsard avait composé une rhétorique, ouvrage très-estimé dans son temps, et dans lequel

il avait établi des règles pour parler correctement et élégamment le français. S'écarter de ces règles, c'était pécher contre langue.

49. *Patatra, monsieur de Nevers.* C'est une exclamation ironique que l'on fait quand on voit tomber quelqu'un. Ce proverbe tire son origine du fait suivant : François de Gonzague, duc de Nevers, courant la poste de Paris à Nevers, son cheval s'abattit dans la ville de Pouilly, sur quoi une vieille femme, témoin de sa chute, s'écria : *Patatra M. de Nevers* ; ce qui mit le duc dans une si grande colère, qu'il envoya des soldats qui désolèrent toute la ville. Cette expression proverbiale était, par la suite, tellement devenue odieuse aux habitans de Pouilly, qu'un voyageur, en passant par cette ville, se serait exposé à de mauvais traitemens, s'il eût prononcé le mot de patatra. Delà on a dit : Il a fait *patatra*, c'est-à-dire, il est tombé. Suivant M. de la Mézengère, ce proverbe n'est qu'un jeu de mots. *Nevers* est ici pour *nez à l'envers*. *Patatra* est l'onomatopée de l'allure du cheval pour *pa* et *ta ; tra* est pour *trac*. Ainsi *patatra* signifie le *pa ta trac* du cheval.

50. *Il a plus fait que Charles en France.* Proverbe fort ancien, qui se disait surtout parmi les étrangers, depuis que Charles VII avait chassé les Anglais du royaume, pour exprimer de hauts faits, de grandes actions. On sait, en effet, que Charles fit des merveilles avec l'assistance de la Pucelle d'Orléans, de Dunois, de Gaucour, de Xaintrailles et de toute la noblesse française.

51. *Le quart d'heure de Rabelais.* On appelle ainsi

un mauvais moment à passer, mais plus communément l'embarras dans lequel un homme peut se trouver de payer son écot ; enfin, une circonstance pareille à celle où se trouva Rabelais, n'ayant pas de quoi payer sa dépense. Voici l'expédient dont il s'avisa un jour pour se faire conduire de Lyon à Paris, sans qu'il lui en coutât rien, n'ayant plus d'argent pour achever sa route. Ayant été obligé de se sauver de Rome, pour avoir parlé trop librement contre l'Église romaine, il arriva à Lyon, *n'étant pas plus chargé d'argent qu'un crapaud de plumes*, et s'avisa d'un plaisant stratagème pour reconforter son estomac à jeûn. Il entra dans une auberge de superbe apparence, et demanda un bon souper et un bon lit, en disant que, bien qu'il fût mal vétu et à pied, il était dans le cas de bien payer. Après avoir fait un ample souper, il remplit de cendre plusieurs petits sacs, et demanda un jeune garçon qui sût écrire. Il fit faire par cet enfant plusieurs billets, sur l'un desquels il y avait : *poison pour le roi*, sur le second, *poison pour faire périr la reine;* il appliqua ensuite ces billets sur chacun des petits sacs, et dit après à l'enfant : *Gardez-vous bien de parler de cela à votre père et à votre mère; il y va de votre vie et de la mienne.* L'enfant, comme Rabelais l'avait prévu, n'eut rien de plus pressé que de divulguer ce qu'on lui avait recommandé de tenir secret. Sa mère, saisie de frayeur, courut chez le magistrat faire sa déposition. Rabelais est saisi avec les petits sacs. Il demande d'être conduit à la cour, où il avait, disait-il, d'étranges choses à révéler. Afin que le chagrin ne le prenne

pas en route, et pour qu'on puisse mieux conserver sa personne, on le fait monter sur un excellent cheval; on lui fait faire bonne chère dans les auberges; enfin il arrive à la cour, où il raconte toute son histoire, qui se termine par faire rire le roi et les courtisans.

52. *C'est un Claude;* pour dire, c'est un imbécille. Antonia, mère de Claude, l'appelait, au rapport de Suétone, un avorton, une ébauche de la nature; et, lorsqu'elle voulait parler d'un homme stupide, elle disait: *Il est plus bête que mon fils Claude:* ce qui était passé en proverbe.

53. *C'est un Roger-Bontemps.* Ce proverbe vient d'un seigneur nommé Roger, de la maison des *Bontemps*, fort illustre dans le Vivarais; et parce que le chef de cette maison fut un homme fort estimé pour sa valeur, sa belle humeur et sa bonne chère, on se fit une gloire, en ce temps-là, de l'imiter en tout, et plusieurs personnages se firent, par émulation et par honneur, appeler *Roger-Bontemps*: ce qui, par la suite, s'est étendu à tous ceux qui passent leur vie agréablement et sans souci.

54. *C'est bon comme du temps de Jean de Wert. Je m'en soucie comme de Jean de Wert.* Le nom de Jean de Wert, guerrier fameux du XVII[e] siècle, est assez connu pour que j'en fasse ici quelque mention. Il était natif d'un village de la province de Gueldres nommé Wert. Sa naissance n'avait rien d'illustre, puisqu'il ne fut connu que par le nom de son village, mais il sut l'honorer par ses talens. Fait prisonnier à la bataille de Rhinfeld, gagnée

par le duc de Weimar, commandant les armées françaises, le 2 mars 1638, il fut amené à Paris, et conduit au château de Vincennes, où il fut fort bien logé. On se contenta de sa parole, et il jouit de la plus grande liberté. Il était magnifiquement servi, et les dames du plus haut rang se faisaient une partie de plaisir d'assister à ses repas. Les plus riches seigneurs s'empressaient de le rechercher, et le roi lui faisait l'accueil le plus gracieux et le plus honorable. Il répondait à toutes ces honnêtetés avec la franchise et la rudesse d'un soldat, ce qui, sans doute, a motivé la première locution proverbiale, pour exprimer la comparaison de la simplicité des mœurs du siècle de Jean de Wert, avec la corruption du siècle dernier. Jean de Wert était excellent buveur et grand priseur de tabac; il était accompagné de plusieurs officiers allemands, qui ne lui cédaient en rien sous ce rapport. Son nom a servi de refrain à une infinité de chansons; mais depuis il a été éclipsé par celui du célèbre Churchil, duc de Marlborough. Jean de Wert s'était rendu redoutable à la France, par la prise de plusieurs places considérables de Picardie. Paris tremblait au seul nom de Jean de Wert; c'était l'épouvantail des petits enfans, le croquemitaine du dix-septième siècle. Son nom même était devenu une injure. Lorsque la nouvelle de sa défaite fut répandue dans Paris, on ne peut exprimer à quels transports de joie le peuple se livra. Ce délire ne fut surpassé que par celui qu'occasiona la nouvelle de la mort du duc de Marlborough, qui donna lieu à la chanson si connue depuis. Comme il y avait

dans toutes les chansons une certaine naïveté grossière, qui ne laissait pas que d'avoir quelque chose de réjouissant, la cour et la ville s'en amusaient beaucoup. En voici une qui est une critique des mœurs du siècle :

A se barbouiller de tabac
Trouvoit-on de la gloire?
Se piquoit-on d'un estomac
Qui fût si propre à boire?
Certaines dames de ce temps
L'emportent pour ces beaux talens
Sur Jean de Wert.

Dans les cercles les mieux choisis
Fort peu, je vous assure,
Imitent, par leurs tours polis,
Sarrazin et Voiture;
Je quitterois tous les vivans
Pour tels défunts, l'honneur du temps
De Jean de Wert.

Comme l'on se retire loin
De la galanterie,
On suit en sa place avec soin
La polissonnerie;
On dit des mots plus grossiers
Que les goujats des officiers
De Jean de Wert.

Enfin, Jean de Wert et ses chansons étaient si fort à la mode, qu'on ne parlait plus d'autre chose. La captivité de ce général, dont le nom a fait un bruit si éclatant, laissa en France un souvenir immortel, et l'on nomma le temps où elle était arrivée, *le temps de Jean de Wert*.

55. *Résolu comme Bartole*. Ce célèbre jurisconsulte était si estimé de son temps, que l'empereur Charles IV le fit chevalier, et lui permit de porter

les armes de Bohême. Il mérita d'être regardé, non-seulement comme l'oracle de son temps, mais encore comme la lumière des siècles suivans : ses décisions étaient reçues comme des lois. La fermeté de ses principes, et sa science profonde en jurisprudence, ont donné lieu au proverbe, qui s'est conservé bien long-temps après sa mort.

56. *Le prenez-vous par là, madame Hérault?* Madame de Caylus rapporte, dans ses *Souvenirs*, que madame Hérault avait soin de la ménagerie, et dans son espèce était bien à la cour. Elle perdit son mari; le maréchal de Grammont, toujours courtisan, prit un air triste pour lui témoigner la part qu'il prenait à sa douleur; mais comme elle répondit à son compliment : *Hélas! le pauvre homme a bien fait de mourir!* le maréchal répliqua : *Le prenez-vous par-là, madame Hérault? ma foi, je ne m'en soucie pas plus que vous.* Cette réponse a passé depuis en proverbe à la cour.

57. *Bourbon marche devant.* Le duc de Bourbon, qui commandait en 1527 l'armée impériale en Lombardie, voyant ses troupes disposées à se retirer, faute de paiement, les mène à Rome, dont il leur promet le pillage. Pendant la marche, les Espagnols faisaient des chansons dans lesquelles ils élevaient leur général au-dessus de Scipion, d'Annibal et de César; ils le faisaient parler ainsi dans un couplet : *Je suis un pauvre cavalier, je n'ai pas un sou, non plus que vous autres.* Ils lui juraient de ne pas l'abandonner, quelque part qu'il voulût aller, *fût-ce à tous les diables.* Le duc arrive devant Rome, appuie lui-même une échelle contre la muraille pour com-

mencer l'assaut : un coup mortel le renverse; aussitôt il se fait couvrir d'un manteau, afin de cacher aux troupes un accident qui ralentirait leur ardeur; il entend des soldats qui se demandent les uns aux autres, s'il est vrai qu'il a été tué, il leur répond lui-même : *Bourbon marche devant.* Ces paroles devinrent par la suite un proverbe.

58. *Laissez faire à Georges, il est homme d'âge ;* c'est-à-dire, qui a de l'expérience. C'était un proverbe du temps de Louis XII, consacré par la profonde sagesse du cardinal Georges d'Amboise, ministre probe, et ami de son pays.

59. *Colère du père Duchesne.* Expression révolutionnaire consacrée par Hébert, un des factieux de la commune de Paris, dans un journal intitulé : *Le père Duchesne*, ramas impur de toutes les folies ordurières, et des imprécations sanguinaires mises à l'ordre du jour par son infâme rédacteur. Cette expression est devenue proverbiale, en passant avec les plus grossiers jurons par la bouche de la populace.

60. *Habitans de Lagny, combien vaut Lorges?* La ville de Lagny ayant été traitée avec beaucoup de rigueur par le duc de Lorges, à cause de l'esprit de révolte que ses habitans avaient manifesté, le nom de ce général fut pendant long-temps pour eux un souvenir de haine et d'effroi. Le leur rappeler, c'était leur dire une injure, et s'exposer à être maltraité par eux. Voici le quatrain latin qui fut fait à l'occasion de la fontaine dans laquelle ils plongeaient quiconque se permettait de les insulter par cette apostrophe : *Combien vaut Lorges?*

Siste gradum, Naïs, nec amicas desere sedes,
Talibus auspiciis quæ metuenda tibi?
Vindice te, spernit civis convicia linguæ.
Si quis enim nugax, unda silere docet.

O Nymphe ! arrête-toi, que crains-tu dans ces lieux
Où l'habitant chérit ton onde salutaire ?
Par elle il est vengé des traits injurieux,
Car aux mauvais plaisans elle apprend à se taire.

61. *Les épinards de monsieur de Vendôme.* On vantait un jour certaine épigramme dont le docte Guillaume du Bellai avait régalé ses convives. Un gentilhomme de la compagnie, nommé Lavarenne, n'ayant jamais entendu proférer ce mot, et croyant qu'il s'agissait de quelque ragoût, ne fut pas plutôt de retour chez lui, qu'il querella son cuisinier de ce qu'il ne lui avait jamais fait manger d'épigramme. Ce propos de Lavarenne a été attribué par Henri Étienne à M. de Vendôme, et l'autorité d'Étienne a laissé ce dicton devenu proverbial sur le compte de M. de Vendôme.

62. *Il en est ceint sur le cul comme Martin de Cambray.* Cela se dit proverbialement de quelqu'un qui a fait un mauvais marché. On disait anciennement ceint sur le baudray (voir *les Quinze joies du Mariage*, page 150) : « *Si en sera Martin de Cambray, car il en sera ceint sur le baudray;* » mais baudray est ici pour rimer à Cambray. C'est une corruption du mot *brodier* ou *broudier* qui veut dire *cul*, ainsi appelé apparemment par onomatopée, comme on le voit dans Rabelais (*Épître à la première Vieille*) :

Vieille de qui, quand le brodier trompette,
Il fait ung bruyt de clairon ou trompette.

63. *Ah! le bon billet qu'a la Châtre.* Le marquis de la Châtre aimait éperdument la fameuse Ninon de Lenclos, et en était aimé, lorsqu'il reçut l'ordre de rejoindre l'armée. Il était inconsolable, moins encore de la nécessité que des suites de son éloignement. Pour rassurer son esprit inquiet sur les dispositions amoureuses de sa maîtresse, il s'avisa d'un expédient assez singulier; ce fut d'exiger de Ninon qu'elle s'engageât par un billet à lui rester fidèle. Elle eut beau représenter que ce qu'il demandait était extravagant, il fallut faire le billet et le signer. Le marquis le baisa mille fois, le serra précieusement, et partit avec la plus grande confiance dans l'éxécution de cette promesse. Deux jours après, l'inconstante Ninon se trouva dans les bras d'un nouvel amant. La folie de ce billet lui revint alors à l'esprit, et elle s'écria deux ou trois fois : *Ah! le bon billet qu'a la Châtre;* saillie plaisante, qui depuis est devenue proverbe, pour exprimer une assurance peu solide et sur laquelle il ne faut pas faire fond.

64. *Il faut l'envoyer à saint Mathurin;* c'est-à-dire, il est devenu fou. Ce proverbe est fondé sur l'opinion que ce saint a le don de guérir la folie, parce que l'on fait dériver son nom du mot grec *ματαιος stultus*, qui signifie insensé. On dit aussi d'une femme, qu'elle a fait le chemin de saint Mathurin, pour dire qu'elle a fait folie de son corps.

65. *Vieux comme Hérode;* par corruption pour Hérodote, et par allusion d'Hérodote à radote, parce que certains vieillards sont sujets à radoter.

On sait que ce célèbre historien était fort crédule et grand ami du merveilleux.

66. *Il ressemble à Tournemine, il croit tout ce qu'il imagine.* Le père de Tournemine, jésuite, qui a joui d'une grande réputation dans la république des lettres, était un homme d'une imagination très-vive et souvent exaltée, comme celle du père Maimbourg. Il aimait à raconter des choses extraordinaires qu'il avait lues ou entendues; et, quand il en était vivement frappé, il se persuadait trop aisément qu'elles étaient véritables, ce qui faisait dire proverbialement, quand on rencontrait des gens du même caractère :

Il ressemble à Tournemine,
Qui croit tout ce qu'il imagine.

67. *Il est comme saint Jacques de l'Hôpital, il a le nez tourné à la friandise.* L'image de ce saint, qui se trouvait sur le portail de l'église de ce nom, était placée en face de la rue aux Ours, où il y avait autrefois un grand nombre de boutiques de rotisseurs qui ne vendaient que des oies, et qui, lorsqu'ils furent réunis en communauté, reçurent le nom *d'oyers*. La rue de Paris où ils s'établirent fut appelée en vieux langage *la rue aux Oues*. Ce n'est que par corruption que son nom fut changé depuis en celui de *rue aux Ours*. Ce proverbe s'entend d'un homme porté à la gourmandise.

CHAPITRE IV.

Proverbes relatifs à des contrées et à des villes.

Le caractère national d'un peuple peut se déduire de causes morales et de causes physiques. On nomme causes morales tout ce qui peut influencer l'esprit d'une nation, la façonner à certaines habitudes, comme la nature du gouvernement, sa position politique, la fécondité ou la pénurie qui y règne : on entend par causes physiques, tout ce qui agit directement sur le corps, sur les tempéramens, tout ce qui peut modifier, altérer les complexions, comme l'air qu'on respire, les alimens. Il y a, par exemple, certains airs de vent qui affectent la tête d'un sentiment douloureux de pesanteur et de compression. Il est constant, par des expériences réitérées, que l'air exerce une influence majeure sur nos facultés physiques et morales, comme l'a si bien observé le plus grand des médecins dans son *Traité des airs, des eaux et des lieux*; et ne serait-ce pas à des causes de ce genre, qu'il faudrait attribuer la différence frappante qui existe entre certains peuples, dont les uns ont généralement l'esprit vif, la conception aisée et rapide, tandis que d'autres ont l'esprit pesant et la perception obtuse et lente.

PROVERBES RELATIFS A DES CONTRÉES ET A DES VILLES.

1. *Ce n'est pas le Pérou.* Le nom de cette grande contrée de l'Amérique Méridionale, devenu pro-

verbe, est le synonyme de l'empire de Plutus. Les grandes richesses et tout l'or qu'en retirèrent les Espagnols du temps de Pizarre sont loin de répondre aujourd'hui à l'idée que s'en forme le vulgaire. Le voyageur qui visite aujourd'hui le port de Calao, qui a été détruit par un tremblement de terre, reconstruit depuis, et par lequel s'écoulent toutes les richesses actuelles du Pérou, ne tarde pas à revenir de son enchantement, auquel succède une surprise d'une toute autre nature. Son imagination, éblouie sans doute par toutes les merveilles qui ont été débitées sur la richesse du Pérou, lui fait supposer que les maisons de Calao sont bâties avec des masses d'argent et couvertes de lames d'or. Quel doit être son étonnement, lorsque sur un sol aride et privé de toute espèce de végétation, il aperçoit quatre cents maisons formant des rues anguleuses, étroites et irrégulières; lorsqu'il ne trouve dans cette ville, que le commerce a rendue célèbre, que de misérables auberges où règne la plus dégoûtante malpropreté, et inférieures à nos gargottes de village; que doit-il penser, lorsqu'il apprend qu'il n'y a même pas un boulanger dans la ville, et que les habitans sont dans la nécessité de faire venir leur pain de Lima, ville éloignée de deux grandes lieues! C'est bien le cas pour lui de faire usage d'un de nos dictons, et de s'écrier : *Le Pérou n'est pas le Pérou*, ou *ce n'est pas le Pérou.*

2. *Il est comme les juges de Padoue, qui, pour paraître intègres, se condamnaient eux-mêmes contre droit et raison.* Ce proverbe veut dire que c'est acheter sottement la réputation extérieure d'un

homme de bien, que de l'acquérir à force de fausses protestations d'humilité.

3. *Nella città Pistoyese, chiare case, oscure chiese*, dans la ville de Pistoia les maisons sont claires et les églises obscures.

4. *Pare che siamo nel bosco di Baccano*, il paraît qu'on est ici aussi en sûreté que dans le bois de Baccano. C'est un proverbe qui existe encore aujourd'hui en Toscane, et qui se dit lorsqu'on est en danger d'être écorché ou filouté dans des auberges. Il existait près de Baccano, bourg éloigné de quinze milles de Rome, une grande forêt qui était le fréquent théâtre de meurtres et de vols, ce qui a donné lieu au proverbe.

5. *Napoli odorifera e gentile, ma la gente cattiva.* C'est un propos injurieux tenu par les Italiens contre la ville de Naples : « L'air y est admirable, le territoire fertile ; mais c'est un paradis habité par des diables. » Beaucoup de voyageurs avouent que ce propos sent la calomnie, et que les Napolitains sont généralement fort doux et fort serviables.

6. *In Fano il più bel sangue d'Italia.* C'est un préjugé reçu en Italie que la ville de Fano renferme le plus beau sang de ce pays.

7. *Bâtir des châteaux en Espagne;* c'est se repaître de chimères. Ce proverbe est fort ancien, puisqu'on le trouve dans le roman de la Rose :

Los feras chasteaulx en Espaigne.

Il vient, selon Pasquier, « de ce qui a été de tout temps pratiqué en Espagne, où vous ne rencontrez

aucun château par les champs, ains seulement quelques cassines et maisonnettes, ès-quelles passant chemin vous êtes contraint d'éberger, et encore distantes d'un long intervalle les unes des autres. Ceux qui rendent raison de cela estiment que ce fut pour empêcher que les Maures, qui faisoient ordinairement plusieurs courses, ne surprissent quelques châteaux de force ou d'emblée où ils auroient eu moyen de faire une longue et sûre retraite. » « Une resvêrie sans corps et sans sujet, dit Montaigne, régente notre âme et l'agite; que je me mette à faire *des chasteaulx en Espaigne*, mon imagination m'y forge des commodités et des plaisirs desquels mon âme est réellement chatouillée et réjouie. » Il n'y a qu'à aller en Espagne pour n'avoir pas d'envie d'y bâtir des châteaux.

8. *Italia para nacer, Francia para vivir, España para morir.* S'il nous était permis de choisir le lieu de notre naissance, il faudrait naître en Italie, à cause de la douce température du climat. Il faudrait venir en France pour y vivre, attendu que les commodités et les aises de la vie sont plus à la portée du commun des hommes dans ce beau pays, fertile de son sol et heureux de son gouvernement. Lorsqu'on trouverait qu'on a assez vécu, ou si l'on se sentait quelque velléité de mourir, il faudrait choisir l'Espagne pour se mieux pénétrer de l'idée de la mort, attendu que ses emblêmes sont prodigués partout, et que ce pays, que la nature d'ailleurs a favorisé de ses dons, est devenu triste par le caractère morose de ses habitans, et infécond par leur paresse et leur indolence. La dif-

férence de ces trois contrées a donné lieu à cette définition, devenue proverbe.

9. *Allez vendre vos coquilles à ceux qui n'ont point été à Saint-Michel.* Perse a une pensée à peu près pareille. On conçoit que les habitans des bords de la mer, et principalement ceux du Mont-Saint-Michel, où l'on ramasse beaucoup de coquillages, doivent se connaître en coquilles, et ne peuvent être trompés sur leur qualité, comme le seraient ceux qui n'ont jamais vu la mer. Voici le vers de Perse qui est devenu proverbe :

Ad populum phaleras : ego te intùs et in cute novi.

« Laissons au peuple ces bagatelles, je vous connais jusqu'au fond de l'âme. » Perse veut faire entendre par-là que les riches caparaçons ne sont que de vains ornemens propres à éblouir les yeux de la populace, qui se laisse aisément duper.

10. *Cours à Pouzzol, tu feras fortune.* Vers le onzième siècle, les Sarrasins, ayant surpris la ville de Pouzzol, dans le royaume de Naples, en emportèrent les effets les plus précieux. Ne jugeant point à propos de se charger de la statue de saint Janvier, patron de ce royaume, ils résolurent de la mettre en pièces; mais ils n'eurent que le temps d'abattre le nez du saint, qu'ils jetèrent dans la mer. Les habitans de Pouzzol, au désespoir de ce que leur patron était ainsi défiguré, chargèrent un habile sculpteur de rétablir le nez abattu. Mais ni lui ni aucun artiste ne purent en venir à bout; quelques précautions qu'ils prissent, quelques mesures qu'ils employassent, ils ne pouvaient jamais fabriquer

un nez qui convînt au visage du saint : il était trop gros ou trop menu, trop court ou trop long. Les plus fameux statuaires, mandés de tous côtés, embarrassés et confus d'une aussi incroyable difficulté, prirent le parti de modeler les plus beaux nez du pays, espérant mieux réussir à rendre un objet qu'ils auraient sous les yeux; vain espoir, le nez fatal se trouvait toujours hors de mesure et des proportions convenables, ensorte qu'après avoir mis à l'épreuve tous les nez napolitains, il fallut recourir aux nez étrangers, et payer chèrement toute personne qui avait la patience de se laisser modeler la partie la plus saillante de sa physionomie. Cette circonstance si singulière fut cause pendant long-temps que, lorsqu'on voyait en Italie un homme qui avait un beau nez, on lui disait proverbialement : *Cours à Pouzzol, tu feras fortune*. Quatre cents ans se passèrent ainsi dans des tentatives inutiles, dit la chronique; on commençait à croire, et il était temps, que le buste de saint Janvier resterait camus, lorsqu'un pêcheur apporta sur la place du marché un poisson extraordinaire. Tout le peuple vint en foule pour le contempler : après que sa curiosité eût été satisfaite, on ouvrit ce monstrueux poisson, et l'on trouva dans son ventre un morceau de marbre blanc qui avait une forme qu'on ne pouvait définir, lorsqu'un enfant à la mamelle tira tout le monde d'embarras, en s'écriant que c'était le nez de saint Janvier. On porta sur-le-champ en procession ce nez si long-temps désiré; on l'appliqua à l'endroit où il manquait, et il s'y attacha aussitôt d'une ma-

nière si solide et si parfaite, que ce bienheureux nez n'a pas branlé depuis trois cents ans, et cela est si vrai, qu'un avocat nommé *Dom Girolamo Murano*, ayant douté du prodige, et s'étant avisé de le secouer avec vigueur pour éprouver si le nez du saint tenait bien solidement, le sien tomba aussitôt. *Se non è vero, è ben trovato.*

11. *On ne s'amende pas pour aller à Rome.* Le pélerinage le plus célèbre autrefois, parmi les chrétiens, était celui de la Terre-Sainte. Les voyages à Notre-Dame de Lorrette, à Saint-Jacques de Compostelle, et aux tombeaux des S. S. apôtres à Rome, n'acquirent pas moins de célébrité par la suite. Les pères racontaient à leurs enfans les aventures de leurs voyages, et leur inspiraient, par ces récits, le désir de les imiter. Les femmes quittaient leurs maris, les moines leurs couvens, pour faire cette pieuse caravane. Il est probable que les uns et les autres, loin d'en devenir meilleurs, se trouvaient chargés de quelques gros péchés de plus, et que les abus qui résultèrent de ces pélerinages donnèrent lieu au proverbe.

12. *Œil de Calcédoine.* Bysance, aujourd'hui Constantinople, fondée par les Grecs à l'extrémité de l'Europe, n'est séparée de la côte d'Asie que par un bras de mer fort étroit. L'oracle d'Apollon, consulté par eux sur l'endroit où ils bâtiraient une ville, leur avait répondu qu'ils devaient la bâtir *vis-à-vis la terre des aveugles.* Cet oracle leur indiquait, en termes ambigus, les Calcédoniens, qui, arrivés les premiers et à portée de choisir la meilleure situation, avaient pris la moins bonne.

13. *Vivre à Rome comme à Rome, et à Paris comme à Paris.* Le sage doit s'accoutumer aux pratiques et aux usages des lieux où il réside, comme le faisait Alcibiade, dont les mœurs participaient alors de celles du pays où il se trouvait. Êtes-vous dans Sparte, honorez Sparte : *Quam Spartam nactus, orna.*

14. *Estiflet de Roquemadour.* Roquemadour était un pélerinage célèbre à quatre lieues de Gordon, en Quercy. L'église du lieu fut ruinée pendant la guerre civile de 1562, comme nous l'apprend *l'Histoire Ecclésiastique de Beze*, tome 2, page 778. Le pélerinage de Roquemadour était particulièrement fameux par les petits sifflets qu'en rapportaient les pélerins. Feneste (liv. 1, chap. 9) explique ce proverbe, qui veut désigner une chose de peu de valeur, par le passage qui suit : *Je ne donnerois pas un estiflet de Roquemadour ni un curedent de Monsur lou maneschal de Roquelaure, de tous bos histoirographes.*

15. *Rome ne fut pas bâtie en un jour.* Cela veut désigner l'impossibilité d'achever une affaire, une entreprise dans un laps de temps déterminé et insuffisant. Si le rapport de Strabon est véritable, un fait fera mentir ce proverbe. Il dit que Sardanapale bâtit en un seul jour les deux grandes villes de Tarse et d'Anchialé, si l'on a une foi assez robuste pour croire à l'inscription mise sur le tombeau de ce prince : *Sardanapalus Anacyndaraxis filius Anchialem et Tharsum unâ die ædificavit; tu autem hospes, ede, lude, bibe.*

16. *Quien no ha vista Sevilla, no ha vista mara-*

villa, qui n'a pas vu Séville a négligé de voir une merveille. Les habitans de cette grande et belle ville, capitale de l'Andalousie, passent pour être adonnés à tout les vices, fous de luxe et de parure, et surtout livrés au libertinage.

CHAPITRE V.

Proverbes moraux.

La morale est la science des mœurs, l'art de les régler, de se comporter sagement et vertueusement dans le cours de la vie. Il n'est pas pour l'homme de science plus nécessaire et plus intéressante. Pour rendre les hommes meilleurs, il faut les exciter à la recherche de la vérité, leur faire cultiver la raison, leur mettre des expériences sous les yeux, leur montrer les effets dangereux du vice, leur faire sentir les avantages de la vertu. Tel est l'objet de la morale; il est aussi celui des proverbes moraux, qui ne sont que des vérités analysées. La morale, en éprouvant le raisonnement et fortifiant la réflexion, dispose l'esprit à saisir les vérités les plus profondes et les plus abstraites. Ceux qui la fuient sont de véritables myopes, qui, pour lire un livre, ne voudraient point l'approcher à une distance convenable à la portée de leur vue. De loin ils ne voient que des objets vagues et confus, de près ils voient les objets nets et distincts. C'est donc la volonté qui leur manque, et non pas la faculté.

Les pensées brillantes, les phrases prétentieuses, les tours d'imagination sont des amusemens passagers, et qui glissent sur la mémoire; c'est un feu d'artifice qui éblouit un moment; les principes de morale, les apophthegmes des sages, les maximes judicieuses offrent des règles de conduite qui ont moins d'éclat, mais qui sont d'une utilité plus réelle; c'est une source pure, où l'on peut se désaltérer lorsque le feu des passions a pénétré les sens. Horace recommande beaucoup la culture et l'exercice de la morale.

Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ.
(ART. POËT., v. 310.)

Pour construire un poème où la morale éclate,
Prends tes mœurs et le fond de tes vers dans Socrate.

Il est vrai que la morale est quelquefois le tyran de l'esprit et l'esclave du cœur; il est vrai que les moralistes font comme les chimistes, qui préparent des remèdes pour les autres, et s'en servent eux-mêmes rarement; il est vrai encore qu'on a pu reprocher à quelques-uns de n'avoir pas toujours été inaccessibles à l'envie; mais à l'égard du plus grand nombre ce reproche est facile à repousser. En effet, l'envie, qui naît de la bassesse du cœur, est un vice qu'on ne saurait trop déguiser; mais on est sujet, surtout dans ce siècle, à prendre pour de l'envie cet esprit judicieux de critique qui ne sait point donner d'entorse à la vérité, et cette franchise qui ne bronche point en fait d'honneur. Ce n'est pas toujours par un principe d'envie que les hommes sont fâchés du bonheur des autres. Il faut s'entendre sur les choses :

si un homme, par exemple, est dur, hautain, superbe, tyrannique; s'il est parvenu, à force d'intrigues, aux charges, aux honneurs, aux dignités; s'il accapare les avantages destinés à récompenser et à encourager les talens, le chagrin que son bonheur excite s'étend aussi loin que son pouvoir: il est un mal pour ses égaux, pour ses inférieurs, pour ses supérieurs mêmes, non parce que cet homme est heureux, mais parce qu'il l'est injustement. Ce n'est plus de l'envie, c'est au contraire un sentiment d'équité conforme à la morale, et qui s'accorde avec le respect dû aux lois de la société.

Tous les grands moralistes, Socrate, Cicéron, Sénèque, Horace, Boëce, La Bruyère, la Rochefoucauld, Nicole, Pascal et Bossuet, auraient ouvert leurs cœurs à l'envie! Que deviendrait la morale publique, si la vertu et le mérite ne trouvaient pas des protecteurs et des vengeurs dans ces esprits éclairés, dans ces hommes appelés par l'élévation de leur génie, par la justesse et la profondeur de leurs pensées, à démasquer le vice, à entretenir dans l'ordre social ce foyer de vérités premières et conservatrices, que tous les efforts d'une philosophie erronée ne pourraient éteindre, et que les âges ne sauraient obscurcir; de ces juges équitables, destinés par leur vocation même à tenir le fléau de la balance humaine, pour faire sans cesse la part du bien et du mal, ou plutôt à faire pencher, du côté de la vertu toute seule, un des plateaux de cette balance, que tous les vices amoncelés dans l'autre s'efforcent d'attirer à eux?

Voltaire a fort bien défini le caractère de la morale. Toutes les sectes, dit-il, sont différentes parce qu'elles viennent des hommes : la morale est partout la même, parce qu'elle vient de Dieu. Un roi philosophe nous a dépeint ainsi l'utilité de la morale :

Appliquons notre esprit à l'utile morale;
C'est elle qui, sondant tous les replis des cœurs,
Sans fard, ose aux mortels reprocher leurs noirceurs,
Dévoiler leurs défauts, attaquer leurs caprices,
Distinguer hardiment leurs vertus et leurs vices,
Dompter des passions tous les transports outrés,
Changer des furieux en humains modérés,
Nous apprendre à connaître au fond ce que nous sommes,
Et rabaisser les rois jusqu'au niveau des hommes :
C'est elle qui nous fait triompher des revers.

Enfin, la morale est la propre science des hommes, parce qu'elle est proportionnée à la haute capacité dont la Providence les a doués, et parce que c'est d'elle que dépend leur plus grand intérêt, le bonheur de la vie. Elle porte donc avec elle les preuves de son prix, et si quelqu'un a besoin qu'on s'épuise en argumens pour l'en convaincre, c'est un esprit trop perverti pour qu'on puisse le ramener aux vrais principes par le raisonnement ; c'est un aveugle à qui l'on peut rendre la vue, et qui refuse ce précieux avantage. Il ressemble à cette femme impudente qui, citée devant un tribunal, comme accusée de favoriser publiquement la débauche, s'excusait sur sa bonne foi et son ignorance de la loi, et répondait au magistrat qui lui disait : Vous deviez savoir au moins que vous manquiez à la loi de la morale : *La loi de la morale n'est pas dans mon registre de police.*

PROVERBES MORAUX.

1. *On connaît l'homme par ses actions.* Il y a peu d'hommes capables de faire une bonne action sans témoin. Une action utile n'est bonne que pour celui qui la fait, tandis qu'une action honnête doit profiter à tout le monde; on juge du mérite des hommes par celui de leurs actions, dit Tacite.

2. *Tu n'entreras pas chez moi, si tu ne laisses la bête à la porte.* Cela se dit à un homme emporté, brutal et sujet à se croire offensé, enfin à celui que les Latins appellent *homo bellua.*

3. *Ne dis ton nom ni tes affaires à ceux que tu ne connais pas.* C'est une imprudence qui amène souvent de mauvaises suites, que de se confier à quelqu'un qu'on ne connaît pas : c'est, comme on dit proverbialement, *se confesser au renard.*

4. *Porte fermée, le diable s'en va.* Il faut fuir les occasions qu'on a de mal faire, pour ne pas succomber aux tentations.

5. *L'argent est un bon valet et un méchant maître.* Cette pensée, devenue proverbe, est de Bacon. De trois conditions dans lesquelles l'argent peut se trouver engagé, savoir : celle du prodigue, celle du joueur et celle de l'avare, la première est la plus commode, la seconde est la plus capricieuse, et la troisième est la plus inutile de toutes. On a fait les vers suivans sur une femme avare :

En vain tu mets du rouge, avare Léonor,
Ce fard n'empêche pas ton jaune de paraître ;
Mais faut-il s'étonner qu'un esclave de l'or
Porte la couleur de son maître ?

6. *L'arbre qui n'a pas de racine ne vit pas long-temps.* Un homme qui n'a pas le fond, mais qui a seulement les dehors des vertus qu'il affiche, est bientôt découvert et méprisé.

7. *Jeux de main, jeux de vilain.*

Ludus enim genuit trepidum certamen et iram,
Ira truces inimicitias, et funebre bellum.

« Ce n'est d'abord que pure plaisanterie, il est vrai; mais on s'échauffe, on se fâche, et l'on finit par des haines mortelles. »

8. *C'est vouloir disputer la massue à Hercule.* Vieux proverbe qu'on applique à celui qui attaque témérairement un homme plus puissant que lui.

9. *Une bonne enclume ne craint ni les coups ni le bruit.* Un homme d'un caractère ferme et magnanime se rit des disgrâces de la fortune ; il se raidit contre les événemens, et demeure impassible au milieu des ruines, *impavidum ferient ruinæ.*

10. *De péchés et de dettes il y en a toujours plus qu'on ne pense.* Il existe dans l'homme une répugnance habituelle à compter avec lui-même.

11. *Les présens entrent partout sans sonner la cloche.* Ils se font secrètement pour la plupart, parce que, s'il est souvent honteux de les recevoir, il l'est quelquefois aussi de les faire.

12. *Où l'or reluit, la raison se tait.* Ce métal persuade sans parler ; il n'y a pas d'éloquence qui soit plus puissante en argumens décisifs.

13. *Il faut connaître avant d'aimer.* C'est un proverbe usité, mais qui n'est pas assez approfondi dans la pratique de la vie, où l'on fait souvent tout

le contraire, au préjudice de son bonheur et de son repos. Une femme qui avait été sur ce point éclairée par l'expérience, disait :

Mon amour est payé d'indifférence
Par un ingrat qu'une autre a su charmer;
A mes dépens j'en fais l'expérience :
Il faut connaître avant d'aimer.

14. *Il est comme le camelot, il a pris son pli.* Il a contracté une mauvaise habitude qu'on ne peut plus déraciner; il ne changera plus de mœurs, ni de conduite; par allusion au camelot, sorte d'étoffe de laine et de poil, fort ancienne en France, et dont la rigidité rend les plis ineffaçables. Pierre Ier, ayant envoyé des jeunes gens dans les contrées les plus éclairées de l'Europe, pour y puiser des lumières et des connaissances utiles à la civilisation de son empire, se promettait un grand succès à leur retour. Son fou, qui l'écoutait, plia le plus fortement qu'il put une feuille de papier, et le défia d'en effacer entièrement le pli. La leçon était ingénieuse.

15. *Il est comme le charbon qui brûle ou qui noircit;* en parlant d'un homme dont le commerce est si dangereux, qu'on ne peut l'approcher sans en être la victime, ou sans en contracter les mauvaises qualités.

16. *Celui qui marche toujours sur les bords du précipice, tombe dedans.* On s'abandonne aux occasions de plaisirs, on s'enrichit par des voies criminelles ; les succès semblent autoriser des forfaits d'habitude. Tôt ou tard il faut en porter la peine et périr.

17. *Le vent n'entre point, s'il ne voit par où il pourra sortir.* L'homme prudent ne s'engage pas dans une affaire qu'il n'ait prévu les moyens d'en sortir à son avantage.

18. *On ne connaît pas le vin au cercle (tonneau), ni l'homme à l'habit.*

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens par la mine.

Philopœmen, le plus grand homme de guerre qui de son temps fût dans la Grèce, qui illustra la république des Achéens par son rare mérite, et que les Romains, admirateurs enthousiastes des grandes vertus, avaient surnommé *le dernier des Grecs;* Philopœmen était pour l'ordinaire vêtu fort simplement, et marchait souvent sans suite et sans train. Il arriva seul, en cet état, dans la maison d'un ami, qui l'avait invité à prendre un repas chez lui. La maîtresse du logis, qui attendait le général des Achéens, le prit pour un domestique, et le pria de vouloir bien l'aider à faire la cuisine, parce que son mari était absent. Philopœmen, sans façon, quitta son manteau, et se mit à fendre du bois. Le mari, étant survenu dans cet instant, s'écria, dans la surprise que lui causa un tel spectacle: *Qu'est-ce donc, seigneur Philopœmen, et que veut dire ceci? C'est*, répliqua-t-il, *que je paie l'intérêt de ma mauvaise mine.* C'est ce qui arrivait aussi quelquefois à M. de Malesherbes.

19. *N'est pas sage qui ne sait quelquefois folâtrer.* Ce proverbe demande des précautions. Le sage doit considérer le temps, le lieu, les personnes et les

circonstances; il doit toujours conformer ses manières à sa condition, et ne point sortir du cercle que lui prescrit sa position, et que lui commande l'estime publique.

20. *A quelque chose malheur est bon.* Il n'arrive rien ici bas au désavantage de quelqu'un, qui ne tourne au profit de quelque autre; et, comme le dit la maxime proverbiale: *Le profit de l'un est le dommage de l'autre. Bona nemini hora est, ut non alicui sit mala,* à dit dans le même sens Publius Syrus, personne ne jouit d'un bon moment qui ne soit fatal à quelque autre; et mieux encore: *Lucrum sine damno alterius fieri non potest,* les uns perdent ce que les autres gagnent. Le XIV[e] siècle a vu vérifier ce proverbe à l'avantage de la France. Humbert, deuxième du nom, duc de Viennois, ayant perdu son fils unique par un accident funeste (le jeune prince était tombé dans l'Isère, et s'était noyé), fit, en 1343, donation du Dauphiné, dont il était souverain, au roi de France Philippe de Valois, à condition que tous les aînés héritiers de la couronne porteraient le nom de *Dauphins*, et prendraient les armes du Dauphiné.

21. *La femme est toujours femme, fœmina semper fœmina;* c'est-à-dire, suivant les principes des médisans, toujours inconstante, toujours légère, toujours fragile, et, comme le disait le cardinal Mazarin, telle qui gouverne aujourd'hui un royaume, n'est pas en état, le lendemain, de conduire deux poules.

22. *A bien faire il n'y a pas de reproche.* Mais il faut faire le bien pou le bien. Exercer un bienfait

en songeant à la reconnaissance de celui qu'on oblige, c'est ne l'effectuer qu'à demi; pressentir son ingratitude, c'est mal faire, ou faire une sottise.

23. *La lame use le fourreau.* J'honore trop le talent de M. de Bonald, pour ne pas me servir de l'explication ingénieuse qu'il donne de ce proverbe. « Lorsqu'on dit proverbialement que *la lame use le fourreau*, on ne fait qu'annoncer une vérité certaine en physiologie autant qu'en morale; et je crois que la première cause et la plus active de la dissolution, tantôt hâtée, tantôt plus lente de nos organes, est leur faiblesse relativement à la force de la volonté, et à l'exigence continuelle de ce maître impérieux. De là ces désirs qui nous tourmentent, ces efforts qui nous consument, ces chimères de plaisirs ou de travaux qui font le malheur des méchans, et souvent le désespoir des gens de bien, et cette lutte éternelle de l'homme intérieur contre l'homme extérieur, rebelle par impuissance aux volontés de l'âme, et dont la force apparente, comparée à celle de l'âme, n'est jamais qu'une faiblesse réelle. »

24. *Dans tout ce que tu fais, considère la fin.* Qui prend bien ses mesures ne se trompe pas. Il est très-utile, pour le présent et pour l'avenir, de prendre de si justes mesures, avant que de rien entreprendre, qu'on n'ait aucun reproche réel à se faire, si l'on échoue dans ses projets. On ne doit rien négliger pour venir à bout des affaires où l'on s'engage, parce que c'est plutôt sur le succès que sur les difficultés mêmes de l'entreprise, que s'établissent la fortune et la réputation d'un homme: c'est,

en quelque sorte, son passe-partout. S'il échoue, on l'accuse à tort ou à raison d'imprudence ou d'incapacité. On n'a pas d'idée combien il faut de peines, de constance et de soins, pour effacer les premières impressions qu'on aura données de soi, si elles sont mauvaises, et combien sont avantageuses et durables celles qui auront marqué votre début et gravé votre conduite dans l'opinion publique.

25. *Morte la bête, mort le venin; pascitur in vivis livor, post fata quiescit.* Cette expression proverbiale ne pouvait être mieux employée par le duc d'Orléans, régent, lorsqu'après la mort du cardinal Dubois, il rappela le comte de Nocé, un des compagnons de ses plaisirs, que ce ministre avait fait disgracier, en lui écrivant : *Reviens, mon cher Nocé : morte la bête, mort le venin; je t'attends ce soir au Palais-Royal.* On est étonné qu'un homme d'un esprit aussi supérieur que le régent se soit laissé dominer par un homme du caractère de Dubois. Il n'y a que l'immoralité, commune à tous les deux, qui puisse donner la solution de cette étrange fascination.

26. *Les meilleurs nageurs se noient.* Celui qui compte trop sur son habileté dans une affaire échoue, celui qui se fie trop à ses forces succombe.

27. *Qui veut bien célébrer la fête, doit jeûner la veille.* Qui veut bien faire une chose, doit s'y préparer, et prévoir ce qui peut en faciliter ou en entraver le succès.

28. *Qui tire trop fort la corde, la rompt.* Tout ce qui excède les forces ne réussit pas.

29. *Les tempêtes font les pilotes habiles.* Les affaires font les hommes et leur donnent de l'expérience; plus elles sont difficiles, plus elles les rendent sages et prudens. Comme on ne connaît le pilote que dans l'orage, on ne connaît de même toute vertu que lorsqu'elle a été mise à l'épreuve. Plus la tempête est violente, plus il tient le gouvernail avec vigueur; plus les flots sont soulevés contre son navire, plus il redouble de courage en luttant contre eux. Ce n'est que dans des combats dignes d'elle, que la vertu s'assure un glorieux triomphe.

30. *Qui choisit, prend le pire.* Ce proverbe, si commun, ne viendrait-il pas d'une circonstance rapportée dans la vie de Charles-Quint. On dit qu'un de ses officiers se plaignant à ce prince de ce qu'il n'avait reçu aucune faveur pour tous les services qu'il lui avait rendus, l'empereur lui présenta deux boîtes semblables en tout extérieurement, ayant la même forme, la même grandeur et la même pesanteur, mais dont l'une était au-dedans pleine d'or, et dont l'autre ne renfermait que du plomb. Il lui dit en même temps qu'il lui permettait de choisir celle qu'il voudrait. L'officier prit celle qui était remplie de plomb. L'ayant ouverte aussitôt, il fut au désespoir d'avoir été trompé dans son espérance, et en témoigna son chagrin à l'empereur, en lui disant: Je suis bien malheureux! *Ne m'accusez donc plus,* répliqua Charles-Quint, *de vous avoir oublié; plaignez-vous au sort, je vous ai offert de quoi vous mettre à votre aise, et vous avez pris le pire.*

31. *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.* Un réglement de Louis VIII, pour distinguer les honnêtes femmes des filles publiques, défendit à celles-ci de porter certains ajustemens qui étaient alors à la mode, et spécialement des ceintures dorées. On ne tint pas exactement la main à l'exécution de ce réglement, et tout alla comme auparavant. Les honnêtes femmes s'en consolèrent par le témoignage de leur conscience, et c'est de là qu'est venu le proverbe. Publius Syrus a dit : *Bona opinio hominum tutior pecuniâ est*, la bonne réputation vaut mieux que les richesses. On dit encore en proverbe : *Une once de réputation vaut mieux que cent livres d'or.*

32. *Il faut laisser le moutier où il est.* Ce vieux mot vient du latin *monasterium*, monastère, et signifie maintenant église. Ce proverbe enseigne qu'il faut être invariablement attaché à la règle, ne pas changer inconsidérement de coutumes, d'usages. Le changement amène toujours avec lui quelques dangers. Les innovations, d'ailleurs, blessent presque toujours les intérêts du plus grand nombre ; elles ne sont profitables qu'aux brouillons et aux intrigans, qui n'ont rien à perdre et beaucoup à gagner aux changemens.

33. *Si vieillesse pouvait et jeunesse savait, jamais le monde ne périrait, ou jamais disette n'y aurait.* Les années n'ôtent rien au sage, elles enrichissent son esprit ; il acquiert en prudence ce qu'il perd en jeunesse ; il use de tout avec modération. La prospérité, les plaisirs, les passions aveuglent la jeunesse, et lui préparent d'amers regrets. Un pro-

verbe tiré d'Hésiode affecte à la vieillesse *les souhaits*, à l'âge mûr *les conseils*, à la jeunesse *les actions* et les *jouissances*. Louis VI, sur la fin de sa vie, au rapport de l'abbé Suger, se plaignait souvent du malheur de la condition humaine, qui réunit rarement *le savoir* et *le pouvoir*. C'est peut-être de là, dit l'historien Velly, que vient ce proverbe. La vieillesse est le plus beau temps de notre vie, quand nous avons le bon esprit de ne pas regretter le passé.

34. *N'offre jamais ce que tu ne voudrais pas qu'on acceptât*. Celui qui le fait, veut qu'on le croie ce qu'il n'est pas, et celui qui accepte est trop crédule, et incommode tout ensemble.

35. *La rivière ne devient jamais grosse qu'il n'y entre de l'eau trouble*. Il est rare de voir un usurier, un faiseur d'affaires, comme il y en a tant aujourd'hui, amasser des richesses par des voies strictement honnêtes et permises. Il y a toujours dans leur fait du laisser-aller et des transactions commodes avec la conscience.

36. *Celui qui rit toujours trompe souvent;* parce qu'ayant alternativement une joie feinte ou une véritable sur le visage, il est difficile de juger de ce qui se passe dans son cœur.

37. *Tu remarques bien une petite vermine sur ton prochain, et tu ne t'aperçois pas qu'une grosse te ronge*. Cet adage a voulu désigner le *ricinus*, autrement appelé *tique* ou *tiquet*, qui s'attache particulièrement aux oreilles des bœufs et des chiens; on l'a rendu ici par vermine. L'antithèse du fétu et de la poutre, qui se trouve dans Saint-Mathieu et dans

Saint-Luc, a beaucoup de rapport avec cet adage, dont il n'est qu'une exagération. Sénèque a une pensée semblable à celle de nos auteurs sacrés. *Aliena vitia*, dit-il, *in oculis habemus*, *a tergo post a nobis sunt*. Ce défaut est ce que les Grecs appelaient *philautie*, au amour de soi-même.

38. *On n'aime rien tant que le fruit défendu*. Cela provient, sans doute, d'un penchant inné dans l'homme, de préférer ce qu'il a eu de la peine à se procurer. C'est à ce penchant que Juvénal fait allusion dans ces vers :

Sed prodere malunt
Arcanum, quàm subrepti potare falerni.

« Ils aimeraient mieux divulguer un secret, que de boire le vin de Falerne qu'ils ont dérobé. » Salomon, dans ses Proverbes (chap. IX), a dit à peu près la même chose dans cette sentence : *Aquæ furtivæ dulciores sunt, et panis absconditus suavior.* Les Latins ont dit aussi : *Furtiva venus dulcior.*

39. *La langue est un glaive à deux tranchans, dont il ne faut pas se servir inconsidérement. Arnolphe* se sert, dans la conversation, d'une arme à deux tranchans, de sa langue, l'un pour dire du bien, et l'autre pour détruire le bien qu'il a dit. Il est, comme l'on voit, ami des compensations. Il croit que ce système ne peut le compromettre, parce que, dit-il, le bien et le mal se balancent l'un par l'autre. Il a étudié les lois de l'équilibre ; il ne se fait pas scrupule de dire à l'oreille de *Damon*, qu'*Ergaste* est un galant homme. Il va, quelques instans après, dire à celle de *Dorante*, qu'*Ergaste* est un

fripon; il sème partout le bruit qu'*Alcidas* va faire aujourd'hui banqueroute, et le lendemain il dit à tout le monde qu'il fait grandement honneur à ses affaires. Il insinue adroitement, dans un cercle, que les ministres vont proposer une loi avantageuse à l'État, et dans un autre il dit tout bas qu'il s'opère dans le gouvernement un changement défavorable à la chose publique. Il raconte à *Orphise* que *Celamire* a eu une affaire de cœur avec Hérodias, et à *Celamire* qu'*Orphise* a rejeté, comme une Lucrèce, les vœux de Cléanthe; et il va incontinent rapporter au mari d'*Orphise* les intrigues adultères de sa femme, et au mari de *Celamire* la chasteté et les vertus de la sienne. *Arnolphe* était né pour la politique.

40. *Dis-moi qui tu fréquentes, et je te dirai qui tu es.* Ce proverbe est en effet fondé sur l'expérience. Les mauvais exemples sont contagieux. L'on se corrompt facilement avec les gens corrompus; il s'établit insensiblement entre nous et ceux que nous choisissons pour amis, une simpathie vertueuse ou criminelle, suivant qu'ils sont gens de bien ou vicieux. La société de ces derniers est d'autant plus à éviter, que les lois sévissent également contre le malfaiteur et son compagnon. Un ancien législateur punissait, comme mauvais, ceux qui étaient convaincus de fréquenter mauvaise compagnie. Les jeunes gens de Paris, et les jeunes provinciaux qui abondent dans cette ville, si dangereuse pour les mœurs, par la facilité qu'elle offre d'assouvir toutes les passions, se perdent dans la mauvaise compagnie. Il est important de s'ac-

tait quelque habit à faire, de couper toujours sur l'étoffe un grand morceau qu'il mettait à part pour lui. Une nuit, il rêva qu'il était transporté au jugement dernier; il vit un ange qui lui présenta un énorme drapeau formé de tous les morceaux d'étoffes qu'il avait volés. Ce songe l'effraya extraordinairement; et le lendemain, en le racontant à ses garçons, il leur dit qu'il était décidé à exercer désormais son métier en honnête homme. *Pour me faire ressouvenir de ma résolution*, ajouta-t-il, *si par habitude je mettais quelque chose de côté, rappelez-moi le drapeau.* Cela fut convenu : il se passa quelques jours, au bout desquels le tailleur, oubliant sa promesse, vola un peu de drap. Ses garçons la lui rappelèrent alors, en lui disant : *Maître, et le drapeau? Taisez-vous*, répliqua le tailleur; *j'y pensais de même que vous, mais je me suis souvenu que cette étoffe y manquait.* On raconte ce trait d'un vieil usurier à l'agonie : Lorsque le prêtre lui présenta le crucifix, il ouvrit ses yeux mourans, le considéra quelque temps avec attention, et s'écria, avant d'expirer : *Ce sont de faux diamans, je ne puis prêter sur ce gage que dix pistoles.*

46. *Les perles, quoique mal enfilées, ne laissent pas que d'être précieuses.* Cela s'entend des personnes qui disent de très-bonnes choses, mais qui savent mal les exprimer.

47. *L'oisiveté est la mère de tous les vices.* Les Péruviens punissaient l'oisiveté comme le plus grand de tous les vices, parce qu'elle est la source de tous ceux qu'on peut commettre. Le farouche Dracon décerna la peine de mort contre la paresse

et l'oisiveté. Solon permit à chacun d'accuser un homme oisif, et, s'il ne se justifiait pas, il était déclaré infâme. *Variam semper dant otia mentem*, l'oisiveté nous balotte incessamment de pensée en pensée. (Lucain.)

48. *Paix et peu, c'est la devise du sage; pauca, sed bona.* Un homme sans fortune avait deux fils; il mourut. L'aîné, sans esprit, sans vertus, sans talens, comme beaucoup de chambellans, se glisse à la cour, s'insinue dans toutes les avenues qui conduisent au pied du trône; il s'avance et devient l'ami du prince : c'est qu'il possédait à fond le grand art de ramper, de flatter, de survivre à toutes les circonstances. Le plus jeune cultive le champ de ses pères. Un jour, le courtisan, devenu comte, dit au fermier : *Pourquoi n'apprends-tu pas à plaire, tu ne serais pas obligé de vivre du travail de tes mains. Fi donc! fais comme moi, tu aurais des cordons, des honneurs, des distinctions.—Et toi, que n'apprends-tu à travailler*, lui dit son frère; *tu ne serais pas réduit à t'humilier tous les jours comme un esclave, et ta vanité ne dévorerait pas tout bas les affronts et le fiel de l'envie; tu ne serais pas exposé sans cesse aux atteintes de la calomnie et aux traits acérés du ridicule; fais comme moi, redeviens ton maître.*

49. *Il faut prendre le temps comme il vient.*

Point ne se faut courroucer aux affaires,
Il ne leur chaut de toutes nos colères;
Mais se savoir à tout événement
Accommoder, c'est faire sagement.

50. *Il faut avoir l'esprit de son état.* Un jeune

homme, qui avait plus l'air mondain que celui d'un ecclésiastique, vint un jour demander à Charlemagne un évêché, qu'il obtint. Il s'en retourna si satisfait, qu'il se fit amener son cheval, et le monta avec tant de légèreté que peu s'en fallut qu'il ne sautât par-dessus. L'empereur, qui le vit d'une fenêtre de son palais, l'envoya chercher, et lui dit : *Vous savez l'embarras où je suis pour avoir de bonnes troupes de cavalerie; étant aussi bon écuyer que vous paraissez l'être, vous seriez fort en état de me servir; j'ai envie de vous retenir à ma suite, vous m'avez tout l'air d'être meilleur cavalier que bon évêque.* Charlemagne s'en tint à cette leçon, qui dut inspirer au jeune évêque l'esprit de son état.

51. *Les honneurs changent les mœurs.* On en fait l'épreuve tous les jours; tel qui rampait dans l'humble fortune, est fier et arrogant dans la prospérité. Le bachelier Carrasco (Don Quichotte, liv. 5, chap. 4) donne une leçon de morale charmante à Sancho Pança, qui s'attend à avoir pour récompenses de *ses bons et loyaux services*, une des îles que doit conquérir le chevalier de la triste figure. « Ami Sancho, lui dit Carrasco, ayez patience, *tout vient à point à qui peut attendre*, et le seigneur Don Quichotte vous donnera non-seulement une île, mais un royaume. *Le plus vaut encore mieux que le moins*, répondit Sancho; mais, monsieur le bachelier, je puis bien vous assurer que mon maître ne se repentira pas de me donner un royaume : je me suis bien tâté là-dessus, et, dieu merci, je me trouve de l'esprit et de la force de reste, comme

je l'ai dit autrefois à lui-même. Sancho, répliqua Carrasco, *les honneurs changent les mœurs*, prenez garde qu'étant gouverneur, vous ne vous enorgueillissiez au point de ne plus connaître personne. »
A combien de grands et de riches de nouvelle édition la morale du bachelier peut s'appliquer! Philippe II, roi d'Espagne, disait que tous les estomacs n'étaient pas capables de digérer de grandes fortunes, et qu'une mauvaise viande ne se tournait pas en si mauvaise nourriture, ni ne faisait pas tant de corruption dans le corps, que faisaient les honneurs d'un haut rang dans les esprits malfaits. Les honneurs sont pour bien des gens des manteaux surchargés d'or et doublés de plomb; ils les attèrent. Il y a certains honneurs dont il faut savoir se passer, de peur de ressembler à tout le monde.

52. *Hâtez-vous lentement, festina lentè.* Maxime célèbre parmi les anciens, et qu'on ne doit jamais perdre de vue dans les affaires sérieuses. La réflexion guide la marche du sage : L'insensé court d'abord, et réfléchit ensuite; lorsqu'on lui reproche son imprudence, il répond : *Je n'y pensais pas.*

53. *Il ne faut pas jeter le manche après la cognée.* Il ne faut point se désespérer inutilement. Cet apologue est pris de l'état d'un bûcheron qui, ayant laissé tomber dans une rivière profonde le fer de sa cognée, désespéré des efforts inutiles qu'il faisait pour la recouvrer, jeta le manche, afin qu'ils fussent perdus ensemble, l'un lui devenant inutile sans le secours de l'autre. L'infortune et la félicité se touchent; c'est quand on se croit le plus mal-

heureux, qu'on est souvent près de cesser de l'être.

54. *Il ne faut pas péter plus haut que le cul.* Manière proverbiale de parler fort en usage dans le discours familier. Elle signifie généralement qu'il ne faut pas s'élever au-dessus de sa condition, sortir de son état, vouloir aller de pair avec les personnes d'un rang éminent, faire figure ou de la dépense au-delà de ses moyens, s'attribuer les connaissances et l'esprit qu'on n'a pas :

Force gens font du bruit en France :
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

Dans l'ordre naturel comme dans l'ordre social, il ne faut pas vouloir être plus qu'on ne peut. Si les nouveaux parvenus mettaient dans leurs coffres forts les sabots de leurs pères, on ne verrait pas tant de faquins bâtir de magnifiques palais.

55. *Il ne faut pas laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié.*

Un curé visitait souvent
Une philosophe mondaine,
Et lui disait sévèrement :
Devenez donc bonne chrétienne.
Le pasteur fut enfin congédié,
Et ne reparut plus chez la dame.
Depuis trente ans il était oublié
Lorsqu'on le rappela pour recevoir son âme.
Hélas! mon cher pasteur, ayez pitié de moi!
Je suis toujours de la paroisse :
Sur le chemin de l'amitié
Il ne faut pas que l'herbe croisse.
Elle a bien crû depuis trente ans,
Lui dit le prêtre avec franchise,
Et grâce à tous vos mécréans,
Elle passe déjà le sommet de l'église.

56. *Trop de précaution entraîne trop de soin; il faut prendre garde de ne pas tomber de fièvre en chaud mal.* On représentait devant un personnage, qui a laissé sur la terre un glorieux mais sanglant souvenir, une tragédie de Corneille. Dans une fort belle tirade, l'acteur passa sous silence un vers que tout le monde savait par cœur. L'auguste auditeur, qui avait la pièce sous les yeux, fit mander, après la représentation, le censeur dramatique chargé de la surveiller, et lui demanda le motif de cette suppression; le censeur s'excusa en disant qu'il avait fait supprimer le vers en question pour éviter une allusion. *Maladroit que vous êtes*, s'écria le grand personnage, *c'est vous qui la faites cette allusion; sans votre impertinente suppression personne n'y aurait songé.*

57. *Il ne faut pas croire tout ce qu'on voit.* Dans une grande cérémonie qui eut lieu à Versailles sous le règne de Louis XV, un plaisant aperçut dans la foule un provincial, et le reconnut, à son admiration stupide, propre à être le bardot de sa raillerie. Il s'approche de lui et de l'air le plus sérieux du monde, il engage avec lui la conversation suivante : *Le plaisant* : Monsieur ne connaît pas Versailles à ce qu'il me paraît? — *Le provincial :* Non, monsieur. — *Le plaisant* : Et par conséquent la cour? — *Le provincial :* Pas davantage; ayez la bonté, monsieur, de me dire quel est ce vieux seigneur qui marche encore si droit (c'était le duc de Richelieu). — *Le plaisant :* C'est monsieur le vicomte de Turenne. — *Le provincial :* Je le croyais mort. — *Le plaisant :* On le croit en province. — *Le*

provincial : Et ce vieux cardinal ? — *Le plaisant :* C'est son éminence M. de Mazarin, qu'on a dit mort aussi pour des raisons que je vous raconterai. — *Le provincial :* Et cette dame si cassée (en montrant madame de Bassompierre) ? — *Le plaisant :* Celle-là c'est la feue reine. Le récit de cette mystification, qui courut et la ville et la cour, fit beaucoup rire les gobe-mouches du temps.

58. *Qui trop embrasse mal étreint.* Le malheur de la plupart des hommes, vient de ce qu'ils se mêlent à la fois de trop d'affaires. Qui a trop d'emplois n'en remplit bien aucun. C'était, sur la fin du règne de Louis XV, un usage adopté par tous les petits maîtres de porter deux montres; l'usage, comme l'on sait est le fléau des sages, et l'idole des fous. Le maréchal de Richelieu, quoiqu'octogénaire, était trop esclave de la mode pour ne pas la suivre des premiers. Il était occupé un jour devant une glace à composer son visage pour en déguiser les rides et pour faire le jeune homme. Ses deux montres étaient étalées sur sa cheminée. Un de ces hommes serviables dont il était toujours entouré, le félicite sur la beauté de ces bijoux. Comme il les tenait toutes les deux, il craint qu'elles ne lui échappent. Ce qu'il craignait arrive : l'une, par l'effet de la force centripète, gagne le parquet; il veut la retenir, et lâche l'autre, qui suit sa camarade. Honteux de sa gaucherie, il se confond en excuses : *Pourquoi vous désespérer,* lui dit tranquillement le duc, *je ne les ai jamais vues aller si bien ensemble; une autre fois souvenez-vous du proverbe : Qui trop embrasse, mal étreint.*

59. *Bon sang ne peut mentir.* La réputation dont un père a joui, passe naturellement à ses enfans. C'est un patrimoine qu'on ne peut leur enlever; ils n'ont encore aucunes qualités supérieures, mais leur père les avait. Il semble que ce soit de leur part une disposition plus prochaine à les posséder. C'est une douce consolation pour un père, à ses derniers momens, de cesser de vivre persuadé que la gloire qu'il a pu acquérir, que les peines qu'il s'est données pour la conserver intacte, profiteront à ses enfans, et leur attireront une partie de la considération qu'il a su gagner lui-même.

60. *Qui mal veut, mal lui arrive.* Il y a des hommes si jaloux du mérite qu'ils n'ont pas, que le moindre bonheur qui arrive aux autres est une pierre d'achoppement pour leur petite ambition. Ils sont si pointilleux et d'un esprit si revêche, qu'ils ne peuvent admettre que ce qu'ils approuvent eux-mêmes, et qu'ils sont tout prêts à trouver bon ce que les autres condamnent. Pour le plaisir de contrarier, ils trouveraient de l'hérésie dans le *pater noster.* Ils sont d'une humeur aussi fâcheuse que l'était le poète Ximénès, qui trouvait même à redire au chant du rossignol, et qui s'écriait, en l'entendant chanter : *Tais-toi, vilaine bête.* Ce sont de véritables fléaux.

CHAPITRE VI.

Proverbes généraux.

La première de toutes les causes qui ont contribué à étendre l'empire de la langue française, est cette longue suprématie que la puissance de la France a exercée en Europe sur les mœurs, sur les usages, sur les modes et sur les différentes manières d'être, enfin sur la pensée même des autres peuples, car presque tous les proverbes français, quant à l'esprit, ont été adoptés et traduits par presque toutes les nations de l'Europe, à quelques modifications près, qui tiennent à des causes dépendantes du climat, de l'éducation et des rapports de la société. Cette suprématie date du règne de Henri IV; avant cette époque, l'Europe était espagnole. Aussi l'on peut voir l'influence que la langue espagnole exerçait alors sur les peuples; on semblait penser par l'Espagne. Mais, à partir de la mort de Philippe II, la puissance espagnole a déchu, et avec elle la prépondérance de son langage et de ses mœurs. La langue française prit sa place. Les Français, vainqueurs de presque toute l'Europe, la firent servir de base à tous les traités qu'ils ont souscrits; la préférence, la clarté de cette langue, ont établi ensuite son usage, que la force avait d'abord consacré; par sa précision et sa netteté, elle devenait extrêmement précieuse dans les transactions politiques, où le grand point est de s'entendre d'une manière immuable. La langue française réu-

nissait tous les avantages; elle devint donc l'interprète de presque toutes les relations des peuples de l'Europe entre eux et la langue de tous les souverains; elle s'est pour ainsi dire immiscée dans leurs mœurs. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on retrouve dans le langage commun de ces peuples beaucoup d'idées et beaucoup d'expressions empruntées à la langue française.

PROVERBES GÉNÉRAUX.

1. *Il n'y a qu'heur et malheur.* Bien des gens réclament contre la justesse de cet ancien proverbe; ils prétendent qu'il n'y a ni bonheur ni malheur dans ce monde; que ce que nous appelons de ces noms vient de la bonne ou de la mauvaise conduite. Ils diront, et avec quelque raison, que Charles XII a été malheureux parce qu'il a eu l'imprudence de mettre quatre cents lieues entre lui et son pays, et s'est ainsi ôté les ressources qu'il aurait pu se procurer; ils seront autorisés par les faits à dire la même chose de Bonaparte, relativement à sa funeste expédition de Russie. Cependant, quelque nom que vous donniez à la bonne et à la mauvaise fortune, on ne peut nier qu'elle ne se décide souvent plutôt d'un côté que de l'autre. Qu'on appelle, si l'on veut, cela hasard, je demande pourquoi le hasard heureux arrive toujours à une personne, et le hasard malheureux toujours à une autre. Il faut croire que cela tient à des circonstances imperceptibles à l'esprit de l'homme, qui le maîtrisent, et qui donnent souvent

à ses projets une direction forcée qu'il lui est impossible de prévoir et de détourner. M. de Harlay était un homme aimable, honnête et spirituel, et qui cependant ne s'était avancé dans le monde qu'à force d'étourderies, qui auraient été très-préjudiciables à un autre. Pour le punir on lui ôtait l'emploi qu'il possédait, et bientôt après on lui en donnait un meilleur. Aussi, comme il savait se rendre justice, il disait qu'il ne conseillait pas aux autres de chercher à faire leur chemin par la route qu'il avait prise. Origène met du bonheur et du malheur jusque dans la sagesse; il semble, dit-il, que ce qu'on nomme *bonheur* et *malheur* contribue dans les plus habiles même à produire ce qui leur donne tant de réputation, et à faire naître en eux des sentimens que pour l'ordinaire la raison seule inspire.

2. *Sa langue va comme un cliquet de moulin.* Voici l'épitaphe d'un fameux bavard.

Ci-gît un babillard qui, la nuit et le jour,
Faisait un moulinet de sa langue archifolle;
La mort voulut enfin lui parler à son tour,
Et put seule un matin lui couper la parole.

3. *L'imagination, la folle de la maison.* L'imagination est cette faculté féconde que la nature nous a donnée pour exercer nos perceptions et notre jugement : lorsqu'elle est bien réglée, elle voit les objets sous leurs véritables rapports; elle les rassemble, les classe avec ordre dans le cerveau; lorsqu'elle est déréglée, elle les brouille, les confond, elle en fait une masse hétérogène qui constitue un véritable désordre d'idées. Plus ce désordre prend d'intensité, plus il approche de la folie;

alors ce présent si précieux nous devient funeste, lorsqu'il n'est point asservi à la raison. L'imagination qui n'est égarée que jusqu'à un certain degré, produit cette exaltation qui donne la vie aux objets inanimés, au point qu'ils produisent une illusion complète. Elle s'exerce aussi-bien dans le sommeil que dans les veilles. Sénèque le rhéteur assure qu'un Romain nommé Gallus Vibius, rhéteur de profession comme lui, perdit la raison en s'appliquant avec trop de contention d'esprit à imiter les mouvemens, les attitudes de la folie, pour charmer l'esprit de ses auditeurs; et c'est le seul que je sache, ajoute Sénèque, à qui il soit arrivé de devenir fou, non par accident, mais par un acte de jugement. Si la force de l'imagination est dans le cas de faire pousser des cornes, comme Montaigne le raconte d'un certain Cypus, roi d'Italie, qui, après avoir assisté le jour à un combat de taureaux, ayant eu en songe toute la nuit des cornes en tête, les produisit en son front par la force de l'imagination, ne pourrait-elle pas, à plus juste cause, produire cet effet sur l'os coronal de certains jaloux. D'après ce trait, s'il est vrai, on peut croire à tous les écarts de l'imagination. Les amis de Samuel Bernard lui avaient fait accroire qu'il avait tué en duel un capitaine de dragons, qu'il n'avait même jamais vu; et un duc de la F...., lorsqu'il était ivre, pleurait à chaudes larmes un fils qu'il n'avait jamais eu. Beaucoup de malades sont généralement crédules et imaginaires. Un homme, ayant une fièvre ardente, crut voir un gigot de mouton pendu à son nez. On appelle un

médecin pour le désabuser; celui-ci ordonna qu'on prît un gigot véritable, et qu'on le mît adroitement à côté du nez du malade, puis qu'on le lui présentât encore tout sanglant comme si l'on venait d'en faire l'amputation et de le détacher de son nez. Cette ruse innocente guérit totalement l'imagination blessée du malade. L'imagination est, comme l'espérance, la source de beaucoup de biens et de beaucoup de maux.

4. *Il vaut mieux ne rien faire que de faire des riens.* Cette antithèse un peu recherchée est de Pline, et me paraît avoir plus de brillant que de solidité. Si l'on réfléchit sur les deux membres de cet axiome, devenu proverbial, on reconnaîtra les fausses conséquences qui s'en déduisent naturellement. Qu'est-ce que ne rien faire? c'est rester dans une inaction physique ou morale qui équivaut à la mort, car, suivant le principe vulgaire, la vie consiste dans le mouvement. Qu'est-ce que faire des riens? c'est s'exercer sur des choses dont l'inutilité vous acquiert, il est vrai, le titre de fainéant. Or s'exercer d'une manière ou d'autre, c'est agir, c'est vivre. Cet état, tout indigne qu'il est, est toujours préférable à celui de ne rien faire.

Ci-gît Charlot le paresseux,
Lequel, à son heure dernière,
S'écria : Que je suis heureux!
Je vais n'avoir plus rien à faire.

5. *En ne faisant rien, on apprend à mal faire.* C'est ce qui a fait appeler l'oisiveté la mère de tous les vices. C'est un talent que celui de savoir s'occuper utilement, et de pouvoir être seul sans en-

nui et sans chagrin, c'est-à-dire de trouver du plaisir dans sa propre compagnie.

6. *Il est bon de tenir à deux ancres. Duabus anchoris fultus*, disent les Latins : *Il faut avoir deux cordes à son arc.* Lorsqu'on a besoin de protection et d'assistance dans la recherche des dignités et des emplois, il est avantageux d'avoir plusieurs protecteurs et amis à qui l'on puisse recourir; si le crédit de l'un fait faux bond, celui d'un autre peut le suppléer.

7. *Ce qui est dans le cœur de l'homme sobre est sur la langue de l'ivrogne.* Le vin est une douce torture qui arrache ce qu'il y a de plus secret. Les Hébreux disaient proverbialement : *Ingrediente vino egreditur secretum*, à mesure que le vin entre chez nous le secret en sort. Tout de même, dit Sénèque, que le vin nouveau fait crever les tonneaux, et que la chaleur fait tout monter en haut, ainsi la force du vin est telle, qu'elle met au jour et découvre tout ce qui est le plus secret et le plus caché. Ce proverbe correspond à celui-ci : *In vino veritas.* Je ne sais quel auteur a avancé qu'en Allemagne on ne jugeait aucune affaire importante à jeûn et sans avoir préalablement bien bu. Cette coutume, si l'on en croit le proverbe, pouvait donner effusion à la vérité, mais ne devait pas être une garantie pour la discrétion.

8. *Le mal vient à charretée, et s'en retourne once à once.* Telle est la misère de la vie humaine. Il y a une infinité de maladies qui prennent tout d'un coup, et qui, en peu de temps, parviennent à leur plus haut période. Si elles ne tuent pas de suite,

il faut des années pour en guérir. On dit encore proverbialement: *Les maladies viennent en poste, et s'en retournent à pied.*

9. *La nuit est la mère des conseils;* parce qu'étant couché, on réfléchit plus à loisir sur les affaires que l'on a en tête. Les idées se concentrent dans l'esprit, qui, tout entier à la réflexion, et n'étant nullement distrait par des objets extérieurs, s'arrête plus aisément à celles qui sont les plus avantageuses.

10. *Il se retire en arrière pour mieux sauter.* Cela se dit d'un homme qui fait semblant de vouloir céder, et qui se prépare sans bruit à une plus sûré défense.

11. *Est assez riche à qui rien ne manque.* Il serait difficile de trouver un riche à qui rien ne manquât. Le plus heureux de tous les hommes désire encore quelque chose.

12. *Nécessité d'industrie est la mère, necessitas ingenium parit.* Un jour que les entrepreneurs du Pont-Neuf, qu'on achevait de construire, devaient se réunir à un grand festin, ils virent un homme qui toisait la longueur du pont, sans rien dire à personne; ils le prirent pour un connaisseur, et l'invitèrent à dîner. Après le repas, ils lui dirent qu'ils voyaient bien qu'il avait sur leur ouvrage quelque pensée qui pourrait le perfectionner, et qu'ils le priaient de la leur communiquer. Je songeais, leur dit-il, que vous avez très-bien fait de vous y prendre en large; car si vous vous y fussiez pris en long il est probable que vous n'en fussiez pas venus à bout de la même manière. Ce plaisant

expédient procura au parasite un dîner qui lui aurait échappé sans son industrie. Platon disait: La faim est un nuage d'où il tombe une pluie d'or et d'éloquence.

13. *Les extrêmes se touchent.* M. de Marivetz, l'auteur de la Physique du Monde, entrait dans une maison avec le baron de Montmorency; ils se trouvèrent ensemble dans l'antichambre, et un laquais annonce MM. les barons de Montmorency et de Marivetz. Ce dernier baron de fraîche date, et qui sentait combien il figurait mal à côté du premier baron chrétien, craignant que cet incident ne fît un mauvais effet, et ne déplût à M. de Montmorency, s'écrie, avec beaucoup de présence d'esprit: *Voilà bien une preuve que les extrêmes se touchent!* Chacun d'applaudir, et de trouver que M. de Marivetz était un homme d'un tact aussi fin et délicat, qu'il était savant et profond. On peut dire aujourd'hui, relativement à la noblesse, sans crainte de se tromper, que les extrêmes se touchent.

14. *Qui manie le miel s'en lèche les doigts.* Qui manie l'argent d'autrui, cède souvent à la tentation de s'en accommoder; qui approche trop près des femmes a bien de la peine de s'abstenir de leur commerce intime.

15. *Contentement passe richesse.* Sénèque dit qu'il n'y a pas de différence entre posséder une chose, et ne la pas souhaiter.

Dans un lieu du bruit retiré,
Où, pour peu qu'on soit modéré,
On peut trouver que tout abonde,
Sans amour, sans ambition,

Exempt de toute passion,
Je jouis d'une paix profonde;
Et, pour m'assurer le seul bien
Que l'on doit estimer au monde,
Tout ce que je n'ai pas, je le compte pour rien.

16. *Il fait la pluie et le beau temps dans une maison;* en désignant un homme qui dispose de tout, qui ordonne tout à la place du maître. C'est un caractère assez commun dans le monde, que celui de ces sortes de gens qui s'insinuent adroitement dans les affaires d'un ménage, brouillent la femme et le mari, s'emparent des bonnes grâces de la dame du logis, mystifient le mari, et font deshériter les enfans. Qu'est-ce qu'il a fallu faire pour cela, débuter par des complaisances banales, présenter un fauteuil, se montrer empressé à la portière d'une voiture, donner le bras à la promenade, au spectacle. On devient ensuite nécessaire par habitude, on s'ancre dans la maison, on s'y attache comme le lierre s'attache à la paroi des vieux murs; on y prend racine, rien ne peut arracher cette plante parasite. Dans le royaume de Loango, c'est le roi qui dispose des volontés du ciel. L'une des grandes fêtes du pays est celle où l'on va lui demander la pluie et le beau temps pour toutes les saisons de l'année. Le prince alors prend son arc, tire une flèche en l'air, et lorsqu'il a dispensé selon sa sagesse, et par cet acte muet de sa puissance, les influences futures de l'atmosphère, tout le monde se retire content. C'est absolument la position d'un ménage assez malheureux pour se laisser faire la loi par un tiers, qui probablement rit sous cape de

son empire, et de la faiblesse des imbécilles qu'il a su prendre dans ses filets.

17. *On fait ce qu'on peut, et non pas ce qu'on veut.*

> C'est une erreur de croire
> Qu'il est grand, qu'il est beau de pouvoir ce qu'on veut :
> Faire ce que l'on doit, et non tout ce qu'on peut,
> Voilà la véritable gloire.

18. *Faites ce que je dis, et non ce que je fais.* Trajan Boccalini, bel esprit du XVII[e] siècle, était très-caustique et très-mordant. Il aimait la raillerie et la médisance, ce qui fit qu'il se livra à des réflexions très-méchantes sur les avocats, les médecins et les théologiens. Nicius Erythreus prétend que Boccalini donna naissance à un proverbe dont le sens est qu'il y a trois sortes de gens qui ne font presqu'aucun usage des règles qu'ils prescrivent aux autres. Personne ne s'écarte plus du droit dans les affaires qu'un jurisconsulte; personne n'observe moins le régime de santé qu'un médecin; personne n'a moins de crainte des remords de sa conscience qu'un théologien.

19. *La faim assaisonne tous les mets.* Le plus exquis de tous les mets, chez les Lacédémoniens, était ce qu'ils appelaient la *sauce noire*. Les vieillards la préféraient à tout ce qu'on servait sur la table. Denys le Tyran, s'étant trouvé à l'un de leurs repas, n'en jugea pas aussi favorablement, et le brouet lui parut très-fade. *Je ne m'en étonne pas*, dit celui qui l'avait préparé, *l'assaisonnement y a manqué*; et quel assaisonnement? reprit Denys. La course, la sueur, la fatigue, la faim, la soif; car

c'est là, ajouta le cuisinier, *ce qui assaisonne ici tous nos mets.*

20. *Autant de têtes, autant d'avis, quot capita, tot sensus.* Ce qui démontre l'impossibilité de plaire à tout le monde; et encore qui plaît à tout le monde, ne plait à personne.

21. *Toute comparaison est odieuse.* En effet, il est souvent dangereux dans la société de comparer deux personnes ensemble. Les éloges que l'on donne à l'une sont toujours interprétées par l'autre à son désavantage. Celle-ci trouve qu'il y a excès, celle-là qu'il y a défaut dans la répartition. On s'expose à se faire deux ennemis.

22. *C'est n'être en aucun lieu que d'habiter partout. Quisque, ubiquè habitat, maximè nusquam habitat,* dit Martial (liv. 7, ép. 72). Le cosmopolite est une espèce de philosophe égoïste, qui, pour se débarrasser des liens les plus doux et les plus essentiels à la conservation de la société, regarde l'amour de la patrie comme un sentiment mesquin, se dit citoyen de l'univers, et prétend aimer avec la même humanité le Lapon et l'orang-outang, qu'il traite, peu s'en faut, comme un frère.

> Je veux qu'on me distingue, et, pour le trancher net,
> L'ami du genre humain n'est pas du tout mon fait.
> (MOLIÈRE.)

23. *L'appétit vient en mangeant.* L'attache à l'argent est un défaut qui déshonore infiniment les gens de lettres, comme au contraire rien ne leur fait plus d'honneur que de regarder les richesses avec indifférence, dit un moraliste. Ce dédain phi-

losophique ne se rencontre plus dans les mœurs du siècle. C'est dommage qu'Amyot, qui a tant illustré la littérature, ait un peu terni sa gloire par cette rouille de l'avarice. C'était un pauvre diable, fils d'un petit mercier, et qui s'était avancé par son vrai mérite. Il était devenu évêque d'Auxerre, et grand-aumônier de France. Charles IX, qu'il avait élevé et instruit, l'appelait toujours son maître, et, plaisantant quelquefois avec lui, il lui reprochait en riant son avarice. Un jour qu'Amyot demandait au roi un bénéfice vacant d'un revenu considérable, ce prince lui dit : *Eh quoi ! mon maître, vous disiez que si vous aviez mille écus de rente, vous seriez content ; je crois que vous les avez et plus. Sire*, répondit Amyot, *l'appétit vient en mangeant.* Il obtint toutefois ce qu'il désirait, et mourut riche de plus de deux cent mille écus.

24. *L'amour et la fortune sont aveugles.* En dépit du proverbe, ni l'un ni l'autre ne sont aveugles; ils ont seulement, suivant la mythologie, et dans certains cas particuliers, un bandeau sur les yeux : le premier, pour signifier qu'en amour, un amant n'aperçoit pas ordinairement les défauts de celle qu'il aime ; la seconde, pour donner à entendre qu'elle agit souvent sans discernement, et comme à l'aveuglette. Les anciens adoraient plusieurs fortunes, entre autres la *gluante;* c'est la fortune permanente, *fortuna manens*, qui s'attache ordinairement à certains individus privilégiés ; elle ne les quitte jamais, quelques fautes qu'ils commettent, quelle que soit la bannière qu'ils quittent et qu'ils reprennent, quelques sermens contradictoires qu'ils

prêtent. C'est cette fortune gluante qui sauva mainte fois le cardinal Mazarin du danger d'être déchiré en morceaux par le peuple de Paris, et lui procura le loisir de mourir tranquillement dans son lit.

25. *Garder quelque chose pour la bonne bouche;* c'est-à-dire, réserver pour une circonstance essentielle ce qu'on estime être le meilleur; conserver des ressources pour un cas pressant. Cette locution proverbiale est tirée de l'usage où l'on est généralement de terminer un repas par des mets recherchés et des friandises; elle me rappelle une repartie vive et ingénieuse de Louis XIV. Ce prince, ayant séjourné dans une petite ville, fut invité, par le maire et les échevins, à une collation qu'il accepta; ceux-ci eurent soin de faire servir au roi des fruits et du vin de leur crû. Le monarque leur fit compliment sur la bonté de ce dernier. Ces magistrats, tout déconcertés de l'honneur et des éloges que leur faisait Louis XIV, lui dirent, sans réflexion, qu'ils en avaient encore de meilleur. *Sans doute, messieurs, que vous le réservez pour une meilleure occasion*, leur repartit le roi.

26. *Faire de nécessité vertu.* Les païens avaient fait une déesse de la nécessité, qu'ils adoraient comme la plus impérieuse et la plus obsolue de toutes les divinités. Le grand Jupiter lui-même était forcé de lui obéir. Elle avait dans Corinthe un temple, dont l'entrée était défendue à tous autres humains qu'aux ministres de la déesse, tant on était saisi de crainte et de respect pour elle. Horace, dans son ode XXIX à la Fortune, dépeint la

nécessité avec tous ses attributs, telle qu'elle était probablement représentée dans les statues (voir le proverbe latin 65, t. 1, p. 163.) Tout cet attirail de la nécessité marque la puissance invincible de cette déesse, qui lie les mortels par des liens indissolubles. Elle marche devant la Fortune, pour indiquer que, quel que soit le pouvoir de celle-ci, celui de la nécessité lui est supérieur.

27. *La fin couronne l'œuvre.* Le succès fait tout. La plupart des hommes ne se déterminent à approuver ou condamner la conduite de leurs semblables, qu'en raison des événemens heureux ou malheureux qui en sont la suite. Incapables souvent, par ignorance ou par prévention, de pénétrer au fond des affaires, ils n'en jugent que par ce qui frappe leurs sens. C'est surtout dans les affaires de la guerre et de la politique, que le jugement des hommes est sujet à s'égarer. Les personnes judicieuses, écartant les préjugés vulgaires, se conduisent plus sagement : instruites par l'expérience que la fortune rompt souvent les plus justes mesures, détruit les plans les mieux concertés, elles savent distinguer ce qui est l'effet du hasard de ce que la prudence a dirigé. Quelquefois elles trouvent qu'on a fait de grandes fautes dans une entreprise que le succès a couronnée, tandis qu'elles découvrent tous les effets d'une sagesse consommée dans un projet qui aura échoué. Mais telle est l'instabilité des choses de ce monde, telle est la prévention des hommes, que celui qui vient à bout de ce qu'il a entrepris est loué et envié, quelque imprudent qu'il ait été, tandis que celui qui a pris toutes les précau-

tions nécessaires, qui a agi avec prudence et adresse, s'il échoue dans l'exécution de ses desseins, est taxé de témérité ou d'imprudence. Les événemens donnent donc aux causes le nom de justes ou d'injustes suivant leurs résultats. Si Annibal eût triomphé à Zama, ce ne serait pas une *foi punique*, mais une *foi romaine,* qui fût devenue, pour la postérité, synonyme de trahison ou de mauvaise foi. L'épée de Scipion décida la question en faveur des Romains. Sans Charles Martel, toute la terre était peut-être mahométane ; sans la glorieuse Pucelle d'Orléans, nous serions peut-être Anglais. On ne voit presque rien de juste ou d'injuste, qui ne change de qualité en changeant de climat, dit Pascal.

28. *Il faut céder au temps.* C'est une loi de la nature à laquelle nul ne saurait se soustraire. L'auteur des Études de la nature, Bernardin de Saint-Pierre, s'exprime ainsi : « Jamais on ne jeta l'ancre dans le fleuve de la vie ; il emporte également celui qui lutte contre son cours, et celui qui s'y abandonne. *Tempori parendum.* »

29. *Charité bien ordonnée est de commencer par soi-même.* Ce proverbe, pris à la rigueur, sent un peu l'égoïsme ; cependant il est dans la nature de l'homme de préférer son bien-être à celui des autres. L'abnégation entière de soi-même est une vertu au-dessus du pouvoir de la plupart des hommes. *Moi* est une loi d'exception à toutes les règles établies. Un caractère de charité tel que celui de saint Vincent de Paule, est rare à trouver ; dans ce siècle-ci ce serait un véritable phénomène. La charité est dans le cœur, et non dans la main. Les

dons sont un signe et une expression de cette vertu, mais ne la constituent pas essentiellement : on peut faire des aumônes, sans être véritablement charitable ; cela se voit tous les jours.

30. *Tout ce qui branle ne tombe pas.* Ce proverbe peut être considéré comme le second membre de cette pensée de Pascal : *Tout branle avec le temps.* La vieillesse fait branler la tête ; c'est un effet de la débilité des muscles de cette partie. Dans les paroxismes d'une grande douleur, on remue souvent la tête par un mouvement machinal propre à distraire les angoisses que l'on éprouve. Les mahométans ont la coutume, ainsi que presque tous les peuples du Levant, de branler la tête en devant et en arrière lorsqu'ils lisent ; les juifs, en priant Dieu dans leurs synagogues, branlent aussi la tête, mais dans le sens d'une épaule à l'autre.

31. *A bon entendeur salut.* Il y a des gens qui disent toujours, dans la conversation : *Je ne sais si je me fais bien comprendre.* C'est ou un excès de vanité et d'impertinence, comme s'ils doutaient de l'intelligence de ceux à qui ils s'adressent, ou un excès de conscience et de modestie bien rare, comme s'ils allaient au-devant de l'opinion peu avantageuse qu'on pourrait avoir de leur esprit et de leur élocution.

32. *Une bonne tête vaut mieux que cent bras.* Phèdre dit, avec raison et justesse, qu'une armée de cerfs commandée par un lion vaut mieux qu'une armée de lions commandée par un cerf.

33. *Il faut prendre l'argent pour ce qu'il vaut.* Cer-

tain monarque d'Orient avait besoin d'une somme d'argent pour donner aux Tartares, afin d'arrêter les incursions que ces peuples faisaient dans ses États. Il apprit qu'un mendiant était possesseur d'une somme considérable. Il le fit venir, et lui proposa de la lui emprunter, avec promesse de la lui rendre aussitôt que les impôts ordinaires seraient rentrés dans le trésor. Le mendiant, tout déconcerté, répondit au roi, qu'il serait indigne de sa majesté de souiller ses mains de l'argent d'un homme qui l'avait amassé en gueusant. Que cela ne t'inquiète pas, lui dit le monarque, *c'est pour donner aux Tartares: tels gens, tel argent.* Il y a maintenant en France beaucoup de gueux de l'espèce du mendiant, et grand nombre de Tartares figurent sur les budjets de l'État.

34. *Ce qui est bon à prendre est bon à garder.* On peut dire contre les publicains et le fisc, que quand un article est passé en compte, il n'y a plus à y revenir. Cette pensée, si vraie par la justesse de son application, est de Plaute, dans sa comédie du Rustre. Ce trait de satire était dirigé par ce poète comique contre ceux qui avaient à Rome le maniement des deniers publics, ou contre les percepteurs des impôts, qui surchargeaient ou trompaient les contribuables. La comparaison que Plaute fait dans cette comédie de ces agens infidèles et cupides avec les courtisanes et l'enfer, qui ne rendent jamais aucun compte de ce qu'ils reçoivent, est pleine de finesse, et reçoit tous les jours son application. Ce proverbe regarde aussi les gens d'affaires et les usuriers:

Grippon, à son heure dernière,
Par Honorine, sa moitié,
Très-incessamment était prié
De finir au moins sa carrière
En homme juste et bon chrétien;
Avant de quitter la lumière,
Rendez, rendez de votre bien
Ce que tel ou telle réclame,
Lui répétait la bonne dame.
Hélas! lui dit Grippon : Ma femme,
Que l'on ne me demande rien,
C'est bien assez de rendre l'âme.

35. *Un peu d'aide fait grand bien.* Grands et petits, on a beau faire, il faut toujours se dire, comme le cocher de fiacre dit aux courtisanes, dans la pièce du *Moulin de Javelle : Vous autres et nous autres, nous ne pouvons nous passer les uns des autres.*

36. *Qui sert une communauté n'oblige personne en particulier.* En quelque compagnie ou société que ce soit, ne vous engagez à rien de ce qui regarde les affaires communes, parce que, si vous réussissez, la compagnie s'en attribuera le succès, et si vous ne réussissez pas, chacun vous en attribuera la faute.

37. *Ote-toi de là que je m'y mette.* Ce proverbe est un véritable épitome de la vie humaine; c'est la cause inévitable de toute révolution. Il a été mis en pratique dans tous les temps. Combien n'avons-nous pas vu, dans le cours de nos dissensions civiles, de ces intrigans obscurs, de ces Lycurgues sans culottes et en sabots, à qui l'on peut appliquer ce vers de Juvénal :

Altera quos nudo traducit Gallia talo,

que le tourbillon révolutionnaire a lancés au haut de la roue de fortune, et qui se trouveraient bien étonnés si cette capricieuse femelle les reportait où elle les a pris; n'ont-ils pas été éminemment possédés de cette pensée : *ôte-toi de là que je m'y mette?* Dans les procès, les parties contendantes ne disent-elles pas autre chose que : ôte-toi de là que je m'y mette? Je pourrais étendre cette matière à l'infini. Chacun cherche à se supplanter dans le monde; il n'est pas de proverbe qui soit d'une application plus générale.

38. *Belle montre et peu de rapport.* Dorilas est un auteur incomparable. Les éditions nombreuses qu'il a faites de sa brochure, monument de son génie fécond, lui composent un brevet d'immortalité en bonne forme. Il peut maintenant, sans craindre la satire, hasarder en tête de son opuscule, le portrait de l'auteur, surmonté d'une auréole, risquer même l'inscription, dans laquelle il pourra faire entrer le mot latin *impar*. Un océan de gloire l'environne. Il est d'ailleurs assez riche pour supporter à lui tout seul les frais d'une édition de luxe, ornée de vignettes, de culs de lampes, d'après les plus habiles artistes qui sont à sa disposition. *Dorilas est un Mécène.* Dorilas possède un équipage; il connaît tout le prix, comme le dit plaisamment le docteur Johnson, de pouvoir faire atteler ses chevaux à sa voiture, et débiter, chemin faisant, son chef-d'œuvre dans les salons qui l'admirent : *Dorilas est un joli homme.* Déjà toutes les académies, toutes les sociétés savantes et littéraires le réclament. Toutes les avenues lui sont ouvertes, les

titres d'associé, de correspondant lui volent à la tête. Le fauteuil académique, dans une agréable perspective, lui tend les bras; *Dorilas est si savant!* Il faudra qu'un jour il descende à l'académie; car enfin on n'y peut pas monter en voiture. Au titre de sa brochure, lisez maintenant *dixième édition.* On n'a rien changé au texte, on a laissé subsister les mêmes fautes d'impression, les mêmes fautes de français. Quelle main téméraire autre que la sienne oserait toucher aux œuvres du génie: *Dorilas est inimitable.* Partout vous voyez sa brochure, vous la trouvez sur le bureau d'un conseiller d'État, vous l'apercevez sur le canapé de la comtesse Julie; vous la distinguez sur la toilette de Dorimène: elle n'est pas encore coupée, mais tous la savent par cœur; qui oserait l'ignorer? *Dorilas est gentilhomme ordinaire.* Il a du crédit, et beaucoup. Cette exubérance d'éditions prouve incontestablement la sublimité du génie de Dorilas, et le goût d'un public qui s'obstine à les dévorer. Dix éditions successives, c'est un jugement sans appel, c'est, sans contredit, la voix de Dieu. *Dorilas ira droit à la postérité.*

CHAPITRE VII.

Proverbes politiques.

La politique est la connaissance des moyens qui conduisent à une fin, et l'art de gouverner les hommes réunis en société. C'est l'âme des États; c'est la science de l'esprit, celle qui l'exerce au plus

haut degré. « Consulter long-temps, exécuter vite, » dit Bacon, c'est l'abrégé de la politique : le mys- » tère dans les conseils et l'activité dans l'action, » voilà tout son art. » La saine politique ne doit se proposer que des objets avoués par l'honnêteté et l'équité, et n'employer que des moyens légitimes ; car, comme le pensait le sage Fénélon, la générosité et la bonne foi sont plus utiles dans la politique que la finesse et les détours; mais il s'en faut de beaucoup que cela soit ainsi. La politique n'est souvent que la science de la fourberie, un masque à deux visages. Comme la coquetterie, elle emploie tous les manéges et les artifices de la duplicité et du mensonge. Il serait cependant facile de démontrer que rien n'assure mieux le succès d'une négociation, que la probité et la bonne foi; elles concilient l'estime et la confiance de ceux avec qui l'on traite : sans elles, on perd un temps infini à se défier les uns des autres; on se trompe mutuellement; on craint de proposer ce qui aurait réussi, on hésite, on s'attend réciproquement. Cependant l'affaire languit, le moment décisif qui l'aurait terminée s'évanouit. On ferait un volume des négociations manquées faute d'avoir mis ces principes en pratique.

Une pénétration vive, un jugement solide, beaucoup de connaissances et le talent de les faire valoir, un air ouvert dans la physionomie, le mystère au fond de l'âme, de l'imagination et du sang-froid, de la sagacité à pénétrer les hommes sans qu'ils s'en aperçoivent, l'adresse de les prendre pour ce qu'ils sont, car on se trompera toujours

en politique, tant qu'on voudra les supposer tels qu'ils devraient être, l'habileté à flatter leur amour-propre et celle de leur sacrifier quelquefois le sien, de la patience, de l'assiduité et de la vigilance dans la poursuite de ses projets, l'art de persuader aux hommes qu'on n'a en vue que leurs véritables intérêts, celui de les ramener par la force du raisonnement et de la conviction à ses propres idées, enfin l'art bien important de maîtriser, de concentrer assez ses propres passions, pour ne donner à ceux qui ont intérêt de les observer aucun moyen de les découvrir et d'en tirer avantage contre vous : telles sont les qualités essentielles qui constituent un bon politique.

PROVERBES POLITIQUES

1. *Robe amie sauve marchandise ennemie.* Le pavillon indique la nation à laquelle le bâtiment appartient, et il en assure l'indépendance. Les nations neutres, dit M. Gérard de Rayneval, ne consentent à la restriction de cette indépendance, que pour les marchandises dites de contrebande de guerre, parce qu'elles seules y ont rapport; hors ce cas, elle doit demeurer intacte, et la moindre atteinte est une injure. Il résulte de là que la marchandise ennemie naviguant sous pavillon neutre, participe à son indépendance; que par conséquent elle n'est point saisissable. C'est de là qu'est venu l'axiome proverbial.

2. *Les républiques sont ingrates.* Les républiques ne se conservent que par l'ingratitude; l'ambition

y prenant toutes les formes, la sévérité, la défiance, les caprices de l'opinion publique, les intrigues et la vengeance, n'y doivent épargner ni les talens, ni la gloire, ni la vertu même; il suffit d'ouvrir l'histoire de la Grèce pour être convaincu de cette vérité proverbiale.

3. *Les armes portent la paix; si vis pacem, para bellum.* On obtient aisément la paix de son ennemi, lorsqu'on a en campagne une armée redoutable, un généralissime habile, et des finances bien garnies.

4. *La force fait taire la raison.* Les guerres entre les princes, et même les querelles entre particuliers, ne prouvent malheureusement que trop la vérité de ce proverbe.

5. *Nouveaux maîtres, nouvelles lois.* On voit peu de princes gouverner leurs États par les mêmes règles que leurs prédécesseurs. Chaque homme pense différemment d'un autre; il a ses vues et ses goûts, comme ses vertus et ses vices.

6. *Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner.* C'était la maxime favorite de Louis XI; il la mettait souvent en pratique, et plus d'une fois elle lui a été préjudiciable. L'homme, quelque fin qu'il soit, ne l'est jamais assez pour prévoir toutes les occurences : il échappe toujours quelque chose à sa sagacité, et il trouve souvent un plus fin que lui. Ferdinand trompa souvent François Ier; quoiqu'il l'eût trompé plus de dix fois, comme il s'en vantait, il fut lui-même encore plus souvent trompé par un autre. Ulysse enfin, le plus rusé de tous les hommes, fut pris à ce jeu dangereux.

7. *Vox populi vox dei*, la voix du peuple est la voix de Dieu. Cette sentence est d'Aristote. Aristide, défendant Périclès dans l'accusation intentée contre celui-ci, soutint que ce qui était universellement reçu par le peuple était fondé sur la vérité, et non sur le mensonge, et devait devenir la croyance générale, parce que la masse rend presque toujours hommage à la vérité. L'opinion publique est un écho qui répète toutes les voix : *L'universale non s'inganna*, disent les Italiens, et Sénèque a dit à peu près de même : *Nemo omnes, neminem omnes fefellerunt.* Cette maxime, pour être vraie en principe, n'est pas toujours bonne en application. Phocion semblait être bien convaincu de cette dernière vérité, lorsqu'un jour, haranguant la multitude, il s'aperçut qu'elle l'applaudissait ; il se tourna aussitôt vers ses amis pour leur demander s'il lui était échappé quelque sottise; voilà ce qui s'appelle avoir une bonne idée du souverain. Les Italiens disent en proverbe : *L'acqua e'l popolo non si può tenere*, on ne peut retenir ni l'eau ni le peuple.

8. *Les particuliers sont fiers dans une république, mais la nation est bien plus fière dans une monarchie.*

9. *L'argent est le nerf de la guerre.* Il faut en effet en être abondamment pourvu pour l'entreprendre avec prudence et la soutenir avec avantage. Charles VII, plus qu'aucun autre prince, avait connu cette vérité par expérience. C'est pour cela que *l'as*, dans le jeu de piquet, est la première de toutes les cartes. Ce mot *as* signifia d'abord, chez

les Romains, le poids d'une livre de cuivre, lequel fut réputé leur première monnaie. Ce mot a eu depuis plusieurs significations, en matière de monnaies, en proportion de la valeur attribuée à la chose. Aujourd'hui encore, le mot *sol* est rendu en latin, par celui de *as* ou par celui *d'assis*, de sorte que dans l'institution du jeu des cartes, on n'a pu donner le nom d'as à cette carte, qu'en la faisant regarder comme une pièce de monnaie, et comme synonyme d'argent. Ainsi la primauté qu'on lui attribue sur toutes les autres cartes, dans ce jeu symbolique et militaire, montre clairement qu'on n'a eu en vue que d'exprimer la vérité de l'axiome, qui est devenu proverbial : *L'argent est le nerf de la guerre.* Celui qui aura le dernier écu dans ses coffres, disait un habile ministre, demeurera le maître du champ de bataille.

10. *Où il n'y a rien, le roi perd ses droits.* Mademoiselle Clairon, actrice célèbre, et connue pour son intimité avec le margrave d'Anspach, quitta de dépit le théâtre, à sa sortie du fort l'Évêque, où elle avait été renfermée. Elle disait avec un ton d'emphase qui lui était familier, que le roi était maître de sa fortune et de sa vie, mais non de son honneur. *Vous avez raison,* dit Sophie Arnould, qui était présente lors de cette apostrophe contre le monarque, *où il n'y a rien, le roi perd ses droits.* Ce proverbe répond à cette pensée de Plaute (Aulul., act. 2, scène VI) : *Ubi quid subripias, nihil est,* tu ne saurais rien dérober où il n'y a rien.

11. *En politique les chemins droits et unis sont les meilleurs.*

12. *Il a passé le Rubicon*; *Jacta est alea*, le dé est jeté; c'est-à-dire, en parlant d'un guerrier ou d'un conquérant, qu'il est tellement avancé dans ses projets, qu'il n'y a plus moyen pour lui de revenir en arrière sans compromettre sa propre gloire et sa sûreté. Cet axiome est particulier aux ambitieux qui désolent la terre. Il est tiré de l'exemple de César, qui, s'étant décidé à passer le Rubicon, aujourd'hui le *Pisatello*, petite rivière de la Romagne, marcha droit, après cette résolution hardie, à la conquête de Rome et au pouvoir suprême. César, dans Suétone, explique lui-même son projet à ses amis, en ce moment si décisif pour lui. Lorsqu'il fut sur le rivage, il s'arrêta un moment, réfléchit sur la grandeur de son entreprise, et, se tournant vers ceux qui l'accompagnaient : « Nous pouvons, dit-il, retourner sur nos pas; mais si nous osons franchir ce pont, le grand procès entre Pompée et moi ne se décidera que l'épée à la main. » Ce proverbe énergique est cité communément pour rendre d'une manière bien sensible, la marche ambitieuse d'un conquérant qui emploie tout pour parvenir à ses fins, rompt tous les obstacles qui s'opposent à son passage; mais souvent lorsqu'il est sur le point d'atteindre le but de ses projets, la fortune ennemie se trouve au bout de la carrière pour les faire échouer. Tous les conquérans n'ont pas autant de bonheur que César. La plupart sont comme les joueurs, qui, après avoir fait une fortune considérable, veulent toujours l'augmenter, finissent par tout perdre et sont réduits à la misère.

13. *Le véritable culte de Dieu dans un prince, est*

de demeurer dans ses limites, de maintenir les traités, de se contenter de ce qu'il a, et de souffrir patiemment la privation de ce qu'il n'a pas. Il doit tenir une conduite diamétralement opposée à celle de ce roi d'Espagne qui disait : *Tout traité est nul quand le bon Dieu ne l'a pas signé.*

14. *Il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui fuit.* Lorsque le duc d'Albe vint occuper les Pays-Bas, pour y comprimer la rébellion qui y avait éclaté, il apprit que le prince d'Orange avait rassemblé en Allemagne une armée avec laquelle il venait de passer la Meuse, dans l'intention de livrer bataille aux Espagnols. Le duc, ne voulant rien donner au hasard, et prévoyant d'ailleurs que l'armée du prince se désunirait dès qu'on n'aurait plus moyen de la payer, resta immobile dans son camp ; et, lorsque les seigneurs espagnols lui reprochaient une circonspection qui ressemblait à la crainte, il leur répondait : *Le roi mon maître m'a envoyé pour vaincre, et non pas pour combattre.* Cependant ce qu'il avait prévu ne tarda pas à se réaliser, et quand on lui annonça que l'ennemi était en pleine retraite, et affaibli par de nombreuses défections, quand on renouvela auprès de lui les instances pour qu'il attaquât et achevât de détruire une armée en désordre : *L'ennemi se retire*, répondit-il, *eh bien, qu'on lui fasse un pont sur la Meuse, s'il n'y en a pas.* Cette confiance dans la maxime qu'il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui fuit, lui valut un succès plus complet et plus certain que n'aurait pu faire une bataille.

15. *Tel a les yeux fermés qui ne dort pas.* C'est

le portrait d'un politique adroit et rusé, qui fait semblant de ne pas apercevoir des choses sur lesquelles il prend ses précautions et ses mesures.

16. *Qui fait le péché doit faire la pénitence.* Les princes semblent n'être pas compris dans cette règle ; ils font souvent le péché, et les peuples la pénitence : *Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.*

17. *Il faut quelquefois faire plier la loi sous la nécessité.* On serait quelquefois, sans cette infraction nécessaire mais rare, exposé à commettre de grandes fautes dans un gouvernement. César avait fréquemment à la bouche ce vers d'Euripide, « que si l'équité et la justice devaient être jamais violées, elles ne devaient l'être que pour la sûreté des rois. » L'infortuné comte de Strafford répétait souvent cette maxime mémorable à Charles I[er], son maître, plus infortuné que lui : « Que si quelquefois la » nécessité obligeait le souverain de violer les lois, » on devait user de cette licence avec une extrême » réserve ; et qu'aussitôt qu'il était possible, on de- » vait faire réparation aux lois, pour tout ce qu'elles » avaient pu souffrir de ce dangereux exemple. »

18. *Paix profonde et bonne terre, bon pour le voisin qui aime la guerre.* Il est de la grandeur de ne vouloir pas toujours ce que l'on peut. Il est aisé et peu glorieux de troubler les peuples, qui ne pensent qu'à vivre en repos, et à jouir des avantages d'une paix profonde.

19. *De deux maux il faut choisir le moindre.* Cet axiome est d'une utilité générale en politique. Les Athéniens, faisant difficulté d'envoyer à Alexandre

quelques galères qu'il leur demandait, je vous conseille, leur dit Phocion, *d'être les plus forts, ou d'être amis de ceux qui le sont.*

20. *Nager entre deux eaux.* C'est se ménager entre deux partis, sans oser se décider pour aucun : rôle délicat, incompatible avec la bonne foi, et dont l'acteur, quand on le connaît, est généralement méprisé. Il vaut cependant encore mieux rester neutre, que de s'insinuer dans l'un et l'autre parti, de manière à faire croire, à chacun d'eux, qu'on lui est exclusivement dévoué ; c'est une conduite indigne d'une âme droite et honnête. Solon fit passer en loi, que personne ne pourrait être neutre dans les troubles de la république, non, sans doute, pour forcer les parens et les amis à s'entr'égorger, mais au contraire pour les contraindre à cesser leurs divisions par la rigueur d'une telle alternative. La plupart des États, dit Rhulières dans son *Histoire de l'Anarchie de Pologne*, ont été perdus par ces citoyens équivoques qui veulent s'accommoder au temps ; qui dans les affaires publiques, au lieu de considérer ce que le devoir exige d'eux, cherchent à tirer des plus fâcheuses circonstances le meilleur parti, ou du moins le moindre mal possible, et n'opposent par là aux événemens que les ressources de leur esprit, de leur sagacité, de la faible prévoyance humaine, et non l'inflexible raideur de la vertu, la fermeté inébranlable du devoir. L'expression française *nager entre deux eaux* correspond à celle des Latins : *duabus sedere sellis*, être assis sur deux siéges. Le poète Laberius ayant été fait sénateur par César, Cicéron

refusa de lui faire place, en disant: *Je vous recevrais volontiers, si nous n'étions pas trop serrés.* C'était reprocher à César de trop multiplier le nombre des sénateurs. A l'application, c'était autrefois tout comme aujourd'hui. Laberius repoussa le trait par un autre plus piquant: *Atqui solebas duabus sedere sellis*, vous aviez pourtant coutume d'être assis sur deux siéges; voulant reprocher par ces mots à cet illustre orateur, sa conduite équivoque dans les dissentions civiles.

21. *L'opinion est la reine du monde*, « parce que, dit Champfort, la sottise est la reine des sots. » Il en est de l'opinion comme des étoffes que l'on débite dans un immense magasin. Beaucoup d'acheteurs regardent plus au lustre et à l'éclat qu'à la qualité; aussi l'homme sage ne doit point s'étonner de la bizarrerie, de l'inconséquence, et de la versatilité des esprits de ce temps, qui n'ont rien d'arrêté, rien de solide, et qui ne vivent que d'emprunts. Il est rare de trouver un homme qui ait positivement son esprit à soi; il est presque toujours teint de celui des autres.

L'opinion gouverne en mille circonstances;
Au lieu de la fronder, feignons ses apparences:
Avec ce stratagême, on voit plus d'un esprit,
Adorer le veau d'or sans perdre son crédit.

22. *Qui ne peut nous obliger, peut souvent nous nuire.* Quelqu'oubliés que paraissent certains personnages, qui ont joué des rôles importans sur la scène de la politique, si vous êtes ambitieux, vous ne devez pas cesser de les cultiver, parce que, s'ils ne peuvent pas vous être utiles, ils ne chercheront

pas du moins à vous nuire. S'ils ne sont pas puissans par eux-mêmes, ils tiennent à ceux qui sont puissans ; ils ont des amis par qui ils peuvent nuire ou obliger; ils peuvent d'ailleurs revenir sur l'eau. Si vous vous sentez dans l'âme l'énergie de la vertu, vous pouvez les mépriser et les fuir.

23. *A trompeur trompeur et demi.* La fable suivante expliquera la morale de ce proverbe: Un renard, voyant des poules juchées, avec leur coq, dans une cour, tâchait de les attirer par de belles paroles : *J'ai*, dit-il, *une bonne nouvelle à vous apprendre, c'est que les animaux ont tenu un grand conseil, et ont fait entre eux une paix éternelle. Descendez*, dit-il, *célébrons cette paix de bonne amitié.* Le coq, plus fin que le renard, se dresse sur ses ergots, et regarde de tous côtés. *Que regardez-vous?* dit le renard. *Je regarde deux maîtres chiens qui s'avancent;* et renard de fuir à toutes jambes. *Eh,* dit le coq, *pourquoi fuyez-vous? la paix est faite entre les animaux. Oh*, dit le renard en se retournant et fuyant de plus belle, *peut-être que ces deux chiens n'en savent pas encore la nouvelle.* La Fontaine a imité cette fable, mais il n'a pas employé la repartie du renard, qui est très-fine, et qui peut servir de leçon à bien des diplomates.

24. *Le soleil n'échauffe que ce qu'il voit.* L'homme de cour qui veut monter en crédit auprès du prince, vient se chauffer aux rayons de ses faveurs. Il doit lui faire une cour assidue pour le voir et pour en être vu. Les habiles courtisans savent bien mettre ce proverbe en pratique; il est fait pour eux. Leur maxime favorite est qu'il faut adorer le soleil levant.

Un moraliste d'humeur un peu atrabilaire a comparé le courtisan en faveur à un serpent : celui-ci ne nuit pas tant que le froid le resserre ; réveillé par la chaleur du soleil, il s'agite, siffle, et darde sa langue fourchue.

CHAPITRE VIII.

Proverbes énigmatiques.

J'ai cru devoir donner dans ce paragraphe les principaux symboles de Pythagore. Ce sont, effectivement, autant de proverbes énigmatiques qui cachent une morale appropriée aux mœurs particulières au temps où vivait cet illustre philosophe. Ce sont des sentences courtes, et comme des énigmes, qui, sous l'enveloppe de termes simples et naturels, présentent à l'esprit des vérités analogiques qu'on veut lui enseigner. Ces sortes de symboles furent comme le berceau de la morale; car, n'ayant besoin, non plus que les proverbes, ni de définition, ni de raisonnement, et allant droit à inculquer le précepte, ils étaient très-propres à instruire les hommes dans un temps surtout où la morale n'était pas encore traitée d'une manière méthodique. Ils convenaient à Pythagore, qui, à l'exemple des Égyptiens, cherchait à enseigner sa doctrine, sans la divulguer et sans la cacher, se contentant toutefois de l'envelopper du voile de l'allégorie. On peut consulter avec fruit sur ce sujet Lilius Giral-

dus, homme très-savant et grand critique, qui a donné un recueil complet de ces symboles, avec des interprétations latines très-étendues, et la *Bibliothèque des anciens philosophes*, par M. Dacier. Voici comme s'exprime ce savant académicien : « On dit communément que tout le bon sens est dans les proverbes, et on a raison ; mais le symbole a un avantage sur le proverbe, c'est qu'il est plus figuré et plus travaillé, et qu'il renferme une morale plus fine et plus approfondie, comme on pourra le remarquer dans ceux de Pythagore (1), qui ne sont pas indignes de la curiosité du lecteur. »

(1) Pythagore naquit à Samos, une des îles de l'Archipel, vers l'an 592 ou 600 avant Jésus-Christ ; il vivait du temps de Tullus Hostilius, selon Tite-Live, ou de Tarquin le Superbe, suivant Cicéron. Il descendait d'Ancée, qui avait régné à Céphalonie. Après avoir voyagé en Égypte, en Chaldée et dans l'Asie mineure, et après avoir enrichi son esprit des plus rares connaissances, il revint à Samos, qu'il quitta bientôt pour s'établir dans la partie de l'Italie appelée la Grande-Grèce, et principalement à Crotone : c'est de-là que sa secte a été appelée *Italique*. Il se rendit extrêmement habile dans la morale, dans la politique, la médecine, l'astronomie, et dans toutes les parties des mathématiques. Il inventa le fameux théorème du carré de l'hypothénuse, qui est de si grande utilité en géométrie, et pour la découverte duquel il fit, dit-on, un sacrifice de cent bœufs. On lui attribue le dogme de la métempsycose, ou de la transmigration des âmes d'un corps dans un autre. L'abbé Barthélemy prétend que Pythagore n'admettait point ce dogme. Sa théorie des sons contribua à perfectionner la musique. Ce grand homme, quelque profond et universel qu'il fût dans les sciences, eut assez de modestie pour refuser le titre de sage, disant que ce titre n'appartenait qu'à Dieu seul. Il faut, disait-il souvent, faire la guerre aux cinq choses suivantes : aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes, et à la discorde des familles. On n'a aucune donnée certaine sur le lieu et sur le temps de la mort de Pythagore ; l'opinion la plus commune est qu'il mourut à Métaponte, vers l'an 490 avant Jésus-Christ. Il fut honoré comme un dieu par ses disciples, qui regardaient comme un crime de douter de la vérité de ses principes ; et quand on leur demandait la raison d'une croyance si absolue, ils se contentaient de répondre : *Le maître l'a dit.*

PROVERBES ÉNIGMATIQUES.

1. *Il est marqué à l'A*. Sorte de proverbe pour dire : être homme de bien et d'honneur, de mérite et de probité. Ce proverbe est tiré de la valeur des monnaies de France, qui étaient marquées selon l'ordre des lettres de l'alphabet, et dont celles de meilleur aloi étaient marquées à l'A. Suivant le père Ménestrier, il s'est fait quelques proverbes énigmatiques sur les lettres des monnaies ; par exemple : *Il est des bons, il est marqué à l'A*, parce que la monnaie de Paris, portant la marque de cette lettre, est estimée la meilleure.

2 *Il est marqué au B*. Ce proverbe se prend en mauvaise part, et regarde principalement les *boiteux*, les *borgnes*, les *bossus*, dont on dit qu'ils sont marqués au B, parce que les noms qui marquent ces défauts corporels commencent par cette lettre.

3. *Il est marqué à l'H*. Cela se disait autrefois d'une personne perdue de réputation, parce qu'elle était, comme les liards, marqué à l'H, dont on avait fabriqué une si grande quantité de mauvais aloi, que cette petite monnaie fut aussitôt décriée.

4. *Enluminé comme le Boy de beati quorum*. Ce proverbe était fort usité en Poitou, parce que le B, que les Poitevins prononcent *Boy*, initial du psaume *beati quorum*, était fort enluminé dans ces grands livres d'église qui servaient pour chanter au lutrin.

5. *Raisonnement biscornu, raisonnement du diable*. Un homme, pressé par la faim, s'était donné au diable, à condition que celui-ci lui donnerait

13. *Ne touchez point facilement dans la main.* Ne contractez pas légèrement amitié et alliance avec toute sorte de personnes, et soyez réservé à les cautionner.

14. *Touchez la terre quand il tonne.* Humiliez-vous devant le ciel autant de fois qu'il vous marque sa colère, par les adversités dont il vous afflige.

15. *Ne mangez jamais de la main gauche.* Abstenez-vous d'un gain illégitime, et d'actions qui soient contre l'équité. Ne vous nourrissez que des fruits de votre travail. C'était un préjugé chez les anciens, de regarder la main gauche comme la main suspecte de larcin. C'est pourquoi Catule écrivait à Asinius, qui lui avait dérobé son mouchoir :

Marucine Asini, manu sinistrâ
Non bellè uteris in joco atque vino :
Tollis lintea negligentiorum.

16. *Effacez de dessus la cendre jusqu'aux moindres traces du pot.* Lorsque vous vous êtes reconcilié avec quelqu'un, ne conservez plus aucune trace de votre ancienne querelle.

17. *Nourrissez le coq et ne l'immolez pas, car il est consacré au soleil et à la lune.* Le coq a toujours été l'emblême de ceux qui veillent pour nous, qui nous avertissent, et qui nous éveillent, pour nous faire remplir nos devoirs, et nous faire vaquer à nos occupations ordinaires.

18. *Ne portez pas un anneau étroit.* Menez une vie libre et exempte de servitude.

19. *Éloignez de vous le vase au vinaigre ;* c'est-à-dire l'esprit de satire et de raillerie. Le vinaigre a

toujours été pris figurément pour l'assaisonnement de la satire; c'est dans ce sens qu'Horace a dit : *Italo perfusus aceto.*

20. *Ne mangez pas la cervelle.* N'accablez point votre esprit par un travail qui l'abatte et l'épuise ; sachez à propos lui donner du relâche.

21. *Ne mangez pas la sèche.* Ce symbole offre deux sens : 1° n'entreprenez point des affaires obscures et difficiles, qui échoueront au moment où vous croirez les mettre à fin ; 2° ne vous liez point avec des gens rusés et faux, qui vous abandonneront au besoin, et vous mettront dans l'embarras, en brouillant tout par leur fausseté et leur noirceur. Ce symbole s'explique par une propriété singulière que possède la sèche : lorsqu'elle se voit sur le point d'être prise, elle laisse échapper une liqueur noire comme de l'encre que renferme un kyste situé sous le ventre. Cette liqueur noircit l'eau de la mer à une certaine distance, et le poisson, s'en couvrant comme d'un nuage obscur, se dérobe aux yeux de son ennemi.

22. *Ne dormez point sur le tombeau;* c'est-à-dire, que les biens que vos pères vous ont laissés ne servent pas à vous faire vivre dans l'oisiveté et dans la mollesse. Le précepte d'Hésiode qui défend de s'asseoir sur les tombeaux, a pu donner à Pythagore l'idée de ce symbole.

23. *Ne mettez pas au feu le fagot entier.* Vivez d'économie, et ne consumez pas tout à la fois votre patrimoine.

24. *N'écrivez pas sur la neige.* Ne confiez pas vos préceptes à des naturels mous et sans vigueur, car

la moindre contention d'esprit les abat, et vos leçons s'évanouissent. Les Grecs disaient dans le même sens : *Ecrire sur l'eau ;* c'est-à-dire, prendre une peine inutile.

CHAPITRE IX.

Proverbes controversés.

J'appelle proverbes controversés, ceux qui présentent un double sens ou une double origine. Les proverbes généraux ont puisé leur origine dans la nature même des choses ; la sagesse est leur mère, la morale leur berceau, l'expérience leur tutrice. Ce sont des enfans qui peuvent se montrer partout le front levé ; leur caractère de légitimité est indélébile. Il n'en est pas de même de ceux qui doivent leur naissance à l'histoire ou à l'esprit de parti ; fruits du caprice et du hasard, ce sont des bâtards qui cherchent l'obscurité, et qui, forcés souvent de rougir de leur origine, se dérobent aux recherches du jugement, qui pourrait avec raison contester leur légitimité. Leur généalogie, lorsqu'elle est ancienne, est un chaos pour les parémiographes. On en jugera par les proverbes suivans.

PROVERBES CONTROVERSÉS.

1. *La glose d'Orléans est pire que le texte.* Ce proverbe, dont l'origine est incertaine, est fort ancien, puisqu'il en est fait mention dans le livre IV *des Institutes*, titre VI, *de Actionibus*, de Pierre de Belle-

perche, jurisconsulte célèbre, qui devint évêque d'Auxerre, chancelier de France, et mourut en 1307. Il y est cité ainsi : *Licet glossa alio modo exponat, glossa aurelianensis est quæ destruit textum.* Le Maire, dans le chap. 19 de ses *Antiquités d'Orléans*, après s'être livré à de grandes recherches pour trouver l'origine de ce proverbe, croit pouvoir dire qu'il faut l'attribuer à l'esprit railleur des Orléanais, dont le génie particulier étant d'ajouter toujours quelques mensonges de leur invention aux faits qu'ils rapportaient, étaient fort enclins à ce qu'on appelle *broder*, et, conformément au proverbe, détruire le texte par la glose. Cette inclination des Orléanais à la raillerie, et leur naturel un peu caustique, les a fait appeler *guépins*. Beze, dans une épigramme *in Philænum*, dit, en parlant d'eux :

Aurelias vocare vespas suevimus,
Ut dicere olim mos erat nasum atticum.

Ce proverbe se trouve cité dans une lettre du cardinal Jean de Cervantes, évêque de Ségovie, à Æneas Sylvius, l'an 1443, dans Charles de Grassalio (livre 1 *des Droits royaux*, chap. VI, pag. 50), et dans *la Forêt nuptiale*, de Jean de Nevizan (liv. V, n° 25).

2. *C'est le mariage de Jean des Vignes, tant tenu, tant payé.* Ce proverbe s'est fait par corruption de *gens de vignes*, parce que les vendangeurs, qui se rassemblent de plusieurs endroits, font ordinairement de petites alliances qui ne durent que le temps de la vendange, et se rompent lorsqu'elle finit. C'est ce que les Italiens rendent par ces mots :

Dormire con una cortigiana; c'est le mariage de Jean des Vignes. Quelques uns, mais mal à propos, l'ont fait venir d'un certain Jean de Vignes, gentilhomme dont la famille subsistait encore il n'y a pas long-temps dans le Nivernais.

3. ***Boire à tire larigot.*** C'est une expression proverbiale pour dire boire beaucoup et à longs traits. *Larigot* est un vieux mot qui signifie flageolet ou espèce de flûte champêtre, à l'imitation de laquelle on a composé un jeu entier de l'orgue, qui est de 48 tuyaux ouverts, qui font un sifflement fort aigu. Quelques auteurs tirent l'origine du proverbe du jeu de l'orgue, à cause qu'il siffle beaucoup, et que les grands buveurs, dans leur jargon, disent *siffler* pour boire beaucoup. D'autres la tirent du nom d'une cloche de l'église cathédrale de Rouen, appelée la *Rigault*, du nom de celui qui l'a donnée; et parce que les sonneurs ont beaucoup de peine à la mettre en branle, on dit qu'au sortir de leur fonction, ils vont boire à *tire la rigault.* D'autres la font dériver d'une petite flûte d'ivoire qui rend un son fort éclatant, dans laquelle il faut souffler à perte d'haleine; et parce que, lorsqu'on veut boire jusqu'à la dernière goutte, il faut lever le coude, le menton et le verre comme ceux qui flûtent avec un larigot, on a appelé cette manière boire *à tire larigot.* On dit également jouer de la flûte d'Allemand, par allusion à ces verres longs et étroits dont se servent les Allemands lorsqu'ils font leurs débauches, et qu'ils nomment flûtes. Quelques-uns attribuent ce proverbe aux Goths. S'étant un jour mutinés contre

Alaric, leur chef, ils le tuèrent et mirent sa tête au bout d'une pique, et, l'ayant plantée au milieu de leur camp, ils burent, par dérision, à sa santé, en prononçant ces mots, *a ti Alaric goth.* Comme le jeu bachique leur plaisait, ils le continuèrent longtemps, buvant souvent et à longs traits. Depuis ce temps, quand on boit avec excès, on dit boire *à ti Alaric goth,* d'où on a fait par corruption *tire larigot.* Rien n'est plus ridicule que cette prétendue origine, démentie d'ailleurs par l'histoire, et qui ne peut s'appliquer ni à Alaric Ier, roi des Goths, mort dans son lit à Corentia en 410, ni à Alaric II, roi des Visigoths, tué de la propre main de Clovis, à la bataille de Poitiers en 507. Borel (*Trésor des recherches et antiquités gauloises, etc.*) fait venir le proverbe du vieux mot français *larigaude,* qu'il dit signifier le gosier, et être dérivé de larynx; ainsi boire à *tire larigaude* signifierait boire *à tire le gosier.*

4. *Avoir martel en tête;* pour dire, avoir quelque chose qui cause du chagrin, du souci, de l'inquiétude de la jalousie.

> Quoiqu'Artaut en eût dit, *ayant martel en tête*,
> Dès que la nuit vient, il s'apprête.
> (Mlle Lhéritier.)

Quelques auteurs ont cru que ce proverbe venait de ce que Charles-Martel, dit-on, tourmentait les peuples, et les chargeait de taxes et d'impôts, ce qui faisait qu'ils l'avaient sans cesse en tête. *Martel* est un vieux mot qui signifiait autrefois *marteau.*

5. *L'habit ne fait pas le moine.* Ce proverbe donne à entendre que ce n'est pas assez de prendre

un habit de moine, mais qu'il faut aussi vivre selon la règle :

Vestimenta pium non faciunt monachum.

Le proverbe est ancien et se trouve dans le roman de la Rose. Il vient de la question qu'on a agitée autrefois, de savoir s'il suffisait du noviciat ou de l'habit pour être capable d'acquérir un bénéfice régulier; il a été jugé que non, et qu'il faut être profès; ce qu'on doit entendre pour les collations ordinaires; car il en venait plusieurs de Rome dégagées de cette obligation, ce qu'on appelait alors *pro cupiente profiteri*, et ce qui obligeait seulement l'investi de se faire moine dans six mois. Jean de Meun, dans son roman, se déchaîne contre les religieux avec une fureur implacable; il prétend que la plupart n'ont que l'habit et les dehors de leur état; ce qui lui a suggeré ces vers :

Tel a robe religieuse ;
Donc il est religieux.
Cet argument est vicieux,
Et ne vaut une vieille gaine,
Car l'habit ne fait pas le moine.

6. *Après grâces Dieu beut.* Un auteur grave, Boetius Epô, dit que les Allemands sont de leur nature très-incontinens sur le boire et sur le manger, et qu'ils se soucient fort peu de dire leurs grâces après leurs repas. Un concile tenu à Mayence, en 847, les exhortait à cet acte de reconnaissance envers Dieu, et principalement les chanoines et les moines, leur rappelant ces paroles de l'apôtre : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout cela en l'honneur de Dieu.* Ces exhortations

furent inutiles, ils s'en donnèrent plus à cœur joie. Le pape Honorius, qui connaissait sans doute l'entêtement et l'incontinence des Allemands, dans l'intention de réprimer cet abus, ne trouva rien de mieux que d'accorder des indulgences à ceux qui boiraient un coup après avoir dit grâces. Mais est-ce bien là l'origine de cette façon de parler proverbiale? ne viendrait-elle pas plutôt de ce passage de l'Evangile : *Et accepto calice, gratias agens dedit eis, et biberunt ex illo omnes*. La Monnaie, qui a commenté cette expression, pense qu'il faut peut-être lire, *après grâces-Dieu bue*, pour donner à entendre que, non contens d'avoir bu le coup après grâces, ils (les moines) demandaient à boire sur nouveaux frais, ainsi *boire grâces-Dieu*, ce serait boire un coup après avoir dit ses grâces. Mathurin Regnier a dit :

Après grâces Dieu beut; ils demandent à boire.

7. *Il se croit le premier moutardier du pape*. Cela se dit ironiquement d'un homme présomptueux qui a une haute opinion de son mérite. C'est le nom qu'on a donné primitivement en proverbe aux Dijonnais. Cela vient de ce qu'en 1382, Charles VI, roi de France, allant avec son oncle Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, contre les Gantais qui s'étaient révoltés contre Louis, comte de Flandres, la ville de Dijon leva à ses frais mille hommes pour renforcer l'armée royale. En reconnaissance de ce service, le duc de Bourgogne donna, entre autres priviléges, à la ville de Dijon, celui de porter ses armes, et lui donna son cri, qui

était *moult me tarde*, qu'on écrivait alors en forme de rouleau, de sorte que les deux mots *moult tarde* étaient l'un proche de l'autre, et comme sur la même ligne, tandis que le mot *me* était hors de la ligne, et dans un repli du rouleau, abaissé au-dessous des deux autres mots. Mais plusieurs, par ignorance ou par promptitude, lisaient de suite les deux mots supérieurs *moult tarde*, ce qui a donné occasion d'appeler les habitans de Dijon *moutardiers*, et non pas à cause de la moutarde qu'on y fabrique, comme beaucoup d'autres se l'imaginent.

8. *Il ne faut pas faire barbe de foare à Dieu.* Vieux proverbe dont le sens est qu'il ne faut pas se moquer de Dieu, le tromper. Le mot *foare*, d'où nous est venu apparemment celui de fourrage, signifie de la paille, comme on peut le voir dans Nicot, qui ne dit pas *faire à Dieu barbe*, mais *garbe de foare*, de *garba* gerbe, c'est-à-dire, *frauder la dîme, ne baillant que de la paille sans grain*. On disait du temps de Rabelais faire *gerbe de feurre*. Gargantua, dit-il, faisait gerbe de feurre aux dieux. Si Nicot a donné la vraie explication de ce proverbe, comme il n'y a pas lieu d'en douter, le mot *dieux* n'y a été mis que pour désigner les ministres des choses sacrées, par un tour d'expression dont l'usage est fort ancien dans le monde. (Voy. Nicot dans ses *Proverbes*, p. 18; *Pasquier*, liv. 8, de ses *Recherches*, et Ménage dans ses *Origines*.) Ce proverbe ne viendrait-il pas de ce qu'on faisait des barbes d'or aux dieux, et qu'à l'or on substitua de la paille?

9. *Il souvient toujours à Robin* (ou Robine) *de ses flûtes.* Selon le Duchat, ce proverbe vient de ce qu'un bon ivrogne, accoutumé à boire dans ces grands verres qu'on appelait *flûtes*, n'osant plus, à cause de la goutte, boire son vin que trempé, ne buvait jamais qu'il ne se ressouvînt de ses flûtes et qu'il ne les regrettât. Je prie le lecteur de ne pas s'effaroucher de l'interprétation un peu graveleuse qu'en donne l'auteur des *Illustres Proverbes.* Pour ménager la pudeur, je la traduis ainsi : *Agitur de puellæ cujusdam historiâ : susurrum ex ore infimo, dum meiebat, exilientem, vocique sibillanti consimilem audiens, sonituque inaudito attonita, suum sic alloquebatur negotium : Sibillare cupis, amice, tibiâ tibi opus est, certè tibiam habebis; moxque amicum tibiâ donavit, sicut illi pollicita erat.*

10. *Les armes de Bourges, un âne dans un fauteuil* (*asinus in cathedrâ.*) Il existe, suivant l'abbé Bordelon, qui l'a vu sans doute à Rome dans la bibliothèque du Vatican, un ancien manuscrit latin qui est une espèce de commentaire sur les commentaires de César. Il renferme, dit-il, le passage suivant : *Asinius fuit* (1), *urbi Avarico, tanquam arma inimicis maximè exitiosa*, qui offre le nœud ou l'explication du proverbe. Pendant que Jules César assiégeait la ville de Bourges (Avaricum), Vercingintorix, chef des Gaulois, ayant donné ordre à un capitaine nommé Asinius de faire faire une sortie par ses soldats contre les troupes de César, ce capitaine Asinius, ne pouvant les conduire lui-même

(1) Sous-entendu, sans doute, *in cathedrâ.*

à cause qu'il était très-incommodé de la goutte, envoya à sa place son lieutenant. Mais une heure après, comme on vint lui dire que ce lieutenant lâchait pied, il se fit porter dans une chaise aux portes de la ville, et anima de telle sorte ses soldats par ses discours et sa présence, qu'ils reprirent courage, retournèrent contre les ennemis, et en tuèrent un grand nombre; ce qui fit dire qu'Asinius dans sa chaise avait, aussi bien que par les armes des soldats, défait les troupes de César, et sauvé la ville de Bourges. Le sens primitif s'est altéré par rapport au mot *armes* qu'on a changé en celui d'armoiries, et au nom d'Asinius auquel on a substitué le mot *âne*.

11. *Bourguignons salés.* Si l'on s'en rapporte au sentiment de Bernard Palissy, le surnom de *salés*, donné pendant long-temps aux Bourguignons, provenait d'un usage qu'on leur attribue de mettre un grain de sel sur la langue des enfans, au moment de la cérémonie du baptême. Après avoir vanté les vertus de cette substance, cet homme de génie dit : *Si les Bourguignons eussent connu que le sel fût ennemi de la nature humaine, ils n'eussent ordonné de mettre du sel en la bouche des petits enfans, quand on les baptise, et on ne les appeleroit pas Bourguignons salés, comme l'on fait.* Suivant le Duchat, l'épithète de Bourguignons salés vient de la *salade* ou *bourguignotte*, ornement de tête particulier à l'ancienne milice bourguignone. Ce sobriquet est aussi attribué à l'opiniâtreté ou *tête-dure* des Bourguignons, qu'effectivement d'Aubigné, p. 207 de ses *Tragiques*, traite de *Bourguignons testus*,

et a rapport aux démêlés des maisons de Bourgogne et d'Orléans, qui ont donné lieu à cet ancien dicton :

Bourguignon salé
L'épée au côté,
La barbe au menton,
Saute Bourguignon.

De Serre, en son Inventaire sous Charles VII, année 1422, dit que les habitans d'Aiguesmortes massacrèrent la garnison de Bourguignons que le prince d'Orange y avait établie, et que, de peur que l'odeur fétide des cadavres n'infectât l'air, ils firent un grand trou dans lequel ils les jetèrent et les couvrirent de sel. L'abbé Tuet a suivi cette interprétation. On montre encore à Aiguesmortes, dit Ménage, une grande cuve de pierre où l'on salait les Bourguignons. Pasquier, dans ses *Recherches*, donne à ce surnom une origine différente ; il la fait remonter au temps où les Bourguignons, résidant au pays de delà le Rhin, étaient toujours en querelle avec les Allemands au sujet de leurs salines. « Ce qui nous peut donner à penser, dit-il, que leurs voisins, les voyant en ce point piqués et continuer leurs discordes au sujet du sel, s'induisirent facilement à les appeler salés. »

12. *Enlever comme un corps saint.* Quelques auteurs prétendent qu'il faut dire : *enlever comme un Corsin* ou *Cahorsin*, et non pas comme un corps saint, expression qu'ils croient être une corruption que la ressemblance des mots a produite. Les Corsins (Corsini) furent des marchands d'Italie, fameux par leurs usures au treizième siècle, en France,

en Angleterre, dans les Pays-Bas et en Sicile. Saint Louis fit un édit contre les Corsins en 1268; Henri III, les chassa d'Angleterre en 1240 ; Henri III duc de Brabant ordonna, par son testament, qu'on les chassât aussi de ses États. On dit encore qu'ils prirent leur nom de Cahors, capitale du Quercy, où ils faisaient un grand commerce. D'autres pensent qu'ils tirent leur origine d'une famille de riches négocians de Florence nommés Corsini, dont nous avons fait *Corsins*. Quoi qu'il en soit de ces diverses origines, l'enlèvement qu'on faisait de ces marchands, considérés comme des usuriers, pour les mettre en prison, a donné lieu, dit-on, à cette manière de parler proverbiale. M. de la Mezengère, dont je respecte l'autorité, n'admet point ces origines. Il est bien plus simple, dit-il, de s'en tenir à *corps saint*. Dans le moyen âge, rien n'était plus fréquent que le vol des reliques, à cause des avantages qu'apportait un corps saint à ceux qui en étaient possesseurs. Pour exécuter un vol de cette nature, il fallait user d'adresse et de violence. On trouve un exemple remarquable de ces enlèvemens dans le deuxième volume des *Recherches Historiques de la ville de Saumur*, par M. Bodin. Dans le roman de Don Quichotte, ce proverbe est employé dans une acception différente : quand Sancho fut arrivé à son gouvernement, l'île de Barataria, « on vint le recevoir sous les armes, on *l'enleva* en pompe *comme un corps saint*, et on le porta sur les épaules à la grande église. »

CHAPITRE X.

Proverbes relatifs à des circonstances ou à des événemens remarquables.

Des circonstances singulières, des événemens remarquables ont fait naître quelques proverbes. Je citerai ceux qui m'ont paru devoir piquer plus particulièrement la curiosité du lecteur. Si un proverbe pouvait peindre le généreux dévouement du mineur Goffin, qui ranima, par son énergie, l'existence presque éteinte de ses infortunés compagnons, ensevelis comme lui pendant deux jours entiers dans le bure d'une mine de houille; s'il pouvait transmettre à la postérité la mort glorieuse de l'enseigne Bisson, qui soutint avec tant d'intrépidité l'honneur de notre pavillon; et surtout la constance héroïque des médecins français (1), qui, luttant corps à corps avec la mort, ont arraché à la fureur du plus épouvantable fléau (2) un grand nombre de malheureux, j'ambitionnerais l'honneur de l'inventer pour payer mon tribut d'admiration à tous ces actes d'un grand courage; mais un si noble soin est réservé à la muse de l'histoire.

---

(1) MM. Mazet, Bailly, Parizet, Audouart et François.

(2) La fièvre jaune, qui désola Barcelone en 1821. L'infortuné Mazet fut le seul qui ne put résister aux atteintes de ce mal destructeur.

PROVERBES RELATIFS A DES CIRCONSTANCES OU A DES ÉVÉNEMENS REMARQUABLES.

1. *La caque sent toujours le hareng.* Henri IV, étant fatigué de la chasse, entra dans une hôtellerie où se trouvaient plusieurs marchands, et se mit à table avec eux. Après le dîner, on parla de la conversion du roi ; comme Henri était toujours vêtu modestement, on ne pouvait le reconnaître. Un marchand de cochons se prit à dire : *Ne parlons pas de cela, la caque sent toujours le hareng.* Quelques seigneurs, qui cherchaient le roi, l'ayant vu se mettre à la fenêtre, montèrent aussitôt à la chambre, et le saluèrent, en l'appelant *sire*, *votre majesté*. Le marchand, tout déconcerté, était au désespoir d'avoir proféré un propos aussi indiscret. Le roi, en sortant, lui frappa sur l'épaule, et lui dit : *Bon homme, la caque sent toujours le hareng, mais c'est en votre endroit, et non pas au mien ; je suis, Dieu merci, bon catholique, mais vous gardez encore du vieux levain de la ligue.*

2. *Vous êtes un plaisant Robin.* Ces mots se disent par manière d'injure et proverbialement. Le nom de Robin, venu par contraction de Robertin, diminutif de Robert, nom de berger que Marot a employé dans une églogue :

> Un pastoureau qui Robin s'appeloit,

fut si souvent employé par des poètes médiocres, et prodigué dans de plates épigrammes, qu'il était tombé dans le mépris, et qu'on ne s'en servait plus qu'en mauvaise part.

3. *Dangereux comme fête d'apôtre.* Le quatrain suivant expliquera ce proverbe :

On disoit dangereux comme fête d'apôtres,
Ce que les huguenots estimoient un abus ;
Mais saint Barthélemy, pour lui et pour les autres,
Fit le proverbe vrai : donc qu'on n'en doute plus.

4. *Voilà un beau quanquan.* Cette expression est devenue proverbe, pour désigner une contestation de peu d'importance, et tire son origine des discussions qui eurent lieu en Sorbonne sur la manière dont on devait prononcer les mots *quisquis, quanquam*, que les sorbonistes voulaient que l'on prononçât *kiskis, kankam.* Le célèbre Ramus se déclara fortement contre cette prononciation ridicule, et engagea ses disciples à repousser cette bizarre prétention. La force de son exemple et son autorité parvinrent à faire adopter son sentiment et à détruire le sentiment contraire, malgré tous les efforts de la Sorbonne, qui avait frappé d'anathème quiconque oserait prononcer *quanquam.* Les contestations littéraires ont toujours une amertume et une aigreur d'autant plus indestructibles, que les savans et les gens de lettres sont de leur nature fort opiniâtres et fort irascibles.

5. *Les ladres et les larrons veulent tout le monde pour compagnons.* A l'époque où la lèpre éléphantine ou l'éléphantiasis désolait certaines provinces de France, on remarquait que plus un lépreux était attaqué dangereusement, plus il avait la fureur de vouloir se mêler avec les personnes saines. Les larrons, de leur côté, aiment à voir augmenter leur compagnie. De là est venu le proverbe.

6. *Vive le roi! vive la ligue!* C'est le cri ordinaire des hommes qui, dans les révolutions, n'ont aucune opinion arrêtée, et s'accommodent à tout es les circonstances pour mettre leur fortune et leur existence en sûreté. La faiblesse et la peur jouent un très-grand rôle dans les réactions politiques, et laissent commettre tous les excès, qu'un peu de vigueur déployée à propos aurait pu empêcher; elles ôtent à l'homme cette fixité morale qu'il doit puiser dans la pureté de sa conscience, et dans les principes énoncés par Solon, relativement à la conduite qu'un homme d'un caractère ferme et résolu doit tenir dans les guerres civiles.

7. *Belle comme un ange, mais sotte comme un panier.* Expression devenue proverbiale, pour désigner une personne douée de plus de beauté que d'esprit. C'est ce que l'on disait de la duchesse de Fontanges, maîtresse de Louis XIV, dont le nom a été donné à une mode répandue long-temps dans toute l'Europe. Dans une partie de chasse, le vent ayant dérangé sa coiffure, elle la fit attacher avec un ruban, dont les nœuds lui tombaient sur le front. Les dames de la cour, pour plaire à la favorite, adoptèrent bientôt cette mode, dont le succès fut dû au hasard aidé de la beauté, qui lui délivra un brevet d'invention.

8. *Foi de gentilhomme.* On appelait ainsi proverbialement un petit coutelas, tel qu'en temps de paix en portaient les gentilshommes dans les villes. Il a été nommé de la sorte, parce qu'il faisait foi que celui-là était gentilhomme qui avait droit de le porter.

9. *Honnête comme le bourreau.* Lorsque le parlement de Paris fut renouvelé sous le règne de Louis XV, l'exécuteur des hautes-œuvres fut enfermé à Bicêtre, pour avoir refusé de mettre à exécution l'arrêt rendu par la nouvelle magistrature, contre un homme qu'elle avait condamné à être pendu. Le motif de son refus était qu'il ne pouvait manquer à *son ancienne compagnie sans blesser son honneur.* Ce scrupule, d'un genre si singulier et si nouveau, fit naître ce proverbe.

10. *A quelque chose malheur est bon.* Dans l'an VII de la république française, où régnaient la théophilantropie et le mépris de la religion chrétienne et de son culte, un marchand bonnetier, ayant osé fermer sa boutique le jour de Pâques, fut condamné à une amende rigoureuse; le jugement qui l'avait condamné fut affiché dans tout Paris. On prétend que cette circonstance fit sa fortune, c'était à qui irait acheter chez lui.

11. *Jamais je ne dors, que je ne meure de mort amère.* Espèce de dicton proverbial usité au quatorzième siècle en Bretagne, par rapport au récit des sinistres aventures, dont les Bretons charmaient leurs veillées, et qui leur procuraient des rêves effrayans.

12. *Il est plus heureux que sage.* Voici l'origine de ce proverbe: Neptune, ayant été vaincu par Pallas, dans la dispute qu'ils eurent ensemble relativement à Athènes, maudit les Athéniens en leur soufflant le génie des mauvais conseils. Pallas, protectrice des Athéniens, eut l'adresse de paralyser ces mauvais conseils, et d'en intervertir les effets, en faisant réussir les actions de ses protégés, ce

qui fit dire : *Les Athéniens sont plus heureux que sages*; proverbe qui depuis est devenu général, pour désigner un homme qui réussit en dépit de ses imprudences.

13. *Charbonnier est maître dans sa maison*. François Ier, s'étant égaré à la chasse, entra dans la maison d'un charbonnier, qui le prit, à la richesse de ses vêtemens, pour un chasseur de la suite du roi. Il le régala à souper de son mieux ; mais il s'empara de la première place à table, en lui disant qu'il ne la cédait à personne, parce que *charbonnier était maître chez lui*. Il lui fit manger du sanglier, et lui recommanda surtout de n'en rien dire au *grand nez* ; c'est ainsi que le peuple appelait ce prince, à cause de la dimension de son nez. La suite du roi étant survenue dans le moment, et ayant nommé François Ier, le charbonnier se crut perdu, et tomba à ses genoux ; mais le prince le rassura, lui pardonna, et par la suite même il lui fit du bien. Telle est l'anecdote qui donna lieu au proverbe, si toutefois il n'existait pas avant.

14. *C'est un roué*. C'était le nom que l'on donnait aux aimables de la cour, sous la régence du duc d'Orléans. La dépravation et l'immoralité étaient si grandes, qu'on s'honorait de ce titre infâme. Les grands seigneurs libertins s'étaient approprié ce joli nom, alors fort à la mode, pour se distinguer de leurs laquais, qui n'étaient que des pendards. Tout ce qu'on aurait pu souhaiter à de pareilles gens, c'était de prendre la place de ceux dont ils n'avaient usurpé que le nom. Ce n'est pas tout d'être roué, disait un bourreau bel esprit du

temps, à un criminel à qui la douleur faisait proférer des invectives, il faut être honnête. Sous François Ier, un titre à peu près pareil, quant au sens, se donnait aux agréables courtisans; on les appelait *trinquans*. Cette qualification s'appliquait principalement à ces gentilshommes qui se vantaient d'être favorisés des dames, quoique leurs débauches les eussent mis hors d'état de profiter de leur bonne volonté. L'expression de *roué* est devenue proverbiale.

15. *C'est un frondeur*. On appelle ainsi un homme qui trouve à redire à tout. Ce terme de frondeur vient de ce que, sous la minorité de Louis XIV, vers l'an 1648, les garçons de boutique et autres jeunes gens s'assemblaient en différens lieux, où ils se battaient les uns contre les autres à coups de frondes, malgré les archers, qui ne pouvaient les en empêcher. Le parlement était alors composé de trois sortes d'individus, et qui formaient autant de partis différens. Les premiers, opposés à la cour, furent appelés *frondeurs*, parce qu'ils en censuraient toutes les résolutions; les seconds, attachés au roi et à ses ministres, furent nommés *Mazarins*, à cause de leur dévouement à cette éminence; et les troisièmes furent appelés *mitigés*, comme qui dirait nuls, parce qu'ils tenaient le milieu entre l'emportement des uns et la prédilection des autres. Le cardinal de Retz était l'âme et le centre de toutes ces intrigues; la chute de Mazarin en était le but. Quoique l'origine du mot fronde ne soit fondée que sur une bagatelle, elle s'explique encore par l'application qu'en fit, en deux circonstances aux

assemblées du parlement, Bachaumont, conseiller en cette cour, et fils du président le Coigneux. Dans le commencement de cette ligue, le parlement était souvent convoqué. Bachaumont, y parlant un jour d'une affaire qui le concernait, dit, de sa partie adverse, je le *fronderai* bien. Comme chacun était assis à sa place, on commença, sur ce mot, à parler du cardinal Mazarin, sans cependant le nommer, quoiqu'on le fît assez clairement connaître. Une autrefois le même Bachaumont dit que la cour viendrait aussi peu à bout de ses desseins dans le parlement, que les archers des *leurs à l'égard des frondeurs ;* de sorte que ce nom se donna premièrement à ceux qui opinaient rigoureusement, et depuis à ceux qui se déclaraient contre le cardinal Mazarin, et il devint tellement à la mode, qu'il n'y avait rien de bien fait qu'on ne dît *être à la fronde.* Les étoffes, les rubans, les dentelles, les épées, et presque généralement toutes sortes de marchandises, jusqu'au pain, rien n'était beau ni bon s'il n'était à la *fronde*; et pour désigner un homme de bien, il n'y avait pas d'expression plus énergique que celle de *bon frondeur*. Barillon l'aîné fit une chanson qui devint célèbre dans le temps :

Un vent de fronde
S'est levé ce matin ;
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin.
Un vent de fronde, etc.

Autre temps, autre soin : aujourd'hui tout est à la girafe.

CHAPITRE XI.

Proverbes fondés sur des préjugés.

« L'antiquité, dit un moraliste profond, donna toujours du poids et de la solidité aux opinions des hommes. Des institutions, des usages, des coutumes, des systêmes qui ont duré long-temps, leur paraissent inviolables et sacrés. Tout ce qui remonte à un temps immémorial leur semble mériter de l'estime; ils se persuadent que leurs pères, évidemment ignorans et sauvages, étaient plus éclairés qu'eux-mêmes : en un mot, ils s'imaginent que ce que leurs prédécesseurs ont jugé convenable, ne peut être altéré ni anéanti sans crime et sans danger; enfin les hommes se regardent comme dans une minorité perpétuelle. Cependant où en serions-nous, hélas! si nos ancêtres avaient eu pour les leurs l'aveugle vénération que l'on exige de nous pour les préjugés antiques? L'homme serait encore sauvage, il errerait tout nu dans les bois, il mangerait du gland, il se nourrirait de viandes crues. » Mais le temps est un grand maître, et fait revenir sur bien des erreurs.

PROVERBES FONDÉS SUR DES PRÉJUGÉS.

1. *Sur quelle herbe avez-vous marché?* Expression populaire et proverbiale, qui correspond à celle des Romains : *Sur quelle ordure avez-vous marché?* C'était la coutume des anciens, suivant Aulugèle, de jeter par-dessus leur tête, en certains

endroits réservés dans les carrefours, dans le courant des eaux et dans la mer même, les choses qui leur avaient servi à expier leurs crimes, parce qu'ils appréhendaient qu'on ne marchât dessus, croyant superstitieusement que ceux à qui ce malheur arrivait, par hasard ou autrement, s'attiraient par une espèce de contagion la peine que méritait le crime expié. Les Romains avaient la même superstition pour toucher les corps morts : elle leur était venue des Grecs, qui l'avaient reçue des Hébreux, car on lit au *Livre des nombres*, chap. VI, v. 9, ces paroles : *Celui qui touchera un corps mort, sera impur pendant sept jours ; mais s'il jette sur lui de l'eau lustrale le troisième jour et le septième, il sera purgé.* Ils se gardaient encore d'approcher des tombeaux et des lieux où l'on avait dressé des bûchers.

2. *Il est nourri du lait de poule.* Il est délicatement nourri. C'était, à ce qu'il paraît, un préjugé chez les anciens, que les poules pouvaient donner du lait, si l'on s'en rapporte à ce passage de Pline l'ancien :

Affluas divitiis omni virtute redundans,
Gallinæ, ut fertur, lac reperire queas.

Lieux charmans où les biens se sont placés en foule,
Où l'on trouve de tout, jusqu'à du lait de poule.

Ce passage de Pline, il est vrai, n'est qu'une ironie; mais il paraît cependant que c'était une croyance populaire, comme semble l'indiquer l'expression, *ut fertur.* Nous appelons aujourd'hui vulgairement lait de poule, un remède fort bon, dans le commencement d'un rhume, pour rétablir la transpi-

ration; c'est un jaune d'œuf délayé dans de l'eau chaude avec du sucre.

3. *Voir vaches noires en bois brûlé.* On prétend communément que les vaches noires sont les meilleures laitières; c'est, dit le Duchat, se repaître de chimères. Il n'y a que la seule fantaisie, ou l'esprit le plus porté à la superstition, qui puisse persuader qu'on voit des vaches noires dans le bois brûlé d'une cheminée. Scarron dit, dans une de ses lettres à Sarrazin :

> Mais espérer qu'un *Sarrazin* normand
> De ses amis garde quelque mémoire,
> *En bois brûlé c'est chercher vache noire.*

4. *Les plus rouges y sont pris;* c'est-a-dire, les hommes les plus remplis de malice et de finesse se laissent attraper. Le préjugé attribue aux hommes dont le poil et les cheveux sont roux, un caractère rusé et artificieux. Martial emploie le fiel de la satire contre les hommes de cette couleur, et le peuple s'imagine, sans doute par suite de ce préjugé, que les ânes d'une couleur fauve sont plus méchans que les autres; aussi dit-il, d'un homme dont l'esprit est subtil et délié : *Il est malin comme un âne rouge.*

5. *Je n'appréhende rien, puisque j'ai une baguette de laurier.* C'était un proverbe fort commun chez les Grecs. Leurs prêtres ont attribué au laurier des vertus merveilleuses, comme celles de purifier, de sanctifier, enfin de détourner tous les malheurs imaginables. Les poètes l'ont pris pour la banderolle de la gloire, et pour le symbole de l'éternité,

à cause de son excellente odeur et de ses feuilles toujours vertes.

Quippè perennè virens dignis promittit et offert
Immortale decus, famamque perennè viventem
Laurus opaca.

Ils ont raison les uns et les autres. Il n'y a pas d'arbre qui ait été plus honoré chez toutes les nations. Les Egyptiens, les Grecs, les Romains et les Gaulois, ont eu pour lui un respect superstitieux. Il mérite bien cette prérogative, puisqu'il figure comme une belle fille au royaume des métamorphoses. Daphnée, fille du fleuve Penée, poursuivie par Apollon, fut changée par lui en laurier; et bien qu'elle ne fût plus que du bois, elle eut encore la cruauté de refuser un baiser au dieu amoureux.

Oscula dat ligno, refugit tamen oscula lignum.

Les anciens avaient, sur les feuilles de laurier, des idées aussi ridicules que singulières. Ils croyaient qu'elles procuraient l'enthousiasme et l'esprit prophétique. C'est à quoi Martial fait allusion, en parlant d'une femme qui cherchait à tromper :

Fallat ut nos, folia devorat lauri.
(Liv. V, épig. 4.)

Les sibylles s'en nourrissaient. On attribuait encore au laurier la vertu de rendre les hommes plus sages et plus prudens.

6. *L'oreille me tinte.* Expression familière et proverbiale, dont on se sert pour témoigner que quelqu'un parle dans le moment de nous; préjugé fort

ancien, et que Pline a mis, avec raison, au rang des superstitions. On ne peut au surplus rendre compte de ce caprice de l'imagination, à moins que de supposer un génie ou un démon familier, tel que celui de Socrate, qui prenne la peine de nous avertir en conduisant à nous les sons des objets éloignés, et qui nous apprenne à entendre par attouchement. Dalechamp cite, par rapport à cette expression, le distique suivant :

Garrula quid totis resonas mihi noctibus auris?
Nescio quem dicis nunc meminisse mei.

7. *Il est né coiffé*; pour dire qu'un homme est heureux. La plupart de ceux qui emploient cette expression vulgaire, ignorent que c'est l'entraînement tout naturel d'une partie de l'amnios ou arrière-faix que le fœtus emporte avec sa tête, si cette membrane est trop compacte pour se déchirer. Ainsi, dans le sens réel, et non celui qu'on y attache, c'est plutôt un signe de malheur qu'un signe de bonheur, puisque c'est plutôt un obstacle qu'un moyen d'avancement dans l'accouchement. C'est une superstition introduite sans doute par les sages-femmes, pour préjuger la fortune future de l'enfant. Chez les Romains, les avocats avaient la bêtise d'acheter cette coiffe bien cher, se persuadant qu'elle leur était d'un grand secours pour gagner les causes qu'ils plaidaient. Naudé dit, dans son *Apologie des grands hommes accusés de magie*, « qu'il y a des superstitieux qui prétendent que les enfans qui naissent aux jours des Quatre-Temps apportent ordinairement leurs coiffes avec eux. »

Voici un rondeau de Malleville où se trouve cette expression :

Ce n'est pas que frère René
D'aucun mérite soit orné ;
Qu'il soit docte, qu'il sache écrire,
Ni qu'il dise le mot pour rire ;
Mais c'est seulement qu'il est né
Coiffé.

8. *Turdus sibi malum cacat.* Proverbe qu'on applique d'ordinaire à ceux qui sont les auteurs de leurs propres disgrâces; car, suivant l'ancienne tradition de Pline, qui se trouve sur cela d'accord avec Aristote, les grives, ne pouvant digérer la baie du gui, qu'elles dévorent avec avidité, la rendent si peu altérée, qu'il en croît une plante d'où sort une graine dont on tire la glu, et cette glu est la cause de leur perte. Mais tout ce qui a passé en proverbe n'est pas vrai. Souvent, en affirmant une chose, on en désigne une autre, et quoique la lettre soit fausse, l'esprit du proverbe ne laisse pas que d'être bon.

9. *Camphora per nares, castrat odore mares :* Quelques personnes prétendent que le camphre détruit les feux de l'amour, et que la subtilité de son odeur rend même les hommes impuissans; mais il est certain que les gens qui travaillent assidument sur le camphre, n'ont jamais rien éprouvé qui paralyse en eux les vœux de la nature.

10. *C'est un regard de basilic.* Des écrivains ont donné le nom de basilic à un animal fabuleux, qu'ils rangeaient parmi les serpens et les dragons. On prétendait qu'il provenait de l'œuf d'un coq, et que son seul regard donnait la mort. En fait

d'absurdités, il n'y a rien que l'homme ne puisse inventer. Ce qu'on appelle aujourd'hui basilic, est le petit lézard à crête, animal fort innocent qui se trouve dans l'Amérique Méridionale. Ce que les charlatans et les saltimbanques exposent aux yeux d'un public crédule, pour le basilic, n'est autre chose qu'une petite raie de la Méditerranée, à laquelle ils donnent, en la faisant dessécher, une configuration bizarre.

11. *Festinans canis cæcos parit catulos*. Ce proverbe est tout-à-fait opposé à l'expérience, car il est prouvé que les petits chiens qui ont été portés le plus long-temps voient le plus tard; et voici en effet ce qui arrive : leurs yeux sont d'abord exactement fermés, et les paupières demeurent collées jusqu'au douzième jour, qu'elles s'entrouvent, et qu'elles peuvent aisément se séparer. Elles commençent à s'ouvrir d'elles-mêmes au coin interne de l'œil, d'où elles continuent à se séparer jusqu'à l'autre coin. Un médecin de Saint-Malo avait poussé le ridicule jusqu'à prétendre que les chiennes qui se pressent trop dans la copulation, faisaient des petits chiens borgnes.

12. *Longa et cervina senectus*. C'est une expres- dont Juvénal s'est servi pour désigner une longue vieillesse. Oppien a nommé le cerf τετρακορανοσ. La longévité du cerf était un véritable préjugé chez les anciens. Les Egyptiens employaient ordinairement la figure du cerf pour exprimer une longue vie; mais leurs emblêmes n'étaient souvent appuyés que sur des choses incertaines ou fausses. Leur croyance est d'autant plus déraisonnable,

qu'ils n'étaient pas à même de faire de bonnes et de justes observations à cet égard, puisqu'il n'y a pas de cerfs en Afrique. Des Egyptiens, cette erreur a passé chez les Grecs, et rien ne l'a plus accréditée qu'un passage d'Hésiode, qu'Ausonne a rendu ainsi :

Ter binos deciesque novem super exit in annos,
Justa senescentem quos implet vita virorum.
Nos novies superat vivendo garrula cornix,
Et quater egreditur cornicis saecula corvus.
Alipedem cervum ter vincit corvus.

« La vie de l'homme finit à quatre-vingt-seize ans; celle de la corneille est neuf fois plus longue; la vie du cerf est quatre fois plus longue que celle de la corneille, et la vie du corbeau trois fois plus longue que celle du cerf léger » ; ensorte que, suivant ce calcul, la vie du cerf est de trois mille quatre cents cinquante-six ans. Calcul, au reste, si difficile à comprendre et si absurde, que la plupart des commentateurs ont abandonné la lettre de ce passage, et ont pensé qu'il y avait erreur dans la valeur des chiffres. Pline dit qu'un cerf, à qui Alexandre lui-même avait attaché un collier, fut trouvé en vie cent ans après la mort de ce prince. Quand on accorderait que le fait fût vrai, on ne pourrait rien conclure d'un cas aussi extraordinaire. Quelle énorme différence d'ailleurs entre l'âge de ce cerf, et celui attribué par le préjugé à toute l'espèce.

13. *Mensibus RRatis, ad solem ne sedeatis,* pour conserver la santé, ne demeurez point exposé au soleil pendant les mois dont le nom renferme la lettre R. On dit encore qu'il faut boire le vin pur pendant

ces mois, et y mettre beaucoup d'eau les autres mois :

Mensibus RRatis purissima vina bibatis.

14. *Cum faba florescit, stultorum copia crescit.* C'était un préjugé parmi les anciens. Ils croyaient que l'odeur forte et pénétrante qu'exhalent les fèves en fleur, affectait les cerveaux faibles et pouvait y déterminer la folie; aussi disait-on communément, en désignant une personne qui se faisait remarquer par l'extravagance de ses paroles et de sa conduite : *C'est la floraison des fèves.*

15. *Cur moritur homo cui salvia est in domo* (horto)?

Pourquoi faut-il qu'un homme meure,
Puisqu'en son jardin, à toute heure,
Il a de la sauge plantée.

Voilà un grand éloge de la sauge; il est vrai qu'elle a plusieurs propriétés très-utiles, entre autres d'être un excellent spécifique contre l'apoplexie et la paralysie.

16. *Il a des yeux de lynx*; il a des yeux perçans, comme les anciens les attribuaient à l'animal fabuleux dont la vue pénétrait à travers les murailles les plus épaisses, et dont l'urine se changeait en une pierre précieuse appelée : *Lapis lyncurius.*

17. *Il est sain de s'enivrer une fois le mois.* C'est un propos de débauché. Avicenne, médecin arabe d'une grande réputation, semble être de ce sentiment, bien que sa religion lui défendît l'usage et

encore moins l'excès du vin. Mais Averroès, médecin mahométan comme lui, ne permet d'en user que jusqu'à la gaieté.

18. *Il a un estomac d'autruche; il digère le fer.* Cela se dit d'un homme dont l'estomac est doué au plus haut degré de facultés digestives. La force de contractilité de l'estomac de l'autruche a fait naître ce préjugé, devenu proverbe, que cet oiseau digérait le fer. Les végétaux sont la principale nourriture de l'autruche; cependant elle avale avec voracité et indifféremment tout ce qu'on lui présente, le cuir le plus épais, et beaucoup de corps durs; mais le fait est qu'elle ne digère ni ces corps durs, ni le fer, et qu'elle les rend en entier par l'anus. Il n'était pas naturel de penser que le ventricule de cet animal fût pourvu d'un dissolvant capable de digérer le fer et les pierres. Dans les oiseaux et dans beaucoup d'animaux que la nature a pourvus d'un ventricule musculeux, et qui prennent une nourriture dure sans la mâcher, la liqueur gastrique ne suffisant pas pour dissoudre les alimens, la nature a donné à ces oiseaux et à ces animaux l'instinct d'avaler des cailloux, qui, par leur frottement, concourent avec les sucs gastriques à triturer leurs alimens. Ainsi lorsque l'autruche avale du fer, et surtout du cuivre, qui se change en poison dans son estomac, elle ressemble au gourmand, qui use mal de l'instinct que la nature lui a donné pour choisir ses alimens.

19. *Incombustible comme la salamandre.* Les expériences de Maupertuis ont prouvé jusqu'à l'évidence, que la propriété attribuée à la salamandre

d'être incombustible, est une fable ridicule. La plupart des salamandres qu'il jeta dans le feu y périrent sur-le-champ; quelques-unes seulement en sortirent à demi-brûlées, et périrent à une seconde épreuve; il crut s'apercevoir seulement d'une petite circonstance qui retardait leur combustion. Lorsqu'elles sentaient les premières atteintes du feu, elles laissaient échapper de leur corps, et principalement de leur tête, des gouttelettes d'une liqueur laiteuse, qui, condensées par la chaleur, se durcissaient et éteignaient quelques charbons faiblement allumés. C'est cette circonstance qui, au premier aperçu, aura fait croire que la salamandre était incombustible, et l'on a admis le fait comme une vérité, parce qu'on n'a pas poussé l'expérience jusqu'au bout. On a encore avancé que sa morsure était mortelle comme celle de la vipère, et il était passé en proverbe qu'un homme mordu par une salamandre avait besoin d'autant de médecins que cet animal a de taches sur le corps; mais l'expérience a encore démontré combien peu sa morsure était dangereuse. Ce prodige de l'incombustibilité de la salamandre était tellement accrédité chez les anciens, qu'il a fait naître deux célèbres devises parmi les modernes : la première, que prit François Ier, était une salamandre dans le feu avec cette légende : *Nutrio et extinguo*, j'y vis et l'éteins; l'autre fut faite pour une dame espagnole, dont le cœur était insensible à l'amour; elle portait cette inscription : *Mas yelo que fuego*, glacée même au milieu des flammes. L'idée de cette inscription était fondée sur le préjugé admis par les

anciens, que la salamandre était naturellement froide comme glace.

20. *C'est un phénix; il est comme le phénix, il renaît de ses cendres.* Cela se dit au figuré d'une personne ou d'une chose rare en son espèce. Boileau a dit :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème;
Mais en vain mille auteurs y pensent arriver,
Et cet heureux phénix est encore à trouver.

C'était le nom d'un oiseau fabuleux, dont les Égyptiens avaient fait une divinité, et dont on racontait des merveilles. Dans l'Arabie, cet oiseau était consacré au soleil. On disait qu'il n'y en avait qu'un seul au monde, et qu'après avoir vécu cinq cents ans selon les uns, et six cent soixante-six ans suivant les autres, il allait mourir proche du Nil, sur un bûcher composé de cinnamome, de casse, de myrrhe et d'autres bois odoriférans, allumé par l'ardeur du soleil. D'autres disent, entre autres Johnson, qu'il l'allumait lui-même en agitant ses ailes; que de ses cendres il naissait un vers, qui se transformait peu à peu en oiseau, et enfin devenait un phénix, en tout semblable au premier. Un peu plus ou un peu moins de mensonge ne fait rien à l'affaire. Ovide, dans sa quinzième métamorphose, fait une belle description du phénix :

Una est quæ reparet, sequè ipsa reseminet ales.

En voici la traduction :

Un oiseau merveilleux, unique dans le monde,
Ressuscite et renaît de sa cendre féconde :

C'est le phénix. Nourri dans des bois odorans
Et des sucs de l'amome et des pleurs de l'encens,
Il dédaigne du grain la pâture grossière.
Après cinq cents étés, terme de sa carrière,
Au sommet d'un palmier, à l'aide de son bec,
Il se bâtit un nid, ramasse du bois sec,
Y joint l'épi du nard, la myrrhe, la canelle.
Couché sur ce bûcher, où la flamme étincelle,
Il meurt dans les parfums : sa tombe est son berceau.
Du phénix qui n'est plus naît un phénix nouveau,
Qui vit cinq cents étés, et qui meurt pour revivre.
Quand l'âge à son essor a permis qu'il se livre,
De son nid suspendu dégageant le rameau,
Il l'enlève, et, chargé de ce pieux fardeau,
Au temple où du soleil on admire l'image,
Des cendres de son père il apporte l'hommage.

LIVRE II.

CLASSIFICATION PARTICULIÈRE DES PROVERBES, ADAGES, SENTENCES ET APOPHTHEGMES.

CHAPITRE PREMIER.

Des proverbes, adages, etc., *puisés dans les oracles et les attributs des dieux du paganisme, et dans les bienfaits de la Providence.*

Parmi le peuple, le premier hommage rendu à la divinité est une preuve même de sa reconnaissance, et de sa croyance en un être suprême; il dit: *Dieu est le plus grand artisan de l'univers.*

1. *Connais-toi toi-même, Nosce te ipsum.* La science la plus nécessaire et la plus négligée est la connaissance de soi-même:

> De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique,
> Homme, quel usage fais-tu?
> Des plantes, des métaux tu connais la vertu,
> Des différens pays les mœurs, la politique,
> La cause des frimas, de la foudre, du vent,
> Des astres le pouvoir suprême;
> Et sur tant de choses savant,
> Tu ne te connais pas toi-même.
> (Deshoulières.)

Porphire dit que quelques-uns pensent que cette sentence, écrite en lettres d'or dans le temple de Delphes, était un avertissement donné par Apol-

lon pour nous conduire et nous faire parvenir à la connaissance de toutes choses; parce que l'homme étant un petit monde, suivant le dire des anciens philosophes, en contemplant et en approfondissant notre nature, nous pouvons parvenir à la connaissance de toutes choses. Juvénal a regardé ces deux mots comme une sentence descendue du ciel. Pline assure que cette pensée vient de Chilon le Lacédémonien, dont les réponses passaient pour des oracles. La connaissance de soi-même, comme le remarque Cicéron (liv. 1 des Tusculanes), ne consiste pas à examiner en détail toutes les parties de son corps pour en connaître les justes proportions, mais à faire des réflexions sur les qualités de l'esprit et du cœur, et sur l'état de ses affaires, afin de ne rien entreprendre qui soit au-dessus de ses forces; faute de cette précaution, on s'engage souvent dans des affaires épineuses, dont on ne sort qu'à ses propres dépens. Les vers suivans ont été faits sur un parvenu :

De ce lieu Philémon partit à demi-nu;
Bien suivi, bien couvert, le voilà revenu.
Je ne le connus point dans cette pompe extrême :
Eh! qui ne l'aurait méconnu?
Il se méconnaît lui-même.

2. *Rien de trop, ne quid nimis :*

Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

Ce proverbe est d'une telle ancienneté, que les Grecs en ont ignoré l'origine, et l'ont attribué à Apollon, sur le temple duquel il était écrit à Delphes. Il n'y a rien de si difficile que de définir le

nécessaire et le superflu, dit Poggio ; ce sont moins des êtres réels que des êtres relatifs ; ou, s'ils ont quelque réalité, il faut la chercher dans les espaces méthaphysiques, car ils n'en ont point dans ce monde : chacun en juge selon son goût, ses passions, ses intérêts, son éducation, son état, sa situation sociale, et l'habitude qu'il a contractée. Selon ces règles arbitraires, personne ne convient d'avoir le nécessaire, et nul ne prétend avoir le superflu. Dans le poème de Milton (*Paradis perdu*), Adam demande à l'ange Gabriel s'il vivra long-temps : Oui, si tu observes la grande règle *rien de trop*. Voilà la meilleure ordonnance de toute la médecine ; elle est de tous les âges. Le superflu, chose si nécessaire, dit le mondain :

Trop de bien devient un fardeau,
Trop d'honneurs sont un esclavage,
Trop de plaisir mène au tombeau,
Trop d'esprit nous porte dommage ;
Trop de franchise nous dessert,
Trop de confiance nous perd,
Trop de bonté devient faiblesse,
Trop de fierté devient hauteur,
Trop de complaisance est bassesse,
Trop de politesse est fadeur.

3. *Rien de trop plaît trop*. C'est la parodie assez plaisante du fameux *ne quid nimis*.

Non copiosa jugera,	Imite qui voudra Gigès
Non apparatus persicos,	Dans les habits et pour la table ;
Aurum Gygis non ambio :	Moi, je ne puis aimer l'excès,
Ne quid nimis placet nimis.	Rien de trop est trop agréable.

Cette ambiguité roule sur ce que *rien de trop*, en français, voudrait dire effectivement *pas beaucoup*, et qu'il n'y a guère personne qui ne regarde ce

pas beaucoup, plutôt comme un strict nécessaire que comme un superflu inutile.

4. *Tout est facile à qui Dieu aide.* Mais on est souvent ingrat envers lui, en ne lui rapportant pas toujours les succès qui ne sont dus qu'aux secours de sa grâce.

5. *La vengeance est le mets des dieux.* Les païens, estimant que la vengeance était de droit réservée à la puissance divine, l'avaient surnommée *le mets des dieux.* Néron appelait ainsi les champignons, par allusion aux champignons empoisonnés qu'Agrippine, sa mère, avait fait servir à l'empereur Claude, qui en mourut, et qui fut, suivant la coutume des Romains, honoré de l'apothéose.

6. *Dieu sait mieux que nous ce qu'il nous faut.* La Providence est admirable dans la distribution de ses bienfaits. Lorsqu'on réfléchit sur l'harmonie avec laquelle elle a disposé les choses dans la nature, on doit la remercier du soin qu'elle a pris de tout arranger pour le plus grand avantage des hommes. Les plantes, les boissons, la nourriture se trouvent distribuées suivant les climats, pour tempérer la plus grande chaleur qui puisse abattre l'homme, ou le plus grand froid qui puisse le morfondre. On voit qu'elle a voulu établir l'union entre tous les peuples, pour faciliter l'échange de leur superflu, et que le commerce est le plus doux et le plus puissant intermédiaire parmi les nations auxquelles elle a imposé, comme une loi naturelle, la nécessité d'avoir toujours besoin les unes des autres. Elle n'a pas voulu que ce qui est nécessaire à la vie, aux besoins, aux agrémens des hommes,

se trouvât dans un même lieu. Elle a dispensé ses dons, afin que les hommes pussent entretenir entre eux un commerce profitable. De ce concours d'idées harmonieuses, sont nés des sentimens réciproques d'humanité, ce qui a fait dire à Montesquieu, que partout où il y a du commerce, il y a des mœurs douces.

CHAPITRE II.

Des proverbes, adages, etc., *puisés dans les maximes et apophthegmes des sages, des moralistes et des philosophes anciens et modernes.*

SAGES DE LA GRÈCE.

1. Thalès. Thalès, le premier de ceux qu'on appela les sept sages de la Grèce, était fils d'Examius et de Cléobuline. Il était d'un sang royal, descendant d'Agenor, roi de Phénicie. Il naquit à Milet, ville d'Ionie, environ l'an 115 de la fondation de Rome. Ce sage croyait que le monde était l'ouvrage de Dieu, et que Dieu voyait les plus secrètes pensées de l'homme. On demandait à Thalès si les actions des hommes pouvaient être cachées à Dieu : Les pensées même, dit-il, ne le sont pas. Sa mère l'engageant avec instance à se marier lorsqu'il était jeune, il lui répondit : *Il n'est pas temps encore;* et lorsqu'il fut sur le retour : *Il n'est plus temps.* Quelques pêcheurs de l'île de Cos ayant retiré de la mer un trépied d'or, l'oracle déclara

qu'il fallait le donner au plus sage de la Grèce. On l'envoya à Thalès, qui était alors en grande réputation. Thalès, aussi modeste que sage, le renvoya à Bias; Bias, à un autre, et ainsi, de main en main, il revint à Thalès, qui le consacra dans le temple d'Apollon à Thèbes, d'autres disent à Delphes. Ce trait est également attribué à Bias. Quelqu'un priait Thalès de lui dire quelle était au monde la chose la plus difficile, et quelle était la plus facile. *La plus difficile*, répondit-il, *est de se connaître soi-même; la plus facile est de trouver à redire aux actions des autres.* Il se livra à l'astrologie; une vieille femme, sa servante, se moqua de lui plaisamment sur ce qu'étant sorti de son logis avec elle, pour contempler les astres, il s'était laissé tomber dans un fossé : *Comment pourriez-vous connaître ce qui se passe dans le ciel*, lui dit-elle, *puisque vous ne voyez pas ce qui est à vos pieds :*

L'homme veut pénétrer le ciel impénétrable;
Il mesure les airs d'un profane compas;
Mais dans ses hauts projets, quel sort plus déplorable!
Il veut connaître tout, et ne se connaît pas.

Thalès mourut âgé de quatre-vingt-douze ans, l'an de Rome 207. Voici ses principales maximes :

1. *Que vos amis absens aient autant de place dans votre mémoire que les présens.*

2. *Ne vous enrichissez pas par des voies injustes, et songez que vous recevrez de vos enfans le traitement que vous aurez fait à vos pères.*

3. *Jeune homme, considère s'il n'est pas trop tôt pour te marier.*

4. *Vieillard, prends garde qu'il ne soit trop tard.*

5. *Le sage est toujours assez riche, mais il est bien rare que le riche soit sage.*

6. *La trop grande envie de parler est un signe de folie.*

7. *Rien de plus funeste que la malignité; elle blesse même l'homme de bien qu'elle touche.*

8. *Qu'y a-t-il de plus rare? Un tyran qui parvient à la vieillesse.*

9. *Ne faites pas ce que vous blâmez dans les autres, mais faites ce que vous entendez louer en eux.*

10. *La félicité du corps consiste dans la santé, et celle de l'esprit dans le savoir.*

2. Solon. Solon naquit à Salamine, et non pas à Athènes, 639 ans avant Jésus-Christ. Il était fils d'Execestide, et contemporain de Thalès; il avait de la naissance (1) et beaucoup d'esprit. Il refusa son patrimoine, croyant qu'il était indigne d'un grand cœur de recevoir des biens de la fortune, et qu'un homme de sa trempe ne devait les estimer que lorsqu'il les avait acquis par sa vertu. Il voyagea dans toute la Grèce, pour orner son esprit de toutes les connaissances nécessaires à un philosophe et à un politique De retour dans sa patrie, il la trouva déchirée par la guerre civile. Athènes jeta les yeux sur lui pour la délivrer de ce fléau; il fut nommé archonte et souverain législateur, et refusa la royauté qu'on lui offrait. Par ses soins

(1) Il était issu de Cécrops, fondateur d'Athènes; sa mère était cousine germaine de Pisistrate.

l'ordre fut bientôt rétabli. Il fit une loi qui condamnait à mort le magistrat ou le prince surpris dans l'ivresse, loi sans doute trop sévère; mais ce philosophe pensait que la tête devait toujours être en état de commander aux membres. Quelqu'un voulant engager Solon à établir la démocratie dans Athènes : *Commencez donc*, lui dit Solon, *par l'établir dans votre maison, et rendez vos enfans et vos valets égaux.* Crésus, s'étant fait voir à ce sage dans toute sa magnificence, lui demanda s'il avait jamais vu rien de plus beau. Oui, lui répondit Solon, *les paons, les faisans et les coqs sont plus beaux, leur beauté n'est pas empruntée.* Crésus eût souhaité que Solon l'eût félicité de son bonheur : *Je n'ai garde de le faire*, lui dit ce sage : « Grand roi, tandis que vous vivrez, personne ne pourra vous dire si vous êtes heureux; mais quand la mort vous aura mis à l'abri de toutes les disgrâces et de tous les malheurs, alors je ne me tromperai pas dans le jugement que je ferai de votre vie. » Solon parvint jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans; il commanda qu'on répandît ses cendres dans l'île de Salamine, sa patrie. Il disait :

1. *Que la langue ne soit pas l'interprète du mensonge.*

2. *Que tes premiers respects soient pour les dieux, et les autres pour ton père.*

3. *L'homme n'a rien si fort à craindre que la perte du bonheur.*

4. *Ne contracte pas d'amitié à la légère, et conserve toujours celles que tu as faites.*

5. *Ne jugeons pas du bonheur d'un homme avant sa dernière heure.*

6. *Tant que tu vivras, cherche à t'instruire.*

7. *La société est bien gouvernée quand les citoyens obéissent aux magistrats et les magistrats aux lois.*

8. *Il faut plus se fier à la probité d'un homme qu'à son serment.*

9. *Il n'y a rien qui anime tant le soldat à bien faire, que l'espoir qu'il a qu'on aura soin de sa personne s'il vient à être blessé, et même de ses enfans, s'il meurt dans le combat.*

10. *Il ne faut jamais conseiller à un prince ce qui est le plus agréable, mais ce qui est le meilleur.*

11. *Il n'y a pas de meilleur maître que celui qui a appris à obéir.*

12. *Il en est des lois comme des toiles d'araignée, qui retiennent les choses légères, mais qui sont rompues et crevées par les pesantes, parce qu'en effet, il semble qu'elles ne soient faites que pour les petits, les grands se mettant toujours à couvert de leur rigueur.*

3. Bias. Bias, fils de Teutamus, vivait 608 ans avant Jésus-Christ. Il était prince et général de Prienne, petite ville de Carie, sa patrie, qu'il sauva plusieurs fois de sa ruine, et qui fut enfin prise par Cyrus. La ville ayant été mise au pillage, Bias en sortit presque nu, répondant à ceux qui lui reprochaient de n'avoir pris aucune précaution : *Je porte tout avec moi;* ce qui a donné lieu au proverbe : *Il ressemble à Bias, il porte tout avec lui.*

Bias, se trouvant un jour en pleine mer, fut surpris par un tempête; les matelots, qui étaient des hommes fort dissolus, effrayés du danger, se mirent à invoquer le secours de leurs dieux. *Taisez-vous, méchans que vous êtes,* leur dit le philosophe, *de peur qu'ils ne s'aperçoivent que vous êtes ici, et qu'ils ne nous laissent périr.* Un homme impie, demandant à Bias ce que c'était que la piété, il ne lui répondit mot : comme cet homme lui demandait la raison de son silence : *C'est,* dit-il, *parce que vous me demandez une chose qui ne vous regarde pas.* Les circonstances de sa mort furent singulières. Il était déjà très-âgé, lorsqu'un ami le pria de se charger de sa cause (il s'agissait de la perte de la vie); il y consentit, parce qu'il la trouva bonne, et la plaida, devant le sénat de sa patrie, avec beaucoup d'éloquence et d'action. Pendant la réponse de sa partie adverse, il parut fatigué, et s'endormit dans les bras de son petit-fils, et ne répliqua rien. Cependant les juges décidèrent en sa faveur; mais, quand on voulut lui annoncer ce jugement favorable, on s'aperçut qu'il était mort. Le plus fameux des bons mots de Bias, est celui-ci : en voyant les immenses trésors que Crésus avait amassés, il s'écria : *Que de choses dont je peux me passer !*

1. *Nous ne pouvons travailler plus glorieusement qu'à nous acquérir l'amitié de nos concitoyens.*

2. *Ne dis rien des dieux que ce qu'il t'est permis d'en dire.*

3. *Ne fais pas d'autre provision que de sagesse, c'est le seul bien que la fortune ne peut enlever.*

4. *Parmi les bêtes domestiques, la plus à craindre est le flatteur* (1).

5. *Il vaut mieux être juge entre ses ennemis qu'entre ses amis, parce que dans le premier cas on se fait un ami, et dans l'autre un ennemi.*

6. *Parmi les bêtes sauvages, la plus à craindre est le tyran.*

7. *La bonne conscience est seule au-dessus de la crainte.*

8. Bias disait souvent : *Je ne reconnais ni d'autre république, ni d'autre monarchie que la loi, quand c'est la raison.*

4. Chilon. Ce sage était Lacédémonien et fils de Damagète, citoyen illustre et vertueux. Il occupa les plus hauts emplois de la république de Sparte. On lui attribue l'établissement des éphores. L'éphore était, à Lacédémone, un ministre ou assesseur des rois, chargé de la justice. Chilon fut revêtu lui-même de cette dignité l'an de Rome 198, (556 ans avant Jésus-Christ). Il mourut âgé de soixante-dix ans. La gloire dont se couvrit l'unique héritier de son nom ainsi que de ses vertus, trancha innocemment le cours de sa belle vie. Comme son fils sortait victorieux des jeux olympiques, ce tendre père en éprouva tant de joie, qu'il mourut en l'embrassant. Il dit en mourant que, dans le cours de sa magistrature, il n'avait commis qu'une seule faute, c'était d'avoir sauvé la vie à un criminel qui était son meilleur ami. Il était froid et réservé.

(1) Les maximes 4 et 6 sont également attribuées à Pittacus.

Comme il avait de grosses lèvres, on appela, par la suite, *Chilones* ceux qui les avaient ainsi; ce sobriquet existe encore aujourd'hui. Il débitait ses sentences en termes brefs et concis, tels que ceux-ci : *Gardez-vous de vous même.* Il avait coutume de dire que l'or était éprouvé par la pierre de touche, et que les hommes étaient éprouvés par l'or. On lui demandait un jour ce qu'il y avait de plus difficile à faire : *C'est*, dit-il, *de garder un secret, de bien employer son temps et de supporter les injures.* Voici quelques-unes de ses maximes :

1. *Ne désirez point l'impossible, et regardez comme impossible tout ce qui est injuste.*

2. *Soyez le maître chez vous, et ne cherchez pas à l'être chez les autres.*

3. *Défie-toi de l'homme empressé qui cherche toujours à se mêler des affaires des autres.*

4. *L'homme généreux ne perd jamais la mémoire des bienfaits qu'il a reçus; mais il oublie aisément ceux que sa main répand.*

5. *Rien n'est plus difficile que de se connaître soi-même; l'amour-propre exagère toujours notre mérite à nos yeux.* L'amour-propre, disait une femme de beaucoup d'esprit, est le genre nerveux de l'âme.

6. *Il vaut mieux perdre que de faire un gain honteux.*

7. *Tu parles mal des autres; tu ne crains donc pas le mal qu'ils diront de toi?*

8. *C'est moins la mort qui est horrible, que le fantôme sous lequel on nous la fait envisager.*

9. *Fais-toi pardonner ta puissance par ta douceur, mérite d'être aimé, redoute d'être craint.*

10. *Ne permets pas à ta langue de courir au-devant de ta pensée.*

11. *Il faut être plus prompt à soulager un ami dans la disgrâce, qu'à le féliciter de son bonheur.*

12. *Où la loi parle, que les orateurs se taisent.*

13. *Il vaut mieux perdre que de s'enrichir par des voies injustes, parce que l'un ne fait de la peine que pour un temps, au lieu que l'autre bourrelle toujours notre conscience.*

5. Cléobule. Cléobule, fils d'Évagoras, naquit à Lindes, petite ville de l'île de Rhodes, et rendit cette île non moins recommandable par l'honneur de lui avoir donné le jour, qu'elle l'a été par le colosse que l'on met au nombre des sept merveilles du monde. Il était contemporain de Solon. Il mourut âgé de soixante-dix ans, et regretté de toute la Grèce, vers l'an 560 avant Jésus-Christ. Il eut une fille nommée *Cléobuline,* qui joignait à une grande délicatesse d'esprit un courage héroïque et une douceur admirable, et qui se rendit célèbre par la variété de ses connaissances. Cléobule est l'auteur de ces belles maximes :

1. *Ne ris point de l'affront que l'on fait à une personne, parce que tu te la rends par là ennemie.*

2. *Comme tu ne dois pas sortir de ton logis sans penser à ce que tu vas faire, tu ne dois pas y rentrer sans méditer sur ce que tu as fait.*

3. *Applique-toi davantage à écouter qu'à parler.*

4. *Que l'ingratitude ne loge point dans ton âme.*

5. *Heureux le prince qui ne croit rien de ce que lui disent les courtisans.*

6. *Point de démocratie là où l'on ne s'abstient du crime que par la crainte du châtiment.*

7. *Il n'y a rien de si commun dans le monde que l'ignorance et les grands parleurs.*

8. *Il faut faire du bien à ses amis et à ses ennemis, afin de conserver les uns, et de gagner les autres, s'il est possible.*

6. **Périandre**, issu de la famille des Héraclides et tyran de Corinthe, florissait vers la trente-huitième olympiade, environ 628 ans avant J.-C. Il a été mis par la flatterie au nombre des sept sages de la Grèce ; on eût eu plus de raison de le ranger parmi les plus méchans hommes qui aient dominé sur leurs semblables, en commettant tous les forfaits. Quelque criminelle qu'ait été sa vie, il lui a échappé quelques maximes telles que les suivantes :

1. *Fais le même visage à ton ami malheureux qu'à celui que la fortune favorise.*

2. *Garde inviolablement la parole que tu as donnée.*

3. *Prends garde qu'en parlant beaucoup, tu ne laisses échapper quelque secret.*

4. *Que l'espérance du gain ne soit point l'objet de tes actions.*

5. *Les plaisirs n'ont que des biens périssables à nous donner, mais l'honneur nous en fournit d'immortels.*

6. *Quand tu parles de ton ennemi, songe qu'un jour peut-être tu deviendras son ami.*

7. Pittacus. Mytilène, ville de l'île de Lesbos, se glorifie d'avoir donné naissance à Pittacus l'an de Rome 114. La reconnaissance de sa ville, dont il fut le défenseur et le sauveur, lui fit décerner le titre de souverain, qu'il n'accepta que pour un temps, et qu'il quitta bientôt après. Il eut un fils nommé Thyrréus, qui fut misérablement assassiné. Pittacus, à qui on amena l'auteur de ce meurtre, combattit le sentiment de la nature, et fit grâce au criminel. *Le coupable sur l'échafaud ouvrira-t-il la tombe de mon fils!* s'écria-t-il, douloureusement. Les Mytiléniens eurent beau adresser leurs vœux au ciel, à l'effet d'obtenir l'immortalité pour ce grand philosophe, ils ne purent faire révoquer en sa faveur l'arrêt qui est général pour tous les hommes; Pittacus mourut âgé de soixante-dix ans environ, l'an de Rome 184; il disait :

1. *Rends un dépôt avec autant de fidélité qu'on a mis de bonne foi à te le confier.*

2. *Il est aussi lâche de médire de son ennemi que de son ami même.*

3. *C'est un témoignage de notre prudence de prévoir les disgrâces, avant qu'elles nous arrivent; mais c'est une marque assurée de la fermeté de notre cœur de les souffrir sans murmure quand elles sont arrivées.*

4. *Si tes amis ont quelques différends, ne te mêle point d'être leur juge; car c'est le moyen de te brouiller avec l'un ou l'autre, et peut-être avec tous les deux.*

5. *Ne divulguez pas vos desseins, afin que, s'ils sont renversés, vous ne soyez point exposé à la risée publique.*

6. *Un État est heureux quand les méchans ne peuvent y commander.*

7. *Attends de tes enfans dans ta vieillesse ce que tu auras fait toi-même pour ton père.*

8. *Le sort est le tyran des hommes et des dieux.*

9. *Ne consacrons d'autels qu'à la nécessité.*

10. *Il n'y a de certain que le présent.*

11. *Il faut au peuple enfant des verges et des lois.*

12. *Pour connaître un mortel, donne-lui du pouvoir.*

13. *Ne mentez jamais, même en plaisantant, pour n'en pas contracter l'habitude.*

14. *Ce n'est point avec l'arme de la parole qu'il faut attaquer les méchans : pour aller à eux, prenez vos arcs et vos flèches.*

15. *Le plus noble empire est celui de commander à ses passions; il vaut mieux se gouverner soi-même que de gouverner les autres, et il y a plus de gloire à observer les lois qu'à les imposer.*

Sénèque (P. L.). Sénèque naquit à Cordoue, vers l'an 6 avant J.-C. Après s'être livré quelque temps au barreau, il vint à Rome et fut revêtu de plusieurs emplois publics. Ayant été accusé d'un commerce illicite avec Julie Liville, veuve de Vinicius, un de ses bienfaiteurs, il fut exilé dans l'île de Corse, où il resta huit années, au bout desquelles Agrippine le rappela pour le faire précepteur de son fils Néron. Ce prince farouche, trouvant dans la conduite de ce philosophe une censure continuelle

de ses vices, le dévoua à la mort, et l'enveloppa dans la conspiration de Pison. Sénèque parut recevoir avec joie l'arrêt de sa mort. Pauline, sa femme, voulut partager le sort de son mari ; ils se firent tous les deux ouvrir les veines ; mais Néron, qui aimait Pauline, ordonna qu'on pansât ses blessures, et qu'on lui conservât la vie. Sénèque, après avoir eu recours à un bain chaud pour faire couler son sang, qui s'était arrêté par l'effet de ses abstinences continuelles, mourut l'an 65 de J.-C. Philosophe et poète (1), Sénèque unissait à un esprit vaste et éclairé une grande délicatesse de sentimens, et toutes les qualités nécessaires pour briller et pour plaire ; mais il ne sut pas les contenir dans de justes bornes : l'envie de donner le ton à son siècle le fit tomber dans des défauts qui portèrent atteinte au bon goût. On lui reproche avec raison un style prétentieux et semé de pointes et d'antithèses, des peintures brillantes mais trop chargées, des tours ingénieux mais peu naturels :

1. « *Tout le monde fait le métier de charlatan.* » Les charlatans sont aux désœuvrés ce que l'ambre est à la paille.

2. *Il n'y a pas d'homme d'un génie supérieur qui n'ait quelque grain de folie.*

3. *Les petits chagrins sont expansifs, les grandes douleurs sont muettes.*

(1) Plusieurs écrivains, entre autres le célèbre Vossius, ne séparent pas Sénèque *le philosophe* de Sénèque *le tragique* ; ils pensent que c'est la même personne sous deux attributs différens.

4. *La mesure de notre patience doit être celle de notre pouvoir.*

5. *Le désir que l'on a de recevoir de nouveaux bienfaits, est cause qu'on oublie ceux qu'on a reçus.*

6. *L'ivresse est une folie volontaire; elle fait commettre mille indignités dont on rougit de sang-froid.*

7. *La tristesse est de tous les tableaux celui dont on se lasse le plus tôt.*

8. *C'est un défaut de tout croire, c'en est un autre de ne rien croire.*

9. *Le meilleur remède aux injures, c'est de les oublier.*

10. *Quand un ambitieux vous dit qu'il renonce à l'ambition, n'en croyez rien; c'est un amant qui se querelle avec sa maîtresse: ne prenez pas un moment d'humeur de sa part pour une rupture.*

11. *Notre âme est plus forte que la fortune, elle seule décide de notre bonheur ou de notre malheur.*

12. *La véritable amitié est celle avec laquelle on meurt, et pour laquelle on consent à mourir.*

13. *Ne remets jamais ton bonheur au pouvoir d'autrui.*

14. *La colère est fille de l'orgueil : de là ce faux air de noblesse qui la caractérise; mais elle est dans le fond la plus petite et la plus vile de toutes les passions.*

15. *Le premier châtiment du crime est de l'avoir commis; la conscience est toujours là prête à prononcer et à appliquer la peine.*

16. *Le lâche succombe même avant l'attaque; l'homme de courage est inébranlable; s'il est renversé, il combat à genoux.*

17. *Nous ne vivons pas, nous nous usons les uns contre les autres.*

18. *Une grande fortune est une grande servitude.*

19. *La vraie liberté est le partage de l'homme vertueux, elle ne dépend ni du sol qu'il habite, ni des temps où il vit; elle est à l'abri des coups du pouvoir et de la fortune.*

20. *On se plaint d'être malheureux, comme s'il y avait quelqu'un exempt de le devenir. Demandez à chaque homme les annales de sa vie, vous verrez que pas un seul n'a eu le bonheur de naître impunément.*

21. *L'homme orgueilleux est moins sensible au mépris qu'à l'idée de n'être plus redouté.*

22. *Dans un homme qui peut tout, je considère moins ce qu'il a fait, que ce qu'il aurait pu faire.*

23. *L'homme enrichi vit mécontent de sa fortune, lors même qu'il lui en a peu coûté pour l'acquérir; il blâme les moyens dont il s'est servi, et regrette ceux qu'il n'a pas employés.*

24. « *La vertu ne veut point d'amans intéressés; c'est avec une robe ouverte et sans plis qu'il faut venir dans ses bras. La vertu est elle-même sa seule récompense.* » Les Romains mettaient dans les plis de leurs robes les présens qu'ils recevaient (1).

Plutarque. Plutarque, célèbre biographe et moraliste, naquit à Cheronée en Béotie, l'an 48 avant J.-C. Il se fit remarquer de bonne heure par ses

(1) Le lecteur a dû s'apercevoir que de nombreuses citations des divers auteurs qui suivent, ont été faites dans le cours de cet ouvrage: je pense qu'il considérera ce choix de pensées auxquelles je me suis permis quelquefois de donner plus de développement, comme un complément agréable et instructif.

talens. Après avoir voyagé en Grèce et en Égypte, il vint à Rome, où il enseigna la philosophie. Il fut honoré de la confiance de Trajan et de la dignité proconsulaire. Après la mort de ce prince, son bienfaiteur, Plutarque se retira dans sa patrie, y vécut au sein du repos, des lettres et de la philosophie, et mourut, emportant l'estime générale de ses concitoyens, l'an 140 de J.-C., sous le règne d'Antonin le Pieux. Son livre des *Hommes illustres* est si estimé de nos penseurs modernes, qu'un homme d'esprit à qui l'on demandait lequel de tous les livres de l'antiquité il préférerait conserver, s'il n'en pouvait obtenir qu'un, répondit, après avoir long-temps réfléchi, *c'est Plutarque.* Lorsque l'enthousiasme pour les romans de chevalerie eut fait place à la lecture des *Vies des Hommes illustres* de Plutarque, l'ouvrage de ce célèbre biographe devint le livre de la nation française. « Nous étions » perdus, dit Montaigne, si ce livre ne nous eût re» levés du bourbier; sa merci, nous osons à cette » heure parler et écrire: les dames en régentent les » maîtres, c'est notre bréviaire. » On reproche à Plutarque des longueurs, des observations minutieuses, des maximes souvent triviales, des paralogismes, et une ignorance complète de la physique, même de celle de son temps, défauts qui se font sentir surtout dans ses traités de morale. Mais, à ces taches près, on ne peut lui refuser un grand talent pour faire connaître et aimer la vertu :

1. *L'avarice est une passion bien singulière : les autres passions travaillent à se satisfaire, l'avarice*

se tourmente sans cesse pour n'être jamais satisfaite.

2. *Ce qui nuit plus que toute autre chose à la tranquillité de l'âme, c'est de ne pas savoir mesurer ses vœux à sa condition et à ses facultés.*

3. *Entre bien des causes qui peuvent nous empêcher d'avoir un ami, l'une des principales est de rechercher un trop grand nombre d'amis.*

4. *On recherche trois choses dans la véritable amitié : la vertu, qui en constitue la beauté; l'habitude, qui en fait la douceur; l'usage qu'on en retire, qui en forme l'utilité.*

5. *Il faut surtout écarter les jeunes gens des mauvaises compagnies; car c'est avec elles qu'ils se forment au vice.*

6. *Dans l'éducation, le naturel est le sol, l'instituteur est le laboureur, les raisonnemens, les bons avis sont les semences.*

7. *Les envieux souffrent à la fois du mal qui leur arrive, et du bien qui arrive aux autres.*

8. *La gourmandise est la divinité des esclaves; elle est étrangère aux hommes libres.*

9. *Tous les hommes font des fautes; mais il faut regarder comme incorrigible celui qui prend en mauvaise part les conseils ou les reproches.*

10. *Ne lire de sages écrits que pour en admirer le style, c'est ne s'attacher qu'à la couleur et à l'odeur des plantes salutaires, et en négliger ou méconnaître les vertus.*

11. *Il est également peu digne d'un honnête homme d'être trop avare ou trop prodigue de louanges.*

12. *Le reproche fait mal à propos n'est pas moins*

nuisible que la louange non méritée; il jette celui qui le reçoit dans les bras du flatteur.

13. *Que faut-il faire pour s'élever à une grande réputation? Dire de belles choses, et faire de grandes actions.*

14. *L'air s'échappe d'un vase que l'on remplit; l'homme qui se remplit de vérités morales se débarrasse de l'orgueil..*

Cicéron. Marcus Tullius Cicéron naquit l'an 647 de Rome, environ 107 ans avant J.-C., dans la petite ville d'Arpinum, au pays des Volsques. Son père était chevalier romain, et descendait de Titus Tatius, roi des Sabins. Il ne dut pas à sa naissance la gloire à laquelle il est parvenu, mais au talent qu'il fit éclater au barreau de Rome, et à son propre mérite, qui le rendit l'arbitre des rois, le père de la patrie, et le fit nommer successivement préteur, questeur et consul. L'une des premières causes qu'il plaida fut celle du célèbre comédien Roscius; il y déploya toute cette éloquence qui l'a depuis fait tant admirer; mais il y traita en même temps sans aucun ménagement les partisans de Sylla. Comme ceux-ci étaient tout-puissans, il craignit d'être la victime de son zèle, et quitta Rome pour aller se livrer dans Athènes à l'étude de la philosophie et des belles-lettres. Il prit pendant quelque temps dans cette ville les leçons d'Antiochus, philosophe platonicien. De là, pour se perfectionner dans l'éloquence, il se rendit en Asie, ensuite à Rhodes, où il eut pour maître le Grec Molon, le rhéteur le plus habile qui existât alors. En voyant Cicéron retourner à Rome,

Molon ne put, dit-on, retenir ses larmes. *Quel homme !* s'écria-t-il, *il va ravir à la Grèce la gloire dont elle a joui jusqu'ici d'avoir donné le jour aux plus grands orateurs du monde.*

Cicéron fut questeur en Sicile. Édile, il fit condamner Verrès comme coupable de violences et de rapines. Préteur, il délivra la Cilicie des brigands qui l'infestaient. Consul, il fit punir de mort Catilina et les traîtres ses complices qui avaient conspiré contre la république. Depuis, Clodius, César et Pompée se déclarèrent contre lui ; il avait accusé l'un, et, soupçonnant les deux autres d'aspirer à la souveraine puissance, il s'était permis contre eux les mêmes libertés qu'il avait prises autrefois contre les partisans de Sylla ; Pison et Gabinius étaient alors consuls : ils se réunirent tous trois pour leur demander que Cicéron fût envoyé en exil, et ces magistrats osèrent d'autant moins le leur refuser, qu'ils devaient à Clodius les gouvernemens de Syrie et de Macédoine, dont on leur avait donné les revenus. Quelque temps après, Pompée sollicita lui-même son rappel et l'obtint ; en reconnaissance de ce bienfait, Cicéron embrassa son parti dans la guerre civile. Après la défaite de Pompée, il recourut à César, dont il n'eut pas de peine à obtenir sa grâce. A la mort de ce dernier, il s'attacha sans balancer à Auguste, déclarant Antoine ennemi de la république. Enfin le premier acte du triumvirat d'Auguste, d'Antoine et de Lépide ayant été de juger que la paix qu'ils venaient de jurer entre eux ne pouvait être durable, à moins que le sang de Cicéron ne l'eût cimentée,

Antoine envoya des assassins le surprendre à Formium, où il s'était retiré. Un corbeau lui annonça le malheur dont il était menacé; il voulut fuir, mais il fut tué dans sa fuite par Popilius Lanatus, à qui Cicéron même avait sauvé la vie. Cet ingrat lui coupa la tête et la main droite; elles furent portées à Antoine, qui les fit attacher à la tribune aux harangues. Ce ne fut pas assez : Fulvia, femme d'Antoine (*quid non fœmina furens!*), voulut avoir part à la vengeance; elle prit son aiguille de tête, et en perça de mille coups la langue de Cicéron, usant presque la sienne à force d'invectives. Cicéron mourut l'an de Rome 711, âgé de soixante-quatre ans.

Cicéron avait un penchant extrême pour la plaisanterie et pour les jeux de mots, qu'il employait même quelquefois indécemment devant les pères conscrits. Il dit un jour de Pison, qu'il accusait d'avoir dansé tout nu dans un festin, que *lors même qu'il faisait la pirouette, il ne craignait pas la roue de fortune;* voulant faire entendre par là que la pirouette que faisait Pison devait l'avertir de l'inconstance de la fortune, marquée par la roue qu'on lui donne. Ce goût pour la raillerie lui attira beaucoup d'ennemis; ses sarcasmes étaient souvent justes et mordans. Un jour qu'il plaidait contre un certain Octavius, celui-ci, à qui on reprochait d'avoir été esclave en Afrique, s'avisa de dire qu'il ne l'entendait pas. *Tu as pourtant l'oreille bien percée*, lui dit Cicéron. C'était l'usage en Afrique de percer les oreilles aux esclaves, pour marque de leur servitude. L'orgueil que l'on reproche avec raison

à Cicéron, mais dont certains écrivains lui font un si grand crime, n'était que le sentiment exalté de son propre mérite, et il faut convenir qu'il en avait beaucoup. Qui pourrait être assez injuste pour ne pas payer un tribut de respect à la mémoire d'un homme qui sauva sa patrie, l'enrichit de tous les trésors de la plus rare éloquence, l'éclaira par les principes si purs de sa morale, de sa sagesse et de sa philosophie! L'orgueil de Cicéron est à son honorable vie, ce qu'est une légère imperfection dans le chef-d'œuvre d'un grand peintre. Lorsqu'on le voit au milieu des factions tenir d'une main ferme et vigoureuse le timon du vaisseau de l'État, balloté par la tempête, on ne peut trop admirer le génie fécond de ce grand homme, qui sut allier l'étude des lettres au soin si difficile des affaires publiques, et qui, dans le cours d'une vie si remplie de traverses, d'honneurs et de gloire, et qu'il pouvait illustrer encore s'il n'eût point été lâchement immolé à la fureur d'Antoine, nous a laissé de nombreux monumens de ses nobles travaux. Le génie de Cicéron est un des attributs les plus précieux dont la nature ait gratifié l'homme dans la personne de cet illustre Romain, et le legs le plus utile que Rome ait fait à la postérité:

1. *Nous ne sommes pas nés pour nous, mais pour la république.* Ce précepte remplit toute l'existence de Cicéron. Un homme qui n'est propre à rien est une charge pour l'État, où l'on prise le mérite des membres par l'utilité que le corps social en retire.

2. *Il faut s'accoutumer de bonne heure à agir par principes, et se former un sage plan de conduite, fût-il un peu sévère; l'habitude le rendra dans la suite agréable, et facile à pratiquer.*

3. *La vie des morts consiste dans le souvenir des vivans.*

4. *Ceux qui composent des ouvrages sans les communiquer au public, ou au moins à leurs amis, ressemblent aux gourmands qui mangent seuls leurs bons morceaux.*

5. *Sans gouvernement, une maison, une ville, une nation, le genre humain, la nature, le monde entier ne peuvent subsister.*

6. *Ne nous emparons pas exclusivement de la conversation, comme d'un bien qui nous appartienne en propre; il faut dans l'entretien, comme dans toute autre chose, laisser aux autres leurs parts.*

7. *Que chacun examine les qualités qui lui sont propres, et qu'il s'applique à les régler; qu'il ne s'avise pas d'essayer si les qualités des autres ne lui siéraient pas mieux que les siennes. Rien ne sied mieux à personne que ce qui lui appartient.*

8. « *L'étourderie est le défaut de la jeunesse, la prudence est l'apanage de la vieillesse.* » Un jeune homme qui veut se conduire lui-même, est un aveugle qui en prend un autre pour guide.

9. *Quand on fait peu de cas de sa réputation, on méprise les vertus.*

10. *Le bien public doit être la première et la principale loi.*

11. « *Je préfère le témoignage de ma conscience à tous les discours qu'on peut tenir de moi.* » Les pro-

pos que le public peut tenir sur la conduite d'un homme sage ne doivent pas l'embarrasser; ce qui lui importe surtout, c'est de connaître lui-même si sa conscience lui retrace le bien, ou lui reproche le mal qu'on peut dire de lui.

12. *La reconnaissance est non-seulement une grande vertu, mais elle est la mère de toutes les autres vertus; et le plus grand mal qu'on puisse dire d'un homme, c'est de le taxer d'ingratitude.* L'ingratitude, au rapport de Xénophon, était sévèrement punie chez les Perses, parce qu'un ingrat offense les dieux, ses parens, sa patrie et ses amis. Suivant Valère Maxime, les lois donnaient, à Athènes, le droit d'intenter une action contre les ingrats.

13. *L'homme vraiment vertueux l'est partout et avec tous.*

14. *La véritable grandeur d'âme ne peut être imitée par l'orgueil; c'est une qualité qui se fait connaître d'elle-même, et dont aucune passion ne saurait prendre le masque.*

15. *La vertu peut se définir en deux mots : la conformité de notre conduite à la droite raison.*

16. *J'aime que le jeune homme tienne un peu du vieillard, et que le vieillard tienne un peu du jeune homme. Observons cette règle, notre corps pourra bien vieillir, mais notre esprit, non.*

17. *Plus on est honnête homme, plus on a de peine à soupçonner les autres de ne l'être pas.*

18. *Pour se tromper, il ne faut qu'être homme, mais pour s'obstiner dans son erreur, il faut être fou.*

19. *Non-seulement la fortune est aveugle, mais,*

pour l'ordinaire, elle aveugle ses favoris. Rien au monde n'est plus insupportable qu'un sot dans la prospérité. On voit des gens qui étaient auparavant d'un commerce doux et facile, lorsqu'ils passent à un poste élevé, changer tout d'un coup et mépriser leurs anciens amis, pour se livrer à de nouveaux, qui n'aiment pas leurs personnes, mais leurs richesses.

20. *A l'heure de la mort, c'est une ressource bien consolante que le souvenir d'une belle vie. En quelque temps que meure un homme qui a toujours fait tout le bien qu'il a pu, il n'a pas à se plaindre de n'avoir pas vécu assez.* Jamais application plus juste de cette pensée ne peut être faite qu'à Cicéron lui-même.

Montaigne. Michel Eyquem, seigneur de Montaigne, naquit au château de ce nom, situé dans le Périgord, en 1538. Il fut conseiller au parlement de Bordeaux et maire de cette ville. Après avoir beaucoup voyagé, il renonça aux charges et aux affaires, et se retira dans son château de Montaigne, pour s'y livrer à l'étude de la philosophie; il y composa ses *Essais*, qui l'ont depuis rendu si célèbre. Excellent homme, bon citoyen, bon mari, bon père et bon ami, il avait toutes les vertus civiles qui honorent l'humanité. Il mourut dans les principes de la religion chrétienne en 1592, à l'âge de soixante ans. Montaigne a eu beaucoup de détracteurs. Scaliger, Nicole, Pascal et Mallebranche se sont acharnés à le censurer. Ce dernier dit de lui : « *Le plaisir qu'on trouve à lire Montagne naît de la concupiscence; cet auteur est un pédant à la cavalière,*

un homme fier et d'une vanité criminelle, le plus ignorant des hommes en toutes choses, sans mémoire et sans jugement. » Huet, évêque d'Avranches, appelait ironiquement les *Essais* de Montaigne, *Montaniana*, c'est-à-dire un recueil de pensées, de bons mots, et de remarques de Montaigne. Mais il eut aussi des admirateurs enthousiastes. Le cardinal Duperron appelait son livre *le bréviaire des honnêtes gens.* Juste-Lipse nomme Montaigne *le Thalès français;* Mézeray, *le Sénèque chrétien*, expression fort exagérée. Bien que l'ouvrage de Montaigne soit une véritable mosaïque sans ordre et sans plan, on y admire un style naïf, franc et énergique. Malgré son langage suranné, souvent bas et incorrect, même pour le temps où il écrivait, Montaigne attache et intéresse par la manière libre et ingénue dont il raconte tout ce qui lui vient à l'esprit. C'est une conversation familière avec lui-même et sans prétention, qui met le lecteur fort à son aise. Il est plutôt un discoureur moral, qu'un véritable moraliste; il n'approfondit rien, il n'établit aucun principe; fécond en paradoxes et diffus en citations, très-souvent infidèles et tronquées, il raisonne peu par lui-même, il affiche un scepticisme universel, et émet quelquefois des idées contraires à la décence et à la saine morale. Ce qu'il y a de meilleur dans ses *Essais*, c'est ce qu'il dit des passions et des inclinations de l'homme; ce qu'il y a de moindre, c'est l'érudition, qui en est vague et incertaine; ce qu'il y a de dangereux, ce sont ses maximes philosophiques. Malgré tous ses défauts, l'ouvrage de Montaigne sera lu tant qu'il y

aura des penseurs, et tant que son langage sera intelligible.

1. *La raison est un pot à deux anses, qu'on peut saisir à gauche et à dextre.*

2. *Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes toujours au-delà.*

3. *Pour bien juger d'un homme, il faut observer ses actions communes et le surprendre à son à tous les jours. Tel a été miraculeux au monde auquel sa femme et son valet n'ont rien vu seulement de remarquable.* Il faut être bien héros, disait le maréchal de Catinat, pour l'être aux yeux de son valet de chambre.

4. *Notre vie n'est qu'une éloise dans le cours d'une nuit éternelle.* Eloise est un vieux mot français qui signifie éclair, et dont on use encore dans plusieurs provinces de France, et principalement en Poitou. Il vient du mot *elucia*, qui dérive lui-même d'*elucere*.

5. *Le tambour, avec tout le bruit qu'il fait, n'est rempli de rien; quelque gros que soit un roseau, on le met en pièces.* Ainsi rien n'est plus vrai que cette vieille maxime, qu'il ne faut pas juger sur les apparences, parce qu'il n'y a rien de plus trompeur. On disait d'un prince anglais, souvent vaincu dans les guerres de la révolution française, et qui, n'avouant jamais ses défaites, voulait les faire passer pour des triomphes, qu'il était comme un tambour, qui plus on le bat fortement, plus il fait du bruit.

6. *Comme notre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux et réglés, il ne se peut*

dire combien il perd et s'abâtardit par le continuel commerce et fréquentation que nous avons avec les esprits bas et maladifs; il n'est contagion qui s'épande comme celle-là.

7. *Les fautes dans les grands personnages sont comme les éclipses dans le soleil, qui brille par les côtés voilés à la vue.*

8. *Pour juger des choses grandes et hautes, il faut une âme de même : autrement, nous leur attribuons le vice qui est le nôtre.*

9. *A ce dernier rôle de nous (la mort), il n'y a plus que feindre, il faut montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot.*

10. *Si quelqu'un s'enivre de sa science, regardant sous soi, qu'il tourne les yeux au-dessus vers les siècles passés, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits qui le foulent aux pieds.*

11. *Il faut se prêter à autrui, et ne se donner qu'à soi-même.*

12. *Il n'est rien de si souple et erratique que notre entendement, c'est le soulier de Théramènes, bon à tous pieds.*

13. *Si la libéralité d'un prince est sans discrétion et sans mesure, je l'aime mieux avare.*

14. *Les plaisirs nous chatouillent pour nous étrangler. Si la douleur de tête nous venait avant l'ivresse, nous nous garderions de trop boire; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant, et nous cache sa suite.*

15. *Il y a plus de livres sur les livres que sur autres sujets. Nous ne faisons que nous entregloser.*

Tout fourmille de commentaires : d'auteurs, il en est grande cherté. Que dirait Montaigne s'il voyait les innombrables produits de la presse, et la foule des feuilles périodiques et des journaux qui existent aujourd'hui !

CHARRON. Pierre Charron, auteur du fameux *Traité de la Sagesse*, naquit à Paris en 1541. Il fut prêtre, prédicateur, théologal, et ami de Montaigne, qu'il a copié dans beaucoup d'endroits, et dont il a imité la manière de penser philosophique; mais son style est à lui : il est plus serré et plus rapide que celui de Montaigne. Son ouvrage a un plan plus régulier; il est plus utile mais moins agréable à lire que celui du philosophe périgourdin; il a trouvé, comme ce dernier, des critiques injustes, et des admirateurs passionnés, entre autres Naudé, qui le met au-dessus même de Socrate. Charron est mort à Paris en 1603.

1. *C'est une glorieuse victoire de triompher de son adversaire par la grandeur de ses sentimens, de le faire bouquer par bienfaits, de lui rendre le bien pour le mal, et d'ennemi de le faire ami.*

2. *Estimer les personnes par les biens, dignités, honneurs, et mépriser ceux qui n'en ont point, c'est juger d'un cheval par la bride et la selle.*

3. *Se connaître est la première chose que nous enjoint la raison ; c'est le fondement de la sagesse. Dieu, nature, les sages, et tout le monde, prêche l'homme et l'exhorte de fait et de parole à se connaître. Qui ne connaît ses défauts ne se soucie de les*

amender; qui ignore ses nécessités ne se soucie d'y pourvoir; qui ne sent son mal et sa misère n'avise point aux réparations, et ne court point aux remèdes. On ne parvient à se connaître qu'en se pinçant jusqu'au vif.

4. *C'est une faible et dangereuse caution que la mine; mais ceux qui démentent leur bonne physionomie, en trompant le monde, sont plus punissables que les autres; car ils falsifient et trahissent la bonne promesse que la nature a plantée sur leur front.*

5. *Les formalistes s'attachent tout aux formes et au dehors, pensent être quittes et irrépréhensibles en la poursuite de leurs passions, pourvu qu'ils ne fassent rien contre la teneur des lois, et qu'ils n'omettent aucune formalité. Voilà un richard qui a ruiné et mis au désespoir de pauvres familles; mais ça été en demandant ce qu'il a cru être sien, et ce par voie de justice: qui peut le convaincre d'avoir mal fait? O combien de méchancetés se commettent sous le couvert des formes! On a bien raison de dire; Dieu nous garde des formalistes!*

6. *La sagesse est une droite et ferme disposition de la volonté à suivre les conseils de la raison.*

7. *Le mariage n'est pas une chose indifférente; c'est un grand bien ou un grand mal, un grand repos ou un grand trouble, un paradis ou un enfer. C'est une très-douce et agréable vie, s'il est bien fait, et un marché dangereux, une liaison bien épineuse, un cruel esclavage, s'il est mal rencontré. C'est convention délicate où se vérifie pleinement le proverbe:* homo homini Deus aut lupus.

La Bruyère. Jean de La Bruyère naquit à Dourdan en 1639. Il venait d'acheter une charge de trésorier de France à Caen, lorsque Bossuet le fit venir à Paris pour enseigner l'histoire à monsieur le duc; et il resta, jusqu'à la fin de sa vie, attaché au prince en qualité d'homme de lettres, avec mille écus de pension. Il publia son livre des *Caractères* en 1687, fut reçu à l'Académie française en 1693, et mourut en 1696. Voilà tout ce que l'histoire littéraire nous apprend de cet écrivain, à qui nous devons un des meilleurs ouvrages qui existent dans aucune langue. On remarque en lui un esprit juste, élevé, nerveux, pathétique, également capable de réflexion et de sentiment, et doué de cette invention qui distingue la main des maîtres, et qui caractérise le génie. Personne n'a peint les détails avec plus de feu, plus de justesse et plus de force, tant dans l'imagination que dans l'expression; personne n'a peut-être mieux connu l'homme, et n'a saisi avec plus de finesse ses différens ridicules.

1. *L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas, me découvre son existence.*

2. *Je voudrais voir un homme sobre, modeste, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu; il parlerait du moins sans intérêt, mais cet homme ne se trouve point.*

3. *Comme les hommes ne se dégoûtent point du vice, il ne faut pas se lasser de le leur reprocher; ils seraient peut-être pires, s'ils venaient à manquer de censeurs ou de critiques.*

4. *La civilité est une certaine attention à faire que,*

par nos paroles et nos manières, les autres soient contens de nous; il faut donc, suivant ce principe, cacher avec soin nos défauts, étouffer notre amour-propre, et ménager celui des autres; c'est là le grand art de plaire dans la société.

5. *L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup, qu'à en faire trouver aux autres. Celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit, l'est de vous parfaitement.*

6. *Il y a des créatures de Dieu qu'on appelle des hommes, dont toute la vie est occupée et toute l'attention est réunie pour scier du marbre: c'est très-peu de choses. Il y en a beaucoup d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entièrement inutiles, et qui passent les jours à ne rien faire: c'est bien moins que de scier du marbre.* (Voir le proverbe 4, page 276, tome II.)

7. *Tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage. L'on écarte tout cet attirail, qui t'est étranger, pour pénétrer jusqu'à toi, qui n'es qu'un fat.*

8. *Si certains morts revenaient au monde, et s'ils voyaient leurs grands noms portés, et leurs terres les mieux titrées, avec leurs châteaux et leurs maisons antiques, possédés par des gens dont les pères étaient peut-être leurs métayers, quelle opinion pourraient-ils avoir de notre siècle?* Quel don de prescience avait La Bruyère!

9. *Le caractère des Français demande du sérieux dans le souverain.*

10. *La cour est comme un édifice bâti de marbre;*

je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis.

11. *Il y a dans les cours deux manières de ce qu'on appelle congédier son monde, ou se défaire des gens: se fâcher contre eux, ou faire si bien qu'ils se fâchent contre vous.*

12. *Un homme sage se laisse habiller par son tailleur; il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter.*

13. *L'esclave n'a qu'un maître, l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.*

14. *Le même fonds d'orgueil qui nous fait aspirer à la domination, nous rend vils, souples et rampans près des hommes en crédit.* C'est un grand talent que celui de savoir deviner, apprécier, mettre en œuvre et diriger le crédit, les talens et les faiblesses des autres pour les faire servir à ses fins personnelles. Cette marche réfléchie suppose une perspicacité rare; et celui qui sait ainsi donner une grande direction à ses affaires, est certes un homme à qui il ne manque que l'occasion pour s'élever, faire de grandes choses et maîtriser les événemens. C'est le génie spécial des usurpateurs et des tyrans.

15. *Il est savant, dit un politique, il est donc incapable d'affaires; je ne lui confierais pas l'état de ma garde-robe. Il a raison. Ossat, Ximenès, Richelieu étaient savans; ont-ils passé pour de bons ministres? Il sait le grec, continue l'homme d'état, c'est un grimaud. En effet, les Bignon, les Lamoignon étaient de purs grimauds: qui en peut douter? ils savaient le grec.*

16. *L'état d'ignorance est un état paisible, qui ne coûte rien, et où l'on se range à l'envi.* Dans le temps où ce grand moraliste composait ses *Caractères*, il y avait déjà une sorte de hardiesse à soutenir l'érudition. Lorsque, sous François Ier, la France commençait à s'éclairer, on disait en commun proverbe : *Le monde n'est plus fat ;* et sur ce proverbe, Rabelais se demande *lequel nombre est le plus grand, ou de ceux qui l'aimaient fat, ou de ceux qui l'aiment saige.*

17. *On ne voit point mieux le ridicule de la vanité, et combien elle est un vice honteux, qu'en ce qu'elle n'ose se montrer, et qu'elle se cache souvent sous les apparences de son contraire.*

18. *On nomme puristes ceux qui affectent sans cesse une grande pureté de langage. Ces sortes de gens ont une grande attention à ce qu'ils disent ; et l'on souffre avec eux, dans la conversation, de tout le travail de leur esprit. Ils sont comme pétris de phrases et de petits tours d'expression ; concertés dans leurs gestes et dans tout leur maintien. Ils ne hasardent pas le moindre mot, quand il devrait faire le plus bel effet du monde ; rien d'heureux ne leur échappe, rien chez eux ne coule de source et avec liberté. Ils parlent proprement et ennuyeusement ; ils sont puristes, en un mot.*

LA ROCHEFOUCAULD.

Ce philosophe, expert dans l'art de nous connaître,
Peint l'homme tel qu'il est et non tel qu'il doit être.

François, duc de La Rochefoucauld, naquit en 1613. Son éducation fut très-négligée ; mais la nature suppléa en lui à l'instruction. Il entra dans

le monde à une époque où l'esprit d'intrigue et de faction agitait toutes les têtes. La trempe de son âme ne fut pas assez forte pour lui faire adopter franchement un des partis qui divisaient l'État; il flotta toujours entre tous, et montra une irrésolution qui devint l'objet des reproches du cardinal de Retz. Dégoûté des tracasseries politiques, son caractère doux et paisible le ramena à la vie privée; il s'y fixa, et sut y goûter pleinement les charmes de l'amitié et les plaisirs de l'esprit. Ce fut au milieu de la société la plus polie, et de tout ce qu'il y avait de plus distingué à la cour et à la ville, qu'il composa ses *Maximes* (ou plutôt ses pensées) et ses *Réflexions morales*. Il mourut à Paris, en 1680, à l'âge de soixante-huit ans. Le duc de La Rochefoucauld n'était rien moins qu'orateur, ce qui prouve que la réflexion s'allie difficilement avec la vivacité d'imagination et la facilité de l'élocution. Huet nous apprend, dans ses Mémoires, « que ce seigneur résista aux instances de toute la cour pour qu'il prît place à l'Académie française, alléguant raison d'impuissance pour parler au public. » La Rochefoucauld a ramené toutes les passions à une seule, à l'amour de soi-même. Aussi est-il accusé, par beaucoup de censeurs sévères, d'avoir voulu calomnier l'espèce humaine, en généralisant un système peu consolant pour la vertu. Outre qu'un grand nombre de ses réflexions n'ont aucun rapport à l'amour-propre ni à l'intérêt, il est facile de justifier le duc de La Rochefoucauld, en considérant les mœurs de son siècle, le temps de troubles et de guerre civile où il vivait,

et le lieu où il a écrit. L'essentiel est de savoir si cette accusation est fondée, et si La Rochefoucauld a deviné juste ; malheureusement la preuve en est écrite dans tous les cœurs, et le peintre a saisi les hommes dans l'expression habituelle de leur physionomie. Le temps où il vivait contribuait à développer le jeu de toutes les petites passions qui prennent leur source dans l'amour-propre, de toutes ces basses intrigues où les faiblesses humaines se trahissent, où l'intérêt personnel se montre à nu, et, à la tête de la cohorte des vices, porte sa corruption dans le cœur des particuliers, et finit par infecter la masse du corps social. Le temps présent corrobore le système de La Rochefoucauld; le corollaire même a dépassé de beaucoup la proposition :

1. *La plupart des gens ne jugent des hommes que par la vogue qu'ils ont ou par leur fortune.*

2. *L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.*

3. *L'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable.*

4. *La vanité, la honte, et surtout le tempérament, font souvent la valeur des hommes et la vertu des femmes.*

5. *L'intérêt parle toutes sortes de langages, et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé.*

6. *La félicité est dans le goût, et non pas dans les choses, et c'est par avoir ce qu'on aime qu'on est*

heureux, non par avoir ce que les autres trouvent aimable.

7. *L'art de savoir mettre en œuvre de médiocres qualités dérobe l'estime, et donne souvent plus de réputation que le véritable mérite.*

8. *Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.*

9. *La fortune fait paraître nos vertus et nos vices, comme la lumière fait paraître les objets.*

10. *Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.* C'est que la mémoire n'est que l'effet de l'art et du travail, et que le jugement constitue l'homme raisonnable.

11. *Les vieillards aiment à donner de bons préceptes, pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples.*

12. *L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.*

13. *La plupart des honnêtes femmes sont des trésors cachés, qui ne sont en sûreté que parce qu'on ne les cherche pas.*

14. *La souveraine habileté consiste à bien connaître le prix des choses et l'esprit de son siècle.*

15. *On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement.*

16. *Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions, si le monde voyait tous les motifs qui les produisent.* La pensée contraire est heureusement aussi vraie; c'est-à-dire, nous serions souvent dans le cas de nous enorgueillir de nos belles actions,

si les autres pouvaient être témoins du noble motif qui les produit.

17. *La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on serait capable de faire devant tout le monde.*

18. *Il en est de la reconnaissance comme de la bonne foi des marchands : elle entretient le commerce, et souvent nous payons, non parce qu'il est juste de nous acquitter, mais pour trouver plus facilement des gens qui nous prêtent.*

Vauvenargues. Luc Clapiers de Vauvenargues, naquit à Aix, en 1715, d'une famille noble de Provence. Il servit long-temps en qualité de capitaine dans le régiment du Roi, infanterie ; il quitta le service, et se livra à l'étude de la morale. Il mourut en 1747. Les maximes suivantes sont extraites du recueil de réflexions et maximes, qui font suite à l'*Introduction à la Connaissance de l'Esprit Humain*, ouvrage fort de raisonnement, et qui place son auteur parmi les moralistes les plus distingués :

1. *Nous aimons quelquefois jusqu'aux louanges que nous ne croyons pas sincères.* Nous ressemblons à ce prélat italien dont quelqu'un louait la libéralité, quoique son avarice fût extrême. *M'adula*, disait-il, *ma mi piace*, il me flatte, mais il me plaît.

2. *Les joueurs ont le pas sur les gens d'esprit, comme ayant l'honneur de représenter les hommes riches.*

3. *Les maximes des hommes décèlent leur cœur.*

4. *On n'est pas né pour la gloire, lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps.*

5. *Il est faux que l'égalité soit une loi de la nature : la nature n'a rien fait d'égal ; sa loi souveraine est la subordination et la dépendance.*

6. *Il n'y a pas d'homme qui ne porte dans son caractère une occasion continuelle de faire des fautes ; et si elles sont sans conséquence, c'est à la fortune qu'il le doit.*

7. *Le sot est comme le peuple, qui se croit riche de peu.*

8. *Il nous est plus facile de nous teindre d'une infinité de connaissances, que d'en bien posséder un petit nombre.*

9. *Qui s'étonnera des erreurs de l'antiquité, s'il considère qu'encore aujourd'hui, dans le plus philosophe de tous les siècles, bien des gens de beaucoup d'esprit n'oseraient se trouver à une table de treize couverts ?*

10. *Il est faux qu'on ait fait fortune lorsqu'on ne sait pas en jouir.*

11. *Quelques auteurs traitent la morale comme on traite la nouvelle architecture, où l'on cherche avant toutes choses la commodité.*

12. *Les grandes pensées viennent du cœur.*

Bacon. François Bacon, vicomte de Saint-Alban, grand chancelier d'Angleterre, naquit à Londres le 22 janvier 1561. Dès son enfance, il donna des marques de ce qu'il deviendrait un jour. Étant fort jeune, il accompagna Pawlet dans son ambassade à la cour de France. Ayant perdu son père, il re-

tourna en Angleterre, et s'appliqua à l'étude des lois avec tant d'assiduité, qu'à l'âge de vingt-huit ans il fut admis au conseil privé de la reine. Il faisait en même temps d'immenses progrès dans la philosophie. Bien qu'il eût été protégé par la reine Elisabeth, qui avait coutume de l'appeler son petit chancelier, il perdit, par attachement pour le comte d'Essex, tous les avantages qu'il eût pu se promettre de sa position. On ne peut néanmois le disculper d'avoir paru, soit par peur, soit par instigation, comme témoin à charge dans le procès de cet infortuné seigneur, dont il était l'ami et l'obligé. A l'avénement de Jacques Ier au trône, la fortune commença à lui sourire de nouveau; il reçut l'ordre de la chevalerie, qui n'était que le prélude de plus grands honneurs; en 1617 il fut élevé à la dignité de garde-des-sceaux, en 1619 à celle de lord grand-chancelier, nommé baron de Verulam, titre qui fut l'année suivante remplacé par celui de vicomte de Saint-Alban. Ces succès furent mêlés de chagrins et de grands désagrémens. On l'accusa de n'avoir pas été inaccessible à la corruption dans l'exercice de sa charge; et malheureusement il paraît que cette accusation était fondée : il fut condamné à une amende, et à être enfermé dans la tour de Londres. Il ne tarda pas à recouvrer sa liberté; l'amende même lui fut remise. La prudence lui fit prendre le parti de la retraite, dans laquelle il mourut pauvre en 1628. Voici son portrait, peint par Addison: « Sir François Bacon était un homme qui, par la grandeur de son génie et l'étendue de ses connaissances, fit honneur à son siècle et à son

pays, on pourrait même dire à l'espèce humaine; il possédait à la fois tous les talens extraordinaires qui ont été départis aux plus grands auteurs de de l'antiquité : il réunissait le savoir sain, judicieux et plein de sens d'Aristote aux lumières, à la grâce et aux beautés de Cicéron. On ne sait ce qu'on doit admirer le plus dans ses écrits, ou la vigueur du style, ou le brillant de l'imagination. Son principal ouvrage, et le plus parfait, intitulé : *Novum Organum Scientiarum*, l'a fait nommer à juste titre le père de la physique expérimentale. »

1. *La vertu n'est rien qu'une beauté intérieure, comme la beauté est une vertu extérieure.*

2. *Les dignités donnent le pouvoir de faire des choses qu'il est bon de ne pouvoir faire.*

3. *C'est un grand malheur de n'avoir presque rien à désirer, et d'avoir mille choses à craindre.*

4. *Ceux qui gouvernent sont comme les corps célestes, qui ont beaucoup d'éclat et qui n'ont point de repos.*

5. *Il n'y a pas de vertu qui soit souvent si criminelle que la clémence.* Machiavel disait : *L'excès de sévérité ne tombe que sur quelques têtes, mais l'excès de miséricorde expose tous les innocens aux violences que la loi doit punir.*

6. *Le silence est la vertu de ceux qui ne sont pas sages.*

7. *La fortune vend cher aux gens empressés ce qu'elle donne à ceux qui attendent patiemment.*

8. *Les nouveautés sont comme des étrangers, qui attirent moins la bienveillance que l'admitraion.*

9. *L'espérance est la plus utile de toutes les affections de l'âme, parce qu'elle entretient la santé par le repos de l'imagination. Un homme qui a des espérances pour de longues années, fournit ordinairement une grande carrière. S'il n'avait sans cesse devant les yeux un projet à remplir, son terme serait proche, et sa vie s'éteindrait avec ses désirs. L'espérance est une espèce de joie qui, semblable à l'or en feuilles, se développe et s'étend sur tous les momens de la vie.*

10. *Dans la conversation on doit éviter l'affectation, et encore plus la négligence. L'art de s'y bien conduire marque la décence des mœurs. L'abrégé de la bienséance et de la politesse consiste à garder notre dignité et celle des personnes avec lesquelles nous conversons.*

11. *Douter est le meilleur secret pour apprendre; le philosophe qui sait douter, en sait plus que tous les savans du monde.*

12. *Le conseil est le lest d'un bon gouvernement; mais point de mollesse égale à celle d'un gouvernement qui plie et change au gré de mille conseils.*

13. *Que les juges portent toujours le livre de la loi entre les mains, et l'esprit de la loi dans le cœur.*

14. *Comme on ne doit attendre des magistrats que la justice, tous les efforts de la séduction sont des attentats contre leur équité.*

15. *Désirez les richesses sobrement, usez-en libéralement, vous les posséderez sans crainte, et vous les perdrez sans peine.*

CHAPITRE III.

Dans les ouvrages des poètes.

Virgile. Ce prince des poètes latins vint au monde l'an de Rome 684, soixante-dix ans avant la naissance de J.-C. Andes, au territoire de Mantoue, fut le lieu de sa naissance, comme nous l'apprend l'épitaphe mise sur son tombeau :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope : cecini pascua, rura, duces.

Pour être fils d'un potier, il n'en fut pas moins estimé, puisqu'étant venu s'établir à Rome, il eut pour ami Pollion, Mécène et Auguste. Il a composé les trois ouvrages suivans : les *Églogues*, les *Géorgiques* et l'*Énéide;* quoique ce dernier ouvrage n'ait été ni revu ni retouché par son auteur, qui avait ordonné qu'on le brûlât après sa mort, il étincelle de beautés, et lui assure une gloire immortelle. Virgile a imité Homère dans son *Énéide*, Théocrite dans ses *Bucoliques*, et Hésiode dans ses *Géorgiques*. Personne n'a encore approché de lui pour la perfection de la poésie latine. Les Romains avaient pour le prince de la poésie une vénération aussi grande que pour leur empereur. Virgile n'ignorait sans doute pas l'anachronisme qu'il commettait en faisant Énée et Didon contemporains. Il mourut à Brindes, dans la Calabre, le 22 septembre de l'an de Rome 735, dix-neuf ans avant la naissance de J.-C., des suites d'une pleurésie dont il fut atteint pour s'être trop échauffé dans un voyage

que la curiosité lui fit entreprendre à l'effet de voir Métaponte; il était âgé de cinquante-un ans; il fut enterré à Naples. Les meilleures traductions en vers de ce grand poète sont celles de l'abbé Delille et de Gaston; les meilleures en prose, celles de Binet et de l'abbé Desfontaines :

1. *Nec verò terræ ferre omnes omnia possunt*
(GEORG., 2.)
Tout champ ne porte pas toutes sortes de plantes.

2. *Varium et mutabile semper*
Fœmina. (ÆNEI., lib. IV.)
Mais du sexe léger qui ne sait les caprices?

3. *Tros Tyriusque mihi nullo discrimine agetur.*

« J'entrevois du même œil le Grec et le Troyen. » Le personnage que le poète met en action veut faire entendre par là, qu'il n'est mu par aucune considération particulière. Le critique sévère et judicieux, comme la justice, ne doit faire acception de personne. C'est la maxime que doit adopter celui qui ne veut ni encenser le vice heureux, ni décourager le talent et la vertu par une rigueur hors de propos, mais rendre une égale justice à tout le monde :

4. *Ab Jove principium, Musæ, Jovis omnia plena.*

« En toutes choses il faut commencer par honorer la divinité : elle remplit l'univers. »

5. *Trahit sua quemque voluptas.*
Tout suit de son penchant l'impérieux attrait.
(GRESSET.)

6. *Timeo Danaos et dona ferentes.*

« Je crains les Grecs et surtout leurs présens. » Tout doit être suspect de la part des méchans : le rep-

tile est souvent caché sous les fleurs ; un traître, sous le masque d'un honnête homme. Sophocle avait remarqué qu'Hector fut traîné au char d'Achille avec le baudrier qu'Ajax lui avait donné, et qu'Ajax lui-même se tua avec l'épée dont Hector lui avait fait présent.

7. *Quid non mortalia pectora cogis,*
Auri sacra fames?

« Maudite cupidité des richesses, à quoi ne portes-tu pas les mortels? » Un peintre d'un esprit original s'avisa de représenter le diable tout d'argent. Il mit au-dessous un moine qui le couchait en joue avec un fusil, au-dessus duquel était cette inscription : *Tout le monde vise à ce diable d'argent.*

8. *Quisque suos patitur manes.* (ÆNEI., VI.)
Chacun de son enfer porte avec soi les gênes.
(SEGRAIS.)

9. *Nusquam tuta fides.* (ÆNEI., IV.)
Sur la foi des mortels il n'est plus d'assurance.

HORACE. Horace, le premier des poètes lyriques, naquit à *Venusia-Apula*, aujourd'hui Vénosa, dans le royaume de Naples, l'an de Rome 699, d'un père affranchi, qui était huissier selon les uns, et selon d'autres vendeur de marée. Ce père cultiva son éducation avec le plus grand soin, et l'accompagnait partout. Horace, dans la sixième satire du livre I, lui en témoigne la plus grande reconnaissance. Ce poète fut chéri de Mécène et d'Auguste, auxquels il prodigue les louanges comme de raison. Il a fait de belles odes, des satires fines et délicates, des épîtres, et un traité de poésie très-estimé. On lui reproche de ne s'être guère attaché à ses

dieux, tout païen qu'il était (*parcus deorum cultor*). Cependant on ne peut louer et estimer plus que lui la justice, la fidélité, la continence, la patience dans la pauvreté, comme ses écrits en font foi, ni blâmer et flageller les vices avec plus de vigueur. Un mal d'yeux, dont il était incommodé, donna lieu à cette plaisanterie d'Auguste : ce prince, se trouvant un jour assis entre Horace et Virgile, qui était tourmenté de l'asthme, dit qu'il était malheureux de se trouver entre les soupirs et les larmes. Horace mourut âgé de cinquante-sept ans, l'an de Rome 746, environ six ans avant J.-C.

1. *Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.*
Chassez le naturel, il revient au galop.

2. *Absque labore gravi non venit ulla seges.*

« Aucune moisson ne vient sans un grand travail. » Il a répété à peu près la même pensée dans sa neuvième satire.

Nil sine magno
Vita labore dedit mortalibus.

« On n'a rien sans peine. »

3. *Quo semel est imbuta recens servabit odorem testa diù.*

« Un vase conserve long-temps l'odeur de la liqueur qu'on y a versée. »

4. *Semper inops quicunque cupit.*

« Celui qui désire toujours est toujours pauvre. »

5. *Vitanda est improba siren*
Desidia.

« Il faut fuire une syrène dangereuse, la paresse. »

6. *Benè nummatum decorat Suadela Venusque.*

« Celui qui possède de l'or a la beauté et l'éloquence en partage. »

Quiconque est riche a tout, vertu, dignité, rang.
(Boileau.)

7. *Jejunus raró stomachus vulgaria temnit.*

« On trouve tout bon quand on a faim. »

8. *Laudes, lauderis ut absens.*

« Dites du bien des autres, afin qu'on en dise de vous en votre absence. » C'était le sentiment de Fontenelle. Cette conduite indulgente lui a valu une vie longue et exempte de chagrins.

9. *Cœlum non animum mutant qui trans mare currunt.*

Le monde est plein de gens inquiets, inconstans ou légers, qui voudraient sans cesse changer de lieu, et qui ne se trouvent bien nulle part; ils s'en prennent à l'air du pays, au climat, aux personnes. Ne vous en prenez qu'à vous-même, leur dit Horace, et à votre caractère, que vous portez partout:

In culpâ est animus, qui se non effugit unquàm.

10. *Sperne voluptates, nocet empta dolore voluptas.*

« Méprisez les plaisirs; ils coûtent trop cher lorsqu'on les achète au prix de la douleur. »

11. *Solve senescentem maturè sanus equum, ne*
Peccet ad extremum ridendus, et ilia ducat.
(Liv. 1, ép. 1.)

« Dès que ton cheval commence à vieillir, laisse-le en repos, si tu es sage, de peur que, venant à battre du flanc au milieu de la carrière, il ne fasse rire tout le monde. » Horace se fait à lui-même l'appli-

cation de cette pensée, relativement à sa muse. On en peut faire aussi un avis aux vieillards amoureux.

12. *Stultorum incurata pudor mala ulcera celat*

(Ép. 16.)

« Les sots, faute de dire leur mal, ne sont pas guéris. » Les Espagnols disent proverbialement dans le même sens : *Al medico, confessor y letrado no le ayas engañado*, ne cache point la vérité à ton médecin, à ton confesseur et à ton avocat.

13. *Dum vitant stulti vitia, in contraria currunt.*

« Le propre de l'insensé est de ne point connaître de milieu. » S'il évite un vice, il court se précipiter dans le vice opposé. *Cléanthe*, dans la crainte d'être taxé d'avarice, tombe dans la prodigalité, et *Cliton* se fait athée pour ne pas paraître superstitieux. Les Français ne passent pas d'un excès à un autre, ils y sautent.

14. *Tractant fabrilia fabri.*

Chacun doit s'exercer et se rendre docile
Dans l'art où la nature a su le rendre habile.

15. *Pauper enim non est cui rerum suppetit usus.*
N'est pas pauvre qui sait se contenter de peu.

16. *Nec dotata regit virum conjux.*

« Une honnête femme ne retire pas de sa dot le droit de gouverner son mari. »

17. *Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re.*

Voilà dans ce seul vers tous les biens qu'un homme peut souhaiter : La vertu, la santé, l'esprit, la beauté du corps, la naissance et les richesses. (Liv. II, ép. 2.)

18. *Virtutem incolumem odimus,*
Sublatam ex oculis quærimus, invidi.

« Nous haïssons les grands hommes quand ils sont vivans, nous ne cessons de les regretter quand ils sont morts.

19. *Dulce est desipere in loco.*
Il est doux d'être fou, quand on l'est à propos.

Comme l'enthousiasme est nécessaire dans la poésie, dans la peinture et la musique, et comme cet enthousiasme est une espèce de ravissement et de transport de l'esprit, au-dessus des mouvemens ordinaires de l'âme, voilà sans doute ce qui a donné lieu au proverbe, que pour être poète, peintre et musicien, il fallait être fou. Cette folie sublime est comme l'ivresse de l'esprit, qui voit alors tout ce qui est dérobé à la vue du commun des hommes.

20. *Nunquam te fallant animi sub vulpe latentes.*
(Art. poét.)

« Que les fourbes ne vous en imposent jamais, arrachez leur le masque. »

21. *Multa fidem promissa levant.* (Liv. II, ép. 2.)

« Défiez-vous de ceux qui promettent beaucoup. » Il y a deux espèces de prometteurs, 1° ceux qui donnent des promesses avec réserve et les tiennent; 2° ceux qui s'appauvrissent à promettre et s'enrichissent à ne rien donner.

22. *Det vitam, det opes, æquum*
Mi animum ipse parabo.

Que Jupiter me donne et richesse et santé,
Je me pourvoirai bien d'esprit et d'équité.

C'était la façon de penser de la secte du paganisme (celle d'Épicure) qui se piquait le plus de sagesse

et de force d'esprit. C'est néanmoins une grande impiété de demander à Dieu les biens du corps, en s'imaginant qu'on pourra se procurer soi-même l'esprit et la vertu

23. *Ridiculum acri*
Fortiùs et meliùs magnas plerumquè secat res.
(Liv. 1, sat. 10.)

Souvent un fin rieur, mieux qu'un censeur sévère,
Saura trancher le nœud de la plus grande affaire.
(Présent de Grammont.)

24. *Utrùm imitabitur? hàc urget lupus, hàc canis aiunt.*

« Lequel des deux l'homme sage doit-il imiter, de l'avare ou du prodigue? il se trouve *entre chien et loup.* » Ce proverbe était fort usité à Rome, mais il avait un sens tout autre que le proverbe français. Il signifiait être entre deux écueils, entre deux dangers égaux.

Juvénal. Juvénal vint au monde à Aquino, sous le règne de Néron. Il embrassa la profession d'avocat; mais comme il s'aperçut qu'il revenait au logis les mains nettes : *non unquam gravis ære domum sibi dextra redibat*, il se fit poète satirique, ce qui apparemment était à Rome un meilleur métier qu'à Paris. Il se déchaîna avec beaucoup de vigueur contre les vices de son temps. Il paraît qu'il jouissait d'un grand crédit à Rome; mais, ayant blessé l'amour-propre du pantomime Paris, que Domitien affectionnait, ce baladin s'en plaignit à l'empereur, qui, sous prétexte d'honorer Juvénal, l'envoya en Égypte avec le titre de préfet d'une cohorte. Il fut bientôt rappelé, et mourut agé de soixante-cinq ans, sous le règne d'Adrien. Ce poète avait beaucoup d'austérité et de misan-

tropie dans le caractère. Naturellement chagrin et rêveur, il ne put voir de sang-froid le désordre affreux qui régnait dans toutes les conditions, et les excès auquels se portaient ceux même qui devaient montrer l'exemple. Son zèle ardent pour la vertu, les mœurs et la liberté, le força de se livrer de préférence à la satire ; et la colère que tous les vices de son siècle lui inspiraient, lui tint lieu d'Apollon : *Facit indignatio versum.* Les seize satires qu'il nous a laissées sont pleines de feu et de génie, et ne se ressentent nullement de la corruption du goût qu'avait introduite alors à Rome l'empire des sophistes et du faux bel esprit. La licence, la servitude, le parjure, le fanatisme, l'hypocrisie, tout échauffe sa bile. Son ardeur pour flageller le vice l'emportait quelquefois trop loin, mais la droiture de ses intentions l'excuse presque toujours. Il fait partager au lecteur toute sa véhémence, lorsqu'il peint les tyrans, les délateurs, les intrigans, les parasites, les épouses perfides, les prêtres imposteurs, les faux nobles, les parvenus insolens, les poètes importuns, les juges pervers, les voluptueux dissolus et les courtisanes impudiques. Ses expressions sont énergiques, ses sentimens nobles et vrais, ses peintures étincelantes de vérité. Il nous porte à chérir la vertu, tant il sait rendre le vice odieux. Juvénal est le dernier des écrivains romains qui ait eu du génie.

1. *At pulchrum est digito monstrari et dicier, hic est.*

« Il est glorieux d'être distingué et qu'on dise de vous, voilà un homme. »

2. *Nemo repentè fuit turpissimus.*

« On ne devient pas méchant tout d'un coup. » Racine, si bien nourri de la lecture des anciens, a commenté ainsi cette pensée dans sa tragédie de *Phèdre*. Hippolyte, pour se justifier, dit à Thésée :

Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes, etc.

3. *Quid enim salvis infamia nummis?*

« L'infâmie n'est rien quand on a des écus. »

4. *Probitas laudatur, et alget.*

« On loue la probité, mais on la laisse mourir de faim. »

5. *Loripedem rectus derideat, Æthiopem albus.*

« Un homme bien planté sur ses jambes peut se moquer d'un boiteux, un blanc d'un noir. » Ce vers est tout-à-fait proverbe.

6. *Dat veniam corvis, vexat censura columbas.*

« Les lois écrasent les faibles et épargnent les puissans. » Les lois sont des toiles d'araignée, qui prennent les petites mouches ; les escarbots passent à travers. Le mot *corvus*, chez les Latins, prêtait à une équivoque fort indécente.

7. *Quantùm quisque suâ nummorum servat in arcâ,*
Tantùm habet et fidei.

« La probité d'un homme ne se mesure aujourd'hui que sur la pesanteur de son coffre-fort. »

8. *Nihil habet infelix paupertas durius in se,*
Quàm quod ridiculos homines facit.

« Ce qu'il y a de plus fâcheux dans la pauvreté, c'est d'être l'objet du mépris. »

9. *Nemo malus felix.*

« Un méchant homme n'est jamais heureux. »

10. *Maxima quæque domus servis est plena superbis.*

« Les palais des grands sont peuplés d'insolente valetaille. »

11. *Plus aloes quàm mellis habet.*

« Plus de fiel que de miel. » C'est un reproche que l'on peut faire à bien des personnes.

12. *Rara avis in terris, nigroque simillima cigno.*

« C'est un phénix, c'est un cigne noir. »

13. *Si fortuna volet, fies de rhetore consul,*
Si volet hæc eadem, fies de consule rhetor.

La fortune à son gré fait un rhéteur consul ;
Change-t-elle d'avis, un consul est rhéteur.

C'était à Rome un dicton proverbial, pour exprimer l'inconstance de la fortune.

14. *Nulla unquàm de morte hominis cunctatio longa est.*

« Quand il s'agit de la mort d'un homme, on ne saurait trop différer. » Cette sentence devrait être gravée dans tous les tribunaux. L'infortuné Lesurques était innocent, il périt sur l'échafaud, et n'est pas même encore réhabilité; mais

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.
(CORNEILLE.)

15. *Laqueo tenet ambitiosi consuetudo mali.*

« L'habitude du mal est incurable. » En effet, et pour le malheur de l'espèce humaine, l'habitude est une facilité d'agir acquise et permanente. Ses deux causes sont la multitude et la force des actes ré-

pétés. L'efficacité de cette funeste répétition est confirmée par cette maxime célèbre :

Adde parvum parvo, magnum cumulabis acervum.

16. *Ut legat historias, autores noverit omnes*
Tanquàm ungues, digitosque suos.

« Afin qu'il sache tous les auteurs sur le bout de son doigt. » *Tanquàm ungues* était un proverbe latin.

17. *Voluptates commendat rarior usus.*

La raison nous recommande, pour conserver la santé, qui est le plus précieux de tous les biens, de ne pas nous livrer avec trop d'ardeur aux charmes de la volupté, et de rendre, par une jouissance rare et modérée, le plaisir plus vif et plus doux :

La raison le ménage et, d'une main habile,
Prend sans blesser la fleur, le miel qu'elle distille.
L'homme doit discerner, s'il veut se rendre heureux,
Du plaisir innocent, le plaisir dangereux.

La débauche des sens est à l'amour, ce que l'excès du vin est à la raison.

18. *Cantabit vacuus coram latrone viator.*

« Le pauvre, s'il voyage, ne craint point les voleurs ; il chantera même en leur présence. »

19. *Est facilis rigidi cuivis censura cachinni.*

« Rien n'est plus aisé que de critiquer la conduite des gens et de s'en divertir. »

Très-peu de gré, mille traits de satire,
Sont le loyer de quiconque ose écrire.

20. *Intolerabilius nihil est quàm fœmina dives.*

« Une femme riche est un mal intolérable. »

21. *Sicut grex totus in agris,*
Unius scabie cadit et porrigine porci.

De même qu'un troupeau dans les champs est gâté
Par un pourceau de gale et de teigne infecté.

Nous disons proverbialement : *Il ne faut qu'une brebis galeuse pour infecter tout un troupeau.*

22. *Sequitur fortunam, ut semper, et odit*
Damnatos.

« Le peuple est toujours peuple, il s'attache à la fortune des hommes, et déteste ceux qu'elle poursuit. » Juvénal fait l'application de cette pensée au peuple romain, qui se réjouit du supplice de Séjan, qu'il avait encensé pendant son élévation.

23. *Mors sola fatetur*
Quantula sint hominum corpuscula.

« La mort seule nous fait voir combien nos corps sont petits. » Tout ce beau morceau de Juvénal est parfaitement applicable à Napoléon, qui, comme Alexandre, se trouvait trop à l'étroit dans le monde entier, comme si, dit le poète, le prince macédonien eût été enfermé dans les rochers de Giare ou dans la petite île de Sériphe. Moins heureux qu'Alexandre, Napoléon expire, comme asphyxié sous une cloche de verre, dans la petite île de Sainte-Hélène.

24. *Quosdam præcipitat subjecta potentia magnæ*
Invidiæ.

« L'excès du pouvoir toujours en butte aux fureurs de l'envie, perd les ambitieux. »

25. *Maxima debetur puero reverentia.*

« Il faut respecter l'enfance. » Quelle différence trouvez-vous entre ce siècle et le vôtre, demandait

Louis XV à un vieux gentilhomme qui avait passé les trois quarts de sa vie sous Louis XIV. *Sire*, répondit-il, *j'ai passé ma jeunesse à respecter les vieillards, il faut que je passe ma vieillesse à respecter les enfans.* Cette réponse contenait une satire amère du siècle de Louis XV, celui des bagatelles et des futilités.

Martial. Marcus Valerius Martialis était espagnol. Il naquit à *Bilbilis*, aujourd'hui *Bubiera*, en Aragon. Son père s'appelait Fronto et sa mère Flacile. Il avait vingt ans quand il vint à Rome, sous l'empire de Néron. Ses épigrammes, d'une latinité élégante et d'un style facile, annonçent un esprit agréable, délié, piquant, et qui savait parfaitement mêler le sel et l'amertume dans ses écrits, sans qu'il en coutât rien à la probité; c'est le jugement qu'en porte Pline le jeune, qui l'estimait beaucoup. Cependant le livre de Martial ne peut être mis sans danger dans les mains de la jeunesse, à moins qu'on n'en ôte certaines épigrammes qui renferment des obscénités. Martial, après trente-cinq ans de séjour à Rome, sous huit empereurs, revint dans son pays, où il mourut de chagrin, dit-on, peu d'années après.

1. *Qui fingit sacros auro vel marmore vultus*
Non facit ille deos; qui rogat ille facit.

« Celui qui représente les images des dieux en or ou en marbre ne fait pas les dieux, c'est celui qui les prie. »

2. *Infantes sumus, et senes videmur;*
Non est vivere, sed valere, vita.

« Nous sommes des enfans, et nous paraissons des vieillards. La vie ne consiste pas à vivre, mais à se bien porter. » Quelqu'un se vantant devant Aristippe, fondateur de la secte cyrénaïque, d'avoir beaucoup lu, celui-ci lui fit remarquer que, pour jouir d'une bonne santé, il ne s'agissait pas de manger beaucoup, mais de bien digérer. Ce disciple de Socrate tenait pour maxime que le plaisir était le fondement du bonheur humain.

3. *Ille dolet verè qui sine teste dolet.*

« La véritable douleur est secrète. »

4. *Gellia sex cyathis, septem Justina bibatur,*
Quinque Lycas, Lyde quatuor, Ida tribus.

« Qu'on boive six verres pour Gellia, sept pour Justine, cinq pour Lycas, quatre pour Lyde, trois pour Ida. » C'était un usage parmi les Romains, dans leurs débauches, de boire autant de coups qu'il y avait de lettres dans le nom de leurs maîtresses.

5. *Thaida Thaïs olet.* « Thaïs sent toujours Thaïs. » Le vice est un cancer dont l'odeur est indestructible. Thaïs était une courtisane fameuse dans Rome, pour ses infâmes débauches.

6. *Quod peto, da, Caï, non peto consilium.* « C'est de l'argent et non un conseil que je vous demande. » (*Voir* le proverbe français 56, t. I.)

7. *Et pueri nasum rhinocerotis habent.* « Les enfans ont aussi leurs finesses. » (*Voir* le prov. latin 2, t. I.)

Perse. Perse, chevalier romain, fils de Flaccus et de Fulvia, naquit à Volterra, sur la fin de l'an 32 de J.-C. C'était un jeune homme d'une sagesse

accomplie; son éducation fut très-soignée, et il eut pour maître Cornutus, à qui il donna des marques sincères de sa reconnaissance; car à sa mort il lui laissa par testament vingt-cinq mille écus, et sa bibliothèque, composée de sept cents volumes; ce qui était fort considérable alors. Ce généreux maître se contenta des livres, et refusa l'argent. Perse mourut âgé de vingt-neuf ans, la neuvième année du règne de Néron, et la soixante-unième de J.-C. Ce poète a entouré ses écrits d'une obscurité à travers de laquelle il est souvent difficile de pénétrer le fond de ses pensées; il mérite à bien des égards, pour la sévérité de ses mœurs et pour son énergie, l'éloge, un peu exagéré, qu'en fait le père Tarteron à la tête de sa traduction; et il ne mérite pas la critique injuste et présomptueuse de Scaliger, qui dit de lui : *Persius miserrimus autor; obscuritati studet; non pulchra habet, sed in eum pulcherrima possumus scribere*, le poète Perse est un très-misérable auteur qui se plaît à être obscur; il n'a rien de beau; mais nous pouvons écrire de fort belles choses contre lui. M. Sélis nous a donné une traduction estimée de ce poète.

1. *Elleborum frustrà, cum jam cutis ægra tumebit,*
Poscentes videas, venienti occurrite morbo.

« Il est inutile de recourir à l'ellébore quand le corps est tout enflé; il faut prévenir le mal. »

2. *Vive memor lethi, fugit hora, hoc quod loquor, indè est.*
Sois ménager du temps qui s'écoule et s'enfuit,
Précipitant nos jours dans l'éternelle nuit. (Pat-Nicole.)

Le moment où je parle est déjà loin de moi.
(Boileau.)

3. *Tecum habita, et noris quàm sit tibi curta supellex.*

«Reñtrez en vous-même, et vous reconnaîtrez votre peu de mérite.»

4. *Astutam rapido servas sub pectore vulpem.*

«Vous êtes un fin renard.»

5. *Cædimus, inque vicem præbemus crura sagittis.*
Vivitur hoc pacto.

«Nous déchirons notre prochain, il nous déchire à son tour; voilà la vie.»

Claudien. Claudien, l'auteur du poème contre Rufin, que quelques écrivains ont cru chrétien, et qu'ils ont, sans raison, confondu avec un poète du même nom, né à Vienne en Dauphiné, est le dernier des anciens poètes latins, et le premier des nouveaux. Le quatrième siècle le vit naître, du temps de Théodose et de ses fils Arcadius et Honorius. Il était Égyptien et natif d'Alexandrie. Quoique de basse extraction, il fut néanmoins élevé à la dignité de préfet du prétoire. Les préfets du prétoire étaient à peu près ce qu'étaient les maires du palais sous les rois de France de la première race; ils commandaient les armées. Après la mort de Théodose. Claudien eut l'ambition de vouloir commander lui-même, et pour y réussir il employa les plus lâches et les plus perfides moyens. Son projet fut déjoué par l'armée, qui ne voulut pas le seconder. Il fut tué; son corps fut taillé en pièces, et sa tête exposée aux regards du peuple. Sa diction est pure, son jugement exquis; ses or-

nemens sont beaux dans leur apparente simplicité. Il est fâcheux que ce poète ne se soutienne pas toujours à la même hauteur jusqu'à la fin de son poème. Ce qu'il a écrit contre Rufin et Eutrope est sans contredit ce qu'il y a de meilleur :

1. *Dis proximus ille est*
Quem ratio, non ira movet.

Céder à la raison et non à colère,
C'est s'égaler aux dieux, les maîtres de la terre.

2. *Nunquàm sincera bonorum*
Sors uni concessa viro. (Loua. de Stilicón.)

La nature, fertile en esprits excellens,
Sait entre les auteurs partager les talens.

3. *Totus componitur orbis*
Regis ad exemplum.

Le peuple suit toujours l'exemple de son roi.

4. *Inquinat egregios adjuncta superbia mores.*

Esprit, vertus, talens, l'orgueil avilit tout.

La vanité produit de si mauvais effets, qu'elle est seule capable de ternir l'éclat des vertus les plus brillantes. De là ce proverbe : *Une once de vanité gâte un quintal de mérite.*

Ovide. Ovide, né à Sulmone, ville de l'Abruzze, l'an de Rome 711, était d'une famille fort ancienne de l'ordre des chevaliers. Tout jeune encore, il avait un penchant décidé pour la poésie; mais, au lieu de s'y livrer, et par affection pour son père, il embrassa la profession d'avocat. Mais son père ayant payé tribut à la nature, Ovide ne trouva plus d'obstacle pour satisfaire sa passion invincible pour la poésie, à laquelle il se livra avec d'autant plus d'attrait, que la cour d'Auguste, charmée de la douceur et

de la facilité de sa muse, l'y encourageait. Il ne jouit pas toujours de la tranquillité attachée à la culture des lettres : il eut le malheur de déplaire à des hommes puissans et jaloux de son mérite, et fut exilé à l'âge de cinquante ans ; il mourut l'an 770 de Rome, et 21 de J.-C., à Thomes, ville de la petite Scythie, lieu de son exil, où il s'était acquis l'estime des habitans par sa politesse et par ses manières engageantes. Ses ouvrages sont : *l'Art d'aimer*, *les Métamorphoses*, et les livres *de Tristibus* et *de Ponto*. Ces trois derniers n'ont rien qui empêche de les mettre entre les mains des jeunes gens. Il est probable que si Ovide eût vécu plus longtemps, il eût corrigé certains de ses ouvrages qui sont quelquefois un peu négligés, et qui ont été écrits avec une trop grande liberté :

1. *Terra salutiferas herbas eademque nocentes*
Nutrit, et urticæ proxima sæpè rosa est.

De la céleste rosée
La terre fertilisée,
Quand les frimas ont cessé,
Fait également éclore
Et les doux parfums de Flore,
Et les poisons de Circé.

(Rousseau J. B.)

2. *Nitimur in vetitum, semper cupimusque negata.*

« Nous sommes portés à ce qui nous est défendu, et nous désirons ce que la nature nous a refusé. » Cette pensée répond au proverbe français : *Pain dérobé reveille l'appétit.* La Fontaine a dit :

Pain dérobé que l'on mange en cachette,
Vaut mieux que pain qu'on cuit et qu'on achète;

Et Piron, dans *la Métromanie*, fait dire à Lisette :

Tel est le cœur humain, surtout celui des femmes :
Un ascendant mutin fait naître dans nos âmes
Pour ce qu'on nous permet un dégoût triomphant,
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

3. *Turpe senex miles, turpe senilis amor.*

« Il ne convient pas qu'un soldat soit vieux, ni qu'un vieillard soit amoureux ; » encore moins qu'il se marie, car

Autant vieillard à la barbe fleurie
Pour ses voisins que pour lui se marie.

Saint-Évremond approuve l'amour dans tous les temps. Dans la jeunesse, dit-il, nous vivons pour aimer, et dans un âge plus avancé nous aimons pour vivre. On sait que le bagage militaire des Romains était d'un poids considérable, et qu'il fallait être vigoureux pour le porter.

4. *Principiis obsta; serò medicina paratur*
Cùm mala per longas invaluere moras.

« Arrêtez le commencement d'une passion; si vous lui donnez le temps de se fortifier, vous tenterez inutilement d'y remédier. » Cette maxime a son application au physique comme au moral.

5. *Dùm vires annique sinunt, tolerate labores,*
Jam veniet tacito curva senecta pede.

« Il faut travailler pendant qu'on est jeune et vigoureux ; car la vieillesse vient bientôt, et lorsqu'on ne s'y attend pas ; »

Car temps perdu et jeunesse passée,
Être ne peut par deux fois amassée. (Marot.)

6. *Quæritur Ægisthus quare sit factus adulter?*
In promptu causa est : desidiosus erat.

« Si vous demandez pourquoi Égiste devint adul-

tère, il est aisé d'en dire la raison; il vivait dans l'oisiveté. »

7. *Quodque fuit vitium, desinit esse morâ.*

Le temps assez souvent a rendu légitime
Ce qui semblait d'abord ne se pouvoir sans crime.
(CORNEILLE.)

8. *Gutta cavat lapidem, consumitur annulus usu,*
Et teritur pressa vomer aduncus humo.

L'onde se fait une route,
En s'efforçant d'en chercher.
L'onde qui tombe goutte à goutte
Perce le plus dur rocher.

9. *Tranquillas etiam naufragus horret aquas.* « Celui qui a fait naufrage a même en horreur les eaux tranquilles » : *Chat échaudé craint l'eau froide.*

10. *Sæpè canem longè visum fugit agna, lupumque*
Credit, et ipsa suam nescia vitat opem.

« Souvent la brebis, voyant de loin le chien qui la garde, le prend pour un loup, et fuit sans y penser celui qui la peut secourir contre son ennemi. »

11. *Sed stultum est venti de levitate queri.* « C'est une folie de se plaindre de la légèreté du vent. » *Que sort-il du sac? que ce qu'il y a dedans.*

12. *Ad malum multa se mala agglutinant.* « Un malheur ne vient jamais seul. »

13. *Video meliora proboque, deteriora sequor.* « Je vois quel est le meilleur parti, et je ne puis le prendre. »

14. *Forma bonum muliebre, vigor roburque virile.*

L'éclat de la beauté du sexe est l'apanage,
Le mérite de l'homme est un ferme courage.

15. *Fortior est qui se, quàm qui fortissima vincit,*
Mœnia, nec virtus altiùs ire potest.

Qui par un noble effort sait se vaincre lui-même,
Montre plus de valeur qu'en un péril extrême
N'en fait voir un héros qui, bravant les hasards,
Par des coups redoublés renverse des remparts.

16. *Dum spectant oculi læsos, læduntur et ipsi.* « En voyant souvent le vice on devient vicieux. » Cette sentence proverbiale correspond au proverbe : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

17. *Heu quàm difficile est crimen non prodere vultu!*

Ah! qu'il est malaisé qu'où la honte nous presse
Le trouble du dedans au dehors ne paraisse.
(TH. CORNEILLE.)

18. *Stultus ab obliquo qui cùm descendere possit,*
Pugnat in adversas ire natator aquas.

« Un fou qui pourrait se retirer du péril en biaisant tant soit peu, se raidit contre le fil de l'eau. » Cette métaphore proverbiale signifie qu'il ne faut pas résister au torrent.

LUCRÈCE. On ignore le lieu natal de Lucrèce; on sait seulement qu'il était romain de nation, et issu d'une famille distinguée et ancienne. Il écrivit fort jeune, et mourut âgé tout au plus de quarante-deux à quarante-trois ans. Un philtre que lui donna sa femme Lucilia causa la mort de ce poète, qui ne nous a laissé que six livres *de Naturâ Rerum.* Velleius Paterculus et Cicéron parlent de lui avec éloge. Virgile l'estimait beaucoup. Ses œuvres étaient tellement dans le goût du temps, que beaucoup de personnes préféraient sa lecture à celle de Virgile et d'Horace. Il les composa dans l'intervalle de repos que lui laissait sa maladie, pour distraire son ennui et soulager son imagina-

tion. On sait qu'il suivait les sentimens d'Epicure; que, comme lui, il faisait consister le souverain bien dans la volupté tranquille et inséparable de la vertu, et non pas dans les plaisirs brutaux, comme a pu le faire croire la conduite de quelques épicuriens, qui, s'éloignant des principes de leur maître, se plongeaient dans toutes sortes de vices.

1. *Nous craignons en plein jour mille choses qui sont moins à craindre que ce que redoutent les enfans durant la nuit, où il se forgent mille fantômes.*

2. *La fièvre brûlante ne quitte pas plus promptement le riche étendu sur la pourpre et la broderie, que le malheureux gisant sur un grabat.*

3. *De tous les spectacles, le plus agréable est de considérer du faîte de la philosophie, asile des sciences et de la paix, les mortels épars, s'égarer à la poursuite du bonheur, se disputer la palme du génie ou la chimère de la naissance, et se soumettre nuit et jour aux plus pénibles travaux, pour s'élever à la fortune ou à la grandeur.*

4. *La douleur et la maladie sont les deux ministres de la mort.*

5. *Ce sont les dangers qui nous apprennent à juger les hommes. La secousse du malheur chasse la vérité de leur âme, fait tomber le masque et montre l'homme à nu.* Cadit persona, manet res.

Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

J.-B. Rousseau a imité tout entier ce morceau de

Lucrèce dans cette strophe admirable de son *Ode à la Fortune :*

Montrez-nous, guerriers magnanimes, etc.

Boèce. Boèce vivait au sixième siècle de l'ère chrétienne. Il était de la race des Manliens, qui empêchèrent les Gaulois de s'emparer du Capitole. Il fut une fois consul, et mérita de l'être toute sa vie. Étant devenu premier ministre de Théodoric, roi des Goths, son mérite et la faveur dont il jouissait lui suscitèrent beaucoup d'envieux, qui, après avoir essayé inutilement, par diverses voies, de le ruiner dans l'esprit de son maître, supposèrent enfin des lettres de lui à l'empereur Justin contre les Ariens, dont Théodoric était le protecteur, et par là ils obligèrent ce prince de l'exiler à Pavie. Quelque temps après, Théodoric, qui avait de la répugnance à perdre un homme du mérite de Boèce, lui fit proposer d'avouer les lettres pour lesquelles il l'avait puni de l'exil, lui donnant l'assurance de le rappeler et de le rétablir dans les dignités, moyennant un tel aveu ; mais Boèce, plein de probité et d'honneur, ne voulut point sortir d'embarras par un mensonge. Il fut condamné à avoir la tête tranchée. Ses malheurs n'ébranlèrent pas son courage ; il souffrit la mort avec une constance digne des héros de l'ancienne Rome et des martyrs de la primitive Église.

1. *Dans toutes les disgrâces, c'est le comble de l'infortune que d'avoir été heureux.*

2. *Les biens du monde ont cela de chagrinant : où*

l'on n'en a pas autant qu'on voudrait, ou la jouissance en est trop courte.

3. *Si vous voulez connaître clairement la vérité, et vivre selon la justice, bannissez ces quatre passions de votre âme : la joie, la tristesse, la crainte et l'espérance, parce qu'où ces passions règnent l'esprit est sans lumière et le cœur sans liberté.*

4. *L'un a des richesses en abondance, mais sa naissance lui fait honte ; l'autre est d'une noblesse qui le fait distinguer de tout le monde, mais, dans l'indigence où il se trouve, il aimerait mieux n'être connu de personne. Magnus enim labor est magnæ custodia famæ,* un grand nom est difficile à conserver. La révolution a donné à cette pensée de Boèce une application journalière.

4. *Il n'y a pas d'hommes qui aient un plus grand nombre de besoins, que ceux qui possèdent le plus de biens, et il n'y a pas de moins indigens que ceux qui mesurent leur abondance aux nécessités de la nature, et non pas à la superfluité de leurs désirs.*

6. *Toutes les fois qu'on se vante d'une bonne action, on en retire une sorte de récompense qui diminue toujours la satisfaction secrète que l'on en conserve dans le cœur.*

Lucain. Lucain vint au monde à Cordoue vers l'an 38 ou 39 de J.-C. Il était neveu de Sénèque ; il fut à la fois poète, historien et orateur ; mais ce qui le recommande à l'estime de la postérité, c'est son poème de *la Pharsale*, parce que ce fut auprès de Pharsale, ville de Macédoine, que se donna la bataille qui décida à qui de César ou de Pompée

serait maître du monde, comme Lucain l'explique bien par ces vers :

Quæ mare, quæ terras, quæ totum possidet orbem,
Non cepit Fortuna duos.

« La fortune qui domine ne peut mettre deux ambitieux d'accord. » Néron conçut une telle jalousie contre Lucain, qu'il jugeait son rival en poésie, qu'il lui fit partager le sort de Sénèque. Lucain fut forcé de se couper les veines pour se donner la mort, qui eut lieu la 63ᵉ année de J.-C. Sa poésie, quoique bonne généralement, tourne à l'enflure. La lecture de Virgile prépare à celle de Lucain, qui ne pouvait suivre un plus beau modèle. Le grand Corneille faisait ses délices de Lucain, qu'il préférait à Virgile, dit Huet.

1. *Exeat aulâ*
Qui vult esse pius :

«Fuyez, fuyez la cour si vous voulez être vertueux.»

2. *Tolle moras, semper nocuit differre paratis.* « Votre dessein est-il arrêté, hâtez-vous d'agir ; le retard peut le compromettre.»

3. *Ibi fas, ubi maxima merces.* « Tout est permis quand il est utile ; » maxime perverse, mais malheureusement trop suivie ! Le sordide intérêt fait taire les lois.

4. *Clausa fides miseris.*

La foi bien rarement se garde aux malheureux.

5. *Summum, Brute, nefas civilia bella fatemur.* « O Brutus, la guerre civile est le plus grand des maux. »

6. *Servat multos fortuna nocentes,*
Et tantùm miseris irasci numina discunt.

« La fortune sauve beaucoup de grands coupables, et les dieux n'en veulent qu'aux malheureux. » Imprécation qui ne peut trouver d'excuse que dans le paganisme.

CHAPITRE IV.

Dans les chefs-d'œuvre dramatiques des poètes anciens et modernes.

TÉRENCE (Publius Terentius Afer). Térence naquit à Carthage en Afrique, vers l'an 560 de Rome. Quoique recherché par les grands, il vécut toujours dans un état à peu près voisin de l'indigence. Il avait été esclave d'un sénateur nommé Terentius Lucanus, qui lui donna son nom, qu'il rendit immortel : par une fatalité singulière on ignore le sien. Il mourut en Arcadie, l'an de Rome 595, de chagrin d'avoir vu périr dans la mer quantité de pièces qu'il avait faites et que l'on fait monter à plus de 80; ce fut une grande perte sans doute pour la postérité. Il ne nous reste plus de lui que six comédies, qui ont été traduites par madame Dacier, avec de savantes remarques. Térence est un auteur digne d'être cité et imité pour la pureté du style, pour la grâce et la naïveté du discours, et pour la justesse des pensées. Cicéron, qui était un juge équitable et éclairé, loue souvent Térence, et le considère comme la règle de la pureté et de la politesse de la langue latine; et le plus

bel éloge qu'il puisse faire de ses comédies, est de dire que l'on pouvait croire qu'elles avaient été écrites par Scipion et Lélius, les plus éloquens personnages du sénat romain.

1. *Omnium rerum vicissitudo est* (Eun.)

Toute chose à son règne, et dans quelques années,
D'un autre œil nous verrons les fières destinées.
(Regnier, sat. 4.)

2. *Ita ut ingenium est omnium*
Hominum à labore proclive ad desidiam.

« L'esprit de l'homme est porté naturellement à passer de l'excès du travail à celui de la paresse. »

3. *Facilè omnes, cùm valemus, recta consilia ægrotis damus*, il est aisé à ceux qui se portent bien de donner de bons conseils aux malades.

4. *Omnes sibi malle meliùs esse quàm alteri.*

« Chacun aime mieux son propre bien que celui d'un autre. »

5. *Pudore et liberalitate liberos*
Retinere satiùs esse credo, quàm metu.

« Il vaut mieux retenir les enfans par l'honneur et le devoir que par la crainte. »

6. *Homine imperito nunquàm quidquam injustius.*

« Il n'y a rien ordinairement de si injuste qu'un homme ignorant. »

7. *Pecuniam in loco negligere maximum interdùm est lucrum.* « Il y a des circonstances où c'est souvent un grand profit que de savoir à propos dépenser l'argent. »

8. *Istud est sapere, non quod ante pedes modo est,*
Videre, sed etiam illa quæ futura sunt,
Prospicere.

« C'est vraiment être sage de voir non-seulement ce qui est devant soi, mais de prévoir ce qui doit arriver un jour. »

9. *Ut homo est ita morem geras.* « Il faut s'accommoder aux humeurs des gens. »

10. *Omnes quibus res sunt minùs secundæ,*
Magis sunt, nescio quo modo, suspiciosi.

« Les malheureux sont défians. »

11. *Communia esse amicorum inter se omnia.*

« Entre amis tout est commun. »

12. *Probitas pudorque virgini dos optima est.* « La meilleure dot qu'une fille puisse apporter, est la chasteté et la vertu. »

13. *Namque inscitia est,*
Adversùm stimulum calces.

« C'est folie que de régimber contre l'éperon. » Térence emploie ici une expression tout-à-fait proverbiale.

14. *Ita plerique ingenio sumus omnes nostri nosmet pœnitat.* « C'est le défaut de la plupart des hommes de n'être pas satisfaits de leur condition : »

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont placé.

15. *Tutè hoc intristi, tibi omne est exedendum.*

« Tu as fait la folie, c'est-à-toi à la boire. » C'est un proverbe pris d'une certaine sorte de mets, nommé *intrita* par les anciens, parce qu'on le pilait. Ce proverbe ne pouvait être rendu dans notre

langue que par un autre proverbe dont le sens fût analogue.

16. *Veritas odium parit*, la vérité produit souvent la haine; parce qu'en général l'homme aime à être peint en beau. Il est rare qu'on soit content de son portrait, on aime à être flatté.

> L'homme est de glace pour la vérité,
> Il est de feu pour le mensonge. (La Fontaine.)

17. *Sine Cerere et libero friget Venus.* Saint Jérôme disait, sans penser à mal sans doute : *Distento ventre, distenduntur ea quæ ventri adhærent.* Les Italiens objectent que le vin et la bonne chère excitent à l'impureté. Aristophane nomme le premier *le lait de Vénus.* Les anciens Romains le défendirent très-sévèrement aux femmes, parce qu'ils le considéraient comme une chose qui préparait le chemin à l'adultère. Martial, décrivant la vie d'un homme sordide, dit :

> *Villica vel duri compressa est nupta coloni,*
> *Incaluit quoties saucia vena mero.* (Ép. 66, Liv. iv.)

« Toutes les fois que le vin a porté sa chaleur dans vos veines, la rustique ménagère de votre lourd fermier apaise vos ardeurs. » Les Thraces étaient anciennement décriés comme une nation livrée à l'ivrognerie et à l'impudicité. Quelques commentateurs, voulant établir la raison de ces deux vices, disent que la tradition du *Phallus*, en association avec Bacchus, était fondée sur ce que l'acte vénérien était une excitation du vin. Quant à la vertu, il paraît que le vin la rehausse, si l'on en croit Horace, et après lui J. B. Rousseau. Le premier dit :

Narratur et prisci Catonis,
Sæpè mero caluisse virtus.

Et le second :

La vertu du vieux Caton,
Chez les Romains tant prônée,
Était souvent, ce dit-on,
De Falerne enluminée.



18. *Dictum sapienti sat est*, un homme d'esprit entend à demi-mot.

19. *Tua quod nihil refert desine percunctari*, cesse de t'informer des affaires d'autrui :

Qui se mêle des différens
Qui surviennent entre parens,
Court risque que sur soi tombe tout le divorce,
Et c'est mettre son doigt entre l'arbre et l'écorce.

20. *Homo sum, nihil humani à me alienum puto*, je suis homme et nul homme ne doit m'être étranger; traitons les autres comme nous voulons être traités nous-mêmes.

21. *His nunc præmium est qui recta prava faciunt.*

« On récompense aujourd'hui ceux qui tournent le bien en mal. »

22. *Non rete accipitri tenditur, neque milvio*
Qui malè faciunt nobis; illis qui nil faciunt.

« On ne tend pas le filet à l'épervier et au milan, oiseaux qui nous font du mal; on ne le tend qu'à ceux qui ne nous en font pas. »

23. *Suus cuique mos*, chacun a sa marotte.

Plaute. Marcus Accius Plautus était de Sarsina, dans la contrée appelée aujourd'hui le duché de Spolette. On ne sait pas bien précisement la date de sa naissance, qui eut lieu dans le sixième

siècle de la fondation de Rome. Il paraîtrait que le surnom de Plaute était un sobriquet, comme qui dirait *pied-plat*, parce qu'au dire d'*Alexander ab Alexandro*, la plante de ses pieds était aplatie au lieu d'être cambrée. Plaute avait été marchand; mais, n'ayant pas réussi dans le négoce, il fut obligé de le quitter; il se fit alors garçon boulanger. Sa principale occupation était de tourner la meule d'un moulin pour gagner sa vie. Il employait le peu de repos que son état lui laissait, à composer des comédies qu'il vendait. Cette vente lui procura, après quelque temps, le moyen de se retirer et de vivre d'une manière aisée. Il mourut l'an 184 avant Jésus-Christ. Ce poète avait fait un grand nombre de comédies; il ne nous en reste que dix-neuf. On peut lui reprocher de n'avoir pas assez ménagé la pudeur dans ses pièces. Malgré ce défaut et quelques obscénités, son style est pur et élégant, quoiqu'il vise souvent à la bouffonnerie. Saint Jérôme, voulant exagérer l'éloquence de quelqu'un, l'appelait l'éloquence de Plaute. Quintilien disait que si les Muses avaient voulu parler le langage des hommes, elles auraient choisi le langage de Plaute.

1. *Nulli est hominum perpetuum bonum,*
Ut sunt humana, nihil est perpetuum datum.
(In Cist.)

Mais une dure loi, des dieux même suivie,
Ordonne que le cours d'une si belle vie
Soit mêlé de travaux.
Un partage inégal ne leur fut jamais libre,
Et leur main tient toujours dans un juste équilibre
Et nos biens et nos maux. (J. B. Rousseau.)

2. *Tacita bona est mulier semper quàm loquens.*

(In Rudent.)

Quand une femme a le don de se taire,
Elle a des qualités au-dessus du vulgaire.

(P. Corneille.)

3. *Malè parta malè dilabuntur.* Cette sentence peut se rendre en français par deux proverbes qui ont le même sens :

Le bien mal acquis ne profite jamais.
Ce qui vient de la flute retourne au tambour.

4. *Aliter catuli longè olent, aliter sues*, les petits chiens sentent d'une façon, les cochons de l'autre (Epidicus). C'est un proverbe tiré de la nature, pour dire qu'il n'y a pas d'animal qui ne reconnaisse par instinct ses petits, et qu'on ne saurait substituer un enfant à sa mère sans qu'elle s'en aperçoive.

5. *Pumex non æquè est aridus* (Aululaire), on tirerait plutôt de l'eau d'une pierre ponce. Ce proverbe correspond aux proverbes français, *tirer du sang d'une pierre; tirer de l'huile d'un mur.*

6. *Qui nucem esse vult, frangit nucem*, il faut casser la noix pour en avoir l'amande; il faut prendre la peine nécessaire pour se procurer ce qu'on désire.

7. *Feliciter natus qui non est invidus.*

Dans un cœur bien placé le bonheur de la vie
Est d'être délivré du poison de l'envie.

8. *Sapiens ex vitio alterius emendat suum*, le sage fait son profit des défauts des autres, et se corrige des siens :

Heureux celui qui, pour devenir sage,
Du mal d'autrui fait son apprentissage.

9. *Quasi a nido pullus.* Cette expression latine correspond à celle-ci : *c'est un béjaune*, par allusion au jeune oison à peine éclos, qui a encore le bec jaune.

10. *Pedes captat primùm, luctator dolosus est*, le vin est un adroit lutteur, il commence le combat par se rendre maître des jambes, et par les affaiblir. Quand le vin est pris avec excès, il découvre les secrets du cœur, il trouble la raison et la rend capable de commettre toutes sortes de fautes, des crimes même ; il excite des querelles, allume le feu de l'impureté, altère les forces et la santé, rend inepte aux affaires, enflamme le foie, fatigue les poumons, donne des vertiges à la tête, produit la goutte, affaiblit la vue, corrompt l'haleine, gâte les dents et rend le visage difforme. Quand il est pris avec modération, il récrée l'esprit, donne de la chaleur à l'estomac, rétablit les forces et les esprits vitaux. Les anciens faisaient consister la modération du boire dans trois verres : le premier pour la santé, le second pour le plaisir, et le troisième pour le sommeil.

11. *Irritabis crabones*, vous irriterez les frélons; façon de parler proverbiale pour signifier qu'il ne faut pas irriter celui qui a le pouvoir de nous faire du mal.

12. *Vetu'st adagium fames et mora*
Bilem in nasum conciunt.

« L'attente et la faim, dit un vieux proverbe, échauffent la bile. » Les anciens, à l'exemple des Hébreux, croyaient que le nez était le siége de la colère, sans doute à cause des mouvemens convulsifs et de con-

traction que cette passion occasione dans les muscles de cette partie du visage.

Je me sens là pourtant remuer une bile
Qui me veut conseiller une action virile. (MOLIÈRE.)

13. *Vetus est : nihili coccio est.* Vous savez le vieux proverbe : Il faut se défier des obligations, des promesses par écrit. Il vaut mieux voir dans ses mains l'argent comptant en belles et bonnes espèces. Il signifie encore qu'il ne faut pas faire fonds sur ceux qui, dans un marché, donnent des arrhes, parce que, n'ayant pas suffisamment d'argent pour tout payer, ils promettent beaucoup et en proportion du désir qu'ils ont de posséder l'objet qu'ils voient.

14. *Inter sacrum saxumque sto*, me voilà placé entre la pierre et la victime. Les Français disent : Je suis entre l'enclume et le marteau. Ce proverbe fait allusion à la manière de sacrifier certains animaux, qu'on assommait sur l'autel avec une pierre.

15. *Quid vis egestas imperat*, le besoin fait tout faire. Pythagore avait raison de dire que l'habileté et la nécessité demeurent l'une près de l'autre.

ARISTOPHANE. Aristophane, poète comique, était d'Athènes, et contemporain de Socrate, de Platon et d'Euripide. Il attaqua avec vigueur, dans ses pièces, les ambitieux qui prétendaient au pouvoir; il fut récompensé par ses concitoyens des efforts de son zèle patriotique. Il peignit les mœurs des Athéniens avec tant de vérité, que Denis, tyran de Syracuse, ayant prié Platon de les lui faire connaître, celui-ci ne crut pouvoir mieux satisfaire ce prince

qu'en lui envoyant les comédies d'Aristophane. Platon d'ailleurs était lui-même si charmé de la politesse et des agrémens qui sont répandus dans les comédies de ce grand poète, que, pour les peindre, il disait que les Grâces, ayant cherché partout un temple où elles pussent établir une demeure éternelle, trouvèrent enfin le cœur d'Aristophane. Sa pièce des *Nuées* fut évidemment dirigée contre Socrate, qui témoignait du mépris pour les poètes comiques. Les Athéniens, à leur grand déshonneur, applaudirent le poète et persécutèrent le philosophe, ce qui ne donne pas une haute idée de leur morale et de la sagesse de leur esprit. On ignore le temps de la mort d'Aristophane.

1. *Si un homme qui n'a guère de bien va chez les courtisanes de Corinthe, elles ne l'écoutent pas seulement; mais si un financier les aborde, il n'y a pas de caresses qu'elles ne lui fassent.* Les hommes réussissent mieux auprès des femmes en se métamorphosant en pluie d'or, comme Jupiter pour pénétrer chez Danaé, que s'ils étaient des Adonis, ce qui a donné lieu à ce dicton proverbial :

> Quiconque est riche est tout, il est chéri des belles :
> Jamais sur-intendant ne trouva de cruelles.

2. *Il est plus sot et plus laid que Philonide.* Cet Athénien était fameux par son ineptie; mais comme il possédait de grandes richesses, Aristophane prétend qu'il était fort bien accueilli par la célèbre courtisane Laïs. Dans un autre passage du PLUTUS, il traite fort mal ce Philonide : au lieu de dire *les compagnons d'Ulysse*, qu'Homère fait métamor-

phoser en pourceaux par l'enchanteresse Circé, il dit : *les compagnons de Philonide.*

3. *Tu ressembleras aux enfans d'Hippocrate.* Cet Hippocrate était général des Athéniens; il avait trois fils, Télesippe, Démophon et Périclès, qui étaient si niais et si stupides, que leur sottise avait passé en proverbe.

4. *Il vient de l'antre de Trophonius.* Ce proverbe s'appliquait à ceux qui étaient chagrins et de mauvaise humeur. Trophonius, homme fort avide de gloire, rendait des oracles dans une espèce de petit caveau qu'il s'était bâti sous terre en Béotie. Cet antre devint célèbre, et l'on s'y rendait en foule de tous côtés. Après la mort de Trophonius, ce ne fut plus qu'un repaire de serpens. On prétendait que ceux qui avaient été une fois dans cet antre ne riaient plus tout le reste de leur vie, par suite sans doute de la frayeur que leur avaient causé les serpens dont cette caverne était remplie. Le peuple superstitieux crut que ces serpens étaient l'âme du prophète. Ceux qui descendaient dans l'antre avaient soin de se munir de gâteaux de miel pour charmer les serpens. Aristophane, dans sa comédies des *Nuées*, emploie cette plaisanterie proverbiale contre Socrate, pour se moquer de son air sérieux (1).

MOLIÈRE. Jean-Baptiste Poquelin, plus connu sous le nom de Molière, et le plus célèbre auteur

(1) Beaucoup d'expressions proverbiales employées par Aristophane ont été relatées aux proverbes grecs.

comique que la France ait produit, naquit à Paris en 1620. Son père, valet de chambre tapissier du roi, ne lui donna d'abord qu'une éducation conforme à son état. Mais son grand-père, qui avait beaucoup d'affection pour lui, obtint que le jeune Poquelin étudiât chez les jésuites. Molière, sous de tels maîtres, fit de grands progrès dans ses études, qui le mirent à même d'embrasser par la suite la carrière de l'art dramatique et celle du théâtre, vers lesquelles l'entraînait un goût très-décidé. C'est à cette inclination naturelle de cet homme de génie, que nous devons ces chefs-d'œuvre où il a peint avec tant de finesse et de force comique les vices, les défauts et les ridicules des hommes. Molière était à la fois modeste, généreux et libéral. Il avait épousé, en 1661, la fille de la comédienne Bejard. Heureux par ses succès, ses protecteurs, ses amis et sa fortune, il lui était réservé d'essuyer dans son ménage les dégoûts, les tracasseries, et les ridicules qu'il avait si bien peints dans ses comédies; la grande disproportion d'âge, car la malignité alla jusqu'à prétendre que de ses liaisons intimes avec la Bejard, était née celle qu'il avait épousée, et plus encore les dangers auxquels est exposée une jeune comédienne, rendirent son mariage malheureux. La mort de Molière fut aussi déplorable qu'imprévue : en prononçant le mot *juro* dans le divertissement de la réception qui termine la comédie du *Malade imaginaire*, il lui prit une convulsion qu'il voulut déguiser aux spectateurs par un rire forcé; comme le mal empirait, on fut obligé de l'emporter chez lui, où deux sœurs

religieuses qui étaient venues à Paris pour faire leur quête annuelle, et qui logeaient dans sa maison, lui prodiguèrent inutilement tous leurs secours. Il expira dans leurs bras, étouffé par le sang, qui lui sortait en abondance par la bouche, le 17 février 1673, âgé de cinquante-trois ans. Sa mort fournit matière à l'allusion qui suit :

Roscius hic situs est tristi Molierus in urnâ
Cui genus humanum ludere ludus erat.
Dum ludit mortem, mors indignata jocantem
Corripit, et mimum fingere sæva negat.

1. *Les seules actions font connaître ce que nous sommes.* (L'AVARE.)

2. *On n'est pas sage quand on veut, et les vieilles cervelles se démontent comme les jeunes.* (MALADE IMAGINAIRE.)

3. (Argent.) Ce doux métal qui frappe tant de têtes,
En amour comme en guerre avance les conquêtes.
(ÉCOLE DES FEMMES.)

4. Très-souvent les biens corrompent l'homme. (TARTUFE.)

5. Un bonheur continu rendrait l'homme superbe,
Et chacun a son tour, comme dit le proverbe.

6. Le trop de promptitude à l'erreur nous expose.

7. *Mais que diantre allait-il faire dans cette galère!* (FOURBERIES DE SCAPIN.) Molière, comme l'on sait, a emprunté cette plaisanterie à Cyrano de Bergerac, mais il l'a embellie. Le maréchal de Saxe, doué d'un génie inventif, avait imaginé de construire une galère sans rames et sans voiles qui remonterait la Seine, de Rouen à Paris, en vingt-quatre heures. Il dépensa dix mille écus à cette expérience, et ne réussit pas. Adrienne Lecouvreur, que le maréchal s'était attachée par les liens de la

plus grande intimité, disait alors, comme Géronte : *Que diantre allait-il faire dans cette galère !* Comme on ne connaît pas les procédés du maréchal de Saxe, dans la construction et dans la force motrice de sa machine, ne serait-il pas possible de penser que ce fût l'ébauche d'un bateau à vapeur?

8. *C'est la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme et de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon; cela nous fait songer au mal, et ce sont souvent les maris qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils sont.* (GEORGES DANDIN.)

9. *Un mauvais destin suit assez souvent les meilleures intentions.*

10. Du coté de la barbe est la toute puissance.

11. La poule ne doit point chanter devant le coq. (FEM. SAV.)

Molière a répandu les proverbes et les adages dans ses comédies.

12. *Là où la chèvre est liée, il faut bien qu'elle y broute.* (MÉDECIN MALGRÉ LUI.)

13. *Marchand qui perd ne peut rire.* (GEOR. DAN.)

14. Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage. (FEM. SAV.)

15. *On a le temps d'avoir les dents longues, lorsqu'on attend pour vivre le trépas de quelqu'un.* (MÉDECIN MALGRÉ LUI.)

16. On n'exécute pas tout ce qui se propose,
Et le chemin est long du projet à la chose. (TARTUFE.)

17. Les envieux mourront, mais non jamais l'envie. (Id.)

18. Le véritable Amphytrion
Est l'Amphytrion où l'on dîne. (AMPHYTRION.)

Ces vers sont devenus proverbes.

19. *A sot compliment, il faut une réponse de même.* (L'Avare.)

20. *Il n'y a pas de serviteurs et de servantes qui n'aient leurs défauts. On est contraint parfois de souffrir leurs mauvaises qualités, à cause des bonnes.* (Malade imag.)

21. *Vous êtes orfèvre, monsieur Josse; et votre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise.* Le premier membre de cette phrase est devenu un proverbe qu'on applique à ceux qui donnent des conseils intéressés, et le second membre en est l'explication. (L'Amour Médecin.)

22. *Les véritables gens de bien sont d'autant plus prompts à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes.*

23. *Pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts et applaudir ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance, et la manière dont on les joue a beau être visible, les plus fins sont toujours de grandes dupes du côté de la flatterie; et il n'y a rien de si impertinent et de si ridicule qu'on ne fasse avaler, lorsqu'on l'assaisonne en louanges. La sincérité souffre un peu à ce métier; mais quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux; et puisqu'on ne saurait les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.* (L'Avare, act. 1, sc. 1.)

24. *Le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs qui tirent*

avantage de leur obscurité, et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

25. *Bien mentir et bien plaisanter sont deux choses bien différentes, et il est bien plus facile de tromper les gens que de les faire rire.*

26. Tous ceux sur qui la cour jette des yeux propices
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services;
Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir. (Misanthrope.)

Corneille (Pierre.) Le restaurateur de la scène française, celui dont on dit que le théâtre était *le bréviaire des rois et des politiques*, celui à qui son génie a mérité le nom de grand, Pierre Corneille naquit à Rouen en 1606. Après avoir fait ses études chez les jésuites avec les plus brillans succès, il s'attacha au barreau, qu'il abandonna pour se livrer à la culture de l'art dramatique, qu'il devait porter au plus haut point de perfection. Ce fut l'amour qui développa son admirable talent, et lui fit composer sa pièce de *Mélite*, qu'il dédia à celle qui avait su la première toucher son cœur. Après avoir fait l'essai de ses forces dans six pièces, où, comme un géant, il s'élevait déjà au-dessus de son siècle, il monta de triomphe en triomphe jusqu'au tragique le plus sublime, et fit *le Cid*. Jamais pièce de théâtre n'eut un si grand succès. Pélisson dit qu'en plusieurs provinces de France, il était passé en proverbe pour louer l'excellence d'une chose, de dire *cela est beau comme le Cid*. Si ce proverbe a péri, il faut s'en prendre à quelques auteurs jaloux qui ne le goûtaient pas, et à la cour, où l'on eût été mal avisé d'en parler, à cause de la

haine que nourrissait contre ce grand poète le cardinal de Richelieu, que Corneille cependant regardait à la fois comme son bienfaiteur et son ennemi; si l'on en juge par ces quatre vers, qu'il fit après la mort de ce ministre, qui, tout habile qu'il fut, ne sut point apprécier le mérite du poète :

Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien :
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien.

Nous n'entrerons point ici dans le détail des pièces composées par ce grand auteur tragique, ni dans les circonstances particulières de sa vie; il suffit de dire que Fontenelle, son neveu, l'a écrite avec tout le charme et tout le talent ingénieux qui distinguent sa plume. Nous nous contenterons de donner un précis du portrait qu'il fait de son illustre parent: « M. Corneille était assez grand et assez plein; il avait l'air fort simple et fort commun. Toujours négligé et peu curieux de son extérieur, il avait le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, les traits fort marqués et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste; sa prononciation n'était pas tout-à-fait nette : il lisait ses vers avec force, mais sans grâce; il parlait peu, même sur la matière qu'il entendait si parfaitement; il n'ornait point ce qu'il disait, et, pour trouver le grand Corneille, il le fallait lire. Il avait l'humeur brusque, et quelquefois rude en apparence; au fond, il était aisé à vivre, bon père, bon mari, bon parent, tendre et plein d'amitié. Il avait

l'âme fière et indépendante, nulle souplesse, nul manége, ce qui l'a rendu très propre à peindre la vertu romaine, et très-peu propre à faire sa fortune. Rien n'était égal à son incapacité pour les affaires que son aversion ; les plus légères lui causaient de l'effroi et de la terreur. A beaucoup de probité naturelle il a joint beaucoup de religion, et plus de piété que le commerce du monde n'en permet ordinairement. » Corneille mourut le 10 octobre 1684, âgé de soixante-dix-huit ans. Il se trouvait alors le doyen de l'Académie française.

1. Souvent qui tarde trop se laisse prévenir. (Rodogune.)

2. L'amour dont la vertu n'est point le fondement
Se détruit de soi-même et passe en un moment.
(L'illusion.)

3. L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.
(Le Cid.)

4. Vous êtes prisonnier, et n'avez point d'argent,
Vous êtes criminel. — Je suis trop innoçent.
— Ah! monsieur, sans argent est-il de l'innocence ?
(Suite du Menteur.)

5. Nous changeons bien d'habits, mais non pas de visages ;
Nous changeons bien d'habits, mais non pas de courages.
Et ces masques trompeurs de nos conditions,
Cachent, sans les changer, nos inclinations. (Clitandre)

6. Un sage conseiller est le bonheur des rois. (Mort. de Pompée.)

7. Les belles, n'en déplaise à tout votre grimoire,
Vous vous entr'entendez comme larrons en foire.
(Suite du Menteur.)

8. Quand un menteur la dit (la vérité),
En passant par sa bouche elle perd son crédit.

9. On prend à toutes mains dans le siècle où nous sommes,
Et refuser n'est plus le vice des grands hommes. (Le Menteur.)

Et surtout aujourd'hui, celui des grands seigneurs et des courtisans.

10. Où le péril égale et passe le plaisir,
Il faut se faire force et vaincre son désir. (Médée.)

11. J'eus toujours pour suspects les dons des ennemis. (Id.)

12. Jamais un envieux ne pardonne au mérite.

13. C'est un exemple à fuir que celui des forfaits. (Cinna.)

14. Ainsi de notre espoir la fortune se joue :
Tout s'élève ou s'abaisse au branle de sa roue.
Et son ordre inégal qui régit l'univers,
Au milieu du bonheur, a ses plus grands revers. (L'illusion.)

15. Mais souvent la fortune a d'heureux changemens,
Qui président sans nous aux grands événemens.
Le ciel n'est pas toujours aux méchans si propice
Après tant d'indulgence il a de la justice. (Attila.)

16. La gloire est plus solide après la calomnie;
Elle brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie. (Nicomède.)

17. Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte. (Cinna.)

18. Toute fourbe est honteuse aux cœurs nés pour l'empire. (Héraclius.)

19. Connaît-on à l'habit aujourd'hui la canaille?
Et n'est-il point, monsieur, à Paris de filoux
Et de taille et de mine aussi bonnes que vous. (Suite du Menteur.)

20. Quiconque, sans l'ouïr, condamne un criminel,
Son crime eût-il cent fois mérité le supplice,
D'un juste châtiment il fait une injustice. (Médée.)

21. Chacun en son affaire est son meilleur ami,
Et tout autre intérêt ne touche qu'à demi. (Mélite.)

22. Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire. (Rodogune.)

23. L'orgueil n'est pas toujours la marque des grands cœurs.

24. Je meure s'il n'est vrai que la moitié du monde
Sur l'exemple d'autrui se conduit et se fonde. (Mélite.)

25. A raconter ses maux souvent on les soulage. (Polyeucte.)

26. Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre,
Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre. (Rodogune.)

27. Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.

28. C'est ainsi qu'à la cour par un sort rigoureux,
Qui n'a que du mérite est rarement heureux,
Et qu'au gré des flatteurs que la faveur excite,
Qui n'a que du bonheur a toujours du mérite.

29. Il est riche et de plus il demeure à Paris,
Où des dames, dit-on, est le vrai paradis,
Et, ce qui vaut bien mieux que toutes ces richesses,
Les maris y sont bons et les femmes maîtresses.

30. Ah! qu'on aime ce joug avec peu de raison (le mariage)!
Mais il y faut venir, c'est en vain qu'on recule,
C'est en vain qu'on le fuit, tôt ou tard on s'y brûle;
Pour libertin qu'on soit on s'y trouve attrapé;
Toi-même qui fais tant le cheval échappé,
Nous te verrons un jour songer au mariage. (Mélite.)

31. Plus on sert des ingrats, plus on s'en fait haïr,
Tout ce qu'on fait pour eux ne fait que nous trahir.

32. Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés.
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence,
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France.
Et parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
Il y croit des badauds (1) autant et plus qu'ailleurs.
(Le Menteur.)

(1) Badaud, niais qui s'amuse de tout. On trouve dans le dictionnaire de l'Académie : *C'est un vrai badaud de Paris.* Le père Labbe dit qu'on doute si c'est pour avoir été battus au dos par les Normands, ou pour avoir bien battu ou frotté leurs dos, ou si c'est de l'ancienne porte *Baudaye* ou *Badaye*, qu'on appelle les Parisiens badauds. Ces trois étymologies me paraissent ridicules. Badaud est proprement un homme qui, comme on dit de ceux qui sont élevés dans un navire, n'a jamais rien vu que par un trou. Tel est un Parisien par rapport au vaisseau qui constitue les armes de Paris. Rabelais dit (liv. V. chap. 1, de ses œuvres) que Platon comparait les niais et les ignorans à des gens nourris dans des navires, d'où, comme si l'on était dans un baril, on ne voit le monde que par un trou. De ce nombre sont ces badauds de Paris en badaudois, par rapport à la cité de Paris (l'ancienne cité), laquelle, étant dans une île qui a la figure d'un bateau, a donné lieu aux habitans de prendre une nef (vaisseau) pour armoiries de leur ville. Comme ils ne quittent pas légèrement leurs foyers, rien de plus naturel que le sobriquet de badauds qu'on leur a donné par allusion au vaisseau des armoiries de Paris. Sans m'attacher positi-

Racine (Jean), l'honneur de la poésie française, naquit à la Ferté-Milon en 1639. Dès son enfance il fut mis à Port-Royal-des-Champs, où les célèbres Le Maître et Lancelot prirent un soin particulier de son éducation. Le dernier lui enseigna le grec, et le mit bientôt en état d'entendre les tragédies de Sophocle et d'Euripide, pour la lecture desquelles son élève se passionna. En 1660 Racine composa, au sujet du mariage du Roi, l'ode intitulée *la Nymphe de la Seine*, qui, jugée la meilleure de toutes celles que publièrent les poètes du temps, lui mérita la protection de Colbert, et donna une haute idée de ce qu'il serait un jour. Ayant perdu son père et sa mère, il se retira à Usez chez un de ses oncles, chanoine et vicaire général, qui lui résigna un prieuré de son ordre. Un procès et l'intrigue lui firent perdre ce prieuré; ce qui lui donna occasion de composer la comédie des *Plaideurs* qu'il fit dans la compagnie, et assisté de Despréaux, de La Fontaine, de Chapelle et des plus spirituels seigneurs de la cour. Le sceptre de la scène française était alors tenu par Corneille. Le caractère de grandeur que ce poète sublime avait imprimé à ses personnages semblait défier le pinceau de quiconque oserait marcher sur ses traces; s'élancer dans la carrière que Corneille avait parcourue à pas de géant semblait être le comble de l'audace. Racine, guidé par son génie,

---

vement à ces définitions, je dirai que les Italiens emploient l'expression suivante : *Star in bada senza far nulla*, qui signifie niaiser; il est possible que le mot badaud en dérive. Les Espagnols en ont fait le mot *Badajo*.

sans chercher à imiter celui que tout le monde regardait comme inimitable, se fit une route nouvelle; il entra pour ainsi dire dans le cœur humain et s'en rendit le maître. Il remplit ses chefs-d'œuvre des grands mobiles qui agitent profondément les hommes, la terreur, la pitié et l'amour; il fit verser de douces larmes, et le public équitable, sans cesser d'admirer la majesté du génie de Corneille, se plut à rendre hommage aux grâces sublimes et touchantes de Racine. A un talent prodigieux pour la poésie, Racine unissait celui de l'éloquence, qui le fit choisir par Louis XIV pour travailler à l'histoire de son règne. On lui a reproché que ses pièces et ses personnages respiraient trop l'amour. Sans le justifier pleinement à cet égard, il faut remarquer que Racine, né avec un cœur ardent et passionné, se conformait au goût du temps où il écrivait, et surtout à celui de la cour de France, qui ne connaissait alors d'autres charmes pour plaire que l'amour et la galanterie. Racine était d'une taille médiocre; il avait une physionomie agréable, le nez pointu, ce qui, selon Horace, est le signe d'un esprit enclin à la raillerie; il était, en effet, railleur jusqu'au sarcasme, défaut que sa piété lui fit modérer dans ses dernières années. Un abcès qui s'était formé au foie causa la mort de Racine; il expira en proie à des douleurs atroces, que sa résignation et ses sentimens religieux lui aidèrent à supporter. Il était alors âgé de soixante ans. Les quatre vers que Boileau composa pour être mis au bas du portrait de Racine sont l'éloge le plus vrai, et le

plus parfait que l'amitié pouvait faire de ce grand poète.

Du théâtre Français, l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits,
Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide et balancer Corneille.

1. J'ai vu l'impie adoré sur la terre;
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux.
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus,
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.
(Chœur d'Esther.)

2. Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste. (Phèdre.)

3. Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoule.
(Athalie.)

4. Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchans arrêter les complots. (Id.)

5. L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme:
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux,
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.
(Andromaque.)

6. Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense.

7. Si Titus est jaloux, Titus est amoureux. (Bérénice.)

8. Et ton nom (Néron) paraîtra dans la race future
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.
(Britannicus.)

9. La douleur est injuste, et toutes les raisons
Qui ne la flattent pas aigrissent ses soupçons. (Id.)

10. Tout Picard que j'étais, j'étais un bon apôtre,
Et je faisais claquer mon fouet tout comme un autre.
(Les Plaideurs.)

11. Ma foi sur l'avenir bien fou qui se fiera;
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera. (Id.)

12. Mais sans argent l'honneur n'est qu'une maladie. (Id.)

13. Point d'argent, point de suisse, et ma porte était close. (Id.)

14. On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups. (Les Plaid.)

15. Qui veut voyager loin, ménage sa monture. (Id.)

16. Pour dormir dans la rue on n'offense personne. (Id.)

17. Oh! dame! on ne court pas deux lièvres à la fois. (Id.)

18. Enfin quand une femme en tête a sa folie. (Id.)

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES PROVERBES, ADAGES, SENTENCES ET APOPHTHEGMES CONTENUS DANS LE TOME SECOND.

FIN DE LA TABLE.

ERRATUM.

Page 38, ligne 12. Ils pouvaient, comme Anthée; *lisez*: Ils pouvaient, comme fit Hercule en soulevant Anthée, étouffer le monstre, etc.

OBSERVATION.

L'éditeur s'est vu forcé, par l'abondance de la matière, et par suite de la disposition du plan de cet ouvrage, de l'augmenter d'un troisième volume; sans cette augmentation, certaines parties auraient été tronquées; elles exigeaient d'ailleurs plus de développement, entre autres les chapitres I et II du livre III. Ce développement n'aurait pu être contenu dans le second volume. L'auteur espère que le lecteur lui saura quelque gré de ce surcroît de travail; il s'efforcera de répandre dans le troisième volume, qui paraîtra en septembre prochain (1828), tout l'intérêt que le sujet est susceptible d'offrir.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06583 2126